Haulx homs courtois, vaillans et sages,

D’assés pou d’ans est ses aages ;

S’est bons chevaliers et hardiz,

Loyaux, sans ire et sans mesdiz. 4

Ces graces ot li chevaliers. >

Assez en eiit sa moulliers  
Se ne fust mautalent et ire,

Qui souvent fait a plusieurs dire 8

Mainte folie et maint oultrage.

La dame estoit de hault parage,

De roys et de contes extroicte ;

Si l’ot nature a droit pourtroicte, 12

Car elle estoit, en tous avis,

Bien faicte de corps et de vis,

Blonde com or. Et la char blanche

Avoit com nef qui chiet sur branche ; 16

En la face ot coulleur vermeille :

Mais rose ne s’i apparaille,

Tant soit a toute la rousee.

S’el ne fust d’envie embrasee 20

Aucune foiz par desraison,

De Gadres jequ’en sa maison,

Ou mainte vaillant en est nee,

Ne manoit dame si senee 24

Ne si bien parlant, a m’entente.

Elle avoit non madame Gente,

Si ressembloit le nom le corps,

De tant com en en voit dehors ;

LE ROMAN DE GALERAN DE BRETAGNE

C’était un homme de haut rang, courtois, valeureux et sage. Bien  
qu’assez jeune, c’était un bon chevalier, audacieux et loyal, ni  
coléreux ni médisant. Telles étaient ses qualités. Sa femme en aurait  
eu beaucoup si elle ne s’était laissée emporter par la colère qui  
pousse de nombreuses personnes à tenir des propos insensés et  
insultants. C’était une dame de haute hgnée qui descendait de rois et  
de comtes. Nature l’avait dotée de justes proportions : elle était, de  
l’avis de tous, bien faite de corps et de visage, blonde comme l’or ;  
sa peau était blanche comme la neige qui tombe sur la branche, et  
avec son teint vermeil la rose ne pouvait rivaliser, même parée de  
rosée. Sans l’envie qui la brûlait parfois au-delà de toute raison, de  
Gaza à sa maison, qui vit naître mainte femme de valeur, il n’y avait  
pas selon moi de dame aussi sensée ni aussi éloquente. Elle portait  
le nom de Madame Gente ; mais si le nom convenait au corps, du  
moins à ce qu’on en voyait,

Mais ne pouoit entrer dedens :  
N’avoit fors ou vis et es dens  
Et ou parant li nons sa force.

Gente se fist nommer l’escorce,

Et gente et belle est a devise ;

Mais le cuer ot sans gentillise.

De son non ne doy plus parler,

Car el faisoit trop tost aller  
Le cheval de sa langue e courre,

Que nulz ne lui pouvoit rescourre  
Qùant elle estoit en haulte alaine :  
S’en est tenue pour villaine.

Jenne fut, si n’ot fïlz ne fille.

Trop parler destruit et aville  
Ceulx qui veulent a hounour vivre ;  
Par trop parler semble l’en yvre  
Et acquiert l’en souvent hayne ;  
Maint ennuy et mainte ruyne  
Vient au mesdisant ains qu’il muyre.  
Sagement met Damedieu cuyre  
Les oultrages qui davant viennent  
Aux oultrageulx qui ne se tiennent  
D’ouvrir la bouche en villennie.

La dame en deut estre honnie,

Si comme aprés dire m’orrez.

Son mary ot non Brundorez,

Ainsi com li escripz le nomme ;

De sa meignee ot ung prodomme  
Et de son conseil moult long temps,  
Qui estoit appellé Matens,

Ausques preuz d’armes et hardiz ;  
N’estoit villains n’en faiz n’en diz,  
Ne vantierres ne mesdisans  
N’a povre homme fel ne nuysans :  
S’ot en li mainte bonne grace.

Jenne femme avoit, qui la face

32

36

40

44

48

52

56,

60

il ne pouvait caractériser l’âme : le nom ne valait que pour le visage,  
les dents, le physique. Le nom de Gente s’appliquait à l’aspect  
extérieur qui était gracieux et beau à souhait, mais le cceur manquait  
de noblesse. Je ne dois plus parler de son nom, car sa langue courait  
comme une monture au galop, si bien que personne ne pouvait lá  
maîtriser quand elle était lancée. Aussi en fut-elle tenue pour  
méprisable. Elle était jeune, et n’avait ni fils ni fille.

De trop parler apporte ruine et déshonneur à qui veut vivre  
honorablement ; à trop parler on semble en état d’ivresse et l’on  
s’attire souvent de la haine. Force tourments et revers surviennent au  
médisant avant qu’il ne meure. Dans sa sagesse, Dieu fait expier les  
insolences gratuites des mauvaises langues qui ne se retiennent pas  
d’ouvrir la bouche pour répandre des calomnies.

52 La dame faillit en être déshonorée comme vous m’entendrez le  
raconter. Son mari portait le nom de Brundoré d’après ce que dit  
l’histoire. Dans son entourage vivait un homme de bien qui apparte-  
nait à son conseil depuis très longtemps. On l’appelait Maten. II était  
très bon soldat et courageux, sans bassesse dans ses actes et ses  
propos ; ni vantard ni médisant, il ne manifestait envers les pauvres  
ni cruauté ni méchanceté ; bref, il ne manquait pas de qualités.

Par grant hounour la cherissoient 80

Portoit de fresche couleur tainte ;

De corps fut belle et de cuer sainte,

Sans villanie et sans ordure ;

De nulle folie n’ot cure, 68

Ains est de bonne renommee ;

En son baptesme fut nommee  
Marsile par nom, ce me semble.

S’ot eii deux enfans ensemble, 72

Varlez jumiaux de grant biauté ;

Adés garda sa loyaulté  
Vers Dieu et vers son mariage

Com bonne dame preuz et sage, 76

Si ne la tint nulz pour villaine.

Envie en ot la chastellaine ;

Quant tous cil qui la cougnoissoient

Pour son sens et pour son acueil,

Gente, qui fut plaine d’orgueil,

Ne pouoit de li chose oyr

Qui la peiist faire esjoŷr, 84

Et Brundoré moult lui nuysoit,

Qui tous les biens de li disoit  
Et de son baron autresi,

Si qu’a bien pres que n’en yssi 88

De son sens, telle heure fu ja.

Mais elle repost et chanja  
Son maltalent par mainte foiz,

Quant la loyauté et la foiz 92

De Marsile, et li duy enfant,

Qui tant furent bel et vaillant,

Li furent moustré par parole.

Envie, qui le monde afolle 96

Et le mehaigne et le blesce,

A mis premiers en sa destresse  
Clers et moines, bourgeois, villains,

Et chevaliers et chastellains, 100

II avait une jeune femme au visage frais et coloré, belle de corps et  
pure d’âme, qui ignorait les pensées basses et mauvaises. Loin de  
commettre des folies, elle jouissait d’une bonne réputation. On la  
baptisa du nom de Marsile, me semble-t-il. Elle avait accouché de  
deux enfants, de deux très beaux jumeaux. Elle fut toujours fidèle &  
Dieu et au lien du mariage en femme de bien honnête et avisée.  
Personne ne mettait en doute sa noblesse.

78 La châtelaine en fut jalouse. Comme tous ceux qui connaissaient  
Marsile lui prodiguaient honneur et affection pour sa sagesse et sa  
gentillesse, Gente qui était pleine d’orgueil, ne pouvait entendre à son  
sujet rien qui pût la réjouir, et Brundoré l’exaspérait en couvrant  
d’éloges Marsile ainsi que son mari, si bien qu’il lui arriva de faillir  
sortir de ses gonds. Mais elle dissimula et masqua sa rancoeur, toutes  
les fois qu’on lui vanta tant la loyauté et la fidélité de Marsile que la  
beauté et la valeur des deux enfants.

96 Envie, qui meurtrit, mutile et blesse le monde, a d’abord asservi  
clercs et moines, bourgeois et vilains, chevahers et châtelains,

Evesques, abbés, roys et contes :  
Mais oncques ne conta nulz contes,  
Tant oyssiez nulli conter,

C’om peiist envie donter  
Qui cuer de femme a la foiz prent ;  
Quar, quant elle voit et aprent  
Que sa voisine est plus amee,

Plus vaillant et plus acesmee  
Ou plus belle et a meilleur tesche,  
Lors frit elle ou art comme mesche ;  
Dont elle est iree et doulente  
Quant on la loue ou l’en la vante  
Et lors commence elle a trouver  
Qu’elle lui pourra reprouver.

Ceste envie ot madame Gente.  
Longuement a mise s’entente  
A trouver les moz et cuysans  
Dont tenue soit pour nuysans  
De par Marsile, en arramie,

Qui bien cuidoit estre s’amie.

Ne s’aperceut encor de rien ;

Tant a en li doulceur et bien  
Que tout son service promet  
A la chastellaine et soubzmet  
De tout en son commandement,

Pour faire tout oultreement,

S’elle oncques puet, sa voulenté.

A l’Ascencion, en esté,

Qu’on appelle sollemnel feste,  
Voulst tenir court riche et honneste  
A ce temps Brundoré li gens.

S’ot mandé chevaliers et gens  
Ou il avoit assez de biens.

De son houstel jusques Orliens  
N’a remés barons qui riens vaille,  
Dame ne pucelle qui n’aille

104

108

112

116

120

124

128-

132

évêques et abbés, rois et comtes. Mais jamais on n’a entendu  
raeonter, au grand jamais, qu’il fut possible de dompter l’envie quand  
il lui arrive de prendre le cceur d’une femme, car, dès qu’elle voit et  
apprend que sa voisine est plus aimée, plus valeureuse, mieux parée  
ou plus belle et qu’elle a plus de qualités, alors elle s’enflamme et  
brûle comme une mèche ; elle s’irrite et souffre qu’on la loue et  
qu’on la vante, et dès lors elle commence à inventer ce qu’elle pourra  
lui reprocher.

C’est de cette envie que brûlait Madame Gente. Longuement elle  
s’ingénia à trouver les mots les plus cuisants, susceptibles de blesser  
au vif Marsile qui s’imaginait être son amie et qui ne s’apercevait  
encore de rien : elle était si douce et si bonne qu’elle se mettait  
entièrement au service et à la disposition de la châtelaine pour faire,  
autant que possible, toutes ses volontés.

128 En été, à l’Ascension qu’on appelle une fête solennelle, le  
noble Brundoré voulut, en ce temps-là, tenir une somptueuse et belle  
cour. II convoqua des chevaliers et des gens qui ne manquaient pas  
de qualités. De sa demeure jusqu’à Orléans, il ne resta baron de  
quelque valeur, ni dame ni jeune fille qui ne se rendît

70

A la court Brundoré le fort.

Moult y ot joye et grant deport ;

Si les festoia sans dangier,

Et quant ce vint aprés mengier,

Aprés mengier tous s’assemblerent  
La ou dames les appellerent,

Ça dix, ça quinze et ça vint.

De maintes choses leur convint  
Parler et deviser ensemble,

Tant qu’ilz parlerent, ce me semble,

Des enfans Maten et Marsile,

Que plus biaux n’ot en nulle ville  
Ne plus sages de leur aage.

Ceste parolle mist la rage  
Ou cuer Gentin la chastellaine :

Puis a parlé comme villaine  
Et dit : « Sire Maten, beau sire,

Moult doit proudoms avoir grant ire,

Qui sa femme a pour son delit  
Et il voit qu’ell’a a ung lit  
Deux enfans ; car ce ne puet estre,

Que ja nous die clerc ne prestre,

Que femme ait ja ventre chargié  
De deux enfans, s’avant pechié  
N’a a deux hommes et allé. »

Brundoré en a avallé  
Le visaige a terre de honte,

Pour le let dit et le fol conte  
Que Gente dit par grant mençonge :

« Seigneurs, fait il, ma dame songe :

Ja vous diroit moult d’aventure,

S’elle congnoissoit la nature  
Des choses que clers ont aprises  
Qui a ce ont leurs estudies mises,

Qui sçavent les secrez des femmes  
Mieulx qu’elles, ne n’est pas diffames. »

140

144

148

152

156

160

164 ,

168

à la cour du puissant Brundoré où la joie et la fête battirent leur  
plein. H les festoya sans réserve. Une fois le repas terminé, tous se  
rassemblèrent là où les dames les appelèrent, par dix ou quinze ou  
vingt. Hs en vinrent à parler de toutes sortes de sujets, si bien que la  
conversation tomba, me semble-t-il, sur les enfants de Maten et dej  
Marsile : en aucune ville il n’y en avait à leur âge de plus beaux ni,  
de plus sages. Ces paroles mirent la rage au coeur de la châtelaine  
Gente qui parla avec bassesse en ces termes :

153 « Sire Maten, cher seigneur, un homme de bien a des raisons

d’être furieux quand il voit sa femme, faite pour son plaisir, mettre  
au monde deux enfants ensemble, car il est impossible, à ce que nous  
disent les clercs et les prêtres, qu’une femme soit grosse de deux  
enfants sans avoir auparavant péché et couché avec deux hommes. »

162 Brundoré en a baissé le visage, honteux des propos insultants  
et de l’histoire insensée que Gente a mensongèrement proférés :

« Seigneurs, fait-il, ma femme divague : certes elle pourrait bien  
vous en parler si elle connaissait la nature des choses que les clercs  
ont apprises à force d’étudier : ils savent les secrets des femmes  
mieux qu’elles ne font, et il n’y a pas de déshonneur à cela. »

Leans n’ot ne homme ne femme  
Qui ait ouý parler lá dame  
Qui moins ne l’en prisast assez ;

Et quant li jours fu trespassez  
Ou demain, fu la court esparse.  
Marsile, qui voulsist estre arse  
Mais que saulve y eùst s’onnour,

A fait son baron au seigneur  
Si courtoisement congié prendre  
Que nulz ne l’en pouoit reprendre,  
Ainz s’en departi comme amis ;

Dont se sont en leur chemin mis  
Et revenu en leur maison,

Qu’oncques puis pour nulle achoison  
Maten Brundoré ne servi,

Quar sa femme l’ot desservi.  
Brundoré demoura honteux  
Quant il vit qu’il ne ses hostieux  
Ne pot Maten a lui retraire.

Moult est langue folle qui taire  
Ne celer ne puet son mahaing,  
Qu’elle n’en vient a nul gaaing,

Sy y pert cil qui honte doubte.

Ceste villanie fut toute  
Deux ans de plurieus oublïee,

Tant que la dame fu lïee  
Et ensainte de Brundoré.

Souvent li ot Marsire ouré  
Que Dieu mourir ne la laissast  
Jusques tant qu’elle s’apensast  
Et repentist de la folie.

Dieu qui nul oultraige n’oublie,

Qui pecheurs sagement bat,

Au chief de neuf moys jus abat  
Celle qui ot empli son temps,

Qui moult fu puis en grans pourpens

173 II n’y eut là ni homme ni femme qui, pour avoir entendu  
parler la dame, ne l’en estimât beaucoup moins. A la fin du jour ou  
le lendemain, la cour se dispersa. Marsile, qui eût accepté d’être  
brûlée vive pourvu que son honneur fût sauf, persuada son mari de  
prendre congé de son suzerain si courtoisement que personne ne  
pourrait rien lui reprocher : il le quitta comme un ami. Les voici donç  
en chemin et de retour chez eux. Jamais plus, sous aucun prétexte,  
Maten ne servit Brundoré, car sa femme ne méritait rien d’autre.  
Brundoré fut tout honteux de voir que ni lui ni sa maison ne  
parvinrent à ramener Maten auprès de lui. Bien folle est la langue  
incapable de taire et de eacher sa mauvaise nature, car elle n’en retire  
aucun profit, et l’on y perd quand on redoute le déshonneur.

196 Deux ans plus tard, cette bassesse était complètement oubliée  
de la plupart des gens, tant et si bien que la dame se retrouva  
enceinte de Brundoré. Souvent Marsile avait prié Dieu de ne pas la  
laisser mourir avant qu’elle ne prît conscience et ne se repentît de sa  
folie. Dieu qui n’oublie aucun outrage et punit avec sagesse les  
pécheurs, fit accoucher au bout de neuf mois celle qui avait accompli  
le temps de sa grossesse. Elle eut par la suite matière à réflexion

Et qui puis pour folle se tint.

Une sage femme detint  
Et deux pucelles avec li,

Que que sa douleur l’assailli,

En sa chambre priveement ;

N’i voult soufffir acointement  
Fors de ceulx qui li sont privees ;

Or sont a bon port arrivees :

Quant servir en gré la vouldront,  
Assez gaaigner y pourront.

Et la dame est en saulve nef,

Car Dieu lui envoie sa clef  
Qui de la chartre la defferme  
Ou ensaintes griefment enferme.

Hors est la dame de peril  
Qui liee fust s’elle eiist fil,

Mais elle en oit autres nouvelles,

Car la nutriere et les pucelles  
Li dient: « Dame, ne savez ?

Deux jumelles filles avez :

S’en devez Dieu grant guerredon,  
Quant il vous a donné tel don  
Qu’il vous a delivree a joye. »

Gente de rien ne s’en conjoye  
Quant elle oit ce, ainz chiet pasmee ;  
Au revenir s’est hault clamee  
Cent foiz desloyal et chetive :

Ce li poise quant elle est vive :

« Lasse, fait elle, or suis je morte :  
S’or s’esbahist et desconforte  
Moult cuer, n’est mie desraison,

Qu’or est venue la saison  
Ou m’esconvient a honte vivre.

Plus cruieuse fui je que guivre  
Plaine de fohe et d’oultrage,

Quant une dame preuz et sage

212

216

220

224

228

232

236 ,

240

et par la suite elle se traita de folle.

210 Quand elle ressentit les premières douleurs, elle retint à ses  
côtés une sage-femme et deux suivantes dans l’intimité de sa cham-  
bre ; elle ne voulut soufffir que la compagnie de ses proches. Les  
. voici maintenant arrivées à bon port : du moment qu’elles voudront  
la servir à son gré, elles pourront y gagner gros. Quant à la dame,  
elle est saine et sauve, car Dieu lui envoie la clé qui la délivre de la  
rude prison où il enferme les femmes enceintes. La dame est hors de  
danger : elle eût été heureuse d’avoir un fils, mais elle entend des  
nouvelles bien différentes, car la sage-femme et les suivantes lui  
annoncent :

« Madame, vous ne le savez pas ? Vous avez deux jumelles.  
Quelle reconnaissance vous en devez à Dieu, puisqu’il vous a fait la  
grâce de vous délivrer dans la joie ! »

232 Gente, loin de se réjouir de ces paroles, tombe évanouie.  
Revenue à elle, elle s’est proclamée tout haut, à cent reprises,  
déloyale et malheureuse ; la vie lui pèse :

« Hélas ! fait-elle, je suis perdue. Si mon coeur se désespère  
et s’afflige si fort, ce n’est pas sans raison, car le temps est mainte-  
nant venu où il me faut vivre dans la honte. Je fus plus cruelle  
qu’une guivre, pleine de folie et de démesure, lorsque il y a deux ans,  
j’ai de rage insulté une dame honorable et sage

Laidi l’autre an par ma grant ire  
Et ce que femme ne doit dire  
Li diz. Or m’en est mescheii.

Bien l’aperçoy, bien l’ay sceii  
A la honte que Dieu me donne,

La langue qui trop s’abandonne  
Au mal parler tue maint homme ;

Car langue occist, par langue assomme  
Pere le fil et filz le pere ;

L’en dit tel chose qu’en compere,

Dont mieulx vauldroit soy atenir.

Lasse, que pourray devenir ?

Com suis tournee a grant hontage !

Or suis je pute sans putage,

Car mon corps ou pechié n’a coulpe.  
Ce fait ma langue qui l’encoupe :

Mais ce faiz je qui la deiisse  
Chasû'er, se mesure eiisse.

Si ay vers moy a tort mespris ;

Pour autruy m’ay tolu mon pris  
Qui je cuiday tollir le sien,

Mais je m’en ay tolu le mien :

Si me feray de ce mescroire  
Dont l’en ne me voult l’autre an croire.  
Je diz Maten le chevalier  
Que li homs devoit sa moillier  
Conter avec les desloyaulx,

Qui deux enfans avoit jumiaux ;

Ce diz je par ma desmesure :

Si m’en feray faulce ameture  
Traire a moy, si est mien le fait:  
Meffaicte seray sans meffait.

Tel los a qui ainsi se venge. »

De ce qu’elle ainsi se ledenge  
La conforte moult la ventriere ;

A paine la puet traire arriere,

248

252

256

260

264

268

272

276

et que je lui ai dit ce que femme ne doit pas dire. Maintenant je le  
paie. Je m’en rends compte, et je l’ai compris par la honte que Dieu  
m’inflige : la langue qui se laisse trop aller à dire du mal tue bien  
des hommes, car la langue détruit et par la langue le père assomme  
son fils, et le fils son père. On tient des propos qu’on paie, et donf:  
on ferait mieux de s’abstenir. Hélas ! que pourrai-je devenir ? Me  
voilà couverte de honte ! Désormais, je suis une putain sans l’avoir  
été, car mon corps n’a pas commis de péché. C’est la faute de ma  
langue qui l’accuse, ou plutôt c’est la mienne : j’aurais dû la châtier  
si j’avais connu la mesure. Je me suis causé du tort à moi-même, j’ai  
ruiné ma réputation en m’imaginant ruiner celle d’autrui, mais c’est  
la mienne que j’ai ruinée : on va me soupçonner d’une faute dont  
personne, l’an dernier, n’a voulu me croire. J’ai dit au chevalier  
Maten qu’un homme devait compter sa femme parmi les infidèles si  
elle avait deux jumeaux. C’est ce que j’ai dit dans ma démesure. Je  
vais attirer sur moi une fausse accusation, et c’est de ma faute. Je  
serai coupable sans l’être. Voilà la réputation de qui se venge ainsi. »

278 Tandis qu’elle se blâme ainsi, la sage-femme la console de  
son mieux ; à grand-peine peut-elle la ramener à la raison,

Comment qu’elle y mette deffence ;  
Tant que la dame se pourpence,

Que qu’elle se demente et veille,

D’un hardement, d’une merveille  
Que elle veult faire entreprendre :

Ja ne laira pour nul reprendre  
Ne pour blasmer que nul li face.

Si mate com elle ot la face  
Et ainsi com elle ot vain cuer,

Dist a la ventriere : « Ma suer »,

Et aux pucelles : « Mes sereurs,

Ma folie et ma grant ireurs  
Et ce que nulle femme ou monde,

Au moins pou, n’est d’oultrage monde,  
M’a toute lïee et sousprise ;

Li anuiz qui m’a entreprise  
M’a a double douleur livree ;

Je cuiday estre delivree :

Non suis, quar n’est mie delivre  
Du tout qui a honte se hvre,

Et si j’y ay mon corps livré,

Dont ay je le cuer enyvré.

Si vous en appel et conjur  
Et je sur le corps Dieu vous jur  
Que, si vous celez mon affaire  
Et vous voulez mon conseil faire,

Grant preu y avrez et grant aise. »  
Celles dient qu’elle se taise,

Car elles feront son vouloir,

Si leur pouoir y puet valloir.

Lors l’asseiirent par leur foiz.

Puis dit la dame a celle foiz :

« Or toust, damoiselles, allez,

Galet mon sergent appellez :

Qu’il vienne a moy parler errant ! »  
L’une d’elles y va courant,

quels que soient ses arguments. La dame finit par imaginer, au milieu  
de ses lamentations qui la tiennent éveillée, un projet hardi et  
extraordinaire qu’elle veut réaliser ; elle n’y renoncera jamais,  
quelque reproche et quelque blâme qu’on lui adresse. Le visage défait  
et le cceur défaillant, elle dit à la sage-femme : « Ma sceur », et aux  
suivantes :

291 « Mes soeurs, ma folie, mon emportement, la démesure dont

aucune femme au monde, ou très peu, n’est exempte, ont fait de moi  
leur prisonnière. Le malheur qui m’a accablée m’a hvrée à une  
double douleur. Je croyais être délivrée, mais je ne le suis pas, car on  
n’est absolument pas délivrée quand on se livre à la honte comme je  
l’ai fait pour mon corps : j’en ai le cceur ivre de douleur. C’est  
pourquoi je vous en implore et vous en conjure, et je vous jure sur  
le corps de Dieu que, si vous cachez mon affaire et acceptez de faire  
ma volonté, vous en retirerez grand profit et grand avantage. »

308 Les femmes lui disent de se taire, car elles feront sa volonté  
si elles peuvent lui être de quelque utilité. Elles lui prêtent alors  
serment. Sur ce, la dame leur a dit :

« Maintenant, mesdemoiselles, dépêchez-vous d’aller appeler  
Galet mon serviteur : qu’il vienne me parler sur-le-champ ! »

316 L’une d’elles y court,

Si l’a tant quis qu’elle le trove,

Puis dit que sa dame le rueve  
A li venir, et cil y va ;

348

344

340

336

332

328

324

320

Gesant a douleur la trova :

S’en fu maz, si comme il devoit.

Quant la dame venu le voit,

Si li dist: « Galet, or m’escoute :

Tu scez moult bien que je suis toute

Preste adés de toy avancier

Et de ton bien croistre et haulcier ;

Si t’ay donné maint riche don :

Or t’en demant le guerredon,

Par si que grant preu t’en vendra ;

Ja nulz tollir nel te pourra,

Mais que tu facez mon vouloir.

- Dame, si je vous puis valloir,

Ce dit Galet, je vous vauldroy,

Et quancque je faire pourray  
Pour vous, dame, n’en doubtez mie,

Feray com pour dame et amie,

Et com cil qui est sans faintise  
Tous aprestez en vo service :

De ce soiez asseiiree  
Voir. - Or suis je beneûree,

Dit la dame, Galet amis,

Quant si t’es en mon vouloir mis.

Or entens donc ma priveté.

n advint l’autre an en esté

Que mon seigneur tint court moult riche ;

Ce jour nel tint on mie a chiche,

Qu’assez de biaux dons y donna.

Maten sa femme y amena  
Et maint autre la soue o li.

Adonc li diz je grant ennuy,

Ma langue mist hors ma pencee.

Or est la honte renversee

elle finit par le trouver et lui dit que sa dame lui demande de venir,  
ce qu’il fait. II la trouva étendue, en proie à la douleur : il en fiit  
attristé comme il se devait. A sa vue, elle lui dit:

« Galet, écoute-moi donc : tu sais que je suis toujours toute  
disposée à t’avantager, à accroître et à augmenter ta fortune, et je t’ai  
fait plus d’un riche présent : maintenant je t’en demande la récom-  
pense, sans compter que tu en retireras un grand profit que jamais  
personne ne pourra t’enlever à condition que tu fasses ma volonté. ,

* Madame, si je puis vous être utile, dit Galet, je le ferai, et  
  tout ce que je pourrai faire pour vous, Madame, n’en doutez pas, je  
  le ferai comme pour ma suzeraine et mon amie, en homme loyal tout  
  dévoué à votre service. De cela, soyez assurée, oui, vraiment.
* Je suis très heureuse, Galet mon ami, dit la dame, que tu  
  te sois mis à ma disposition. Apprends donc maintenant mon secret.  
  n arriva l’été de l’année dernière que mon seigneur tînt une cour  
  magnifique : ce jour-là, on ne le prit pas pour un avare, car il fit  
  beaucoup de beaux cadeaux. Maten y amena sa femme, et bien  
  d’autres la leur. Or je lui tins des propos très désagréables, et ma  
  langue exprima ma pensée. Maintenant la honte est retombée sur moi,

Sur moy, quar bien l’ay desservie.

Par mon orgueil et mon envie  
Diz lors que nuiz homs ne devoit

Sa femme hounourer qui avoit 356

Deux jumiaux eii en ung lit:

Forfaicte estoit d’autre delit.

Marsile a tort en ledengeay.

Or me puet l’en, pour ce que j’ay 360

Deuz enfans eiiz orendroit,

A forfaicte tenir par droit.

Lors que mon seigneur le savra,

Ja mes fiance en moy n’avra, 364

Ainz dira que j’ay folïé.

Puisque je te sens alïé  
Si joint et si privé de moy,

Je te commant et si te proi, 368

Comme mon homme et mon sergent,

Que tu preignes ce mien enfant  
Et loing l’emportez toust de cy ;

Si le laissez, par ta mercy, 372

Sagemens en aucun destour,

Dont ja mes n’ait ça son retour,

Tant soit escreûz ne nourriz.

N’en veil mie que mes mariz 376

Me tiengne a meffaicte de rien ;

Et je feray cest autre bien  
A ese garder et nourrir.

Galet, garde le de perir, 380

Qu’il ne voise a mal par tes mains ;

Laisse le a plain ou boys au mains  
Ou gens voisent par aventure.

Pour bien foumir sa nourreture 384

Sera richement adoumez,

Que ja n’en sera destoumez  
Qu’il ne soit nourriz a grant feste.

Galet, escheve le de beste,  
car je l’ai bien mérité. Emportée par mon orgueil et ma jalousie, je  
dis alors qu’aucun homme ne devait honorer sa femme si elle avait  
deux jumeaux, et qu’elle était coupable d’avoir recherché d’autres  
plaisirs. J’eus tort d’insulter Marsile. Maintenant, puisque je viens  
d’avoir deux jumelles, on peut à bon droit me tenir pour coupable.  
Quand mon seigneur le saura, jamais plus il n’aura confiance en moi,  
mais il dira que j’ai commis une folie. Puisque je sens en toi un allié  
si proche et si intime, je te demande et te prie, comme à mon vassal,  
et à mon serviteur, de prendre mon enfant que voici et, sans tarder,  
de l’emporter loin d’ici : abandonne-le sagement, je t’en prie, en un  
endroit écarté dont il ne puisse jamais revenir ici, même une fois  
grand et adulte. Je ne veux pas que mon mari m’accuse d’aucune  
faute. L’autre bébé, je le ferai garder et élever avec soin. Galet, celui-  
ci préserve-le de la mort : qu’il ne lui arrive aucun mal de ton fait.  
Abandonne-le dans une plaine, ou à tout le moins dans un bois où  
des gens viennent à passer. Afin de pourvoir largement à son  
éducation, il sera richement paré en sorte que rien ne l’empêchera  
d’être élevé dans le faste. Galet, protège-le des bêtes,

Met le en lieu qui soit prochiens 392

De villain lieu et perilleux,

Que lyon ne l’occie ou leux,

Tigre ou ours ou liepars ou chiens ;

D’aucun recet ou l’en le truisse,

Si que par deffaulte ne puisse  
De gens perir ne de besoigne.

Or t’en ay je conté m’essoigne. 396

- Dame, ne soiez plus en doubte,

Ce dit Galet, quant je sçay toute  
Vo voulenté. Faicte sera,

Pour nulle rien ne demourra 400

Que li enfenz ne soit portez ;

Or ne vous en desconfortez,

Que j’en telle terre le port

Ou il n’avra peril de mort, 404

Ne ja mes n’en orrez parolle.

Mais une paour me violle,

Qui le cuer me bat et tourmente,

Que le voustre ne se repente, 408

Car cuer ne puet au loing mentir ;

Si vous venez au repentir,

Tost me ferez aprés occire.

412

Nel dy pas pour moy excuser,

Que je ja vueille refuser  
Ce que vous m’en avez requis.

- Tu as tout mon pouoir conquis, 416

Galet, si Dieux m’aïst a l’ame,

Ce li a respondu la dame,

Ja de moy n’en seras hays.

Ònques n’en soies esbahiz, 420

Mais porte l’en seiirement. »

Galet li respont erraument  
« Or tost doncques de l’atourner,

Que sempres m’en puisse toumer

des lieux sordides et périlleux, qu’il ne soit pas tué par un lion, un  
loup, un tigre, un ours, un léopard ou un chien. Mets-le dans un lieu  
proche d’un refuge, où l’on puisse le trouver, sans qu’il risque de  
périr, faute de gens ou de soins. Voilà : je t’ai exposé mon pro-  
blème.

397 — Madame, ne craignez plus rien, dit Galet, puisque je sais

tout ce que vous voulez. Ce sera fait : rien n’empêchera que l’enfant  
ne soit emporté. Ne vous désolez donc pas, car je l’emporte en un  
lieu où il ne risquera pas de mourir, et jamais plus vous n’entendrez  
parler de lui. Mais un doute me saisit, qui me frappe et me tourmente  
le coeur : c’est que le vôtre se repente, car le coeur ne saurait toujours  
mentir ; et si vous vous repentez, vous aurez vite fait de me mettre  
à mort (...) Je ne le dis pas pour m’excuser de refuser ce que vous  
m’avez demandé.

416 — Tu disposes de toute ma puissance, Galet, par le salut de

mon âme, lui a répondu la dame ; jamais je ne t’en haïrai. N’aie  
aucune inquiétude, mais emporte l’enfant en toute confiance. »

422 Galet reprit aussitôt :

« Hâtez-vous donc de le préparer, pour que je puisse m’en  
aller sur-le-champ,

Encor anuyt ou premier somme,

Que je ne puisse femme n’homme  
Trover veillant qui me congnoisse. »

Et celle d’atourner s’angoisse. 428

Toust fait la dame appareillier  
Draps pour l’enfant couchier, tailler  
Souefs et delïez de lin.

S’a fait traire d’un sien escrin 432

Ung oreillier bel a devise,

Que lui ot envoié de Frise  
Aude la roŷne sa seur.

En la toille ne mesist fuer 436

Nuls qui la veïst ne prisast,

N’en l’oreillier souef ou tast,

Car entour avoit maint bouton

Qui ne sont mie de leton 440

N’or ne argent n’autre metal,

Ainz furent pierres par igal  
Toutes roondes precieuses ;

N’i servoient mie d’oiseuses, 444

Qu’elles furent de grant bonté  
Et belles com beau jour d’esté ;

S’ot aux cornes quatre rubiz

Que n’achatast Turs n’Arrabiz ; 448

Ou drap n’ot soie ne fil d’or ;

Nul ne trovast pour nul tresor  
Son pareil, tant le sceiist querre ;

Car fait ne fu n’en ciel n’en terre 452,

N’en mer, ne ne le tyssy nulz ;

Mais sur ung arbre d’ebenus  
Le firent oysel a leurs becs ;

Telle est leur nature qu’adés 456

Font a leurs ouefs courtine et voile,

Si com yraigne fait sa toille ;

Mais la couleur est decevans  
Ja ne serez si parcevans

tant qu’il fait encore nuit, pendant le premier sommeil, de peur que  
je ne rencontre homme ou femme, encore éveillé, qui me reconnais-

se. »

La dame s’inquiète de prendre des dispositions. Rapidement  
elle fait préparer des draps où coucher l’enfant, taillés dans une douce;et fine étoffe de lin ; et d’un de ses coffres elle a fait tirer un oreiller  
de toute beauté que lui avait envoyé de Frise sa sceur la reine Aude.  
Personne qui aurait vu et estimé l’étoffe n’aurait pu en fixer le prix,  
pas plus que celui de l’oreiller, doux au toucher, car il était bordé  
tout autour de cabochons qui n’étaient pas en laiton ni en or ni en  
argent ni en un autre métal, mais ils étaient faits de pierres précieu-  
ses, toutes aussi grosses les unes que les autres. Ce n’étaient pas de  
simples parures, mais elles avaient un pouvoir extraordinaire et la  
beauté d’un jour d’été. Aux coins, quatre rubis que n’auraient pu  
acheter Turc ni Arabe. Le tissu n’était pas fait de soie ni de fils d’or.  
Personne n’aurait pu, pour aucun trésor, trouver son pareil, quelles  
que fussent ses recherches. Car on ne l’avait fabriqué ni au ciel ni sur  
terre ni dans la mer, et personne ne l’avait tissé. Mais ce sont des  
oiseaux qui, sur un arbre d’ébène, le firent de leurs becs. Leur nature  
est telle qu’ils font toujours pour leurs oeufs une tenture et un voile,  
comme l’araignée tisse sa toile. Mais la couleur en est trompeuse :  
vous n’aurez jamais la vue assez perçante

T

Qu’il ne se moustre a vostre advis  
Pour noir, pour blanc, pour vert, pour bis,  
Pour vermeil, pour jaune, pour inde ;

S’en fu la plume prise en Ynde  
D’un oysel qu’on clame fenis  
C’est ung oysel par qui ja nis  
N’est fait que d’un seul, ce me semble,  
Car estre n’en puet q’un ensemble ;

Li oreilliers grant odeur rent  
Espice nulle ne s’i prent,

Ne giroffle ne garingaus,

Tant soit de nouvel prins es gaus  
D’Eiifrates ne de Tygriz.

Ung pliçon appareillent gris,

Pour ens envelopper l’enfant  
Et en ung petit bers non grant  
Ont fait son lit a grant devise.

En ce bers fu puis Anfelise,

Seur au roy Thibault de Candye,

Petite et aletant nourrie.

A sa fille l’ot chier la dame ;

Cler et luysant fu comme flamme  
Et fut des coustes d’un poisson,

Et les comes furent en son  
D’un cler yvyere ouvré par art ;

La couleur d’or y luist et art,

Et li lïens en est de soye  
Que la dame ot ouvré a joye,

Que qu’ell’estoit griefz et pesans.

Puis fait mettre cinq cens besans  
En une conroie et lïer,

Que cil avra pour son loyer  
Qui premier trouvera l’enfant :

Du nourrir sera plus en grant.

Si l’ont dessouz le chevet mise.

Chose n’est mieulx faicte a devise.

464 [

!

468

472

476

480

484

488 ,

492

pour pouvoir déterminer s’il est noir, blanc, vert, gris, vermeil, jaune  
ou indigo. La plume provenait d’un oiseau de l’Inde qu’on appelle  
phénix, et dont le nid ne compte qu’un seul spécimen, à mon avis,  
car il ne peut y en avoir qu’un seul à la fois. L’oreiller répandait une  
odeur pénétrante à laquelle ne se compare nulle épice, ni girofle, ni  
garingal, si ffaîchement qu’on les eût cueillis dans les bois de  
l’Euphrate ou du Tigre.

474 On prépare une pelisse double de petit gris pour en envelopper  
l’enfant, et dans un petit berceau, pas très grand, on a fait son lit avec  
tout le confort imaginable. C’est dans ce berceau qu’on mit plus tard  
Anfelise, la soeur du roi Thibaud de Candie, quand elle était encore  
petite et nourrie au sein. La dame y tenait beaucoup pour sa fille.  
Clair et lumineux comme la flamme, on l’avait fabriqué avec des  
arêtes de poisson, et sur le haut les quenouilles étaient en ivoire clair,  
ciselé avec art. L’or de sa couleur luisait et flamboyait. Les courroies  
étaient en soie : la dame avait eu beaucoup de joie à les faire,  
pendant qu’elle était enceinte.

490 Puis elle fait mettre et enfermer dans une bourse cinq cents  
besants pour récompenser le premier qui trouvera l’enfant, et qui sera  
d’autant plus zélé à l’élever. Ils l’ont placée sous l’oreiller. II n’est  
rien de plus beau.

Avec l’avoir y met on el :

Une poignee de blanc sel ;

Et l’ont mis en une aulmosniere  
Pour moustrer toute la maniere  
De l’enfant qui nouvel est nez,

Qu’il n’est mie cresú'ennez  
Ne n’a receu uille ne cresme :

Par le sel avra le baptesme,

Quant l’en en savra le couvine.

Pour tesmoinage de l’orine,

De la gentillesse a l’enfant,

A fait la dame ung escrin grant  
Ouvrir et ung chier drap hors traire,  
Qui n’est mie de povre affaire  
Ne de villain, mais de hault euvre ;  
Car celle l’ot fait, qui bien euvre,  
De fil de soie et de fil d’or :

C’est Gente la belle au chief sor,  
Qui la langue ot mise en errour.

Du roy Floire et de Blancheflour  
Y ot la vie, d’une part,

Tissue par merveilleux art,

Toute la vie des amans ;

Oncques Françoys ne Alemans  
Ne vit chose plus beau pourtrete  
Que ceste estoit que Gente ot faicte.  
D’autre part fut toute la vie  
Comment Helene fut ravie,

Que Paris emporta par mer,

Par l’outraige de trop amer.

Je vous devise auques briefment.

La dame ot tout si soutieument,  
Com celle qui bien en pensa,

Ouvré, qu’onc rien n’y trespassa.  
Ceste moitié de drap fu riche,

Et l’autre ne fu mie chiche,

Ainz fu plaine de grant valeur,

497 A l’argent on ajoute une poignée de sel blanc qu’on a mis  
dans une aumônière pour indiquer l’exacte situation du nouveau-né  
qui n’a pas encore été baptisé, ni n’a reçu l’huile et le saint chrême.  
Le sel permettra de le baptiser, dès qu’on connaîtra son état.

506 Pour témoigner de l’origine et de la noblesse de l’enfant, la  
dame a fait ouvrir un grand cofffe pour en extraire un tissu précieux  
qui, loin d’être médiocre ou sordide, était de très belle facture, car  
une habile ouvrière l’avait fait de fils de soie et d’or : Gente elle-  
même, la belle aux cheveux blonds, que sa langue a égarée. D’un  
côté, c’est la vie du roi Floire et de Blanchefleur, toute la vie des  
amants qui avait été tissée avec un exceptionnel talent : jamais  
Français ni Allemand n’avait vu sujet si bien représenté que celui  
qu’avait exécuté Gente. De l’autre côté, c’était toute l’histoire de  
l’enlèvement d’Hélène que Pâris emporta sur la mer dans l’excès de  
son amour. Je passe sur les détails. La dame avait réalisé cet ouvrage  
si habilement, avec un soin tout particulier, que rien n’y manquait. Si  
cette moitié du tissu était somptueuse, l’autre, qui n’avait rien de  
médiocre, était d’une grande valeur,

Pourtraicte de fuille et de flour,

De fïl d’or et d’autre couleur  
Qui reluisoient comme jour :

II n’est belle fleur ne bien faicte  
Qui ne fust ou quartier pourtraicte.  
En l’autre quartier avoit Gente  
Ouvré par tres soultive entente,

Par delïez et soultiz trais  
Les douze moys de l’an pourtraiz ;  
Encore en ce quartier ot Gente  
Les eslemens par grant entente  
Pourtraiz de soye et de fil d’or,

Le ciel, le feu luysant com or,  
L’eaue et la terre avec partie  
De ce dont Dieu l’avoit gamie ;  
Toutes merveilles y avient,

Plus beau drap querre n’esconvient,  
Mieulx tyssu, plus long ne plus lé ;  
Ploié l’ont et envelopé  
Et mis en ung drap de samit;

Soubz le chief a l’enfant petit  
L’ont par le gré la dame mis :

Ou qu’en le let, s’il n’est rnaumis,  
Bien pourra l’en du drap veoir.  
L’enfant est né de grant pouoir.

L’enfant demande aprés la mere  
Qui plaine est de doulceur amere  
Et qui porte let en fiole ;

En plourant le baise et acolle,

Et met sa memelle en sa bouche :

Si ressemble l’arbre et l’escorche  
Qui dehors verdoie et flourist  
Et par dedens meurt et pourrist,

Que la mouele est seiche et vaine :  
Ou cuer n’a mie la fontaine  
Le let que li enfans alecte,

536

540

544

548

552

556

560

564

décorée de feuilles et de fleurs tissées avec des fils d’or et d’autres  
couleurs qui brillaient comme le jour. II n’est pas de belle fleur ni de  
fleur harmonieusement faite qui ne figurât dans ce quartier. Dans le  
demier quartier, Gente, par un travail d’une rare ingéniosité, avait  
représenté, à traits délicats et fins, les douze mois de l’année. Dans  
cette même partie, elle s’était appliquée à broder avec des fils de soie  
et d’or les éléments : le ciel, le feu brillant comme l’or, l’eau et la  
terre avec une partie des créatures dont Dieu l’avait peuplée. 11 n’y  
manquait aucune merveille : inutile de chercher plus belle étoffe,  
mieux tissée, plus longue et plus large. Ils l’ont pliée et enveloppée  
Hans un drap de samit qu’ils ont placé sous l’oreiller du petit enfant,  
selon la volonté de la dame. Où qu’on l’abandonne, s’il ne lui arrive  
pas malheur, on pourra bien voir, d’après le tissu, que l’enfant est de  
haute naissance.

559 L’enfant réclame sa mère, qui est toute remplie d’une amère  
douceur et dont le lait n’a rien de matemel. En pleurant, elle l’em-  
brasse et le prend dans ses bras et lui donne le sein -semblable à  
l’arbre dont l’écorce au-dehors verdoie et fleurit, mais qui à l’inté-  
rieur dépérit et pourrit, car la sève en est sèche et stérile. Le lait dont  
elle nourrit l’enfant

Puis que pitié en est hors traicte  
Et que nature entierement.

Donc puis je dire vraiement  
Qu’elle porte let en fiole,

Puis que pitié n’a tendre et mole ;  
Nuls ne la doit mere clamer,

Puis qu’elle porte let amer.

* Ainz est doulx, amer n’est il mie,  
  Puis qu’elle se moustre a amie  
  Vers l’enfant, par l’aournement  
  Dont elle l’a si richement  
  Atourné, comme mere entiere.
* Ce est mençonge, quar la chiere  
  N’est mie du cuer qu’elle moustre ;  
  Dont la doit l’en appeller monstre,  
  Car elle pert le non de mere  
  Quant el porte mamelle amere

Et devient marrastre et estrie.

Elle allette l’enfant qui crie ;

Aprés le fait ou bers couchier  
Et puis h'er du lïen cher ;

Com pour porter est atournés.

Galet qui s’en estoit toumez  
Ot toust apresté son cheval  
De frain, de sengles, de poitral,

De selle et de nouveau pennel ;

S’ot une housse de burel  
Et coustel et espee ceinte.

Quant il vit que la nuyt vint teinte,  
Que li aers fu ausques occurs,

Est en la chambre tout seiirs  
Entrez, que n’y vit hom ne femme ;  
Et quant venu le voit la dame  
Si li a dit : « Galet, or monte ;

Or te peine d’ouster ma honte ;

Aies pour Dieu de moy mercy ;

n’a pas sa source dans son coeur, du moment que la pitié s’en est  
retirée, ainsi que tout sentiment naturel. Aussi puis-je affirmer que  
son lait n’est pas maternel, puisqu’elle ignore la tendre et douce  
pitié ; personne ne doit lui donner le nom de mère, puisqu’elle porte  
un lait amer.

* Non, ce lait est doux, et non pas amer, puisqu’elle se  
  montre affectueuse envers l’enfant, étant donné la somptueuse parure  
  qu’elle lui a préparée en véritable mère.
* Pur mensonge, car son apparente affection ne vient pas du  
  cceur ; aussi doit-on l’appeler monstre, car elle perd le nom de mère  
  en portant un lait amer : elle devient marâtre et sorcière.

588 Elle allaite l’enfant qui crie, puis le fait coucher dans le  
berceau et attacher par la luxueuse courroie. Le voilà prêt à être  
emporté.

592 Galet, qui était parti, eut bientôt harnaché son cheval de rênes,  
de sangles, d’un plastron, d’une selle et d’un panneau d’arçon neuf.  
II a revêtu un manteau de bure, pris un couteau et ceint une épée.  
Quand il a vu que la nuit s’assombrissait et que le ciel s’obscurcis-  
sait, il est entré dans la chambre en toute sécurité, sans rencontrer  
homme ni femme. Dès son arrivée, la dame lui a dit :

« En selle, Galet, et tâche d’effacer mon déshonneur. Pour  
l’amour de Dieu, aie pitié de moi.

Monte tost, si t’en va de cy ;

Li enfans est tous aprestez. »

Cil est sur le cheval montez,

La ventriere l’enfant li donne.

La mere tantost s’abandonne  
A duel demener et a braire ;

Nulz ne vit mais si grant duel faire  
Ne si fort com elle demeine.

Nature a droit point la ramaine,

Qui mettre li fait l’enfant jus ;

Mais Honte ra son cuer conclus,  
Qui a ce le fait raproucher  
Que l’enfant li fait rechergier.

Et quant Galet reprent congié  
Pres que elle n’a enragié  
Le cuer de duel et de moleste,

Car Nature la ramoneste  
A laissier sa grant felonnie.

« Ja certes ceste villanie,

Fait elle, ne m’ert reprovee,

Qu’on me tiengne si a desvee  
Que je mon enfant perir face. »  
Honte, qui la retraint et lace,

Lui refait une autre foiz dire :

« Certes, ja pour nul esconduire  
Que je sache faire en ce monde,  
Mes ne seray tenue a monde,

Se mon mary scet mon affaire. »  
Le cuer a plain de grant contraire :  
Lors Nature a ung point la met  
Et Honte grant mal lui promet,

Une heure fait l’enfant descendre,  
Autre le let Galet reprendre ;

Si s’est tant plainte et combatue  
Que Honte l’a jus abatue,

Qui de son malice l’enorte ;

Vite en selle, et va-t-en : l’enfant est prêt. »

608 Le voici à cheval, la sage-femme lui donne l’enfant. La mère  
s’abandonne aussitôt à sa douleur et à ses pleurs : personne n’a  
jamais vu chagrin aussi grand ni aussi violent que le sien. Nature la  
remet sur le droit chemin et lui fait poser l’enfant à terre ; mais  
Honte a de nouveau fermé son coeur et l’a poussé à remettre l’enfant  
sur le cheval. Quand Galet, de son côté, prend congé, peu s’en faut  
que son cceur ne devienne fou de douleur et de chagrin. Car Nature  
la pousse de nouveau à renoncer à son impitoyable cruauté :

« Non, jamais on ne me reprochera, fait-elle, cette infamie  
d’être assez folle pour faire périr mon enfant. »

Honte, qui l’étreint et la ligote, lui fait dire en revanche :

« Non, quelque excuse que je puisse trouver en ce monde,  
jamais je ne passerai pour innocente si mon mari connaît mon  
histoire. »

634 Son coeur est écartelé : quand Nature lui fait prendre une  
décision, Honte la menace d’un grand malheur. Tantôt elle ordonne  
de descendre l’enfant du cheval et tantôt elle laisse Galet le repren-  
dre. Elle s’est tant plainte, tant débattue, que Honte l’a terrassée en  
la séduisant par sa malignité,

Et Galet lors l’enfant emporte,

Gamy d’avoir et de despens.

Celle remaint, qui ot le sens  
Villain et saisi de grant rage.

S’en cheïst puis en grant malage.

Or emporte Galet l’enfant;

S’a par le chastel allé tant,

Si bellement, sans parcevoir,

Qu’a tous en a emblé le voir ;

Si ne sot l’en que il devint.

Brundorés l’endemain revint  
De chassier ou il ot esté ;

Si lui a ung mes apporté  
Qu’il a une fille moult belle ;

Moult se fait lié de la nouvelle ;

N’ot si grant joie en son aage,

Cinq mars d’argent donne au message  
Et puis demande que fait Gente.

Cil dit qu’elle a assez entente  
Com de si doloreux martire,

Et Brundorés sa rene tire,

Vers son perron s’est descenduz ;  
Ainz qu’il ait aux sergens renduz  
Ne cloche n’esperon n’espee,

A il la chambre deffermee  
Ou Gente jut et vint au lit :

Sans bien la treve et sans delit,

Com celle qui trop est matee ;

Si l’a doulcement visitee  
Et demande que elle fait.

Celle li cele son meffait,

E1 dit qu’elle cuide mourir ; .

Cil qui desire son guarir  
Et son repous lui fait puis querre  
Sages mirres par mainte terre,

Qui la curent de son mehaign ;

et Galet alors emporte l’enfant, pourvu d’argent et de provisions,  
tandis qu’elle reste là, avec sa bassesse et sa grande folie, avant de  
tomber très malade. Galet emporte donc l’enfant à travers le château  
si discrètement, sans qu’on l’aperçoive, qu’il a dissimulé à tous la  
vérité et qu’on ne sut ce qu’il devint.

652 Le lendemain, Brundoré revint d’une partie de chasse. Un  
messager lui a annoncé qu’il avait une fille très belle. La nouvelle lé  
réjouit fort : il n’eut si grande joie de toute sa vie. II donna cinq  
marcs d’argent au messager et lui demanda ensuite ce que faisait  
Gente : il lui répondit qu’elle était en proie à un douloureux martyre.  
Brundoré de tirer sur ses rênes et de descendre au perron. Avant  
même d’avoir remis aux serviteurs manteau, éperons et épée, il a  
ouvert la porte de la chambre où Gente était couchée et s’est  
approché du lit où elle reposait sans joie, ni plaisir, en femme  
accablée. II la traite avec douceur, lui demandant de ses nouvelles ;  
elle lui cache son crime et lui dit qu’elle pense bientôt mourir. Lui,  
tout au désir de sa guérison et de son rétablissement, envoie quérir  
en plus d’une région de savants médecins qui la soignent de sa  
maladie

S’en ont biaux dons et beau gaaing,  
Que voulentiers leur donne et livre.  
En grant piece ne fut delivre  
La dame, ainçois guarit a peines.  
Tant sont passez jours et sepmaines  
Qu’elle fut saine et bien guarie.

Et sa fille fu bien nourrie ;

Si fu donnee a la Dieu loy,

Droit en l’eglise Saint Eloy,

Ce fut a la Roche Guyon.

La la tint li quens de Ryon,

Si la fist d’uile et de cresme oindre ;  
Et la contesse li fist joindre  
Son non, si l’apella Flourie :

Le jour de la Pasque fleurie  
Ot esté la contesse nee,

Et pour ce fu ainsi nommee.

A grant deduit et a haultesse,

A grant joie et a grant richesse  
Ot Fleurie sa nourreture,

Mais sa seur fu en aventure,

Que Galet le preuz emporta.

Oncques nul lieu ne s’arresta  
Toute nuyt, pour mont ne pour val,  
Le bers sus le coul du cheval ;

Et h enfans adez dormi.

Conquis aroit maint ennemy  
Galet sans savoir son convine.

De chevauchier ades ne fine,

Par bruyeres, par plain, par bos  
Et par ronces et par estos,

Tant qu’il parçoit l’aube du jour  
Et li enfans ot de sejour  
Mestier, et Galet en pensa ;

De chevauchier tant se lassa  
Qu’il approucha d’une villete,

680

684

688

692

696

700

704

708

en échange de beaux cadeaux et d’honoraires élevés qu’il leur donne  
sanS lésiner. H fallut du temps à la dame pour se remettre, et ce ne  
fut pas sans peine. II se passa bien des jours et des semaines avant  
qu’elle ne fût en bonne santé et tout à fait guérie.

684 Quant à la fille, elle fut bien élevée et devint chrétienne  
exactement en l’église Saint-Eloi à la Roche-Guyon. Le comte de  
Riom la tint sur les fonts baptismaux et la fit oindre de l’huile et du  
saint chrême. La comtesse lui donna le nom de Fleurie, car elle était  
née le jour des Pâques fleuries, et c’est pour cette raison qu’on la  
nomma ainsi.

695 Si Fleurie fut élevée au milieu des dìvertissements, des  
honneurs, des plaisirs et des richesses, sa soeur, emportée par le  
vaillant Galet, connut les dangers de l’aventure. Sans jamais s’arrêter  
en nul lieu de toute la nuit, il alla par monts et par vaux, le berceau  
sur le cou du cheval et l’enfant toujours endormi. II serait venu à  
bout de nombreux ennemis sans qu’on sût son secret. II ne cessa de  
chevaucher par les bruyères, les plaines et les bois, les ronces et les  
souches, jusqu’à ce qu’il vît poindre l’aube. L’enfant eut besoin de  
repos et Galet s’en préoccupa. A force de chevaucher, il approcha, au  
sortir d’une lande,

A l’issue d’une brocette ;

S’en furent espars li mesnil ;

Galet, qui doubtoit du peril, 716

En vit ung seul en my les champs,

Clos d’espinoie de long temps  
Et d’un foussé viez et parfont ;

Galet y entra par le pont ; 720

S’a tant hurté l’uys qu’il vit clos  
Q’une femme li a desclos ;

Mais ce l’a fait trop anuyer

Que elle a veii l’escuier 724

Si matin entrer en son estre.

« Frere, fait elle, que puet ce estre ?

Qui es ? Ou vas ? Et tu dont viens ?

- Encui avrez de moy grans biens, 728

Ce dit Galet, se Dieu me voye ;

Mais or souffrez tant que je soye  
Ung pou, dame, cy reposez,

Et se vous du mien prendre osez, 732

Tant en avrez encui sans ban

Que mieulx vous en sera tout l’an. »

Quant celle l’oit ainsi parler,

Hors nel voulst mie faire aller, 736

Ainz li a dit : « Descendez dons :

Vo biau parler plus que vos dons :

Vous donra bon houstel encui. »

Or n’a Galet mal ny ennuy, 740

Quant il puet pour deniers finer.

II descent. Celle en fait mener  
Son cheval la ou a mengier

Faing et avaine a sans dangier ; 744

Et Galet fait lors le feu faire  
Et a mis jus l’enfant en l’aire,

Qui de fain crie et de mesaise.

La dame, pour ce qu’il se taise, 748

De l’aleter se met en grant  
d’un village dont les maisons étaient dispersées. Galet, qui redoutait  
le danger, en vit une au milieu des champs, entourée d’une vieille  
haie d’épines et d’un fossé ancien et profond. H y pénétra par le pont,  
et il frappa à la porte fermée tant et si bien qu’une femme lui ouvrit,  
toute contrariée de voir l’écuyer entrer chez elle de si bon matin. '

726 « Frère, dit-elle, que se passe-t-il ? Qui es-tu ? Où vas-tu ?

D’où viens-tu ?

— Aujourd’hui vous recevrez de moi de grands biens, dit  
Galet, s’il plaît à Dieu. Mais souffrez que je me repose un peu ici,  
Madame, et si vous voulez bien prendre de mon argent, vous en  
recevrez aujourd’hui sans le demander tant que vous vous porterez  
mieux toute l’année. »

735 Quand elle l’entendit parler ainsi, loin d’avoir envie de le  
chasser, elle lui dit :

« Mettez donc pied à terre ; votre discours, plus que votre  
don, vous procurera aujourd’hui un bon logis. »

Galet n’a plus de souci ni d’ennui, du moment qu’il peut s’en  
tirer avec ses deniers. II met pied à terre, et la femme fait mener le  
cheval là où il peut manger à volonté du foin et de l’avoine. Galet  
fait alors allumer du feu et pose à terre l’enfant qui crie de faim et  
d’inconfort. La dame, pour qu’il se taise, se met en devoir de  
l’allaiter,

Et, ainsi com endort l’enfant,

Le lieve et baigne doulcement  
Et le recouche nectement,

Com celle qui bien l’a apris.

Et Galet a ung chapon pris ;

Pour li le tue et cuist en roust,

Et s’ostesse li a fait toust  
Ung blanc gastel bien beluté ;

Galet en a mengié plenté  
Et prent le vin, dont il se donne,

Car la dame lui abandonne  
Ung tonel qu’elle a en despence.  
Quant il a mengié, si se pence  
Qu’il dormira, et puis s’endort.

Le dormir li fait grant confort;  
Esveillé s’est et la nuyt vient ;

II voit que raler l’en convient;

Puis remenjue a son desir,

Et la dame ra par lesir  
L’enfant bellement afaitié ;  
Doulcement le ra raletié,

Car vueve est, s’a petit enfant ;

Et Galet, qui se met en grant  
Du raller, tant du sien lui paie  
Qu’elle du prendre s’en esmoye.  
Galet n’a guaires puis targié ;

H est monté, si prent congié  
Et le bers davant li ratoume ;

Enz el mesnil plus ne sejourne,

N’i let du sien riens qu’il oblit.

Hors des villes sa voye eslit;

Vers les champs ne reveulst aller,  
Qu’aucun ne le puist rancontrer  
Qui le cougnoisse. Adonc s’avive,

A une grant forest hantive

Prent chemin, et puis point et broche.

et de même qu’elle endort l’enfant, elle le lève, le baigne avec  
douceur et le recouche une fois propre, en femme d’expérience.  
Quant à Galet, il a pris un chapon qu’il tue et rôtit, tandis que son  
hôtesse eut tôt fait de préparer un gâteau de fine et blanche farine. II  
en a mangé copieusement et se sert lui-même le vin, car la dame met  
à sa disposìtion un tonneau qu’elle avait en réserve. Après le repas,,  
il pense à dormir et s’endort. Le sommeil lui fait le plus grand bien.  
Le voici réveillé, et la nuit tombe. II se rend compte qu’il lui faut  
repartir. II mange de nouveau à satiété, pendant que la dame, tout à  
loisir, a mis ses soins à préparer l’enfant, qu’elle a de nouveau  
tendrement allaité, car elle était veuve et mère d’un petit enfant.  
Galet, impatient de repartir, lui donne tant de son argent qu’elle est  
tout émue de le prendre. Sans plus s’attarder, il monte à cheval,  
prend congé et dispose le berceau devant lui.

778 II ne reste pas plus longtemps dans la ferme et n’oublie rien  
derrière lui. II choisit de chevaucher en dehors des agglomérations et  
ne veut pas non plus aller par les champs de peur de rencontrer  
quelqu’un qui le reconnaisse. H se dirige donc vivement vers une  
grande et antique forêt, et à force d’éperon il chemine tant et si bien

Tant erre que li jour aprouche ;  
Adonc yst hors de la forest ;

Ce jour et autre deduit s’est  
Ainsi com il a fait davant.

La voie li ala grevant,

Et li enfans que il portoit  
Trop june, pour ce s’en doubtoit;  
Mais Damedieu le faisoit vivre,

Qui les siens, quant il veult, delivre  
De mort et d’autre mainte serre.  
Galet esloigna bien sa terre  
A sept joumees ou a plus ;

Si fut si atains et confus  
Du pays et du lieu lointaing  
Qu’il ne cougnut ne bos ne plain,  
Bourc ne ville qu’il voie a l’ueil ;  
Tant qu’il yssi d’un espés bruil,  
Ung jour, au point de l’ajourner ;  
Ne sot ou il peiist mener  
Son cheval, ne le cheval lui ;

S’en ot grant ire et grant ennuy  
Et sot qu’il fu despaỳsiés ;  
Voulentiers se fust aaisiez  
Et lessast ou que soit l’enfant.

Que que li jours aloit naissant,

II descendit une vallee

Qui fu merveilles longue et lee

Et plentureuse de tous biens,

Que il n’y failli nulle riens  
Que cuer desire, qu’il n’y preigne :  
Car environ est la montaigne  
Qui plenté porte de tous blez,

Et li pendans y est peuplez  
De bonnes vignes a foison,

Qui donnent vin en leur saison ;

Si sont li pré et li courtil

que le jour se lève et qu’il sort de la forêt. Ce jour-là et le suivant,  
il s’est conduit comme la veille. Epuisé par le chemin, il se faisait  
aussi du souci pour le tout-petit enfant qu’il portait, mais Notre-  
Seigneur le maintenait en vie, Lui qui délivre les Siens, quand II le  
veut, de la mort et de bien d’autres prisons. Galet s’est éloigné de sa.;  
terre d’au moins sept journées, ou plus. II est si désorienté d’être  
Hans un pays lointain qu’il ne reconnaît ni bois ni plaine ni bourg ni  
ville qu’il peut voir. Un jour, à l’aube, il finit par sortir d’un bois  
épais, sans qu’il sache où diriger son cheval qui ne sait pas davantage  
où le conduire. Fort mécontent et contrarié, il comprit qu’il avait  
quitté son pays : bien volontiers il eût pris du bon temps et laissé  
l’enfant n’importe où.

810 Comme le jour commençait à poindre, il descendit une vallée  
longue et large à merveille, regorgeant de richesses, sans qu’y  
manquât rien que le cceur pût désirer. En effet, alentour, la colline  
était couverte à profusion de toutes les variétés de céréales et le  
versant était planté à foison de bonnes vignes qui donnent du vin en  
leur temps . Les prés, les jardins

Ou val, sur la riviere gente, 836

Et li jardin bel et gentil,

Portant íiruit de mainte maniere ;

Si court parmy une riviere 824

De poissons riche et de navie,

Dont plusieurs soustiennent leur vie  
De la gaaigne qu’ilz i font;

D’autre part a grant et parfont, 828

Dessus la montaigne, boscage  
Ou il a maint bon porc sauvage,

Biches et cerfs et dains et ours,

Que chiens prennent souvent au cours ; 832

Si a counins et escureuz,

Goupiz et lievres et chevreuz,

Qu’on prent souvent par grant atente.

Ot bel une abbaye assise,

Ediffiee par devise,

De biau moustier et de dortour,

De neuf cloistre et de refretour, 840

Et de salles et de cuisines,

De celiers, d’autres officines,

Comme de greniers et de granches.

De charité fu aus estranges 844

A tous povres et a tous riches ;

Vin et poisson, et char et miches  
Y avoient tous a planté,

Qu’elle estoit de grant richeté. 848

Abbaesse y ot et nonnains

Plus de soixante et dix au moins,

Qui toutes furent gentilz dames.

Si sauvoient leens leur ames 852

En Dieu servir et sainte Eglise ;

Si faisoient moult biau service.

Clers y avoit et chappellains

Qu’on ne tenoit mie a villains, 856

Mais de moult grant hounour estoient.

et les vergers, beaux et féconds, produisaient des fruits de toute sorte.  
Au milieu coulait une rivière, riche de poissons et de bateaux dont  
vivaient beaucoup de gens par le profit qu’ils en retiraient. En outre,  
sur la colline, s’étendait, large et profonde, une forêt qui abritait  
quantité de gros sangliers, de biches, de cerfs, de daims et d’ours que ?  
les chiens attrapent souvent à la course, sans parler des lapins, des  
écureuils, des renards, des lièvres et des chevreuils, qu’on ne prend  
à l’ordinaire qu’après un long affût.

836 Dans la vallée, au bord de la gracieuse rivière, se dressait,  
splendide, une abbaye, une admirable construction, faite d’une belle  
église, d’un dortoir, d’un cloître neuf, d’un réfectoire, de salles, de  
cuisines, de celliers et d’autres locaux tels que greniers et granges.  
Charitable pour les étrangers, pour les pauvres comme pour les  
riches, elle leur procurait en abondance vin et poisson, viande et pain,  
car elle était très riche. Une abbesse y vivait et, pour le moins, plus  
de soixante-dix religieuses qui étaient toutes de nobles dames. Elles  
y assuraient le salut de leurs âmes en servant Dieu et la sainte Eglise,  
en célébrant de très beaux offices. II y avait aussi des clercs et des  
chapelains qu’on ne tenait pas pour des rustres mais qui étaient très  
considérés.

Les messes par leans chantoient  
Com preudomme et saintisme prestre :  
Par eulx estoit hounouré l’estre.

En la marche fu de Bretaigne  
L’obedience et la montaigne.

Si l’appeloient Biausejour  
Cilz qui vivoient a ce jour,

Car bel y faisoit sejoumer.

Galet voit tantost ajourner,

Si s’en esmaye et desconforte ;

Tant va qu’il vient jusqu’a la porte  
De Beausejour, et puis s’areste :

II dit qu’il doubteroit de beste  
Si illecques laissoit l’enfant ;

II garde et voit ung fresne grant,

Vert et foullu ; si l’ot Nature  
Compassé de belle faiture  
De tout ce qu’a fresne convient.

Galet tantost celle part vient,

Le tronc de l’arbre voit fourchié,

S’a le bers mis et atachié

Sur les fourchons et puis le seigne,

Et dit : « Enfans, par ceste enseigne  
Te puit Dieux de peril oster !

Je ne puis plus cy arrester  
Car le jour me haste et l’eure.

D regarde l’enfant et pleure,

Et prie Dieu que il le paisse.

Adonc s’en va et l’enfant laisse.

Galet a esploit s’en retoume ;

Tost a l’enfant, que qu’il ajoume,

Par douze lieues esloigné ;

Tant y a mis que pourloignié  
Qu’il revient a sa dame arriere.

Joie en a et fait bonne chiere,

Quant el en entent la parole ;

860

864

868

872

876

880

884

888

Hs chantaient la messe dans l’église en prêtres très dignes et très  
saints. Ils étaient l’honneur de ce lieu. Situés dans la marche de  
Bretagne, ce couvent et cette montagne étaient appelés Beauséjour  
par les gens de ce temps-là, car il faisait beau y séjourner.

. 866 Galet, quand il vit que le jour se levait, en fut inquiet et,  
chagrin. A force d’aller, il parvint à la porte de Beauséjour où il  
s’arrêta, se disant qu’une bête serait à redouter s’il y laissait l’enfantí  
En regardant, il découvrit un grand frêne vert et feuillu que Nature,  
avec un art consommé, avait doté de tout ce qui convient à un frêne.  
Galet s’en approcha aussitôt et, voyant que l’arbre était fourchu, il  
mit et attacha le berceau à l’enfourchure ; puis il lui fït le signe de  
la croix avec ces mots : « Enfant, puisse Dieu par ce signe t’arracher  
au danger ! Je ne puis m’attarder ici, car le jour et l’heure me  
pressent de partir. » II regarda l’enfant et pleura ; puis, après avoir  
prié Dieu de le nourrir, il s’en alla et le laissa. II s’en retourna à  
marches forcées, et il eut tôt fait, tandis que le jour se levait, d’être  
séparé de l’enfant par douze lieues ; il mit tant de distance entre eux  
que le voici de retour chez sa dame, qui lui réserva un chaleureux  
accueil quand elle entendit son récit ;

Galet conjoit et si l’acole,

Et biau don li donne et presente.

A l’enfant vueil mettre m’entente,  
Si conteray qu’il en advint.

Jour apparu, la clarté vint  
Qui toutes choses enlumine.

Ce jour fu l’abbaesse Ermine  
Matin levee et atournee,

Dedens ung char encourtinee  
D’un tapiz qui fu faiz a Rains,

Li sisiesme de ses nonnains,

Toutes gentieus et bien loiaus.

S’orent drap, livrez et joiaus,

Et hernais, qu’elles orent chier,

Fait sus sommiers mettre et chargiez.  
Si ot grant flote d’escuiers.

S’i fut ung chapelain, Lohiers,

Que l’abbaesse moult ama.

Oncques homs de li ouy n’a  
Qu’il feïst de son corps folie ;

La maison ot toute en baillie,

Car l’abbaesse moult le crut,

Com celui qui ces biens acrut  
Ainçoys qu’il les meïst a perte.

II ot la bouche bien apperte  
A bien chanter et a bien lire ;  
N’estoit de li meilleur eslire  
Pour conseillier un desvoié :

Tost le ravoit bien avoié  
Quant il y vouloit peine mectre ;

Si s’en savoit bien entremettre  
De trover layz et nouviaux chans ;  
Moult fu de biaux deduiz trouvans  
Et en françoys et en latin ;

N’est oultrageux de boire vin,

Ne a jeun n’avoit mate chiere ;

896

900

904

908

912

916

920

924

elle le congratula et le serra dans ses bras, elle lui fit présent d’un  
beau cadeau.

896 Je veux maintenant m’intéresser à l’enfant pour raconter ce  
qu’il advint de lui. Le jour parut, avec la clarté qui illumine toutes;  
choses. Ce jour-là, l’abbesse Hermine s’était levée et parée de bon  
matin, et elle se tenait dans une voiture capitonnée d’une tapisserie  
fabriquée à Reims, avec cinq de ses religieuses, toutes nobles et  
fidèles chrétiennes. Elles avaient fait charger sur des bêtes de somme  
des étoffes, des livres, des joyaux et des vêtements auxquels elles  
tenaient. Elles étaient accompagnées d’une importante troupe et d’un  
chapelain, Lohier, que l’abbesse aimait beaucoup et dont la moralité  
était au-dessus de tout soupçon. II commandait à toute la communau-  
té, car l’abbesse lui faisait une entière confiance : n’avait-il pas  
augmenté les richesses de l’abbaye plutôt que de les dissiper ? II était  
très doué pour le chant et la lecture. Impossible de choisir meilleur  
que lui pour conseiller un pécheur égaré : il avait tôt fait de remettre  
sur le droit chemin le pénitent de bonne volonté. II était habile à  
composer des lais et des chants nouveaux ; il composa force beaux  
divertissements en français et en latin. II était sobre et, quand il  
jeûnait, il ne faisait pas triste mine.

II savoit toute la maniere  
De herpe, d’autres instrumens ;

Si savoit tous les jugemens  
D’eschiés, de tables, d’autres jeuz ;  
Haux hons estoit, doulx et piteux,  
S’est mis avecques l’abbaesse  
Qui veoir aloit la contesse  
De Bretaigne, Ydein, sa sereur.

Du conte Alibran son seigneur  
Ot ung filz eii, s’en gesoit.

Tout le pais feste en fesoit,

Et menoit joie : c’estoit droiz.

Li enfans fu biaux et adroiz ;

S’ot non Galeren en baptesme,  
Quant le prestre li donna cresme ;  
Puis s’atourna a grant prouesce.  
Lohiers le chapelain s’adresse  
Dessous le frene, si entent  
A prime dire et si atent  
Tant que le char sa dame passe.

Si comme il dit prime a voix basse,  
Levé a en hault sa veiie,

S’a la lueur du bers veiie  
Et la clarté que rent et donne,

Si a ouỳ l’enfant qui gronne  
Et qui pour aletier s’esveille.

Si l’a tenu a grant merveille ;

Sa dame et les autres appele,  
Contee leur a la nouvelle  
De l’enfant que il a trouvé.  
L’abbaesse li a rouvé  
Qu^il li aport entre ses mains  
Le bers, ce fist le chapelains,

Qui tout estoit par semblant nues ;  
Si le rent a sa dame lues.

Du bers se merveille et de l’evre

932

936

940

944

948

952

956

960

C’était un excellent musicien tant à la harpe qu’avec les autres  
instruments. II connaissait tous les coups des échecs, du tric-trac et  
d’autres jeux. Homme de grand lignage, il était doux et compatissant.

935 II accompagnait l’abbesse qui rendait visite à la comtesse de -  
Bretagne, Ydain, sa soeur. De son mari le comte Alibran, elle avait  
eu un enfant, et elle était encore alitée. Tout le pays était en fête et  
menait grande joie comme il était normal. L’enfant était beau et bien  
fait. II avait reçu comme nom de baptême celui de Galeran, quand le  
prêtre lui fit l’onction du saint chrême. II se prépara par la suite à une  
vie héroïque.

946 Lohier le chapelain se dirigea sous le frêne pour dire prime en  
attendant que parût la voiture de l’abbesse. Tandis qu’il priait à voix  
basse, il leva les yeux et vit briller le berceau et la lumière qu’il  
répandait ; il entendit grogner l’enfant qui s’éveillait pour téter. Jugez  
de son étonnement !

937 II appela sa dame et les autres pour leur faire part de la  
découverte de l’enfant . L’abbesse lui demanda de lui apporter le  
berceau qui était visiblement tout neuf. Le chapelain d’obéir sur-le-  
champ et d’apporter le berceau dont l’exécution remplit d’admiration  
la dame qui aussitôt découvrit l’enfant pour le voir.

La dame, qui tantost descuevre  
L’enfant, pour ce qu’elle le voye.

Li enfans fait semblant de joye,

Ung ris jecte moult doulcement :  
Toutes se merveillent comment  
En terre pot faire Nature  
Nulle si belle creature.

Tout ont revercié son couvine :

Lors voient bien que c’est meschine,  
Mais ne sçavent qui en est mere  
Ne qui en puet estre le pere,

Fors qu’a l’atour et a l’avoir  
Qu’il ont trouvé puent savoir  
Qu’elle est nee de hault affaire :  
Nourrir se puet richement faire.

Le sel en l’aumosniere nueve

968

972

976

980

En tesmoinaige qui enseigne  
Qu’en dont a l’enfant celle enseigne,  
Comme d’eaue, d’uile et de cresme,  
Que crestì'en ont en baptesme.

Le guelle trevent aux besans  
Qui pour l’or estoit moult pesans ;  
S’en ert h enfans nourriz mieulx.  
Puis ont le drap davant leur yeux  
Fait desploier, si ont veûe  
Par la riche ouvre et cougneiie  
La gentillesce de l’enfant,

Et voient l’oreillier vaillant ;

Mais nuls ne vit oncques si gent:  
Mieulx vault que se il fust d’argent.  
Quant tout ont veii et noté,

Le chapellain de grant bonté,

Qui tant fait de tous a prisier,

Dit qu’on le face baptiser,

Que s’en est h consaus plus sains :

984

988

992

996

II avait l’air joyeux et il sourit. Toutes se demandaient avec étonne-  
ment comment Nature avait pu faire sur terre une si belle créature.  
Après un examen approfondi, elles s’aperçoivent que c’est une fille,  
mais ne savent pas qui en est la mère ni qui peut en être le père, si  
ce n’est qu’à la parure ét aux richesses qu’elles ont trouvées, elles  
peuvent deviner qu’elle est de haut lignage : on peut l’élever  
dignement. Le sel dans l’aumônière neuve témoigne qu’il faut donner  
à l’enfant le signe de l’eau, de l’huile et du chrême que les chrétiens  
reçoivent au baptême. Ils trouvent la bourse des besants que l’or  
alourdissait. Ainsi l’enfant en sera-t-il mieux élevé. Ils ont ensuite fait  
dépher l’étoffe devant leurs yeux : à la richesse de l’ouvrage, ils ont  
découvert et reconnu la noblesse de l’enfant. Ils voient aussi le  
précieux oreiller : jamais personne n’en a vu d’aussi beau, et il a plus  
de valeur que s’il était en argènt.

997 Cet examen achevé, le chapelain à qui sa grande bonté valait  
l’estime de tous, demande qu’on baptise l’enfant, car c’est la décision  
la plus sage,

II en vourra estre parains.

Aussi dit l’abbaesse Ermine  
Qu’elle en vouldra estre marrine,  
Et nourrir faire le fera,

A nul jour mes ne lui faulra  
Que n’ait adez riche despence,  
Qu’elle cuide bien et si pence,

A son vout et a son conroy,  
Qu’elle est fille a conte ou a roy :  
Si pourra bien par aventure  
Guerredonner sa nourreture.

L’abbaesse son char arreste,  
Demourer veult et faire feste.

Sa voye laisse jusque au main.  
Atourné ot ung chapellain  
Les fons pour baptizer l’enfant ;  
Clers et nonnains y viennent tant  
Que je n’en sçay dire le nombre.  
Le chapellain bien se descombre  
Qui la baptize et tost esploicte ;

Et la prieure beneoite  
Qui plaine fu de gentillise,

A avec l’abbaesse mise  
Et avec le bon chapellain  
Au lever de l’enfant sa main.

En baptesme l’apelent Fresne :

Tel non lui donnent pour le ffesne,  
Pour ce qu’elle fu surs trouvee.  
Tant s’est l’abbaesse grevee,

Li chappellains et la prieuse,

Q’une dame moult gracieuse,

Qui son let a fait soustenir,

Ont fait par bon loier venir.

Belle dame est et preuz et sage,  
Extroicte de gentil parage ;

Veufve femme est, et ses mariz

1004

1008

1012

1016

1020

1024

1028

1032

Traduction

119

et il veut en être le parrain. A son tour, l’abbesse Hermine dit qu’elle  
veut en être la marraine et qu’elle la fera élever, sans jamais regarder  
à la dépense, car elle est persuadée, à son visage et à sa parure,  
qù’elle est fille de comte ou de roi, et qu’elle pourra peut-être la  
récompenser de son éducation.

1013 L’abbesse fait arrêter sa voiture : elle veut rester pour fêter  
l’événement et remet son voyage au lendemain. Un chapelain a  
préparé les fonts baptismaux. Clercs et religieuses y viennent en si  
grand nombre que je ne puis les compter. Ce chapelain ne perd pas  
de temps à baptiser l’enfant. La sainte prieure, qui était pleine de  
noblesse, a tendu la main, avec l’abbesse et le bon chapelain, pour  
tenir l’enfant sur les fonts. On le baptisa du nom de Frêne à cause du  
frêne sur lequel on l’a trouvée.

1030 L’abbesse, le chapelain et la prieure ont si bien conjugué leurs  
efforts qu’ils ont fait venir contre un bon salaire une dame de grand  
mérite qui avait gardé son lait. C’était une belle dame, valeureuse et  
sage, issue d’un noble lignage. Veuve, elle avait perdu son mari

Est par mortel guerre periz ;

Si en est apovrie et nue.

Mais or est elle bien venue,

Qu’en li fait vestir robe neufve ;

Et l’abbaesse toust li treuve  
Quanque il li fault, a grant foison.

Si lé fait en une maison

Li et l’enfant manoir ensemble.

L’abbaesse a pris, ce me semble,

Les besans, s’en fait son vouloir ;

Et le drap, qui tant puet valloir,

Ne voulst elle nulli baillier ;

Avec le bers et l’oreillier,

Qui vault mielx de trente mars d’or,  
Sel fait repondre en son tresor.

En ung autre bers assez chier  
Fait l’enfant lïer et couchier,

Sur draps de lin soef et blans,

Jusqu’el ot acompli son temps.

Grant joie font en l’abbaïe.

L’abbaesse point ne s’oublie,  
Mais, l’endemain, quant il adjourne,  
En Beausejour plus ne sejoume ;

Son char refait rencourtiner  
Et sa meignee ratoumer.

Sommiers chargent, males emplissent.  
A bel atour de leens yssent.

Avec s’en va li chapellains  
Qui n’est esbahy ne villains.

Lors ne cessent jusqu’en Bretaigne.  
Plenté de gent et grant compaigne  
Envoie encontre l’abbaesse,

Quant le scet, Ydein la contesse.

A Nantes est la court planiere.

Ydein reçoit a belle chiere  
Sa sereur, s’en a mont grant joye ;

1040

1044

1048

1052

1056

1060

1064

1068

dans une guerre meurtrière ; aussi était-elle tombée dans la pauvreté  
et le dénuement. Mais la voici arrivée à bon port: on l’a revêtue  
d’habits neufs, et sans tarder l’abbesse lui a procuré à profusion tout  
le nécessaire, elle les a logées, elle et l’enfant, sous un même toit.  
L’abbesse, me semble-t-il, a pris les besants dont elle disposa à son  
gré. Quant à l’étoffe dont la valeur est inestimable, elle ne voulut la  
confier à personne, mais la fit enfermer dans son trésor avec le  
berceau et l’oreiller qui vaut plus de trente marcs d’or. Dans un autre  
berceau de grand prix, elle a fait emmailloter et coucher l’enfant sur  
des draps de lin moelleux et doux, pendant tout le temps nécessaire.  
Une grande joie règne dáns l’abbaye.

1058 L’abbesse n’oublie pas son projet, mais le lendemain, au point  
du jour, sans s’attarder davantage à Beauséjour, elle fait de nouveau  
garnir sa voiture de tapisseries et préparer sa suite. On charge les  
bêtes de somme, on remplit les malles, on quitte les lieux en bel  
équipage. L’accompagne le chapelain qui n’a rien d’un sot ni d’un  
rustre.Ils ne s’arrêtent pas jusqu’en Bretagne. A l’annonce de leur  
venue, la comtesse Ydain envoie au-devant de l’abbesse nombre de  
gens et une importante escorte. A Nantes se tenait une cour plénière.  
Ydain réserva à sa soeur un accueil très chaleureux et manifesta une  
grande joie.

Li quens Alibranz la conjoie  
Et les autres nonnains aussi.

En huit jours de Nantes n’yssi  
L’abbaesse, ains y demeura  
Pres de dix jours, si l’ennoura  
Le païs qui plain fu d’ounour,

Par la voulenté leur seigneur  
Et par le gré de la contesse.

Tant y a esté l’abbaesse  
Que la dame fu relevee.

Adonc fu la feste doublee ;

Donné y a maint riche don ;  
L’abbaesse y met a bandon  
Ses joyaux de plusieurs manieres,  
Draps et tissuz, et aulmosnieres.  
Et quant la feste se depart,  
L’abbaesse, qui li est tart  
De retoumer, parole au conte  
Et a sa sereur, si leur conte  
Tout cen que il est advenu :

A grant merveille l’ont tenu.  
Aprés l’abbaesse íes prie,

Com son amy et com s’amie,

Que il lui baillent son nepveu :

A leur hounour et a leur preu  
Le fera nourrir haultement ;  
Alibrans debonnairement  
Li et sa femme li octroye.

Et l’abbaesse en fait grant joye  
Qui peine mect en son retour.  
L’enfant li ont a grant atour  
Alibranz livré et sa femme ;

Avec envoient une dame  
Qui jenne est et belle meschine  
Et extroicte de haulte orine,

Si le nourrira de son let :

1076

1080

1084

1088

1092

1095

1100

1104

r

TRADUCTION 123

Le comte Alibran lui fit fête ainsi qu’aux autres religieuses. De huit  
jours l’abbesse ne sortit pas de Nantes, elle y demeura près de dix  
jours, et le pays, qui était fort civil, l’entoura d’honneurs, comme le  
voulait le comte et le désirait la comtesse. L’abbesse y resta  
jusqu’aux relevailles de la dame. La fête alors redoubla, on donna  
beaucoup de magnifiques cadeaux et l’abbesse distribua des présents  
de diverses sortes, des étoffes, des tissus et des aumônières.

1089 Quand la fête prit fin, l’abbesse, impatiente de s’en retourner,

I raconta tout ce qui était arrivé au comte et à sa soeur, à leur grand  
étonnement. Ensuite elle les pria, au nom de leur amitié à tous deux,  
de lui confier son neveu, qu’elle fera élever noblement pour leur  
gloire et leur profit. Alibran, de grand cceur, accéda à sa demande,  
1 en accord avec sa femme. Transportée de joie, l’abbesse s’affaira à

1 son retour. Alibran et sa femme lui ont confié l’enfant en grand

S équipage, et le font accompagner d’une dame, une belle jeune femme  
I de haut lignage, qui l’allaitera :

Ne veulent mie que l’alet  
Mal enseignee ne villaine.

L’enfant a grant richesse enmaine 1112

L’abbaesse et bien atoumé ;

N’a guaires nul lieu sejoumé,

Mais revenu en est aniere

Veoir Fresne qu’ell’a moult chiere, 1116

Et avec fait Galeren mectre.

Moult se sçavent bien entremectre  
Des enfans nourrir les nourrices,

Qui vestu ont grises pelices, 1120

Surcos et cotes d’escarlate  
Que l’abbaesse leur achate  
Et fait avoir leur estouvoir.

L’en li renvoie de l’avoir 1124

Devers Bretaigne a foison grants.

Ensemble furent li enfans  
Nourri grant piece et aletié.

N’oncques 1128

Ne leur a fait chose qui nuyse ;

S’a fait Amours qui tout aguise,

Qui tout retient et qui tout note.

Amours assagist la dyote 1132

Et l’aveugle fait cler veoir,

Cuer donne au couart et pouoir,

Les estranges aprivaisist

Et les villains acourtoisist 1136

Et en cuer fait venir et nestre  
Ce qui n’i vendroit pour nul maistre,

Tant le sceiist doctriner bien ;

Qu’Amours donne a tous cler engin 1140

Et fait pouipenser maint deduit.

Bien sont enfant et sage et duit  
De servir Amour sans boisier ;

N’ont cure de trop envoisier  
Pour ce qu’Amours qui leurs cuers tient

ils ne veulent pas que sa nourrice soit grossière et vulgaire. L’abbesse  
emmène l’enfant dans un grand déploiement de faste et de magnifi-  
cence. Sans beaucoup s’arrêter nulle part, elle est rentrée pour  
retrouver Frêne qu’elle affectionne et pour la faire élever avec  
Galeran. Elle les confia aux bons soins de nourrices attentives, vêtues  
de pelisses grises, de surcots et de cottes de fine étoffe qu’elle leur  
procura, ainsi que tout le nécessaire. D’autre part, on envoya de  
Bretagne des biens à profusion.

1126 Longtemps les enfants furent élevés et nourris ensemble, sans  
que jamais personne leur eût nui en rien... au contraire d’Amour qui  
plante son aiguillon partout et retient tout et chante tout. Amour  
donne la sagesse à la sotte et la vue à l’aveugle ; il donne au lâche  
le courage et la force, il apprivoise les timides et civilise les rustres,  
il fait surgir et naître dans le coeur les qualités qu’aucun maître ne  
saurait susciter, quel que soit son talent, car Amour à tous donne un  
esprit subtil et fait imaginer de nombreux plaisirs. Les enfants sont  
bien avisés et formés pour servir Amour sans tromperie. Ils ne se  
soucient pas de trop se divertir, parce qu’Amour qui possède leur  
cceur

**D’estrange deduit les detient ;**

Tant a l’un vers l’autre cuer tendre,  
Tousjours veult l’un a l’autre entendre.  
Cuer qui ayme fait povre feste  
D’autre deduit, pou s’i anreste,

Et pou y pence et pou le prise.

Ne pourquant ilz avoient mise  
Leur entente a tres bien servir :

Ce leur faisoit los desservir  
Qu’ilz estoient bel, aqueullant,

Et preu et sage et bien parlant.

Si **furent ausques de grant pris.  
Fresne avoit a ouvrer apris :**

N’ot telle ouvriere jusqu’en Pouille  
Com elle est de tistre et d’aguille ;

Si sot faire oeuvres de manieres,

Laz et tissuz, et aulmosnieres,

Et draz ouvrés de soye et d’or  
Qui bien valoient ung tresor :

Maint en fist puis pour sa marrine.

De la harpe sot la meschine ;

Si lui aprint ses bons parreins  
Laiz et sons, et baler des mains,

**Toutes notes sarrasinoises,**

**Chançons gascoignes et ffançoises,  
Loerraines, et laiz bretons,**

Que ne failli n’a moz n’a tons,

Car elle en sot l’usage et l’art.

Galerens aprint d’autre part,

Par le conseil Lohier son maistre,  
Comment l’en doit ung oyseau pestre,  
Gerfaut, oustour ou esprevier,

**Faucon ou gentil ou lannier,**

Et l’aprint a laisser aller  
Et poursuïr et rappeller  
Et comment l’en le garde en mue,

1148

1152

1156

1160

1164

1168

1172

1176

les détourne de tout autre plaisir. Ils ont l’un pour l’autre le coeur si  
rempli de tendresse qu’ils se préoccupent toujours l’un de l’autre.  
Coeur qui aime fait grise mine à un autre plaisir : il s’y attarde peu  
et lui accorde peu d’attention et peu de prix. Pourtant ils s’efforçaient  
de s’acquitter au mieux de leurs obligations. Ils étaient réputés pour  
leur beauté, leur amabilité, leur sagesse avisée et la courtoisie de  
leurs propos. Aussi jouissaient-ils d’une très grande estime.

1158 Frêne avait appris à travailler de ses mains : aucune ouvrière  
jusqu’en Pouille n’était plus habile pour broder et coudre ; elle était  
capable de faire des ouvrages de toutes sortes, des cordons et des  
ceintures, des aumônières et des tissus brodés de soie et d’or qui  
valaient bien un trésor ; par la suite, elle en fit beaucoup pour sa  
marraine. La jeune fille savait jouer de la harpe, et son bon parrain  
lui apprit des lais et des airs de musique, des danses mimées, toute  
la musique sarrasine, des chansons gasconnes, ffançaises et lorraines,  
des lais bretons, sans qu’elle se trompât sur les paroles ou les airs,  
car elle en connaissait la pratique et l’art.

1174 De son côté, Galeran apprit de son maître Lohier comment  
dresser un oiseau, gerfaut, autour, épervier, faucon noble ou vulgai-  
re ; il apprit à lui donner le vol, à le suivre des yeux, à le rappeler et  
aussi à le tenir en cage pour la mue

Et quant l’en l’oste et remue ;

Des chiens sot, s’en ama la feste ;  
S’aprint a deffaire la beste,

Si sot de l’arbeleste traire

Et sot moult bien ung boujon faire ;

Si sot de tables et d’eschecs.

Vermeil ot le visage et fres,

Nes droit, vers yeux, et le poil blont  
Qui li recerceloit amont,

Bouche vermoille, blans les dens  
Plus que n’est yviere n’argens,

Bien parlant langue, et doulce alaine ;  
Si fu bien chantans de voix plaine ;  
Ne fu trop rades, ne trop maz ;

Belles mains ot et longs les braz,

Gros par espaules, bien moulez,

Mais par my le saint fu pou lez,

Qu’il y fu gresles et alis ;

Plus ot la char blanche que lis ;

S’ot les jambes droites aval .

Pour bien chevauchier ung cheval,

Et s’ot les piez voutiz et flenchez.  
Entre les frans n’entre les ffanchez  
N’estoit plus frans ne plus adroiz,  
Qu’il estoit biaux et gens et droiz,  
Courtois et bien apris et sages.

Si fu de quinze ans ses aages.

Biaux estoit et bien entechez ;

Si fu son cuer la atachiez  
Ou il de rien ne s’abassa,

Car celle l’ot qui bien pensa  
A garder droite loiauté.

A vraye amie et a biauté  
S’est Galeren donnez et mis,

Et il est tenu pour amis  
De la plus belle qui soit nee,

1184

1188

1192

1196

1200

1204

1208

1212

et quand il fallait l’en sortir. II s’y connaissait en chiens et en aimait  
les démonstrations de joie. II apprit à découper la bête. II s’y  
connaissait à tirer de l’arbalète, à fabriquer de très bonnes flèches, à  
jouer au tric-trac et aux échecs.

1188 D avait le teint rose et frais, le nez droit, les yeux vifs, les  
cheveux blonds tout bouclés, la bouche vermeille, les dents plus  
blanches qu’ivoire ou argent, la parole agréable et l’haleine douce. II  
chantait bien, à pleine voix. II n’était ni trop impétueux ni trop  
lymphatique. II avait de belles mains et de longs bras, de larges  
épaules ; bien bâti, sa taille était fine, mince et élancée, sa peau plus  
blanche que le lis, ses jambes droites, bien faites pour chevaucher un  
cheval, ses pieds cambrés et souples. Dans toute la noblesse, il  
n’existait personne de plus noble ni de mieux fait, car il était beau,  
aimable, juste, courtois, raffiné et sage. II était âgé de quinze ans.

1202 S’il était beau et doué de grandes qualités, son cceur s’attacha  
en un lieu qui ne le rabaissa en rien, car celle qui l’obtint s’appliqua  
toujours à garder une parfaite loyauté. C’est donc à une véritable  
amie et à la beauté même que Galeran s’était donné, et il était tenu  
pour l’ami de la plus belle créature,

De haulte dame et bien senee :

Ne fait de li nul villain fuer.

Celle li ot donné son cuer,

Car de toutes graces fu pleine.

Yseut, ou Lavine, ou Heleine,  
Meïssiez de vo cuer arriere,

Aussi com une chamberiere,

Envers Fresne qui tant fu belle.  
Moult loign en courrut la novelle,  
S’en furent femmes amaties.

Car tout aussi com les orties  
Vaint en may la rose et surmonte,  
N’est il de toutes femmes conte  
Envers la doulce creature ;

Car bien la revesti Nature  
De tout quanqu’ell’ ot, et fist don ;  
Si despendi si a bandon  
Tout son pouoir en li pourtraire,  
Qu’or n’a mes de quoy present faire  
Ne qu’elle puit autrui donner ;  
Qu’elle li voulst abandonner  
A lui ouvrir tout son tresor ;

Si lui a taint les cheveux d’or,

Dont elle met partie en tresse,  
L’autre a delivre et sans destresse,  
Qui li ondoient vers la face  
Tant que le doit lez en rechasse ;  
S’a suer son chief bien faite greve  
Qui bien li siet et amans greve,

Si depart les cheveux a droit;  
Blanche a la gorge et le col droit  
A deux redoubles redoublez ;

Ne doit estre li frons emblez  
Qu’on n’en parost, tant est esliz :

II est plain et blanc et poliz,

Si l’ot si Nature ennegié

1220

1224

1228

1232

1236

1240

1244

1248

d’une noble dame de grande sagesse. Galeran ne s’était pas trompé  
sur sa valeur, car celle qui lui avait donné son coeur possédait toutes  
les qualités. Car que ce fût Iseut, Lavine ou Hélène, vous les auriez  
bannies de votre coeur comme de simples servantes, comparées à  
Frêne qui était si belle. La nouvelle s’en répandit si bien que les  
femmes en furent mortifiées. En effet, tout comme la rose en mai  
surpasse les orties, plus aucune femme ne comptait devant la douce  
créature que Nature avait revêtue et dotée de toutes ses richesses ;  
elle avait prodigué toute sa puissance à la façonner si bien qu’il ne  
lui restait plus rien à offrir ni à donner à une autre femme : elle avait  
voulu déployer pour elle toutes les ressources de son trésor.

1240 Nature a teint en or ses cheveux dont elle tresse une partie et  
laisse l’autre flotter librement ; ils ondoient autour de son visage si  
bien qu’il lui faut les en écarter du doigt. Sur sa tête, une raie bien  
tracée qui lui va à merveille et bouleverse les amants, sépare  
équitablement les cheveux. Elle a la gorge blanche et le cou droit,  
orné de deux petits plis. II ne faut pas oublier de parler du front, tant  
il est parfait: uni, blanc, lisse, recouvert par Nature d’une neige

Que ja mes n’avroit nulz jugié  
Que nef par blancheur le surmont;  
Desurs les deux yeux contremont  
A les soursìlz faiz a devise,

Qu’il n’y a poil qui ne se gise ;

Avec sont et gresle et brunet ;

S’a le nez ample, blanc et net,

La cui biautez point ne se choile ;

Les yeux a vers, clers comme estoille,

Et s’a petites les oreilles

Et bien assises, s’a vermeilles

Les levres et petite bouche

Qui adoulcist quanqu’elle atouche ;

Nulz ne vit onc bouche dedens

Gamie de si plesans dens,

Blanches sont, serrees ensemble ;

De la levre cuit, et moi semble,

Que soit noiz muguete ou quanelle.  
Son de herpe ne de vïelle  
Ne prise nulz quant elle chante,  
Qu’elle emble les cuers et enchante  
A tous ceulx qui l’oent chanter ;

La langue doit on bien vanter,

Qu’il n’est maistre ne clerc d’escolle,  
Pour qu’il entendist sa parolle,

Qu’il ne tenist Chaton ou Tule  
Pour let parlant et pour entule ;  
Menton a bel et bien assis,

Et le vis blanc com fleur de lis,  
Destrempé de couleur vermeille,

A qui rose ne s’aparaille,

Tant epanisse en may matin ;

Nulz qui romans sache ou latin  
N’aprint oncques, par tous les sains,  
D’espaules, de braz ne de mains,

En femme si belle faiture ;

1256

1260

1264

1268

1272

1276

1280

1284

si fine que jamais personne n’aurait jugé que la neige le surpassât en  
blancheur. Au-dessus des yeux, des sourcils parfaitement dessinés  
dont aucun poil ne retombe et, de plus, fins et bruns. Quant au nez  
grand, blanc et net, sa beauté est évidente. Ses yeux vifs brillent  
comme des étoiles. Ses oreilles sont petites et bien plantées. Se6  
lèvres sont vermeilles, et sa bouche menue emplit de douceur tout ce  
qu’elle touche ; personne ne vit jamais bouche gamie de si jolies  
dents, blanches et bien rangées ; ses lèvres, il me semble que ce sôit  
de la noix muscade ou de la cannelle. Personne n’apprécie plus,  
quand elle chante, le son de la harpe ou de la vielle, car elle captive  
et enchante les coeurs de tous ceux qui l’entendent. Sa langue mérite  
tous les éloges, car il n’est ni maître ni écolier qui, pour peu qu’il  
l’entendît parler, ne tînt Caton ou Cicéron pour de piètres orateurs et  
pour des sots. Son menton est beau et bien dessiné, son visage blanc  
comme la fleur de lis et teinté de vermeil : aucune rose ne peut s’y  
comparer, quand bien même elle s’épanouirait un matin de mai.  
Personne qui sache parler français ou latin n’eut jamais connaissance,  
par tous les saints, de femme aux épaules, aux bras et aux mains  
d’une si belle facture.

Mises li a u sein Nature  
De nouvelle ente deux pomettes,

Ce sont deux dures mameletes  
Qui li poignent et nessent hors ;

De son ventre et de son corps  
Ne pourroit nulz tous les biens dire ;  
Conter la pouez et eslire  
Au mieulx plaisant de toutes femmes,  
Ce est en piez, ce est en jambes,

Et si est en bien faictes hanches  
Que vous tendriez a plus blanches  
Que n’est nef ou goute de let ;

En li n’a riens qu’on tiengne a let,  
Qui ne soit bel et avenant,

Et s’il a en li remenant  
Ne richesse que Dieux ait mise  
Soubz la pelice ou la chemise,

Que courtoisie me deffent  
Que je ne nomme appertement,

Louer assez plus le devez  
Que trestout ce qu’oŷ avez :

Je croy qu’il soit, n’y soít celé,

Blanc et poli et potelé.

De ceste biauté sont sans doubte.  
S’ont leur attente assise toute,

Qu’a el ne pensent, en amer.

Sans faulcer, sans villain amer,  
S’entrement et s’entreregardent,

Mais aucune foiz s’en retardent  
Pour les males gens mesdisans,

Car nulle riens n’est si nuysans  
Envers amans n’envers leur vie.

Com est male langue et envie ;

S’en acroist souvent leur desirs  
Quant temps en ont, lieu et laisirS ;  
Et sont plus chaux et angoisseus

1292

1296

1300

1304

1308

1312

1316

1320

Nature lui a depuis peu greffé sur la poitrine deux petites pommes,  
c’est-à-dire deux petits seins bien fermes qui commencent à poindre.  
De son ventre et de son corps personne ne pourrait dire tous les  
charmes : vous pouvez la désigner et la choisir comme la plus  
séduisante de toutes les femmes pour les pieds, pour les jambes et  
pour les hanches parfaites que vous estimeriez plus blanches que  
neige ou goutte de lait. En elle rien de laid : tout n’est que beauté et  
grâce. S’il y a en elle d’autres richesses que Dieu ait mises sous sa  
pelisse ou sa chemise et que la courtoisie m’interdit de nommer  
ouvertement, vous devez les célébrer encore plus que tout ce que  
vous avez entendu citer. Je crois que ce trésor - il ne faut pas en faire  
mystère - est blanc, lisse et potelé. Voilà sans aucun doute la beauté  
qui est la leur.

1314 Ils ont placé toute leur attention dans la seule pensée de  
l’amour. C’est sans mensònge et sans bassesse qu’ils s’aiment et se  
contemplent, même s’il leur arrive de se cacher de peur des gens  
méchants qui médisent, car rien ne nuit autant aux amants et à leur  
vie que la malveillance et l’envie. Si leur désir grandit souvent quand  
s’en présentent le temps, le lieu et le loisir, l’amour les brûle et les  
tourmente

Quant celle est seule et cil est seulz ;

Nulle pensee ne leur vient

Fors d’Amours qui ainsi les tient:

La pensent il et nuyt et jour,

La se tient leur cuer a sejour,

De la ne sçavent il retraire,

S’en vont souffrant mal et contraire,

Et voulentiers souffrir le veulent ;

Ja sont plus mat que ilz ne seulent,

Ja sont plus de penser ataint:

Bien y pert, qu’il sont pale et taint :  
Car qui bien ayme couleur pert;

A leur visage ja leur pert,

Ja s’en puet l’en appercevoir,

Ja si n’en celeront le voir  
Que ce dedens n’encust la face ;  
Amours les detient et les lace,

Ja leur detaille le mengier,

Ja viennent a tres grant dangier,

Ja mes ne leur chault qu’i soit aise.  
Paine et travail, pour qu’i leur plaise,  
Sçavent souffdr et endurer ;

Ja ont changé ris pour plourer,

Ja s’estendent et puis baaillent ;

Leurs grans douleurs qui les assaillent  
Leur font plains de parfont cuer rendre,  
Et par ceulx ne saront entendre  
A riens faire ny a riens dire  
Fors qu’a souffrir paine et martire :

De ce seront ilz bien usé.

Galeren a bien encusé  
Sa couleur et ses contenirs,

Et ses allers et ses venirs  
Envers son bon maistre Lohier ;

II ne se scet si desvoyer,

Ne, pour parler, s’amour deffendre,

1328

1332

1336

1340

1344

1348

1352

1356

encore plus quand elle est seule et que lui est seul. Ils n’ont de  
pensée pour rien d’autre que pour l’amour qui les possède ainsi :  
c’est à lui qu’ils pensent jour et nuit, c’est à lui que leur cceur  
s’attache et se consacre ; de lui ils ne peuvent se détacher, et ils en  
souffrent maux et tourments, mais c’est volontiers qu’ils acceptent ,  
cette souffrance. Les voici plus abattus que d’habitude, les voici plus  
préoccupés : on le voit bien à la pâleur de leur teint défait, car qui  
aime vraiment perd ses couleurs ; on le voit bien à leur visage. On  
peut bien s’en apercevoir, ils ne peuvent pas assez bien le dissimuler  
pour que leur visage ne trahisse pas leurs sentiments. Amour les  
retient de ses liens, et les voici qui perdent l’appétit, et qui subissent  
sa domination absolue, et qui ne se soucient plus de leur confort. Ils  
savent supporter et endurer peines et tourments pour peu qu’ils y  
trouvent leur plaisir. Voici qu’ils ont échangé les rires contre les  
pleurs, et qu’ils restent étendus à bâiller de tristesse. Les grandes  
douleurs qui les assaillent leur arrachent des soupirs du fond du cceur  
et les empêchent de pouvoir rien faire ni dire d’autre que de souffrir  
le martyre : ils en auront bien pâti.

1350 Galeran a été trahi par son teint et sa contenance, par ses  
allées et venues, auprès de son bon maître Lohier. II ne sait dissimu-  
ler ni, par ses paroles, protéger son amour

Que savoir ne puit et entendre  
Quanque Galeren choile et pense ;  
N’i pourra mez avoir deffence,

N’y a mais mestier couverture.

De bonne amour loyal et pure  
Ayma li parrains sa fillole.

Ung jour coiement a l’escolle  
L’a traicte Lohier par la main ;

Que qu’en chante messe bien main,  
Si la fait davant li seoir,

Pour ce que i la veult veoir  
Tout de plain en my le visaige ;

Son bon parrain au doulx couraige  
Premier commence a souspirer  
Et tendrement des yeulx lermer ;

P.n grant piece ne pot mot dire,

Qu’il voit que sa fillole empire  
Son corps, et change sa couleur,

Et qu’elle sent au cuer douleur :

S’en est dolens et aggrevez.

« Sire, ce dit Fresne, qu’avéz  
Qui souppirez si tendrement ?

Biaux doulx parrains, vivre comment  
Pourraye nulz jour en avant  
Se mal ou duel vous va grevant,

Qui vous face gesir au lit ?

Toute joye et ayse et delit  
Ay eii par vous jusqu’a ore ;

S’or vous destraint ou vous acore  
Duel qui le cuer vous desconfort,  
Dont ay je perdu tout confort,

Dont suis je morte et esbahie.

Biau parrain, vous m’avez nourrie,

Ce que je sçay m’avez apris,

Par quoy je puis monter en pris  
Et or et argent assembler :

1364

1368

1372

1376

1380

1384

1388

1392

pour empêcher que Lohier ne puisse savoir et comprendre tout ce que  
Galeran déguise et pense ; il ne pourra plus s’en défendre : inutile de  
dissimuler.

1366 C’est d’un grand amour loyal et pur que le parrain aimait sa  
filleule. Un jour, discrètement, il l’a prise par la main pour lui donner  
une leçon. Tandis qu’on chantait la messe de bon matin, il la fit  
asseoir devant lui, parce qu’il voulait voir son visage bien en face.  
Son bon parrain au coeur affectueux commença d’abord à soupirer et  
à pleurer tendrement; pendant un long moment il ne put dire un mot,  
car à voir la santé de sa filleule décliner, ses couleurs s’altérer et son  
coeur souffrir, il éprouvait une profonde affliction.

1382 « Sire, lui dit Frêne, qu’avez-vous à soupirer si tendrement ?  
Cher et doux parrain, comment pourrai-je vivre un jour de plus si le  
mal ou la douleur qui vous accablent vous obligent à garder le lit ?  
Toutes les joies, toutes les satisfactions, tous les plaisirs, je les ai eus  
grâce à vous jusqu’à présent. Si maintenant la douleur qui vous  
désole le cceur vous étreint jusqu’à en mourir, alors j’ai perdu tout  
réconfort, alors je suis morte et égarée. Cher parrain, vous m’avez  
élevée ; ce que je sais, vous me l’avez appris, me permettant de  
gagner en valeur et de recueillir or et argent.

Jusques cy me puet bien sembler  
Que je vous suis fille et fillole ;

Se je ne suis plus qu’autre folle, 1400

Sur touz qui sont vous doy aymer ;

Pour ce qu’ay trop le cuer amer  
Du semblant que faire vous voy,

Vous supplie, requier et proy 1404

Que vous le me diez, biau sire,

Car tel chose me pourrez dire  
Donc je cuit vo corroux rescourre,

S’or m’en devoit chascun surcourre. » 1408

Quant cil entent que sa fillole  
Si doulcement a li parolle,

De duel et du plour qu’il demaine

Greigneur souppir du cuer ramaine 1412

Assez qu’il n’avoit davant fait :

Bien scet, s’i lui avoit meffait,

Qu’en li n’avroit que courroucier,

1416

Et voulentiers de l’adrecier  
Se peneroit de cuer hetié ;

Or a en li double pitié,

Et plus l’aime que il ne sent :

1420

Lors li a dit tout ce qu’i veut:

« Fille, fait il, s’ainsi te doit  
Nommer cil qui de toy cuidoit  
Avoir hounour et joie et feste,

1424

N’ai duel en cuer ne mal en teste  
De villanie qu’on m’a faicte,

Fors de toy que je cuit meffaicte.

De toy cuiday faire une sainte,

1428

A qui la belle face est tainte ;

Mes nulz n’est qui ainsi le face,

Si Dieu n’y envoie sa grace ;

De Dieu vient qui fait prodomme estre.

Ja ne s’en peine clerc ne prestre 1432

A pecheur traire a bonne oeuvre

Jusqu’à présent j’ai l’impression d’être votre fille autant que votre  
filleule. A moins d’être plus folle que n’importe qui, je dois vous  
aimer plus que personne au monde. Comme j’ai le coeur affligé de  
vous voir dans cet état, je vous prìe, je vous supplie, je vous conjure  
de m’en dire la raison, cher seigneur, car vous pourrez m’apprendre,  
comment soulager votre chagrin, quand bien même chacun devrait  
m’en blâmer. »

1409 Quand Lohier entend sa filleule lui parler si affectueusement,  
sa douleur et ses pleurs lui font pousser du fond du coeur un profond  
soupir, encore plus grand qu’auparavant. II est sûr que, si on lui avait  
causé du tort, elle ne serait qu’affliction et que volontiers elle mettrait  
toute sa peine et tout son coeur à réparer. Aussi sa pitié redouble-t-  
elle, et il l’aime encore davantage. Alors il lui a révélé le fond de sa  
pensée :

1421 « Ma fille, fait-il, si tu dois être ainsi nommée par celui qui  
s’attendait à recevoir de toi honneur, joie et allégresse, la peine que  
j’ai au coeur et le souci qui me tracasse l’esprit ne viennent pas d’un  
outrage qu’on m’a fait, mais de toi que je crois coupable. Je  
m’imaginais faire de toi une sainte, et voici que ton beau visage a  
pâli. Mais personne ne peut y réussir sans la grâce de Dieu ; c’est  
avec l’aide de Dieu qu’on devient un saint homme. Jamais clerc ni  
prêtre ne parviennent à convertir le pécheur au bien

Si le Saint Esperit n’y euvre.

Aussi puis je dire de toy :

Je ne sçay mie ne ne voy 1436

Que nulz biens que je t’aye apris  
Soit enracinez ne repris ;

Si Dieu son aide y eíist mise,

Bien te cuidoie avoir aprise. 1440

Tes parrains suis, si te levay.

Souvent nuyt et jour me grevay  
En toy aprendre et introduire.

Mal ait l’erbe qui ne puet cuire, 1444

Mal ait le fruit qui ne meure,

Mal ait femme qui s’aseùre ;

Car mot ne scet quant elle chiet,

Et aprés ce qu’il lui meschiet, 1448

Que la sainture amont li lieve,

Se repent elle, et si lui grieve  
Quant elle a a mal entendu :

Quant en a le cheval perdu 1452

A tart va l’en fermer l’estable.

Si je eûsse en cuer estable  
Mise ma semence et ma peine,

Ceste belle face fust pleine 1456

De la couleur qu’elle avoir seust.

Le cuer n’a mie ce qu’il veult,

Ce me tesmoigne vo couleurs :

Je voy les maulx et les douleurs 1460

Aussi com en voit en l’orine ;

Mestier n’a herbe ne racine  
A sachier vostre enfermeté :

S’en ay tout le cuer tourmenté, 1464

Et ay paour de mal greigneur  
Que ne vous tole voustre hounour.

Or vous ay dit ce que j’en sçay ;

En voustre face en voy l’essay 1468

Et la prueve, si com me semble. »  
sans l’action du Saint-Esprit. Aussi puis-je dire de toi : je ne sais pas,  
je ne vois pas qu’aucun bien que je t’aie appris ait pris racine et  
proliféré en toi. Avec l’aide de Dieu, je m’imaginais t’avoir bien  
éduquée. Je suis ton parrain, je t’ai tenue sur les fonts baptismaux.  
Souvent, nuit et jour, j’ai peiné à t’inculquer le savoir. Maudite soijt  
l’herbe qui ne peut cuire, maudit soit le fruit qui ne mûrit pas,  
maudite soit la femme qui prend trop d’assurance, car elle succombe  
avant de rien comprendre, et c’est une fois que le malheur lui est  
arrivé et que sa ceinture devient trop étroite, qu’elle se repent et  
qu’elle souffre de s’être adonnée au mal. Quand on a perdu le cheval,  
il est bien tard pour fermer l’écurie. Si j’avais déposé en un coeur  
ferme mon enseignement et ma peine, ce beau visage aurait conservé  
son teint habituel. Le cceur n’a pas ce qu’il veut, à en juger par votre  
teint : j’y vois les maux et les douleurs aussi bien que le médecin  
dans l’urine. Inutile de recourir à des herbes et à des racines pour  
chasser votre maladie. J’en ai tout le coeur tourmenté, et j’ai peur  
qu’un mal plus grand ne vous enlève votre honneur. Maintenant j’ai  
fini de vous dire ce que j’en sais : sur votre visage, j’en vois le signe  
et la preuve, à ce qu’il me semble. »

r

La pucelle de paour tremble,

Qui esprise est de honte et d’ire,  
Quant elle oit son parrain ce dire ;  
Tourmentee est et trop confuse ;

Et pour ce que par nulle excuse  
N’en puet outre aller qu’elle face,  
L’eaue tout contreval la face  
Li va courant, et forment pleure :

« Lasse ! fait elle, com doy l’eure  
Hayr que nasqui de ma mere  
Quant j’oy parolle si amere  
Et si doloreuse entendue !

Ha ! quar fusse je ore pendue,

Ou d’aussi pesme mort occise,

Biau sire, a qui avez aprise  
De moy si villaine nouvelle.

Ja n’est il dame ne pucelle,  
Chevalier, clers, ne chappelains  
Ceens, ne faulx homs ne villains  
Qui riens sache de ma folie.

Ha ! sire, or suis je mal baillìe  
Si vous me tenez a forfaicte ;

Si vous vostre aulmosne avez faicte  
En moy nourrir et alever,

Ne devez achoison trouver  
Pour moy bouter de ceans hors ;  
Vous mettez surs honte a mon corps  
Et a la face que j’ay tainte :

Dictes, sire, que suis ensainte,

Si com j’entens a vostre dit;

Certes s’ung autre l’eiist dit,  
Haultement l’en desmentiroye  
Et jusques es dens l’en yroie ;

Mais dictes moy vostre plaisir ;

La mercy Dieu, je ne desir  
A nulle villanie entendre.

1472

1476

1480

1484

1488

1492

1496

1500

1470 La jeune fille tremble de peur, en proie à la honte et à la  
colère quand elle entend les propos de son parrain ; elle est tourmen-  
tée et remplie de confusion ; et, comme aucune excuse qu’elle donne  
ne peut y remédier, des larmes coulent le long de son visage et elle  
fond en pleurs : ,,

1478 « Malheureuse que je suis, dit-elle, comme je dois haïr l’heure  
de ma naissance, puisque j’ai entendu des paroles si dures et si  
pénibles ! Ah ! plutôt être pendue ou avoir péri d’une mort aussi  
cruelle, cher seigneur, moi qui de votre bouche ai appris sur mon  
compte de si infamantes nouvelles. Non, il n’est pas en ces lieux de  
dame ni de jeune fille, de chevalier, de clerc ni de chapelain, ni  
d’homme trompeur et ignoble, qui sache rien de ma folie. Ha !  
seigneur, je suis maintenant bien malheureuse que vous me teniez  
pour coupable. Après avoir montré votre charité en m’éduquant et en  
m’élevant, vous ne devez pas inventer un prétexte pour me chasser  
dehors ; vous jetez l’opprobre sur mon corps et sur mon visage qui  
a pâli. Dites donc, seigneur, que je suis enceinte, si je comprends  
bien vos propos. Assurément, si un autre l’avait dit, je lui opposerais  
un démenti formel et je lui ferais ravaler ses paroles. Mais dites-moi  
ce que vous désirez : grâce à Dieu, je n’ai aucune mauvaise pensée.

* Mauvaisement t’en puez deffendre,

Respont li bons Lohiers irez.

Par mon chief ainsi n’en irez ; 1508

Je vueil vostre affaire savoir.

* Voulez que vous die le voir ?

Respont Fresne, je suis malade.

* Voire, d’une enfermeté rade 1512

Qui nous apresse et nous travaille :

C’est li maulx dont corps assez veille,

Qui de mengier le fait tenir ;

Si n’en pert aller ne venir, 1516

Ainz le fait vivre et travaillier  
Et en pencer et en veillier  
Et autre mal qui le demaine :

De tel douleur estes vous pleine, 1520

Oncques ne vous en escusés,

Mieulx est que vous vous encusez  
Vers moy q’un autre le me die.

* Sire, j’ay ou corps maladie 1524

Qui me destraint et taint le vis.

* Non avez voir, ce m’est avis ;

Ains vient d’Amours vostre mesaise. »

La pucelle a ce mot h bese 1528

Les jambes endeuz, si l’embrace :

« Biau parrains, fait elle, or m’en hace  
Qui a certes m’en veult hai'r :

Pour menassier ne pour ferir 1532

Qu’on me face n’en mentiray :

J’ay amé, aign et ameray

Ung seul, ne ne m’en quier movoir.

Biau parrains, or vous ay dit voir ; 1536

Si vous em pri, pour Dieu mercy,

Ne dictes en avant de cy  
A ma dame ma priveté,

Qu’elle le tendroit a vieuté, 1540

S’elle avoit apris mon affaire,  
1506 — Tu te défends bien mal, répond le bon Lohier en colère. Je  
le jure, tu ne t’en tireras pas ainsi. Je veux savoir toute ton affaire.

* Voulez-vous que je vous dise la vérité ? répliqua Frêne, je  
  suis malade.
* Oui, d’une maladie cruelle qui nous oppresse et nous  
  tourmente — d’un mal qui tient le corps éveillé et lui ôte l’appétit,  
  et qui, sans l’empêcher d’aller et venir, le fait vivre dans les  
  tourments de l’inquiétude et de l’insomnie et de tous les maux qui  
  l’accablent. C’est cette douleur qui te possède. Inutile de t’en  
  excuser : il vaut mieux que tu me l’avoues plutôt qu’un autre ne me  
  l’apprenne.
* Sire, j’ai au corps une maladie qui m’oppresse et fait pâlir  
  mon visage.
* Non, vous n’êtes pas malade, à mon avis ; mais c’est  
  d’Amour que vient votre souffrance. »

1528 A ces mots, la jeune fille lui embrasse et lui étreint les deux  
jambes :

« Cher parrain, fait-elle, me haïsse qui le voudra vraiment !  
Ni menaces ni coups ne me feront mentir : j’ai aimé, j’aime et  
j’aimerai un seul être, et je ne veux pas y renoncer. Cher parrain,  
voilà la vérité. Aussi je vous prie, par la grâce de Dieu, ne révélez  
pas désormais mon secret à ma dame, car ce serait pour elle une  
infamie si elle venait à l’apprendre, oui, certainement,

Certes, ne je n’en sçay que faire,

Car chastì'er n’y puet valloir,

Ne danter n’en puis mon vouloir. 1544

Et sachez qu’onques n’y mespris,

Par quoy j’aye perdu mon pris ;

N’a Dieu ne plaise qu’il adviengne

Que vous ne le secle me tiengne 1548

A femme par honte blasmee :

Telle ayme autruy et est amee,

Qui pour amour n’a roy n’a conte

Ne toumeroit son corps a honte. » 1552

Que qu’elle fine sa parolle,

Lohier son bon parrain l’acole,

Vers li l’estraint et pour li pleure ;

Tant l’ayme qu’il desire l’eure 1556

Que Dieux hounour et bien li doigne ;

Ne se tendroit pour nulle essoigne,

S’ìl veoit qu’il en fust mestìers,

Qu’il n’i meïst moult voulentiers 1560

Cuer et corps et avoir et peine.

Doulcement a point la ramaine,

Si li dit: « Fille, doulce amye,

Or me dictes, ne mentez mie : 1564

Je vous pri, qui est voz amis ?

Savoir vueil ou vous avez mis  
Vo cuer et vostre amour assise.

D’une chose soiez aprise, 1568

S’il est tieulx qu’il vous doie avoir,

Je vous donray tout mon avoir,

Plus de cent mars d’esterlins blans,

S’il est si haulx bons et si frans 1572

Que espousee doiez estre.

Est ce nul homme de cest estre,

Sergens, variez ou escuiers ?

- Sire, promesse ne loyers, 1576

Ne rien qu’on me fe'ist entendre

et je ne sais que faire : les réprimandes n’y peuvent rien, et je ne puis  
dompter mon désir. En tout cas, sachez que je n’ai commis aucune  
faute qui entache ma réputation. Ne plaise à Dieu qu’il arrive que  
vous ou le monde me preniez pour une femme déchue ! Telle aime  
autrui et en est aimée, qui, pour l’amour d’un roi ou d’un comte, ne  
se déshonorerait pas. » !

1553 Tandis qu’elle achève de parler, Lohier son bon parrain la  
prend dans ses bras, la serre contre lui et pleure sur son sort. Í1  
l’aime tant qu’il appelle de ses vceux le moment où Dieu la comblera  
d’honneurs et de biens. Aucune excuse ne l’empêcherait, s’il en  
voyait la nécessité, d’y employer bien volontiers son coeur, son corps,  
ses richesses et sa peine. II la ramène doucement au sujet et lui dit :

1564 « Ma fille, ma douce amie, dites-moi donc sans mentir, je  
vous en prie, qui est votre ami. Je veux savoir où vous avez mis  
votre coeur et placé votre amour. Soyez sûre que, s’il est digne de  
vous, je vous donnerai tout ce que je possède, plus de cent marcs en  
esterlins blancs, s’il est assez important et assez noble pour mériter  
de vous épouser. Est-ce quelqu’un de cette maison, un serviteur, un  
valet ou un écuyer ?

— Sire, ni promesse ni récompense ni rien qu’on fasse  
miroiter à mes yeux,

Ne me ferait ou cuer descendre  
Voulenté que tel gent amasse ;

Ne suis mie de cuer si basse  
Com vous cuidez, ne si villaine.  
Plus que Paris n’ayma Helaine  
M’aime Galeren, bien le sçay,

Et de ce sent je bien l’essçay,

Car j’ayme assez plus Galeren  
Qu’onques Yseut n’ama Tristen :  
Bien pouez nommer Tristen lui,

Car s’il n’a de la mort ennuy  
Ou de langueur ou de prison,

Dame seray de sa maison,

Sa femme et sa loyal espouse.

Je n’en suis mie trop jalouse,

Car de luy suis seiire et fïe :  
Amours bonnement m’en affie,  
N’autre preuve ne vueil avoir,

Ce sachez, biau parrain, de voir ;  
Car moy meïsmes ay apris  
Que cil qui doulcement est pris  
Aux laz d’amours et a son aign  
Voulentiers revient au reclain. »

Li prodom, qui tant a pleuré,

En a Damedieu aouré,

Quant sa fillole l’asseiire  
Qu’elle n’a de follie cure  
Ne de soy toumer a hontaige ;

La nature de son linaige,

Quel qu’il soit, cougnoist a ses diz,  
Quant elle a villains contrediz  
Les quelx elle ne veult amer.

Mes de ce a le cuer amer,

N’il ne l’en puet avoir seiir  
Qu’elle ja puisse avoir l’eiir  
Que Galeren la voulsist prendre ;

1580

1584

1588

1592

1596

1600

1604

1608

ne me ferait condescendre à aimer un personnage de cette sorte. Je  
n’ai pas le coeur aussi bas ni aussi vulgaire que vous l’imaginez. Plus  
que Paris n’aima Hélène, Galeran m’aime, je le sais bien et le  
ressens, car j’aime Galeran beaucoup plus qu’Iseut n’aima jamais  
Tristan. Vous pouvez le nommer mon Tristan, car s’il n’est pas  
victime de la mort, de la maladie ou de la prison, je serai la dame dé  
sa maison, sa femme, sa loyale épouse. Je ne suis pas du tout  
jalouse : je suis sûre de lui, j’ai confiance en lui. Amour m’en doniie  
l’assurance, et je n’ai pas besoin d’autre preuve, oui vraiment,  
sachez-le, cher parrain, car j’ai par moi-même appris que celui qui est  
tendrement pris par les lacs et l’hameçon d’Amour, volontiers revient  
dès qu’on l’appelle. »

1600 Le saint homme, après tant de larmes, a rendu grâce à Dieu  
quand sa filleule l’assure qu’elle ne veut pas commettre de folie ni  
se déshonorer. II reconnaît à ses paroles la nature de son lignage,  
quel qu’il soit, puisqu’elle a condamné les rustres en refusant de les  
aimer. Mais il a le cceur gros de ne pouvoir être sûr qu’elle puisse  
avoir un jour le bonheur que Galeran veuille l’épouser,

Car il ne vouldroit si bas tendre,

Ou ses peres ne li lairoit.

« Fille, fait il, comment pourroit  
Avenir ja ceste assemblee,

S’elle n’estoit faicte en emblee,

Du fîlz au conte de Bretaigne,

Que il ja a femme vous praigne ?

Ce ne pourroit avenir mie :

Tenir vous puet bien a amie ;

Mais j’ay paour qu’il ne vous mente ;  
Si vaulroit mieulx que vostre entente  
Meïssiez en voustre pareil.

Non pourquant moy et mon conseil  
Vous en abandons et octroy ;

Si nel savra nulz que nous troy,

La prieure, vostre marrine,

Et je, et vous, tout le convine,

(Or y perra du bien celer),

Car j’en vourray a li parler ;

Qu’elle est ma seur, si m’aime et prise,  
Et elle avra toust peine mise  
A vous conseillier s’elle puet.

Mais je vourray, quar bien I’estuet,

A Galeren parler ainçoys.

Or levez sus, car je m’en voys;

S’allez la sus en la chapelle,

Que se ma dame vous appelle  
Qu’on vous truist de li servir preste. »  
La pucelle point ne s’aneste,

Cui son parrain grant confort donne ;  
Davant sa dame s’abandonne,

Que l’ayme d’amour pure et grant  
Pour ce qu’adez la voit en grant  
De li servir et atournee,

Et qu’ell’ est preus, belle et senee.

Li chapellains ainsi s’en part;

1616

1620

1624

1628

1632

1636

1640

1644

car il ne voudrait pas s’abaisser autant, et d’ailleurs son père ne l’y  
autoriserait pas.

1616 « Ma fille, comment pourrait se réaliser cette union, à moins  
de la tenir secrète ? Le fils du comte de Bretagne vous prendre pour ,!  
femme ! C’est impossible. II peut bien vous tenir pour son amie,,  
mais j’ai peur qu’il ne vous mente. Aussi vaudrait-il mieux que vous  
songiez à un de vos semblables. Néanmoins, ma personne et mes  
conseils, je les mets à votre entière disposition ; et, en dehors de nous  
trois, la prieure, votre marraine, vous et moi, personne ne connaîtra  
votre situation qu’il faudra tenir bien secrète. Je veux en parler à la  
prieure : c’est ma sceur, elle m’aime et m’estime, et elle aura vite fait  
de prendre la peine de vous conseiller si elle le peut. Mais je veux  
d’abord parler à Galeran, il le faut. Relevez-vous donc, car je m’en  
vais, et montez à la chapelle afin que, si Madame vous appelle, vous  
vous teniez prête à la servir. »

1642 Sans perdre de temps, la jeune fille, réconfortée par son  
parrain, se met à la disposition de sa dame, qui l’aime d’un grand et  
pur amour, parce qu’elle la voit toujours disposée et prête à la servir,  
et qu’elle est honnête, belle et sage.

1649 Sur ce, le chapelain s’en va

S’a Galeren trait d’une part  
Qu’il encontre davant ses yeux ;

Sur ung perron s’asiet li vieux,

Et Galeren s’asiet en bas.

Ses maistres li a dit par gas  
Et en riant: « Galeren, sire,

Que pensez vous ? Que vouldrez dire ?  
Je vous demant comment vous est ?  
Quels nouvelles de la forest,

Que font cil chien et cil oisel ?

Ja ay veii maint damoisel  
Qui voulentiers levoit matin,

S’ouoyt le chant et le latin  
Du roussigneul qui cler chantoit.

S’ay veii tel qui se vantoit,

Fust a gas ou par arramie,

Qu’il avoit la plus belle amye  
Que l’en peiist trover ne querre.

Quant vouldrez vous yssir de serre ?  
Quant verra l’en vostre deduit ?

Je vous cuiday avoir bien duit  
A ce que mieulx fussiez prisez.

Se plus estïez envoisiez

Vous n’en vaurrîez se mielx non :

Avoir ne pouez bon renon  
S’envoiseiire ne vous prent ;

Tout le monde blasme et reprent  
Jeune varlet et riche et hault  
Qu’en ne voit envoisié et baut ;  
Ch’afiert a vous et a hault homme.  
L’escolle ne vous est pas somme,

Vous ne doubtez mes qu’on vous bate :  
S’en vous voy faire chiere mate  
En vo païs repris serez ;

Si dira l’en que vous serez  
Nourriz soubz pliçons de nonnains :

1652

1656

1660

1664

1668

1672

1676

1680

155

Traduction

et prend à part devant lui Galeran qu’il a rencontré. Le vieil homme  
s’assied sur un perron, Galeran à ses pieds. Son maître lui a dit sur  
le ton de la plaisanterie :

« Galeran, mon seigneur, à quoi pensez-vous ? Qu’avez-vous  
à me dire ? Je vous le demande : comment allez-vous ? Quelles  
nouvelles de la forêt, que font vos chiens et vos oiseaux ? Oui, j’ai  
vu bien des jouvenceaux qui se levaient volontiers de bon matin pour  
écouter le chant et le ramage du rossignol à la voix claire ; j’en ai vu  
qui se vantaient, par plaisanterie ou sérieusement, d’avoir la plus  
belle amie qu’on pût trouver ou chercher. Quand voudrez-vous  
prendre votre envol ? Quand vous verra-t-on vous divertir ? Je  
m’imaginais vous avoir appris à mieux vous faire estimer. Si vous  
étiez plus gai, vous n’en vaudriez que mieux ; vous ne pouvez être  
estimé sans manifester de gaieté. Tout le monde blâme et critique un  
jeune homme riche et noble qu’on ne voit pas gai et joyeux. C’est  
vrai pour vous et pour tout homme de haut rang. L’école n’est pas  
tout pour vous, vous ne redoutez plus qu’on vous batte. Si l’on vous  
voit faire triste mine, vous serez critiqué dans votre pays et l’on dira  
que vous avez été élevé dans les jupons des nonnes

En vo maistre fu chapelains ;

S’en seray repris et blasmez.

Or me dictez si vous amez :

Moy ne devez vous celer mie.  
J’eign bien que vous aiez amie,  
Qu’Amours fait le honteux appert.  
Jeunes varlet tout son temps pert  
Qui Amours ne tient a acointe :  
Amours fait le villain plus cointe  
Et fait plus appert l’esbahy.

Trop avez vo cuer enhaŷ  
S’Amour le voulez esconduire.

Au mains me pouez vous bien dire  
Quel chose vous avez plus chiere,  
Ce s’est forent ou s’est riviere,

En quoy vo cuers est plus estables,  
Se s’est en eschecs ou en tables,

Ou si vous aymez mieulx a traire. »  
Or ne scet Galeren que faire,

Ne s’ose au voir dire assentir,

N’a son maistre ne veult mentir.  
Galeren de cuer tout escoute ;

Quant ses maistres a dicte toute  
Sa voulenté, si li respont :

« Foul est qui son conseil repont  
A son privé pour qu’il s’en fit.  
Maistre, vous m’avez desconfit,  
Maz suiz. Or ung pou m’entendez :  
De ce que vous me demandez  
Ne vous ous dire bien le voir,

Ne par mençonge decevoir ;

Mais une chose m’asseiire,

Que nulz ne met en aventure  
Conseil d’aucune privee euvre,

S’il a son maistre la desceuvre :  
Maistre doit ressembler le prestre

1688

1692

1696

1700

1704

1708

1712

1716

et qu’en votre maître il y eut surtout un chapelain : on m’en  
critiquera et blâmera. Dites-moi donc si vous êtes amoureux, vous ne  
devez pas vous cacher de moi. II ne me déplaît pas que vous ayez  
une amie, car Amour donne de l’assurance au timide. Un jeune  
homme gaspille son temps s’il ne connaît pas Amour. Amour civilise  
le rustre et donne de l’esprit au dadais. Vous vous haïssez vous-  
même si vous vous refusez à Amour. Vous pouvez au moins me dire  
ce que vous préférez, si c’est la chasse en forêt ou en rivière vers,  
quoi votre coeur est le plus porté, ou si ce sont les échecs ou le tric-  
trac, ou si vous aimez mieux le tir à l’arc. »

1704 Galeran alors ne sait que faire : il n’ose se décider à dire la  
vérité et il ne veut pas mentir à son maître. II l’écoute de tout son  
coeur. Une fois que celui-ci a exprimé toute sa pensée, il lui répond :  
« II faut être fou pour cacher son secret à son ami intime si  
l’on a confiance en lui. Maître, vous êtes venu à bout de moi, je me  
rends. Prêtez-moi donc un peu d’attention : de ce que vous me  
demandez, je n’ose ni vous dire l’exacte vérité ni vous tromper par  
un mensonge. Mais ce qui me rassure, c’est que personne ne  
compromet le secret d’une affaire personnelle s’il la dévoile à son  
maître. Le maître doit ressembler au prêtre

En celer, s’il ne veult faulx estre,

Le conseil de son aprentiz ;

Des que j’estoie moult petiz  
Apris m’avez tant d’un et d’el,

Et en escolle et en oustel,

Qu’amer vous doy sur toute rien,

Et atendre en pouez grant bien  
Si je vivre puis en avant :

A vous seul d’une amour me vant  
Qui moult me destraint et travaille ;

Plus matin oncques ne m’esveille  
Deduit que j’aie que cist fait;

Quar si m’assaut, si me deffait,

Si me lie qu’aler n’en puis,

N’autre deduit meilleur ne truis ;

Plus l’oign que forés ne riviere ;

Nus ne m’en pourroit traire arriere,

Tant me seiist bien sermonner ;

S’a femme me vouloit donner

Sa fille le roy d’Angletere

Et acquitter toute la terre

Qu’il tient, et quanque en ont si homme,

Ne qu’il a de cy jusque a Romme,

Ne la vouldroie prendre mie  
Pour faire eschange de m’amie,

Qu’elle vault mieulx que fille a roy,

Tant la voit on de grant aroy.

A vous le dy priveement.

* Galeren, dictes moy comment  
  Elle est nommee, et qui elle est :

Si je voy bon vostre conquest,

Ma peine y vouldray toute mectre.

* Quant vous ce me voulez promectre,  
  Sire, donc doy je estre bien hez.

Mais pour Dieu ne me travailliez

A ce que sage vous en face :

1724

1728

1732

1736

1740

1744

1748

1752

en taisant le secret de son élève, s’il ne veut pas être déloyal. Dès ma  
plus jeune enfance, vous m’avez appris tant et tant, à l’école comme  
à la maison, que je dois vous aimer plus que personne au monde et  
que vous pouvez en attendre de grands biens si je vis assez long-  
temps. Devant vous seul je me glorifie d’un amour qui m’étreint et:  
me tourmente. Aucun plaisir ne m’éveille plus tôt que cet amour, car,  
il m’assaille et me domine et m’enchaîne si bien que je ne puis m’en  
détacher ni trouver aucun plaisir plus agréable. Je le préfère à la forêt  
et à la rivière ; personne ne pourrait m’en détoumer, en dépit de tous  
ses beaux sermons. Si le roi d’Angleterre voulait me donner sa fille  
en mariage et m’accorder en toute propriété l’ensemble de ses terres  
et tous les biens de ses vassaux et tout ce qu’il y a d’ici à Rome, je  
ne voudrais pas l’épouser à la place de mon amie, qui vaut mieux  
qu’une fille de roi dans le plus somptueux équipage. Voilà le secret  
que je vous confie.

1750 — Galeran, dites-moi comment elle s’appelle et qui elle est.  
Si j’approuve votre conquête, je vous aiderai de toutes mes forces.

— Votre promesse, seigneur, devrait me remplir de joie ;  
mais, pour l’amour de Dieu, ne me harcelez pas jusqu’à ce que je  
vous apprenne mon secret.

Son grant ennuy souvent pourchasse,

Qui celer ne scet son courage ;

Je craign qu’on ne li face oultrage 1760

S’on puet savoir qu’elle ait amy.

* Tenez moy pour vostre annemy  
  Et a traicteiir ? Mar le dictes.

Je cuid mielx celer q’un hermites 1764

Vostre couvine, si je l’oy.

* Maistre, je vous sens de tel loy,

Et vostre cuer de tel bonté,

Que vous savrez ma priveté : 1768

C’est Fresne que j’aign, vo fillole.

Se moy pour foul et li pour folle  
En voulez tenir, je puis dire

Que je mourray de duel et d’ire. 1772

Et si nel tenez mie a gas,

Qu’il n’est nulz homs soit hault ne bas,

Clers, chevalier, n’omme ne fame,

1776

Que je ne li traisise l’ame,

Si de ce l’avoit tourmentee.

* Galeren, or vous est montee  
  L’amour bien hault, ce voy je bien,

1780

Qu’elle ne vous doubte de rien :

Estes vous si en son dangier  
Qu’elle vous tole le mengier ?

Dictes, si Dieux vous beneye,

1784

Est elle donc si voustre amye  
Com vous cuidez ses amis estre ?

* Maistre, je vous dy com a prestre  
  Ce que j’en sçay et que j’en cuit:

1788

Elle m’a si de s’amour cuit  
Qu’a peine pourroit dire nulz  
Que tant amast oncques Turnus  
Lavine, qui fu de Laurente ;

Et bien sçay qu’elle ra s’entente 1792

Mise en moy nuyt et jour amer,

On va souvent au-devant des pires ennuis quand on ne sait pas cacher  
ses sentiments. Je crains qu’on ne l’outrage si l’on peut savoir qu’elle  
a un ami.

1762 — Vous me prenez donc pour votre ennemi et pour un  
traître ? Vous avez tort de parler ainsi. Je pense mieux garder qu’un  
ermite votre secret, si je l’apprends.

* Maître, je vous sens si loyal et le cceur si bon que vous  
  saurez mon secret : c’est Frêne que j’aime, votre filleule. Si vous  
  nous prenez elle et moi pour des fous, je puis dire que j’en mourrai  
  de tristesse et de ressentiiiient. Ne croyez pas que je plaisante, car il  
  n’est personne de haute ou de basse naissance, clerc ou chevalier,  
  homme ou femme, à qui je n’arracherais la vie, s’il l’avait tourmen-  
  tée à ce sujet.
* Galeran, l’amour a pris pour vous une telle importance, je  
  le vois bien, qu’elle n’a rien à redouter de vous ; êtes-vous tellement  
  sous sa coupe qu’elle vous ôte l’appétit ? Dites-moi, et que Dieu  
  vous bénisse : l’aimez-vous autant que vous pensez qu’elle vous  
  aime ?

1786 — Maître, c’est au prêtre que je dis ce que je sais et que je  
crois : elle m’a tellement enflammé de son amour qu’on pourrait  
difficilement affinner que Turnus ait pu aimer autant Lavine de  
Laurente ; et je suis sûr et certain que, de son côté, elle a mis tout  
son coeur à m’aimer jour èt nuit

Si que nulz ne pourroit aymer  
Que Lavine amast tant par rage  
Eneas le preuz et le sage  
Par qui Tumus fu detrenchiez.

Se mes eiirs et mes pechiez  
A ce me vouloit atourner  
Qu’on me voulsist de la toumer,  
Ainçoys vourroie, a mon acort,  
Tumus estre jeque la mort,

Qu’on la me tollist par envie,

Et je fusse remez en vie.

* Galeren, vous ne moquiez mie  
  Qui si amez par arramie :

Ce n’est mie amour ains est rage  
Qui vous tourmente le courage.

Or vous en dont Damedieu joie.

* Maistre, vous m’avez mis a voye  
  De descouvrir ce que je penz ;

Or aiez pour Dieu le pourpenz  
De celer m’amour, ce vous proy,

Si vous amez ne li ne moy.

* Galeren, vous parlez d’oiseuse.  
  Nulz ne savra que la prieuse

Et je ce que conté m’avez.

Celez l’en mieulx que vous savrez,  
Ne ne soiez d’amer si chaulx  
Que vous lui faciez nul enchaux :  
Ne doit faire a femme desroy  
Qui filz est a conte ou a roy.

* Maistres, oncques ne l’adesay  
  Ne une foiz ne la besay,

Ne ne vouldroie avoir baisee  
Pour qu’el se tenist a baisiee ;

Et je pri Dieu qu’il me confonde  
S’autre femme preign en ce monde :  
Tant con je vive et que j’i soie

1796

1800

1804

1808

1812

1816

1820

1824

si bien que personne ne pourrait estimer que Lavine ait pu aimer avec  
une telle fureur le vaillant et sage Enée qui mit en pièces Tumus. Si  
ma destinée et mon péché avaient pour conséquence qu’on voulût  
m’en détourner, je préférerais, de mon plein gré, être Tumus jusque  
dans la mort plutôt qu’on me l’arrachât par jalousie et que je restasse"  
en vìe.

1805 — Galeran, vous ne plaisantiez pas, vous qui aimez avec cetfe  
impétuosité. Ce n’est pas l’amour mais la rage qui vous tourmente le  
cceur. Que Notre-Seigneur vous en donne donc de la joie !

* Maître, vous m’avez amené à découvrir le fond de ma  
  pensée. Maintenant, par la grâce de Dieu, veillez à cacher mon  
  amour, je vous en prie, si vous nous aimez elle et moi.
* Galeran, vous parlez pour ne rien dire. Personne, hormis  
  la prieure et moi, ne saura ce que vous m’avez raconté. Cachez-le du  
  mieux que vous pourrez, et ne soyez pas enflammé d’amour au point  
  de la presser de votre ardeur : on ne doit pas troubler une femme  
  quand on est fils de comte ou de roi.

1823 — Maître, jamais je ne l’ai touchée ni embrassée une seule  
fois, et je ne voudrais pas l’avoir fait de peur qu’elle ne se sentît  
offensée. Je prie Dieu de m’anéantir si j’épouse une autre femme en  
ce monde. Toute ma vie durant,

Siens seray voir et ell’ est moie,

Ce sache le conte mon pere,

Et la contesse Yde ma mere, 1832

S’ilz veulent que je vis remaine.

Des qu’a n’a guaires en Bretaigne  
Vouldront andui que je m’en voise,

Qu’il est bien raison que j’acroise 1836

M’ounour et que j’aquiere los ;

Car j’ay mez le cuir et les os  
Plus durs que je ne sueil avoir ;

S’avray mestier de ce savoir 1840

Qu’on aprent a court de hault homme.

Une seule chose m’assomme,

Que Fresne ceans demourra,

Mais si souvent ne me verra 1844

Com elle a fait. S’en suy en doubte,

Si la vous lez et commant toute,

Que vous la me gardez en foy :

Ce vous requier et ce vous proy, 1848

Et commant que riens ne lui faille  
Soit en robes soit en vitaille  
Ou soit en quel autre despence,

Ne ne li face nul deffence 1852

Qu’elle n’ait tout a son plaisir.

- Nulle autre chose ne desir,

Fait il, filz Galeren, a faire

Que service qui vous puist plaire ; 1856

Servir vous vueil et vous et li ;

Riens a faire ne m’enbeli  
Tant com ceste, puiz que né fui ;

Et c’est raison se voustre sui, 1860

Qu’apris vous ay de nourreture :

Si vous aign plus que creature  
Qui de femme soit nee en terre.

Mais ainçoys qu’on vous viengne querre 1864

Et c’om de ceans vous ameint,  
je serai à elle et elle à moi, que mon père le comte et ma mère la  
comtesse Ydain le sachent s’ils veulent que je reste en vie. Avant peu  
ils voudront tous deux que je retourne en Bretagne, car il est normal  
que j’accroisse mon honneur et acquière de la renommée, vu que j’ai  
désormais la peau et les os plus durs qu’auparavant. J’aurai besoin de  
savoir ce qu’on apprend à la cour d’un grand personnage. Une seule  
chose me désole, c’est que Frêne restera ici et qu’elle ne me verra  
pas aussi souvent qu’elle l’a fait jusqu’à présent. J’en suis inquiet.  
Aussi je vous la confie et vous la recommande pour tout ; gardez-la  
en toute loyauté : c’est la requête et la prière que je vous adresse, et  
je demande que rien ne Iui manque ni en vêtements ni en nourriture  
ni en toute autre dépense, et que personne ne l’empêche d’avoir tout  
ce qui lui plaît.

1854 — Je ne désire rien d’autre, Galeran mon fils, que de vous  
rendre les services qui peuvent vous plaire. Je veux vous servir vous  
et elle : c’est la plus grande joie que je puisse avoir depuis ma  
naissance ; et il est normal que je vous sois dévoué, puisque j’ai été  
votre maître dès votre jeune âge. Je vous aime plus qu’aucun être que  
femme ait porté. Mais avant qu’on vienne vous chercher et qu’on  
vous emmène loin d’ici,

S’en vous ne fault ou ne remeint,

Serez de moy bien conseilliez ;

Mais or soiez joieux et liez. »

A tant se dessemblent andui,

Cil laisse son maistre et cil lui.

Davant s’antein va l’abbeesse,

Et li chappelains aprés messe  
Va a sa sereur la prieuse,

Qui ou cuer lie est et joyeuse  
Quant il lui conte la nouvelle.

Si prie Dieu qu’a la pucelle  
Doint tel conseil et tel hounour  
Qu’elle ait Galeren a seigneur,

Le doulx, le courtoys damoisel.

« Dieux ! fait elle, qui le revel  
En l’umain lignage meys,

Quant char et sanc ou corps preïs  
De la Vierge pucelle sage  
Par noncion de ton message,

Puis en fuz nez com homs en .terre,

Li troys roy te vindrent requerre  
Et porterent de leur tresor  
En t’onneur mirre, encens et or,

Par quoy nous t’avons, c’est la somme,  
A Dieu et a roy et a homme,

Puis fuz mors en la croiz et mis,  
D’enfer gettas tous tes amis,

Et au tiers jour de passion  
Venis a resurrection,

Es cieulx montas en joie clere  
Ou siez a la destre ton pere,

Les vifz et les mors jugeras,

Et a tous leur loyer rendras !

Dieux, si com c’est droite creance,  
Octroyes tu par ta puissance  
Qu’a femme ma fillole preigne

1868

1872

1876

1880

1884

1888

1892

1896

si de votre côté vous n’y manquez pas, je vous donnerai de bons  
conseils ; mais pour l’heure soyez joyeux et heureux. »

1869 Sur ce, tous deux se séparent, Galeran quitte son maître qui  
part de son côté ; il se dirige vers l’abbesse sa tante, tandis que le  
chapelain après la messe se rend chez sa soeur la prieure dont le  
cceur est remph de joie lorsqu’il lui apprend la nouvelle. Elle prie  
Dieu de donner à la jeune fille la possibilité et l’honneur d’avoir pour  
époux Galeran, le doux et courtois jeune homme.

1880 « Dieu, fait-elle, toi qui apportas parmi les hommes l’allé-  
gresse quand tu as pris chair et sang dans le corps de la très sainte  
Vierge après l’annonce de ton messager et que tu es né d’elle comme  
un homme sur terre. Les rois mages partirent à ta recherche et, en ton  
honneur, apportèrent de leur trésor de la myrrhe, de l’encens et de  
l’or. C’est pourquoi tu es parmi nous, c’est la vérité, Dieu, roi et  
homme. Puis tu mouras cracifié, tu délivras de l’enfer tous tes amis  
et, le troisième jour de la Passion, tu ressuscitas et dans l’allégresse  
tu montas aux cieux où, assis à la droite de ton père, tu jugeras les  
vivants et les morts, et tu donneras à chacun selon ses mérites. Dieu,  
par la vérité de notre foi, accorde dans ta toute-puissance que le fils  
du comte de Bretagne prenne pour femme ma filleule !

Le filz au conte de Bretaigne !

Se il l’avoit par aventure,

Tant la congnoys de nourreture,  
Et tant la croy de hault lignage,  
Tant la sçay belle, preuz et sage,  
Et tant a en li de bontez,

Que bien se sçaroit amontez.

Car li homs de riens ne s’amonte,  
Qui prent parage, avoir et honte ;  
Honte prent qui prent femme folle,  
Si se desconfist et afolle ;

Mais femme sage, c’est li voirs,  
Vault mieulx que parage n’avoirs ;  
Moult fait proudom belle gaaigne  
Qui belle et sage a a compaigne.  
Dont ne se puet cíl aviller  
S’il a ma fíllole a moullier,

Non voir, quar se bonne apresure  
Ne sens de femme ne mesure  
Doit alever n’essaulcier homme,  
Donc seroit cil sire de Rome,

S’il la vouloit a femme prendre ;

Car il n’a en li que reprendre  
Qu’elle ne soit et belle et noble,  
Pour avoir de Constantinoble  
Les chasemens et tout l’empire ;  
Certes elle n’est mie pire,

Encor n’ait elle la puissance,

Que soit la royne de France  
Ou la duchesse de Bourgoigne.

S’a ce venoit ceste besoigne  
Qu’il se voulsíssent assembler,

De joye me pourroit sembler  
Que nulz ne peiist mes sorfaire  
Chose dont j’eiisse contraire. »

Ainsi ont parlé moult ensemble.

1904

1908

1912

1916

1920

1924

1928

1932

S’il lui arrivait de l’épouser, je Ia connais si bien depuis son enfance  
et la crois de si haute naissance, je la sais sì belle, sí honnête, et si  
sage, et elle a tant de qualités qu’il en serait bien grandi, car on ne  
se grandit en rien à prendre en même temps haut parage, fortune et  
honte. C’est prendre la honte que de prendre une femme folle, c’est  
se détruire et se ruiner. Mais une femme sage, c’est la stricte vérité,  
vaut mieux que haut parage et fortune. Pour l’homme de bien, c’est  
une très bonne affaire que d’avoir pour compagne une femme belle  
et sage. Galeran ne peut donc pas se rabaisser en épousant ma  
filleule, vraiment pas, car, si la bonne éducation, la sagesse et la  
mesure d’une femme doivent élever un homme en grandeur et en  
dignité, alors il serait le maître de Rome s’il voulait la prendre pour  
épouse. En effet, on ne peut rien reprocher à sa beauté et à sa  
noblesse qui la rende indigne des fiefs et de tout l’empire de  
Constantinople. Elle n’est certainement pas inférieure à la reine de  
France ou à la duchesse de Bourgogne, même si elle n’en a pas la  
puissance. Si cette affaire se terminait par un mariage, je serais si  
joyeuse qu’il me semblerait que personne ne pût jamais me causer la  
moindre contrariété. »

1937 Ainsi ont-ils longuement conversé.

Galeren aime Fresne eí tremble,  
Que jour et nuyt ne s’en recroit.

Si s’entrement, bien les en croit  
Le bon Lohier, et bien les choile ;  
Moult scet bien faire de li voile  
pour eulx et couvrir et celer,

Quant ensemble les voit parler ;  
pour li ne se cuevrent de rien,

Car il les asseíire bien.

Or sont a aise et asseiir,

Or ont gaaigné grant eur ;

Souvent sont ensemble et deduisent,  
Conune davant, mais ne Ieur nuysent  
Li felon envieux engrez,

Car leur maistre les sieult de prez,  
Qui le souspeçon d’eulx estaint.

Or n’a mais le visage taint  
Fresne comme elle seut avoir,

Ne ne puet mie parcevoir  
Que Galeren ait le sien pale.

Grant destresse est et vie male  
D’amans qui eulx convient guetier :  
Ce les fait taindre et deshetier ;

Mais quant il ont temps et loisir  
Qu’il se voient a leur plaisir,

Mains en sont mat et debrisé.

Galeren fait ja l’envoisié,

Ja se deduit, ja rit, ja chante,

Ne monstre mes chiere dolente.

Fresne se reset bien deduire,

Bien sé mouvoir les doiz et duire  
A la harpe, bíen s’i afaicte.

Or n’en parle nulz ne ne guecte.

Or vont menant feste et revel.

Galeren a un son nouvel  
De l’amour qui le point trouvé,

1940

1944

1948

1952

1956

1960

1964

1968

Galeran aime Frêae et tremble sans que, de jour et de nuit, il  
connaisse de répít. Ils s’aiment l’un l’autre, et le bon Lohier, qui en  
est tout à fait convaincu, les protège bien, sachant faire de sa  
personne un paravent qui eouvre et dissimule leurs amours quand il  
les voit parler ensemble. De lui ils ne se cachent en rien, car ils síe  
sentent en sécurité. Maintenant ils se sentent à I’aise et rassurés,  
maintenant ils nagent dans le bonheur : ils sont souvent ensemble à  
se divertir, comme auparavant, mais sans que leur nuisent les traîtres  
envieux et méchants, car leur maître, en les accompagnant, étouffe  
tout soupçon.

1954 Maintenant Frêne n’a plus le visage défait qu’elle avait avant,  
pas plus que celui de Galeran ne lui paraît pâle. Quelle angoisse et  
quelle triste vie que celles des amants qui doivent toujours être sur  
leurs gardes ! Ds en perdent leur couleur et leur gaieté. Mais quand  
ils ont Ie temps et le loisir de se voir à leur gré, ils en sont moins  
accablés et abattus. Voici que Galeran s’abandonne à la joie, qu’il se  
divertit, rit et chante : il n’a plus l’air affligé. De son côté, Frêne sait  
bien se divertir, habile à se servir de ses doigts pour jouer de la  
harpe : elle s’y emploie en virtuose. PIus personne ne parle d’eux ni  
ne les guette ; ils vivent dans la joie et l’allégresse. Galeran a  
composé, sur l’amour qui le transperce,

Ou il a son cuer esprouvé :

Si a doulx chanz et plesans diz  
Sans villanie et sans mesdiz,

Ci a plaie de doulceur pleine,

Qui les amans a pleurs rameine,  
Quant ilz cuident jouer et rire.

Cil qui ce lay seulent escripre  
L’apelent, au dit et au ton,

Le lay Galeren le Breton.

Ung pou aprés le jour de may  
Qu’on oit la maulviz et le gay,

Li orieus les chans commence  
Et li roussigneul plede et tence  
Par ces boys et sa joie maine ;

La doulce ceson nous ramaine  
Herbe en verdeur et fleur en prez,  
Que li temps redevient temprez  
Et yver repont sa froidure,

Arbres reviennent a nature  
Qui de leurs fuilles se recuevrent ;  
Mouches se pourchassent et ouvrent,  
Et les yaues de ces rivieres  
Ne courent plus troubles ne fieres,  
Ainz noent asseiir poisson ;

La violete est ou buisson  
Et la rose au matin ouverte,

Est Fresne qui tant est apperte  
Matin levee et hors yssue.

D’une chemise bien tyssue,

Blanche et souef, pare son corps,

Par les coustures per li ors ;

S’a un surcot affublé sus  
Moult chier, fourré de cisemus,

D’un drap d’Antioche estelé,  
D’orfroiz estoit entour ourlé  
Et listé d’une liste d’or.

1976

1980

1984

1988

1992

1996

2000

2004

une nouvelle chanson où il a exprimé ses sentiments. C’est une douce  
mélodie sur d’agréables paroles sans rien de vulgaire ni de méchant.  
C’est une douce blessure qui fait pleurer les amants au moment où  
ils croient jouer et rire. Ceux qui ont l’habitude de copier ce lai en  
désignent les paroles et la musique par le nom de Lai de Galeran dè  
Bretagne.

1983 C’était au mois de mai, peu après qu’on entend la grive et 'le  
geai, et que le loriot commence à chanter, et que le rossignol, dans  
les bois, engage ses débats, débordant de joie. La douce saison nous  
ramène l’herbe dans toute sa verdeur et couvre les prés de fleurs, car  
le temps redevient clément et l’hiver refoule sa froidure. Les arbres  
retrouvent leur parure naturelle, en se couvrant de feuilles. Les  
abeilles butinent et fabriquent leur miel. Les rivières ne roulent plus  
des eaux troubles et tumultueuses, mais les poissons y nagent en  
toute tranquilhté. La violette est au creux du buisson et la rose  
s’ouvre au matin.

2000 C’est alors que Frêne, qui est si habile, s’est levée de bon  
matin pour sortir, parée d’une chemise finement tissée, blanche et  
lisse dont les coutures laissent voir l’or. Elle a enfilé par-dessus une  
somptueuse tunique, fourrée de cisemus, en drap d’Antioche étoilé,  
ourlée d’orfroi et bordée d’un liseré d’or.

Nue et sans guimple a son chief sor  
S’est dessainte et eschevelee :

D’une cercle non guaires lee,

Ouvree a pierres et a flours,

D’or et d’asur et de couleurs,

Tient les cheveux, ce m’est advis,  
Qu’il ne lui voisent vers le vis,

Mais desus les a sans destresse ;

Par les espaules va la tresse ;

Si les a couvers d’un brun voil  
Qui bien h siet sur le blont poil,

S’est d’uns souliers estroit chaussie,  
Sa herpe a vers son piz haussie,

Qui riche est moult, ce pouez croire :  
Les chevilles en sont d’iviere  
Et les cordes en sont d’argent;  
Pletron y a et riche et gent,

C’est de la corne d’un serpent ;

La herpe, qui au coul li pent  
Bien ouvree, a sauvages bestes  
Qui ont divers et corps et testes,

Si ont les yeux pains et les piz  
D’esmeraudes et de rubis,

Misez a or de Galidoine :

Plus riche n’ot oncques Lidoine  
De cler son ne de soutil oevre ;

Li fourriaux est, dont l’en la cuevre,  
De samit et de bougueren.

Ainsi encontre Galeren  
Com je la vous ay devisee.

Cil l’a bien de l’ueil ravisee,

Qui est com haulx homs atournez.

II est d’une robe aournez,

De cote et surcot d’un dŷapre  
Ausques pour l’or et roide et aspre ;  
S’est la fourreure d’ermines ;

2012

2016

2020

2024

2028

2032

2036

2040

Elle va tête nue, sans guimpe sur ses cheveux blonds, dénoués et  
flottants, qu’elle retient d’un mince cercle ouvré de pierres et de  
fleurs d’or, d’azur et de diverses couleurs, afin qu’ils ne tombent pas  
sur son visage mais ondulent librement. La tresse descend sur ses  
épaules, et elle s’est couvert la tête d’un voile brun bien assorti à sá  
blondeur. Elle est chaussée de souliers fins. Elle tient contre sa  
poitrine sa harpe qui est très riche, vous pouvez m’en croire : les  
chevilles sont en ivoire, les cordes en argent, tandis que le plectre,  
riche et élégant, est fait d’écailles de serpent. La harpe qui lui pend  
au cou est ouvragée avec art de bêtes sauvages aux corps et aux têtes  
étranges, aux yeux peints et aux poitrails d’émeraudes et de rubis  
sertis d’or de Calidoine. Lidoine n’en eut jamais d’aussi riche dont  
le son fût aussi clair et le travail fût aussi fin. Le fourreau dont elle  
est recouverte a été taillé dans de la soie et du bougran.

2038 C’est ainsi vêtue qu’elle rencontre Galeran , qui l’a longue-  
ment contemplée. Habillé à la manière d’un noble personnage, il  
porte comme vêtements une cotte et une tunique en soie diaprée que  
l’or a rendues rêches au toucher et qui sont doublées d’hermine.

S’a es espaules deux sardines  
En or assises du surcot,

Dont ferme la chevesce et clot.

S’a sur son chief blont et tousel  
Assiz ung envoisié chapel,

Qui bien l’embelit et alose,

Fait de violete et de rose ;

Si l’a Fresne s’amie fait.

Si souler sont a or pourtrait,

Ses chausses d’un brun paile chier  
Que il a faictes destranchier  
Et fourrer de paile vermeil.

Des euz a mis jus le somneil.

Ses gans es mains cousuz a or,

Ung esprevier de plume sor  
Tient sur son poign bien affaitié.  
Galeren a le cuer hetié  
Quant il voit davant li s’amie,

Mains Fresne n’a le sien lié mie  
Quant elle Galeren regarde.

Leur maistre les a pris en garde  
Qui leur fait matin oŷr messe.

Par le congié de l’abeesse  
Prennent vers ung vergier leu voye,  
Pour ce qu’on ne cougnoisse et voye  
La grant amour qui les esprent.

Aprés eulx deulx son chemin prent  
Li bon Lohiers ; s’en sont joyant,  
Car davant li et li oyant  
Moustrent il bien leur priveté :

S’en ont par li grant seiirté.

Li vergiers siet sur la riviere ;  
Arbres de diverse maniere  
Y a plantez et bas et haulx,

Si druz qu’a peine li soulaus  
Les puet de sa raye entamer.

2048

2052

2056

2060

2064

2068

2072

2076

Sur ses épaules deux sardoines serties d’or ferment l’encolure de la  
tunique. Posée sur ses cheveux blonds et courts, une élégante  
couronne embellit et flatte son visage : elle a été faite de violettes et  
de roses par Frêne son amie. Ses souliers sont brodés d’or, et ses  
chausses d’un riche tissu brun présentent des taillades de sdìe  
vermeille. II a chassé le sommeil de ses yeux. II porte aux mains des  
gants cousus d’or et tient sur le poing un épervier au plumage brun  
qui a été bien dressé.

2062 Galeran a le coeur en fête quand il voit devant lui son amie,  
et Frêne n’est pas moins joyeuse quand elle regarde Galeran. Sous la  
protection de leur maître qui leur a fait entendre la messe de bon  
matin, ils se dirigent, avec la peimission de l’abbesse, vers un verger  
afin qu’on ne remarque pas ni ne devine le grand amour qui les  
enflamme. Le bon Lohier les suit, et ils se livrent à la joie, car il a  
beau être présent et les entendre, ils peuvent dévoiler leur secret : ils  
se sentent grâce à lui en grande sécurité.

2077 Le verger borde la rivière. Des arbres de toutes espèces, petits  
et grands, y poussent si dru que les rayons du soleil ont de la peine  
à y pénétrer.

Leens fait il seiir amer  
Et demourer avec sa drue,

Car l’erbe y est et verte et drue,

Et li umbres resant et fres.

Dessus les rainz chantent espés  
Et volent li oysel sauvaige,

Qui retentir font le rivage

Par leur doulx chanlx et par leurs criz.

Roussignols, melles et maulviz

Y font leur gorge si estendre

Com s’ilz voulsissent faire entendre

A ceulx leur chans et leur langage.

Tant vont les amans par l’erbage  
Qu’ilz ont trouvee une fontaine,

Dont l’eaue est clere, froide et saine,

Et le fons cler com est argens ;

S’en queurt li ruissaulx biaux et gens,

Et sourt dessoubz ung foulu chesne.

La est premiere assise Fresne,

Et Galeren Iez si s’assiet,

Qui de neent ne li messiet

Ainz h plest plus que riens qui vive.

Et celle le point et ravive,

Qui l’a d’amour saint et lacié,

Et jusqu’au cueT son dart lancié  
Si qu’on ne le puet rechassier.

Lohier ne les veult approucher,

Ainz est d’eulx assez trait arriere ;

Si va regardant la riviere,

Et les chans des oyseaux escoute :

Bien veult qu’ilz parolent sanbz doubte  
Que nulz nes puit grever ne nuyre,

Tant qu’ensemble vouldront deduire.

Galeren se commence a plaindre :

« Fresne, fait il, cil ne scet feindre  
Qui loyaulment et de cuer ayme.

2084

2088

2092

2096

2100

2104

2108

2112

En ce lieu on peut sans crainte aimer et rester avec son amie, car  
l’herbe y est verte et drue, et l’ombre a la fraîcheur de la rosée. Sur  
les branches des volées d’oiseaux sauvages chantent à l’envi et font  
retentir les berges de leurs doux chants et de leurs cris. Rossignols,  
merles et grives chantent à pleine gorge comme s’ils voulaient faife  
entendre aux amants leurs chants et leur langage. Quant à ceux-ci, ils  
marchent dans l’herbe verte jusqu’à une fontaine dont l’eau est  
limpide, fraîche et saine, et le fond brillant comme l’argent. II en sort  
un beau et agréable ruisseau qui sourd sous un chêne feuillu. C’est  
là que Frêne s’est assise la première, et à ses côtés Galeran qui, loin  
d’en être mécontent, en est ravi plus que de rien au monde. Frêne  
ravive sa blessure : elle l’a enchaîné des lacs de l’amour et lui a  
lancé sa flèche jusqu’au coeur en sorte qu’on ne peut la retirer.  
Lohier ne cherche pas à s’approcher d’eux, mais il se tient à distance,  
regardant la rivière et écoutant le chant des oiseaux. II désire qu’ils  
se parlent sans crainte que quelqu’un puisse les importuner ou leur  
nuire, aussi longtemps qu’ils voudront passer ensemble un agréable  
moment.

2114 Galeran commence à se plaindre :

« Frêne, fait-il, on ne sait pas feindre quand on aime loyale-  
ment du fond du coeur.

Trop est hardiz qui s’en reclaime,

S’Amours ne loe ou il ne prise.

De tricheiir het le servise 2120

Et semblant qui vient de cuer faulx.

Mes se veilliers, pensers et maulx  
Qui le mien me va aggrevant,

Doit reprouchier ne mettre avant 2124

Amant qui soit leans en terre,

Dont li doy je bien mercy querre,

Et je l’avray, si com je croy.

Or me repens, or me recróy 2128

De ce dire, qu’ell’ a usage  
De moustrer s’ire et son outrage  
A celi qui de cuer la sert:

S’en a le piz qui mieulx dessert. 2132

Avec deserte estuet eiir ;

Quant je cuit plus estre asseiirs,

Dont sent je meins mon desconfort.

Et non pourquant qui se tient fort 2136

En bonne amour, puis qu’i lui.plaise,

Voist avant, aint et soit a ese.

Car je suis cil qui aymerai

Ne ja ne m’en repentirai. 2140

Les maulx d’Amours endurer vueil.

De tant se vantent bien li oeil  
Qui bien ont servy leur seigneur :

Mieulx vaillant proie ne greigneur 2144

Ne puent il mes pourchassier  
Pour moy servir ne solacier.

Servir ? Qu’ay je dit ? J’ay mespris,

Qu’il ont tant chassié qu’ilz sont pris : 2148

Si va le char davant les buefs ;

Chasser cuiderent a mon oez :

S’avient souvent tel chiet qui chasse,

La proye a pris les chiens en chasse. 2152

Or ay mal dit, si Dieu me voye :

C’est trop de hardiesse que de le prétendre sans glorifier ni honorer  
Amour qui hait le service des tricheurs et les faux semblants des  
cceurs déloyaux. Mais tout amant qui soit sur terre a le droit  
d’incriminer et de mettre en avant les insomnies, les soucis et les  
maux qui accablent mon coeur, alors moi j’ai le droit de lui demandeií  
grâce, et je l’obtiendrai, je le crois. Maintenant je me repens, mainter  
nant je renonce à le dire, car c’est son usage de montrer sa colère et  
son dédain à qui le sert de tout son cceur, et il réserve le pire au plús  
méritant. La chance doit accompagner le mérite. Quand je crois être  
plus sûr, alors je ressens moins mon infortune. Pourtant, que l’amant  
attaché à un loyal amour, puisque c’est son plaisir, continue à aimer  
et soit heureux ! Car je serai cet homme qui aimera sans jamais s’en  
repentir. Je veux endurer les maux de l’amour. Les yeux peuvent se  
vanter d’avoir bien servi leur maître : ils ne peuvent pas poursuivre  
proie plus noble ni plus belle pour me servir et me réconforter. Me  
servir ? Qu’ai-je dit ? Je me suis trompé, car ils ont tant chassé qu’ils  
sont pris. Ainsi va la charrue avant les boeufs. Ils s’imaginèrent  
chasser à mon profit, mais il arrive souvent que tel est pris qui  
croyait prendre. Le gibier s’est mis à chasser les chiens. Mais c’est  
mal parlé, Dieu me protège !

Je ne voy, en sentier n’en voye,  
Comment coulpe y aient mi oeil,  
Puis que ilz vont la ou je vueil ;

Si les retray puis les envay,

Ne les doy pas blasmer, mes moy.  
Ne moy n’en revueil pas blasmer,  
Car je vueil bien tousjours amer ;  
D’Amours me Io et tout suis siens,  
N’il ne me puet mie ses biens  
Trop vendre ne trop encherir,

S’il ne me veult ses maulx merir.

- Galeren, frere, doulx amis,

Ce dit Fresne, vous avez mis  
En moy amer tout vo pouoir :

Ce puis bien par dehors veoir ;  
Mais je ne sçay jugier dedens :  
Quant la parole est hors des dens,  
Pence le cuer souvent tel chose  
Qui est a la bouche forclose.

Ne dy mie pour vous mescroire :  
Se mal souffrir fait amant croire  
Qu’il soit loyaulx sans trahison,  
Estre en devez un par rayson ;

A loyal vous tieng sans mentir.

Non pourquant a douleur sentir  
Vers moy ne vous aatissez,

Mais de l’amour tout me laissiez  
Le fes et la cure et l’entente.

A tous biens recevoir suis lente,  
Quant a m’amour un petit pens ;  
Qu’il m’est avis en mon pourpens  
Que j’ay aree pierre et greve,

Ou point n’a d’umour ne de seve.  
Et comment me puet ferme faire  
Amours qui m’est tout a contrere,  
Qui me fait entendant la briche ?

2156

2160

2164

2168

2172

2176

2180

2184

Je ne voís pas de quelle manière, quelle qu’elle soit, les yeux  
pourraient être coupables puisqu’ils vont là où je veux. Si je les  
rappelle, puis les envoie chasser, ce n’est pas eux que je dois blâmer,  
mais moi. Et moi, je refuse de me blâmer, car je veux toujours aimer.  
Je n’ai qu’à me louer d’Amour, et je suis tout à lui. II ne saurait me ./  
faire payer trop cher ses bienfaits, même s’il refuse de me récompen-  
ser des maux que pour lui j’endure.

2165 — Galeran, mon frère, mon doux ami, dit Frêne, vous avez  
consacré à m’aimer toutes vos forces ; je puis le voir par des signes  
extérieurs, mais je ne saurais juger de vos sentiments intimes. Une  
fois les mots prononcés, le coeur a souvent des pensées que la bouche  
tient secrètes. Je ne le dis pas parce que je ne vous crois pas. Si la  
souffrance prouve qu’un amant est loyal et fidèle, vous avez toutes  
les raisons de l’être ; je vous considère comme loyal, véritablement.  
Cependant, ne comparez pas votre douleur à la mienne, mais de  
l’amour vous me laissez tout le fardeau et les soucis et les tourments.  
Je ne crois pas en recevoir tous les biens quand je pense un peu à  
mon amour, car il me semble, après réflexion, que j’ai labouré une  
terre aride sans humidité ni sève. Et comment Amour peut-il me  
rassurer, lui qui m’est si hostile et qui se joue de moi ?

Ce que l’en vous tient tant a riche  
Et extrait de si hault lignaige,

A si prisié et a tant sage  
Vous fera de moy departir.

Ne me doy a vous aatir,

Pour ce que je sui povre et basse,  
Non tant que j’amer vous osasse.

Si m’est venu de grant follie ;

Mais cil qui n’est en sa baillie  
Ne se puet a droit conseilher.

Or me veult Amours exiller.

Et vous par temps m’en occirez,  
Puis qu’en voustre païs irez,

Et demourrez la sans retour.

En moy n’a conseil fors un tour,  
S’en mourray, bien le sçay de voir :  
Car par force et par estouvoir  
Amerez autre, bien le sçay.

Mar vous vy et mar vous osay  
M’amoin: donner et octroier.

Si j’en peiisse renvoier  
Mon cuer, je n’eiisse mal mie ;  
Mais, puis que je serây amie  
Et j’avray perdu mon amy,

Tenir pourray pour ennemy  
Le cuer qui ce m’a pourchacié.

Vous vous tenez si a lacié  
Que a grant peine pourrez vivre,

Et je suis et saine et debvre  
Quant my oeil m’ont ainsi traye !  
Bien m’ont, ce me semble, enhaye,  
Quant par eulx et par leur pourchaz  
En tel maniere a mort me chaz ;

Par eulx sans faille a mal m’atour ;  
Par leur guenchir et par leur tour  
Ay je le cuer espris de feu.

2192

2196

2200

2204

2208

2212

2216

2220

Le fait qu’on vous tienne pour si riche et de si noble lignage, pour  
si estimé et si sage, vous séparera de moi. Je ne dois pas me  
comparer à vous, étant de pauvre et petite naissance, au point d’oser  
vous aimer. Ce fut une grande folie de ma part, mais, quand on n’est  
pas maître de soi, on ne peut pas prendre une bonne décision. Amoiir  
veut maintenant me détruire, et par votre faute, bientôt, je mourrai,  
puisque vous retournerez dans votre pays et que vous resterez là-bas  
sans espoir de retour. Pour moi il n’y a pas d’autre solution que la  
mort, je ne le sais que trop, car par force et par nécessité vous  
aimerez une autre femme, je le sais bien. C’est pour mon malheur  
que je vous ai rencontré et que j’ai osé vous déclarer et donner mon  
amour. Si j’avais pu en détacher mon coeur, je ne serais pas malheu-  
reuse ; mais, comme j ’aimerai et que j’aurai perdu mon ami, je  
pourrai considérer comme mon ennemi mon cceur qui m’a apporté ce  
malheur. Yous vous croyez chargé de tant de liens que vous aurez  
beaucoup de peine à vivre, et moi je suis en bonne santé et libre alors  
que mes yeux m’ont trahie ! Quelle haine ils m’ont vouée, semble-t-  
il, puisque c’est à cause d’eux et de leur poursuite que je recherche  
ainsi ma mort ! C’est à cause d’eux que je me prépare infailliblement  
un sombre avenir ; c’est par leurs feintes et leurs ruses que j’ai le  
cceur enflammé.

Mais tant sachiez que je vous veu :

Ja destresse qu’Amours me face  
Ne pourra faire que vous hace ;

Ainz me sera pour vous amer  
Doulx a soufffir travail amer :

Car amour n’est pas vraye et pure  
Qui en temps fault et un temps dure. »  
Or voit Galeren quanque Fresne  
Pence, que qu’elle se desrene,

Son cuer congnoist et sa parolle :

« M’amie, fait il, se pour folle  
Vous pouez pour m’amour tenir,

Donc me doit il bien mal venir.

Bien pert que vous m’amez de voir :  
Comment pourrîez vous savoir  
Ma grant amour et ma grant cure ?  
Tenez, je vous fìans et jure,

Ma foy vous dons et vous plevis :

Tant com je súis en terre vis,

Et qu’en vostre corps savray l’ame,  
N’avray autre que vous a fame.

Ne vous faz ore de plus sage,

Mais Dieux me mecte en tel aage  
Qu’aquiter en puisse ma foy.

- Certes, dit Fresne, je l’otroy,

Je n’en quier plus estre seûre,

Tant que la chose est si meiire  
Qu’elle sera a point venue. »

Depuis ne s’est Fresne tenue  
Vers li, mais son deduit requiert  
De tout quanque a honneur affiert.

S’en est. moult Galeren a aise,

Qui doulcement l’acole et baise,

Et celle li moult voulentiers.

Leur amour est vray et entiers,

Qui de plus ne veulent baisier

2228

2232.

2236

2240

2244

2248

2252

2256

Mais sachez la promesse que je vous fais : quelles que soient les  
affres que m’inflige Amour, il ne pourra faire que je vous haïsse,  
mais, parce que je vous aime, il me sera doux de souffrir d’amers  
tourments, car l’amour n’est pas véritable et pur s’il meurt avec le  
temps et ne dure qu’un temps. » J

2233 Maintenant Galeran découvre les sentiments de Frêne tandis  
qu’elle s’explique, il connaît son cceur et son langage :

« Mon amie, fait-il, si vous pouvez tenir pour une folie de  
m’aimer, alors quel grand malheur pour moi ! il est évident que vous  
m’aimez vraiment : comment pourriez-vous connaître la profondeur  
de mon amour et de mon anxiété ? Tenez, je vous le promets et vous  
le jure, je vous en donne ma foi et ma parole : tant que je serai  
vivant et que je vous saurai en vie, je n’aurai d’autre femme que  
vous. Je ne vous en dis pas plus aujourd’hui, mais puisse Dieu me  
faire vivre assez longtemps pour que je puisse m’acquitter de mon  
serment !

— Oui, vraiment, je l’accepte, je ne veux pas d’autre  
assurance jusqu’à ce que ce projet mûrisse au point de se réaliser. »

2254 Dès lors, Frêne sort de sa réserve et s’abandonne au plaisir  
tout en restant dans les limites de l’honneur. Pleinement heureux,  
Galeran la prend dans ses bras et l’embrasse tendrement ; elle le lui  
rend bien volontiers. Lein amour vrai et sincère ne leur permet pas  
de le trahir en allant au-delà des étreintes et des baisers ;

Fors d’accoller et de baisier :

De ce voir ne baisent il mie.

Se li amant baise s’amie, 2264

S’il l’acole ou parolle a li,

N’en devez celle ne celi  
Blasmer ne tenir a vieutance.

Or ont faicte leur penitence 2268

Et or leur sont li fer cheii ;

De quanque leur est mescheii,

En mal souffrir et endurer,

En veillier, en plaindre, en plorer 2272

Ne se sentent il, ce me semble,

Puis que ilz pueent estre ensemble.

Feste se font et bonne et belle.

Li varlez esmeut la pucelle 2276

A son deduit qu’il a trové :

« Fresne, fait il, j’ay esprouvé  
Mon engin a un novel lay,

Si desir moult que sans delay 2280

Tout le deduit vous en apreigne.

Mais comment que il vous en preigne.

Ne vueil qu’autre que vous le sache ;

Mieulx vouldroie estre d’une hache 2284

Occis qu’autruy l’apreïssiez.

- Onc ne vous en aatissiez  
De tel chose, dit elle, amis ;

Mieulx souffreroie que maumis 2288

Fust en un feu mon corps et ars ;

Plus l’oign a savoir que cent mars  
Me laississez au departir :

De tant me vueil de vous sentir, 2292

N’avoir ne vueil du vostre plus,

Tant com de moy serez en sus.

Mais commenciez, je herperay

Et en ma harpe l’aprenray. » 2296

D commence, celle l’escoute,  
ainsi ne se rabaissent-ils vraiment pas. Si l’amant embrasse son amie,  
s’il la prend dans ses bras ou lui parle, vous ne devez pas les blâmer  
ni elle ni lui, ni les croire déshonorés. Les voici au terme de leur  
pénitence, les voici délivrés de leurs entraves. De tous les maux qui  
leur sont arrivés, des souffrances et des peines, des veilles, desl;plaintes et des larmes, ils ne ressentent plus rien, me semble-t-il, du  
moment qu’ils peuvent être ensemble. Quelle agréable et belle fête  
ils se donnent ! Le jeune homme convie son amie à un divertissement  
de son invention :

2278 « Frêne, fait-il, j’ai exercé mon talent à un lai nouveau, et je  
brûle de vous en communiquer sans attendre tout le plaisir. Mais,  
quoi qu’il arrive, je ne veux pas qu’un autre que vous le connaisse :  
plutôt être tué d’un coup de hache que vous l’appreniez à quelqu’un  
d’autre !

— Ne prenez pas un tel engagement, cher ami : je préférerais  
être mise au bûcher et brûlée. J’aime mieux le connaître plutôt que  
vous me laissiez cent marcs à votre départ. C’est tout ce que je veux  
garder de vous, je ne veux rien d’autre de vous aussi longtemps que  
vous serez loin de moi. Mais commencez, je jouerai de la harpe et  
avec elle je l’apprendrai. »  
2297 II commence et elle l’écoute,

Qu’en la harpe ses doiz i boute.

Quant les notes a entendues

Au pletron les a estendues, 2300

Et atrempees a droit point.

Ce lay destraint Fresne et point.

Car cil qui si doulcement chante

Au commencier d’Amours se vante, 2304

Aprés la blasme, aprés la prise ;

Plaine est de joye la reprise ;

D’Amours y est tout le contrere :

Si est cruel, cy debonnaire, 2308

Cil fait plourer et cil fait rire ;

En cestuy vers l’amant empire,

En cestuy le fait amender ;

En cest aultre l’estuet garder, 2312

Et par de cza n’a point de soign ;

De ça pert tout a grant besoign,

Et de la rest tous esbaudiz.

Doulx est li chans et doulx b diz, 2316

Et cil li chante tant et note .

Qu’elle scet le dit et la note ;

A sa harpe l’a accordee

Qui estoit d’argent encordee. 2320

Bien scet le lay tout sans mentir,

Le vergier en fait retentir

Des plesans sons que la voix donne,

Et a la herpe qu’elle sonne. 2324

Le lay aime plus a savoir  
Qu’autre richesse ny avoir  
C’om li seiist donner en terre.

Lohier les revient a tant querre : 2328

« Or toust, fait il, sans plus targier  
Levez vous, si yrons mengier.

Je ne Io plus le demourer. »

Ceulx qui a peines endurer 2332

Pueent de eulx deulx la dessevrance

posant ses doigts sur la harpe. Les notes entendues, elle les a  
reproduites à l’aide de son plectre et elle a trouvé le juste accord. Ce  
lai trouble et touche Frêne, car celui qui chante avec tant de douceur  
commence par se louer d’Amour, puis il le blâme pour le louer  
ensuite. Le refrain est plein d’allégresse. II montre toutes les ■;  
contradictions d’Amour, tantôt cruel et tantôt bienfaisant, tour à tour  
source de larmes et de joie. Dans une strophe, il accable l’amant et  
dans une autre il le favorise ; ailleurs, celui-ci doit rester sur ses  
gardes et là il n’a pas de souci ; ici la détresse le submerge et là, en  
revanche, il nage dans le bonheur. Agréable est la mélodie et  
agréables les paroles : Galeran lui chante et joue le lai tant de fois  
que Frêne en connaît les vers et la musique ; elle a trouvé l’accompa-  
gnement sur sa harpe aux cordes d’argent. Elle connaît par cceur tout  
le lai, c’est la vérité. Le verger retentit des sons agréables de sa voix  
et de sa harpe. Elle préfère savoir le lai plutôt que de posséder toute  
autre richesse qu’on pût lui donner sur cette terre. »

2328 Lohier revient alors les chercher :

« Vite, fait-il, ne perdez pas de temps, debout, et nous irons  
manger. Je ne conseille pas de rester davantage. »

Comme ils ont de la peine à supporter d’être séparés l’un de

l’autre,

Sont levez sus a grant pesance,

Et leur maistre les en retoume,

Qui d’estre blasmez les destoume ;  
Si les fait yssir du vergier  
A droite heure d’aller mengier.  
Ceste vie ont menee ensemble  
Quinze ans et demy, ce me semble,  
Entre Fresne et Galeren,

Tant q’un jour de la saint Jehan,

Un pou aprés mengier, advint  
Que de Bretaigne leans vint  
Un des haulx hommes de la terre,  
Qui le damoisel venoit querre.

Ses parens fu et ses amys ;

Dedens l’abbaye s’est mis  
A grant compaignee de gent ;

Li sires du cheval descent  
Et vient a l’abbaesse Ermine,

Qui est sa germaine cousine ;

Si la salue haultement  
De par celi qui a tourment  
Donna pour ses amis son corps,  
Quant il les geta d’enfer hors  
Par la seue mort qu’il souffry,

Et l’abbaesse li offry  
Son salu bel et haultement ;  
Encontre li courtoisement  
S’est levee, puis le regarde,

Et quant de li s’est prise garde,

Si li fait joye et haulte feste  
Com a puissant hom et honeste ;  
Aprés li demande nouvelles.

« Certes, dit il, ne sont pas belles  
Ne bonnes ceulx que je vueil dire.  
Mais or n’en aiez trop grant ire,

Ne marrie trop n’en soiez

2336

2340

2344

2348

2352

2356

2360

2364

ils se lèvent à contrecceur, et leur maître les fait revenir pour leur  
éviter d’être réprimandés ; il les fait sortir du verger juste à l’heure  
du repas.

2339 Telle est la vie qu’ont menée ensemble pendant quinze ans et/  
demi, me semble-t-il, Frêne et Galeran, jusqu’à ce jour de la Saint-  
Jean où, un peu après le repas, arriva de Bretagne un des grands  
personnages de ce pays qui venait chercher le jeune homme. II était  
de ses parents et de ses amis. II entra dans l’abbaye avec une  
nombreuse suite. Le seigneur descendit de cheval et s’approcha de  
l’abbesse Hermine qui était sa cousine germaine. II la salua noble-  
ment au nom de celui qui livra son corps aux tourments pour ses  
amis, quand il les arracha à l’enfer en subissant la mort. Et l’abbesse  
lui rendit son salut avec tout autant de noblesse. Elle se leva à sa  
rencontre avec courtoisie et le regarda ; puis, après cet examen, elle  
lui réserva le joyeux et noble accueil qui convient à un homme  
puissant et honorable. Ensuite, elle lui demanda quelles étaient les  
nouvelles.

2366 « En vérité, dit-il, ce ne sont pas d’agréables ni de bonnes  
nouvelles que je compte vous dire. Mais ne soyez pas trop peinée ni  
trop attristée

De nouvelles que vous oyez.

Car vous pouez souvent oyr

Qu’on dit que nulz trop esjoïr 2372

Ne se doit de prosperité,

Ne trop douloir d’aversité.

Donc n’ayez de trop douloir cure,

Se Fortune vous est trop dure, 2376

Car sa rouele souvent toume  
En tel lieu dont elle est retourne,

Dont li dolens devient puiz liez.

Li sirez qui fu travailliez, 2380

Par qui sonunes hors d’enfer mis,

A jetté un de ses amys  
En foy et en confession

De ceste mortel passion, 2384

Si l’a mené par sa desserte  
ELors de ceste Egypte desserte  
En la haulte Jerusalem,

Si com je croy ; de tant doit l’en 2388

Itele novelle prisier :

Alibranz nous a fait laissier  
La Mort qui a tous est commune.

De mes nouvelles vOus vueil une 2392

Avecques cest’ encore dire.

Or ne soiez trop plaine d’ire,

Ne n’aiez trop marri le cuer :

Morte est la contesse vo suer, 2396

La bonne Yde, la bonne sainte ;

Pour son baron fu si atainte  
De duel qu’elle en mourut aprés ;

Mais se li cons fu bien confés 2400

Et repentans de ses pechiez,

Pour voir vous dy, bien le sachiez,

Que tout aussi fu la contesse. »

Quant la nouvelle oit l’abbaesse, 2404

Hault s’escrie, si li convient  
des nouvelles que vous entendez. Car vous pouvez souvent entendre  
dire qu’on ne doit pas trop se réjouir de la prospérité ni trop  
s’affliger de l’adversité. Par conséquent, ne vous abandonnez pas trop  
à la douleur si Fortune est cruelle envers vous, car sa roue retoume  
souvent à la place qu’elle a quittée, en sorte que la douleur fait placeil  
à la joie. Le Seigneur dont le supplice nous a délivrés de l’enfer, a  
arraché un de ses amis par la foi et la confession aux souffrances de  
la mort terrestre ; il l’a conduit, pour ses mérites, hors du déseft  
d’Egypte à la Jérusalem céleste. Comme je le crois, c’est ainsi qu’on  
doit se louer de cette nouvelle : la Mort, commune à nous tous, nous  
a enlevé Alibrant. J’ai encore une autre nouvelle à vous communi-  
quer. N’en soyez pas trop peinée, n’en ayez pas le coeur trop attristé ;  
la comtesse votre soeur est morte, la bonne Ydain, la sainte femme.  
Elle a été si affectée par le deuil de son mari qu’elle l’a suivi dans  
la mort. Mais si le comte s’était bien confessé et repenti de ses  
péchés, soyez tout à fait persuadée qu’il en fut de même pour la  
comtesse. »

2404 A ces nouvelles, l’abbesse pousse de grands cris

A pasmer et quant el revient,

Dolente s’appele et chetive  
De ce qu’elle remaint tant vive ;  
Moult se plaint, moult se desconforte,  
Et dit qu’el vouldroit estre morte ;

Sa sereur regrete et le conte.

Plus ne vous faz de son duel conte.

Et Galeren grant duel demeine ;  
Fresne est aussi de douleur plaine  
Pour Galeren, ce pouez croire,

Car elle scet bien et espoire,

Comment que la chose mespreigne,  
Qu’aller l’en convient en Bretaigne.

Li sires Galeren appelle,

Qui apportee a la nouvelle ;

H vient a li et cil l’accole,

Tout en plourant a li parolle  
Et a l’abbaesse s’antein.

Quant il parçoit que il sont plein  
Et assouvy de lermes rendre,

Si leur veult raison faire entendre.

« Dame, fait il, et vous, biau sire,

Ne vous puis mie contredire  
Le pleurer ne le faire duel,

Mais vous le leri'ez, mon vueil,

Que il ne puet faire nul bien,

Quant recouvrer n’y pouez rien.

Si vous en dy meilleur confort:

Nuls duel ne ressuscite mort,

S’en soit Ia douleur plus ligiere,

Se I’en fait aulmosne ou priere  
Pour les mors. II ne veulent el.

Cil qui remainent en I’ostel  
Moult a envis veulent mourir,

Tant com il puissent vif gaiir ;

Si n’y a que du conforter,

2408

2412

2416

2420

2424

2428

2432

2436

et ne peut que s’évanouir ; revenue à elle, elle proclame sa douleur  
et son malheur de continuer à vivre, elle s’abandonne aux plaintes et  
à la désolation, disant qu’elle voudrait être morte. Elle regrette la  
mort de sa soeur et du comte. Je n’insisterai pas sur son affliction. De  
son côté, Galeran manifeste une grande douleur, et Frêne souffre tout  
autant à cause de Galeran, vous pouvez le croire, car elle sait bien et  
prévoit que, quelque mauvaise toumure que prennent les événements,  
il lui faudra aller en Bretagne.

2419 Le seignem- qui a apporté les nouvelles appelle Galeran qui  
vient à lui, et il le serre contre lui ; tandis qu’il pleure, il lui parle,  
ainsi qu’à l’abbesse, sa tante. Quand il juge qu’ils ont pleuré tout leur  
saoul, il veut leur faire entendre raison.

« Madame, fait-il, et vous cher seigneur, je ne puis pas vous  
interdire les larmes et le deuil, mais vous devriez y renoncer si vous  
m’en croyiez, car cela ne peut vous faire aucun bien, puisque vous  
ne pouvez rien y gagner. J’ai à vous proposer un plus grand  
réconfort : puisqu’aucun deuil ne ressuscite les morts, qu’on apaise  
sa douleur en faisant une aumône ou une prière pour eux ! Ils n’ont  
besoin de rien d’autre. Ceux qui restent sur terre acceptent de mourir  
bien à contrecoeur, aussi longtemps qu’ils pensent guérir. Aussi faut-il  
reprendre courage

Le duel convient laisser ester  
Et pencer chascuna de bien faire.  
Galeren, tout le cuer m’esclere  
De ce que si vous voy appert.

Se li corps par le cuer ne pert,

Je vous tesmoing et si vous vant  
Estre prodom cy en avant.

N’est riens a dire de biau corps  
S’il a de maulvés cuer le mors ;

Car neant plus ne vault l’escorce  
Qui est sans moêlle et sans force,

Ne vault biauté de corps ne grace  
Quant mauvaistié de cuer l’efface.  
Biaux homs sans cuer vaillant et sage  
Est tout aussi comme l’ymage  
Qui d’or et d’argent est couverte,

Et qui l’a par dedens ouverte,

N’i a fors fust ou pierre ou terre.  
Galeren, venu vous suis querre ;

Avec moy vous convient venir,

Si vous convient bons devenir,

Ce me demoustre voz aages.

Recevoir devez voz homages  
Comme cons : de vous l’en tendra.  
Galeren, sire, or y perra  
D’estre preuz, larges et courtoys.  
D’Angleterre vous a li roys  
Mandé que vous a li viengnez,

Car il veult que de li tiengnez  
Les fiez qu’il donna voustre pere.

Li roys fu cousins vostre mere,

Et je suis ses parreins sans faille. »  
Or ne laira que ne s’en aille  
Galeren avec son parent  
Qu’on appelle Brun de Clarent;

Bon chevalier est et esliz.

2444

2448

2452

2456

2460

2464

2468

2472

et laisser le deuil et penser, chacun de son côté, à bien faire. Galeran,  
je me félicite de vous voir si vigoureux. Si le cceur est digne du  
corps, je vous garantis et vous prédis que vous deviendrez un homme  
de grande valeur. II n’y a rien à dire d’un beau corps s’il ressent les  
morsures d’un coeur misérable, car, de même que l’écorce sans  
moelle ni force ne vaut rien, de même la beauté du corps et la force  
n’ont aucune valeur, si la méchanceté du coeur les abolit. Un bel  
homme sans un coeur valeureux et sage ressemble à la statue qui ést  
recouverte d’or et d’argent, mais qui, une fois ouverte, ne découvre  
que bois, pierre ou terre. Galeran, je suis venu vous chercher, il faut  
me suivre et devenir un bon chevalier, je le vois à votre âge. Vous  
devez recevoir les hommages dus à un comte : c’est de vous qu’on  
sera vassal. Galeran, mon seigneur, on va voir maintenant ce que  
c’est d’être courageux, généreux et courtois. Le roi d’Angleterre vous  
a demandé de venir auprès de lui, car il veut que vous teniez de lui  
les fiefs qu’il avait donnés à votre père. Le roi était le cousin de  
votre mère, et je suis son parrain, c’est la vérité. »

2474 Galeran ne pourra plus manquer de s’en aller avec son parent  
qu’on appelle Brun de Clarent, et qui est un bon chevaher, un  
chevalier d’élite.

Or pert Fresne tous ses deliz,

Or pleure, or soupire, or se deulst,  
Quant Galeren aller s’en veulst  
Avec Brun le bon chevallier.

D font leur erre appareillier  
Pour l’endemain matin movoir,  
S’atournent tout leur estouvoir.

En une chambre a voulste clere  
Font la prieure et son bon frere  
Fresne et Galeren venir.

« Or ne vous puet mes detenir,

Font il, Galeren, clef ne serre  
Que vous n’aillez en vostre terre.

Si vous estuet Fresne guerpir  
Qui chascum jour fait tant souppir  
Pour vous et tant tourment endure,  
Que merveille est quant elle dure,  
Tant li veons maulx endurer.  
Longuement ne puet pas durer,

Si vous n’avez de li mercy.,

- Biaux maistres, je la leray cy  
Et avec vous en vostre garde.

Mais maulx feuz a celle heure m’arde  
Que je de rien lui mentiray !

Ne ja ne le vous celeray,

Je la vourray a femme avoir,

Car je l’ay plevie pour voir.

Si ne li soit point de moy grief,

Car si je vifz et vieign a chief  
De recevoir en paix ma terre,

Je la revenray ceans querre,

Si la feray dame et contesse,

Se bien em pesoit l’abbaesse  
Et aussi a tous mes amys :

Ce li promet et ay promis.

Et si j’envoy a li messaige,

2480

2484

2488

2492

2496

2500

2504

2508

Maintenant Frêne perd tout ce qui faisait sa joie, elle pleure et  
soupire et s’afflige, puisque Galeran veut s’en aller avec Brun le bon  
chevalier. Ils font préparer leur voyage pour partir le lendemain  
matin, ils apprêtent tout le nécessaire.

2485 Dans une chambre à voûte claire, la prieure et son bon frère  
font venir Frêne et Galeran.

« Maintenant, rien ne peut plus vous retenir, Galeran, font-ils,  
ni clé ni prison, de retourner dans votre pays. II vous faut quitter  
Frêne qui chaque jour, pour vous, pousse tant de soupirs et endure  
tant de tourments que c’est merveille qu’elle soit encore en vie, tant  
nous la voyons endurer de maux. Elle ne pourra résister longtemps,  
si vous n’avez pas pitié d’elle.

— Cher maître, je la laisserai ici, avec vous, sous votre garde.  
Mais que le feu de l’enfer me brûle à l’heure même que je lui  
mentirai en rien ! Je ne vous le cacherai pas davantage : je veux  
l’avoir pour femme, car je me suis engagé envers elle, c’est la vérité.  
Qu’elle ne souffre pas à cause de moi car, si je vis et parviens à  
recevoir ma terre pacifiquement, je reviendrai la chercher ici-même,  
je la ferai dame et comtesse, fût-ce au déplaisir de l’abbesse et aussi  
de tous mes amis. C’est la promesse que je lui fais et que je lui ai  
faite . Et si je lui envoie un messager,

Priveement le faictes sage  
De parler a ly, ce vous proy.

Ja ne s’esmoit que fille a roy,

Tant soit riche ne belle en face,

En lieu de li m’espouse face.

Si lui faictes hounour et feste.

De son avoir et de sa teste  
Se pourroit povrement fier,

Ce vous puiz je bien affier,

Qui li feroit ennuy ne honte. »

Liez et joyeux sont de ce conte  
Cil et la prieure sa seur.

Si lié en a chascum son cuer  
Qu’il en pleurent de joye fine.

« A m’antein l’abbaesse Ermine  
Ne soit ja ce conseil sceiiz,

Que nous n’en soions deceùz,

Fait il, ce vous requier je bien. »

Cil dient : « N’en doubtez de rien ;  
Nous nous lairïons ainçoys pendre  
Qu’autrui le feïssons entendre. »  
Atant firent leur parlement.  
Galeren a priveement  
Fresne d’une part acostee,

Si l’a doulcement confortee  
Que ne s’esmait de riens qu’elle oye.  
Puis la baise et des braz li loye  
Le coul et doulcement li lasse ;

Le nez et la bouche et la face  
Li va baisant, et forment pleure.

La grant amour qui leur court seure  
Les tient ensemble longue piece.  
Nulle chose qui tant leur siece  
N’est a leur gré fors estre ensemble.  
A tant leur maistre les dessemble,  
Qui crient que trop n’aient targié.

2516

2520

2524

2528

2532

2536

2540

2544

informez-le de lui parler en tête-à-tête, je vous en prie. Qu’elle ne  
craigne jamais que j’épouse à sa place une fille de roi, si riche et si  
belle qu’elle soit ! Aussi entourez-la d’honneur et de joie. Je puis  
vous le certifier : il pourrait être inquiet pour ses biens et pour sa vie,  
celui qui lui causerait de la peine et de la honte. » ,1

2524 Ces paroles remplissent de joie Lohier et sa soeur la prieure  
qui en ont chacun le coeur si heureux qu’ils en pleurent d’un excès  
de joie.

« Que ma tante l’abbesse Hermine, reprend Galeran, n’ait  
jamais connaissance de ce projet de peur que nous n’en soyons trahis,  
je vous en supplie !

— Ne craignez rien, répondent-ils : nous nous laisserions  
pendre plutôt que de le révéler à autrui. »

2535 Ainsi s’achève leur entretien. Galeran, discrètement, a pris  
Frêne à part et l’a tendrement réconfortée pour qu’elle ne s’inquiète  
de rien qu’elle entende. Puis il l’embrasse et lui entoure le cou de ses  
bras et tendrement l’enlace ; il lui embrasse le nez, la bouche, le  
visage, et il pleure à chaudes larmes. Le grand amour qui fond sur  
eux les retient ensemble longuement. De leurs plaisirs, il n’en est  
aucun qui leur convienne autant que d’être ensemble. Alors leur  
maître les sépare : il redoute qu’ils n’aient que trop tardé.

Au departir et au congié  
Plurent et font un duel trop fort,

Qu’avoir ne cuident mes confort 2552

Que il se puissent reveoir.

Ces deux a bien en son pouoir  
Amours, et bien les a guettiez.

Au chappelain en prent pitiez 2556

Quant veuz les a deppartir.

Au dessevrer sont vray martir,

Tant y seufffent, tant mal et peine.

Le maistre tous deux les enmeine 2560

Davant sa dame et davant Bruns,

Qu’il sont ausques mat et embruns ;

Mais ne pourquant bien se confortent,

Par dire contes se depportent; 2564

S’ont souppé ausques par loisir,

Puis vont repouser et gesir  
Jusques au matin, au cler jour,

Qu’il sont yssu de Biausejour. 2568

Et Galeren a congié pris  
Comme affaictié et bien apris  
A l’abbaesse et a Frenein.

N’y a prestre n’y a nonnein 2572

Que au partir pleurer ne voye.

Mais Fresne moult pou le convoye  
Qui de l’estrange gent se doubte.

Aprés le congié sieust la rote 2576

Galeren, et a tant se part;

Et l’abbaesse d’autre part

Et les nonnains qui s’en retoument

Ou service faire s’atoument, 2580

Que Dieux mette en paradis l’ame  
D’Alibren et de Ydein sa femme.

Le grant ennuy et le contraire

Ne vous pourroit bouche retraire 2584

Que Fresne nuyt et jour demeine ;

Au moment du départ et des adieux, ils pleurent et s’affligent à  
fendre l’âme, car ils ne croient pas avoir jamais le réconfort de  
pouvoir se revoir. Ces deux-là sont entièrement au pouvoir d’Amour  
qui les a bien pris au piège. Le chapelain est rempli de pitié quand  
il les a vus se quitter. Quand.ils se séparent, ce sont de vrais martyrs,  
tant ils soufffent de maux et de peines. Le maître les emmène tous  
deux devant sa dame et devant Brun, la mine défaite et la tête basse ;  
mais néanmoins ils trouvent du réconfort à se divertir en racontánt  
des histoires. Puis, après avoir soupé tout à leur aise, ils vont se  
reposer et dormir jusqu’au matin où, au lever du jour, ils ont quitté  
Beauséjour.

2569 Galeran, en garçon poli et bien élevé, a pris congé de  
l’abbesse et de Frêne. II n’est prêtre ni religieuse qu’il ne voie pleurer  
à son départ. Mais Frêne l’accompagne très peu de temps : elle  
redoute les étrangers. Après avoir pris congé, Galeran suit la troupe  
et s’en va, tandis que l’abbesse et les religieuses s’en retournent et se  
préparent à célébrer l’office pour que Dieu mette au paradis l’âme  
d’Alibran et d’Ydain sa femme.

2583 Impossible de vous décrire le grand chagrin et la détresse qui  
accablent Frêne jour et nuit,

Qui du sien cuer Fresne en conforte : 2592

Car Galeren son cueur enmaine,

Qui le corps menast voulentiers.

Dont ne demeure mie entiers 2588

Le corps puis que son cuer ne garde ?

Si fait, qui raison y esgarde :

Voirs est que Galeren l’en porte,

Fresne a le cuer de son amy.

N’a pouoir en soy que demy  
Galeren, qui son cuer n’a mie,

Car il a changé a s’amie, 2596

Qu’elle a son cuer et li le sien.

Dont ne perdent leurs deux corps rien,

Car si Fresne a le cuer celi

Et il le Fresne, un font endui. 2600

Puis que li cuer font doncques un  
Entiers est le corps de chascun,

Qu’il y est tout et celle toute.

Entiers sont il, n’est mie doubte, 2604

Quant un seul cuer a deux corps sert.

La pucelle a plourer s’aert,

Qui en une chambre s’en entre ;

Tant dolent a le cuer du ventre 2608

Que sus les piez ne puet ester,

Ains se commence a dementer.

Si s’est sus une forme assise.

« Ha, Galeren, or suis je prise, 2612

Fait elle, biaux doulx chiers amys !

Aprimés est mes ennemys,

Li dieu d’amours qui me guerroie.

Trop est irez, trop se desroye 2616

Vers moy, et trop cruel le sens.

Dieux ! pourquoy n’is je de mon sens  
Quant Galeren ceans ne voy ?

Je ne le sieu ne ne convoy, 2620

Ne je ne parole a li mie.

car Galeran emmène son coeur, et il aurait volontiers emmené son  
corps. Est-ce que le corps ne garde pas son intégrité du moment qu’il  
n’a plus son coeur ? Si, à bien raisonner. La vérité est que Galeran  
qui emporte son coeur, console Frêne en lui laissant le sien. Elle a le  
cceur de son ami, qui n’est maître que d’une moitié de lui-même  
puisqu’il n’a plus son coeur, car il a fait un échange avec son amie :  
elle a son coeur et lui le sien. Par conséquent, leurs deux corps ne  
perdent rien, car si Frêne a le coeur de Galeran et lui celui de Frêne,  
les deux ne font qu’un. Du moment que leurs cceurs ne font qu’un,  
le corps de chacun garde son intégrité : chacun d’eux forme un tout  
complet. Aucun doute qu’ils ne soient entiers, puisqu’un seul cceur  
sert à deux corps.

2606 La jeune fille entre dans une chambre et se met à pleurer, le  
coeur si affligé qu’elle ne peut rester debout, et elle commence à se  
lamenter, assise sur un banc :

« Ah ! Galeran, fait-elle, me voici captive, mon très doux,  
mon très cher ami. Mon ennemi est tout près, le dieu d’amour qui me  
fait la guerre : plein de fureur, il se déchaîne contre moi et je me  
ressens de sa férocité. Dieu, pourquoi est-ce que je ne perds pas la  
raison, puisque je ne vois plus Galeran en ces lieux ? Je ne le suis ni  
ne l’escorte, je ne peux lui dire un seul mot.

Comment, sote, es tu mes s’amie ?  
Vouldras le tu donc mes amer ?

Cy a trop dur mot et amer,

Quant j’ay demandé tel oultrage.

Je suis de la demande sage,

Respondre y puis comme certeine  
Mon cuer a li amer m’ameine  
Et veulst bien que s’amie soye,

II le veulst voir, si je dysoie  
Qu’avoir n’y voulsist son assens.

Si vueil je amer contre mon sens.

Contre mon sens ? Quelle l’ay dite ?

Suiz je plus vieus et plus despite  
Se j’aign Galeren de Bretaigne ?

Je cuidoye, si Dieux me praigne,

Que tenue en fusse plus chiere.

Dieux ! pour son corps et pour sa chiere,  
Pour sa biauté, pour sa valleur,

Suiz je cheiie en grant douleur !

Cheiie ? S’il t’a fait cheoir  
Ne te peut pour ce mescheoir,

Car souffrir d’Amours la mesaise  
Et la douleur, pour qu’elle plaise,

N’est mescheance, mais deduiz.

Pour li veult estre mes cuers duiz  
A travail endurer et paine.

Cil qui le mal d’Amours ne paine,

Qui tent tousjours a son vouloir,

S’il avant ne le fait douloir  
Ne scet qu’est deduit ne que joye ;

Car nulz n’ayme ne ne conjoye  
Chose, se l’en chier ne l’achate.

Donc vueil je bien qu’Amours me bate,  
Pour mieulx congnoistre joye aprés.  
Lasse ! de ses couz suis je pres,

Mais de ses biens suis je esloignee.

2624

2628

2632

2636

2640

2644

2648

2652

2656

Comment, grande sotte, es-tu encore son amie ? Voudras-tu donc  
l’aimer désormais ? Quels mots terribles et douloureux, puisque j’ai  
posé une question si injurieuse ! Comme je connais la question, je  
puis y répondre en toute certitude : mon cceur me pousse à l’aimer  
et il désire que je sois son amie ; oui, il le désire, même si je disais  
qu’il voudrait refuser son accord. Je veux aimer contre ma raison.  
Contre ma raison ? Qu’ai-je dit là ? Suis-je plus abjecte et plus  
méprisable si j’aime Galeran de Bretagne ? Je m’imaginais, que Dieu  
me prenne ! qu’on m’en estimerait davantage. Mon Dieu, pour son  
corps et son visage, pom sa beauté et sa valem, dans quel abîme de  
doulem je suis tombée ! Tombée ? S’il t’a fait tomber, cela ne saurait  
être im malhem pom toi, car de souffrir les tourments et les douleurs  
d’Amour pourvu qu’on l’accepte, ce n’est pas un malheur, mais une  
joie. Pom lui mon cceur veut être préparé à endurer tourment et  
peine. Quand on n’est pas tourmenté par le mal d’Amour qui tend  
toujoms à faire sa volonté, et si on n’en souffre pas d’abord, on ne  
sait pas ce que sont le bonheur et la joie. Car personne ne connaît  
l’amour ni la jouissance, si on ne le paie très cher. C’est pourquoi  
j’accepte qu’Amour me batte pom mieux connaître la joie après.  
Hélas ! me voici près de ses coups mais loin de ses bienfaits.

Bien m’est ma douleur aloignee  
Quant Galeren ainsi m’esloigne.

Lasse ! or ay je de ce besoigne  
Dont je seul avoir grant planté :

My oeil seulent la voulenté  
De mon cuer pestre et assouvir,

Or ne le puent mes servir,

Ne ne sçavent a quoy aerdre,

Puis qu’on leur fait leur proye perdre.  
Qu’ay je affaire de leur servise ?

Or ay parlé com mal aprise,

Car de tant com Galeren virent  
Voulentiers et bien me servirent,

Et serviront a leur pouoir  
Tant com il le pourront veoir.

Et de tant m’est il bien cheii,

Qu’en ce pourchaz qu’ilz ont eii  
Se deduit mon cuer et remire.

A li me sache Amours et tire,  
Qu’endeux nous joint et met ensemble.  
Nul departir ne me dessemble,

Car esloigner n’esloigne mie  
Amy vray de loyal amye. »

Tout ainsi chascun jour par rente  
Se plaint la pucelle et demente,

Et deul demeine amer et fort ;

Ne prise chastoy ne confort  
Que son parrein Lohier li face.

Et Galeren toust se pourchasse,

Qui venuz est en sa contree.

Au recevoir et a l’entree

Li font ses hommes grant hounour,

Si com l’en doit faire a seigneur.

Touz l’ounourent et baz et hault,

Aprés li loent qu’il s’en aut  
Oultre mer au roy d’Angleterre,

2660

2664

2668

2672

2676

2680

2684

2688

2692

Ma douleur s’est bien accrue puisque Galeran s’éloigne ainsi de moi.  
Maintenant je manque de ce que j’ai l’habitude d’avoir à profusion ;  
mes yeux qui ont l’habitude de satisfaire et d’assouvir les désirs de  
mon cceur, ne peuvent plus le servir, ni ne savent à quoi s’attacher,  
puisqu’on les prive de leur proie. Qu’ai-je à faire de leur service 1;  
J’ai parlé comme une malapprise, car s’ils me servirent avec zèle et  
dévouement tant qu’ils virent Galèran, ils me serviront de leur mieux  
dès qu’ils pourront le voir. J’ai eu beaucoup de chance puisque cette  
poursuite qu’ils ont menée, mon coeur prend plaisir à se la remémo-  
rer. Amour m’entraîne et me tire vers lui, il nous réunit et nous lie  
tous les deux. Aucune séparation ne me détache de lui, car l’éloigne-  
ment n’éloigne pas le véritable ami de sa loyale amie. »

2681 C’est ainsi que chaque jour, régulièrement, la jeune fille se  
plaint et se désole, et qu’elle mène un deuil très douloureux, sans  
accorder aucun prix aux leçons et aux consolations de son parrain  
Lohier.

2686 Quant à Galeran, à marches forcées, il est arrivé dans son  
pays. Lors d’une entrée solennelle, ses hommes le reçoivent avec les  
grands honneurs qu’on doit rendre à son seigneur. Tous l’honorent,  
des plus humbles aux plus grands. Hs lui conseillent ensuite d’aller  
outre-mer chez le roi d’Angleterre

Pour ses fiez et ses droiz requerre,

Aprés en Bretaigne retourt,

Et puis se pourvoie et atourt 2696

Pour estre chevalier nouvel.

Galeren ne pensa puis d’el.

En son pays plus ne sejourne,

Ainçoys se pourvoit et atoume 2700

Ne il n’a guaires arresté.

Chevaliers enmaine a planté,

A la mer vient et oultre passe ;

Aprés s’efforce tant et lasse 2704

Qu’a Londres vient a bon conroy.

La treve son cousin le roy  
Qui li fait feste et belle chiere ;

En boys le meine et en riviere, 2708

Et deux moys le tient avé ly,

Tant qu’il n’a ja a court cely  
Qui ne le tiengne a moult courtoys.

A merveille l’amoit li roys ; 2712

Sil fait servir et hounourer ;

Tant le veult faire demourer  
Avec li qu’il soit chevalier ;

Mais celi qu’Amours fait veillier 2716

N’encores ne s’est encusé,

L’a contredit et refusé  
Et le roy de l’ouneur mercie.

Un jour vient a li, si li prie, 2720

Com bien parlans et come sages,

Que il reçoyve ses homages.

Li roys qui bien est conseilliez

Les reçoit et cil en est liez ; 2724

S’a prins congié de retoumer,

Et li roys li fait atourner  
Quanqu’il li fault et fait venir,

Quant plus ne le puet retenir ; 2728

Du sien li donne grant tresor,

pour demander ses fîefs et ses droits, puis de retourner en Bretagne  
pour se préparer à être fait chevalier. Galeran ne se préoccupa de rien  
d’autre. II ne séjouma pas davantage dans son pays, mais fit ses  
préparatifs sans beaucoup s’attarder. II emmena quantité de chevaliers  
et parvint à la mer qu’il traversa. Après bien des efforts et des peineS,  
il arriva à Londres en bel équipage et y trouva son cousin le roi qui  
lui réserva un accueil très chaleureux. II l’emmena chasser en bois et  
en rivière, et pendant deux mois le retint avec lui, si bien qu’il il’y  
eut à la cour personne qui ne le trouvât fort courtois. Le roi l’aimait  
extraordinairement, le faisant servir et honorer, et il voulait le garder  
à ses côtés jusqu’à ce qu’il fût chevalier. Mais celui à qui Amour ôte  
le sommeil, et qui ne s’est pas encore trahi, a décliné et refusé  
l’offfe, en remerciant le roi de cet honneur. Un jour, il vint le trouver  
et le pria avec éloquence et sagesse de recevoir ses hommages. Le roi  
qui était plein de discemement, les accepta pour la plus grande joie  
de Galeran qui demanda la permission de s’en retourner. Le roi fit  
préparer et apporter tout ce qui lui était nécessaire, du moment qu’il  
ne pouvait plus le retenir ; de ses biens il lui donna un grand trésor,

Robes, chevaux, argent et or,

Et despens pour fournir sa voye ;

Et tant le conduit et convoye  
Que Galeren entre en la mer,

Qui ne puet oblïer l’amer.

S’ont tant nagié et estrivé  
Qu’il sont a droit port arrivé ;

De la nef yssent, si s’en tournent ;

Nul lieu n’arrestent ne sejournent,  
Jusqu’il sont a Nantes venu.

Viel et jenne, blont et chenu  
Qui de li doivent tenir fiez,

Li sont allez requerre aux piez,

Et il leur rent lur fevetez.

Or est sire de sept citez

Et de cent chastiaux bons et fors.

Or n’a voisin qui ait effors  
Ne hardement vers li de guerre,

S’il ne veult perdre corps et terre.

Sires est Galeren sans faille,

Mais or li sourt une bataille  
D’Amours qui le presse et tourmente.

Si mise y a la nuyt s’entente  
Qu’entendre ne puet a dormir,  
Qu’Amours le fait plaindre et fremir,  
Toumer et retoumer sus couste.

« Dieux ! com traŷt Amours son hoste,  
Celi, fait il, qui bien le sert !

Biaux sire Dieux, comment dessert  
Mon corps vers Amours qu’i l’occie ?  
J’ay veii l’oste qui mercie  
Celui qui l’ouneure et qui l’ayme.

Se mon corps donc d’Amours se clayme,  
Nuls nel doit tenir a merveille :

Si je l’onneur, il me traveille ;

Si mon service rien ne prise,

2732

2736

2740

2744

2748

2752

2756

2760

2764

des vêtements, des chevaux, de l’argent et de l’or et de quoi subvenir  
aux besoins de son voyage.

2732 II escorta et accompagna jusqu’à la mer Galeran qui ne  
pouvait oubber l’amour. A force de ramer et de peiner, ils sonj  
arrivés à bon port ; ils débarquent et s’en retournent sans s’arrêter ni  
séjoumer nulle part jusqu’à leur arrivée à Nantes où vieux et jeunes,  
blonds et chenus, qui doivent être ses vassaux, sont allés s’agenouiller  
devant lui, et il leur rend leurs fiefs. Le voici seigneur de sept cités  
et de cent châteaux riches et solides, sans voisin qui ait la force et  
l’audace de lui faire la guerre, à moins de vouloir perdre sa vie et sa  
terre.

2749 Si Galeran est bel et bien seigneur, il est en butte à une  
bataille d’Amour qui l’oppresse et le tourmente. II en est si occupé  
la nuit qu’il ne peut arriver à dormir, car Amour le fait gémir et  
trembler, se toumer et retoumer sur sa couche.

« Mon Dieu, de quelle manière Amour trahit son hôte, celui-là  
même qui le sert bien ! Dieu, cher Seigneur, comment mon corps  
mérite-t-il qu’Amour le mette à mort ? J’ai vu des hôtes remercier  
ceux qui les honorent et les aimént. Si donc mon corps se plaint  
d’Amour, nul ne doit s’en émerveiller : si je l’honore, il me tourmen-  
te ; s’il dédaigne mon service,

Ne cuit que nul a sa devise  
Le puit servir n’a son vouloir.  
Loyaulté ne m’y puet valloir.

Loyaulté ? Certes trop me vant.

Ce me puet bien venir devant  
Qu’elle n’est en moy ne j’en li ;

Puis que j’entrelés et oubly  
Celle par qui je puis mourir,

Et qui bien me repuet guarir

Des grans douleurs qui m’ont seurpris.

Puis que j’ay o li congié pris,

Si loyauté en moy eiisse,

Avoir veiie la deiisse  
Au moins dix foiz ou quinze ou vint.  
Onc mes certes d’autruy n’avint  
Qu’i n’eiist cuer et voulenté  
De retourner a sa santé :

Ma santé est ce voirement ;

Si je n’y voys prochainement,  
Recevoir m’en couvient la mort.

Sa debonnaireté me mort,

Sa belle chiere et sa biauté.

S’en moy ne faulsist loyaulté  
Je trovasse Amour debonnaire,

Qu’elle veult trover leal paire  
Et un tout seul cuer en deux corps.

De ceste paire suis je hors,

Brisee l’ay et entamee ;

S’elle ayme et elle n’est amee,

Li gieu mau party en est siens.

Je h ay promis tous les biens,  
L’ouneur de moy et de ma terre :

Puis que je revins d’Angleterre,

Ne li envoyé mon message.

S’Amour me vent chier cest oultrage,  
Je cuit que pour mon bien le fait ;

2768

2772

2776

2780

2784

2788

2792

2796

2800

je ne pense pas que personne puisse le servir à son gré et à sa  
convenance. La loyauté ne me rapporte rien. La loyauté ? Assuré-  
ment, je me vante trop, car on peut me rétorquer qu’elle n’est pas en  
moi ni moi en elle, puisque je délaisse et oublie celle par qui je peux  
mourir et qui, en revanche, peut me guérir tout à fait des grandes,/  
douleurs qui m’ont assailli. Depuis que j’ai pris congé d’elle, si  
j’avais été loyal, j’aurais dû la voir au moins dix fois ou quinze ou  
vingt. Jamais en vérité il n’arriva à personne d’autre de ne pas désirer  
ni vouloir recouvrer la santé. Oui, il y va de ma santé : si je n’y vais  
d’ici peu, ma mort est inévitable. Sa noblesse me déchire, ainsi que  
son visage radieux et sa beauté. Si la loyauté ne m’avait pas fait  
défaut, Amour eût été généreux à mon égard, car il veut avoir affaire  
à un couple loyal, à un seul coeur pour deux corps. De ce couple, je  
me suis exclu : je l’ai brisé et rompu. Si elle aime sans être aimée,  
c’est un bien mauvais partage pour elle. Je lui ai promis tous les  
bonheurs, l’honneur de ma personne et de ma terre, et depuis mon  
retour d’Angleterre je ne lui ai pas envoyé de messager. Si Amour  
me fait payer cher cet outrage, je crois qu’il le fait pour mon bien ;

S’elle me bat pour mon meffait  
Je m’en vourray moult amender :

Sans nul noncier, sans nul mander,  
Vueil a li de moy present faire ;

Ne m’en voulrroye plus retraire.

Que le matin ne mueve au jour,

Pour chevauchier a Biausejour. »  
Moult s’esgressa, moult s’estourmy  
Galeren, qu’onques ne dormy  
La nuyt. Que que deiist grever,

Ses sergens fist au jour lever,

Pour les celles mectre et les frains.

II n’est mie des deerrains  
Monté sur le cheval courant;

De la cité se part errant  
Com cil qui het a sejourner ;

Ne veult meignee grant mener,

Mais qu’il.enmeine avec li Brun.

H a fait entendre a chascun  
Qu’il va veoir sa bonne antein,

Qu’il n’a veiie en jour lointain.

Cil dient qu’il fait que loyaux.

Un soumier qui porte joyaux,

Et or et argent en monnoyc,

Toile de lin, et draps de soye  
En fait mener, et tant espleçte  
De chevauchier la voie droite  
Qu’il est a Biausejour venuz.

A joie est leans receiiz  
Et festoiez, ce pouez croire.

Les nonnains et clerc et prouvoire  
Le conjoient et li font feste,

Et s’ante l’abbaesse honneste  
L’acole deux cent foiz et bese.

Fresne d’autre part est a aise  
Qui li jette ses braz au coul.

2804

2808

2812

2816

2820

2824

2828

2832

2836

s’il me frappe à cause de ma faute, je voudrai me corriger de mon  
mieux. Sans l’annoncer ni le faire savoir, je veux lui faire présent de  
ma personne, je ne voudrais plus différer de partir au lever du jour  
pour chevaucher jusqu’à Beauséjour. »

1

2809 Galeran s’est tant tourmenté et tant agité qu’il n’a pas dormi  
de toute la nuit. Au risque de les contrarier, il a fait lever à l’aube ses  
serviteurs pour mettre selles et freins. II n’est pas le dernier à monter  
son cheval rapide. II quitte promptement la cité en homme qui n’aime  
pas les retards. Loin de prendre une suite imposante, il n’emmène  
avec lui que Brun. II a fait entendre à chacun qu’il va rendre visite  
à sa bonne tante qu’il n’a pas vue depuis longtemps. Les gens  
approuvent sa loyauté. Avec un cheval chargé de joyaux, de  
monnaies d’or et d’argent, de toile de lin et de draps de soie, à  
marche forcée il chevauche tout droit jusqu’à Beauséjour où il est  
reçu et fêté avec allégresse, vous pouvez le croire. Religieux, clercs  
et prêtres sont tout à la joie de lui faire fête, et sa tante, l’honorable  
abbesse, le serre dans ses bras et l’embrasse à mainte et mainte  
reprise.

2836 Frêne, de son côté, est tout heureuse de lui jeter les bras  
autour du cou.

Cil qui n’a mie le sens foul  
Dou toutes et touz solacier,

Li reset bien le sien lassier,

Si la baise en my la face,

La costume estoit Ior a ce.

Moult a a tous grant feste faicte.

En surs de li s’est Fresne traicte  
Et cil de li si bellement  
Qu’encor n’y a decevement.  
Chascum conjoit, chascum aresne.

Li et Lohiers et belle Fresne,

La prieure et des nonnains siz  
Se sont en un prael assiz,

Mais que Galeren fu arriere,

Lez li Fresne, s’amie chiere,

Qui se demainte et plaint a li  
Du grant tourment et de l’ennuy  
Que pour s’amour endure et porte.  
Mais Galeren la resconforte,

Qui est aussi desconfortez,

« Belle, fait il, si vous portez  
N’endurez pour moy mal estouz,  
N’en resuì pas quicte pour vous,

Ne quicte n’en vueil estre mie.

S’en se doit douloir pour s’amie,  
Bien en faz ce qu’on doit tenir ;  
Amours m’a cy fait revenir  
Et pour vous me met en doubtance ;  
De tant aiez vraye esperance  
Que je vous tendray ma promesse :  
Je suis cuens, vous serez contesse,  
Onques n’en soiez en esmoy ;

Ainz que passé soient cinq moy,  
Vouldray pour vous chevalier estre ;  
Adonc serez par main de prestre  
Ma fame, et je vostre barons.

2840

2844

2848

2852

2856

2860

2864

2868

2872

Galeran, qui n’est pas assez fou pour cajoler tout le monde, sait bien  
en retour l’enlacer et l’embrasser sur le visage, comme c’était alors  
la coutume. II les a tous fêtés chaleureusement. Frêne s’est écartée de  
lui et lui d’elle avec tant de discrétion qu’ils ne se trahissent pas  
encore. II congratule chacun et à chacun il adresse la parole. Luí,  
Lohier, la belle Frêne, la prieure et six religieuses se sont assis dans  
un pré, à cela près que Galeran est resté en arrière, à côté de Frêne,  
sa chère amie qui se lamente et se plaint à lui des tourments et de  
l’inquiétude que, parce qu’elle l’aime, elle endure et supporte. Mais  
Galeran la réconforte, tout aussi désolé qu’elle :

2858 « Belle amie, fait-il, si vous supportez et endurez à cause de  
moi d’atroces douleurs, de mon côté, à cause de vous, je n’en suis  
pas épargné et je ne tiens pas à l’être. Si l’on doit souffrir pour son  
amie, j’en ai bien ma part. Amour me fait revenir ici et pour vous me  
remplit d’angoisse. Aussi ayez le ferme espoir que je tiendrai ma  
promesse envers vous : je suis comte, vous serez comtesse, n’en ayez  
plus aucune inquiétude. Avant cinq mois, je veux pour vous être fait  
chevalier. Alors vous serez par la main du prêtre ma femme, et moi  
votre mari.

Ce qu’il vous fault adonc arons,

Car avoir ne pouons loisir.

D’estre ensemble a nostre plaisir. »  
Ainsi conforte la pucelle,

Et puis Lohier son maistre apele,

Si lui dist : « Maistre, entendez ça.  
Noustre affaire savez pieça.

J’ay ceans joyaulx a planté  
Dont Fresne avra sa voulenté,

Toile et deniers, et draz de soie ;

Je ne vueil, maistre, ou que je soye  
Que riens li faille ne souffreigne ;  
N’a ceans ne la hors compaigne,  
Estrange dame, ne seigneur,

En qui n’en emploit par hounour  
Et mecte tout a abandon,

Envers ceulx qui vauldront le don :  
Ce li vueil je moult bien apprendre,  
Car ja tant n’en savra despendre  
Com elle en avra plus assez.  
Recevez les, et si pensez  
Du bien garder com a son oez. »

Le bon Lohier h respont lues :

« Grant mercy de Dieu et de ly.  
Nulle rien plus ne m’embelli  
Que vostre voulenté a faire.

- Fresne, fait il, n’aiez contraire  
Puis que vous avez mon pouoir.  
Souvent vous revenrai veoir,

Ne vous allez ja dementant. »

Levé sont du prael a tant,

Si vont laver et puis mengier.

Servi sont bien et sans dangier,

Puis vont gesir, et au cler jour  
Se departent de Biausejour.

Le grant duel ne le grant martire

2876

2880

2884

2888

2892

2896

2900

2904

2908

Ce qui vous manque, vous l’aurez alors, car nous n’avons pas la  
possibilité d’être ensemble à notre gré. »

2877 Ainsi console-t-il la jeune fille, puis il appelle son maître  
Lohier et lui dit : ,j

« Maître, écoutez-moi. Vous connaissez nos sentiments depuis  
longtemps. J’ai ici des joyaux à profusion dont Frêne disposera à sa  
guise, ainsi que de la toile, des deniers, des tissus de soie. Je veux,  
maître, que, où que je sois, rien ne lui manque ni ne lui fasse défaut.  
n n’y a ici ou ailleurs amie, dame étrangère ou seigneur, à qui elle  
ne puisse, pour les honorer, distribuer et prodiguer tous ces biens,  
quand ils le mériteront. Je veux qu’elle en soit bien persuadée, car  
elle ne saura jamais en dépenser assez pour ne pas en avoir bien  
davantage. Recevez ces richesses et prenez soin de les bien garder  
pour son usage. »

2896. Le bon Lohier répondit aussitôt :

« Grand merci au nom de Dieu et d’elle-même ! Rien ne peut  
m’être plus agréable que de faire votre volonté.

— Frêne, dit Galeran, ne vous tourmentez plus, puisque vous  
disposez de ma puissance. Je reviendrai souvent vous voir, ne  
continuez plus à vous lamenter. »

Alors ils ont quitté le pré pour aller se laver et manger. On les  
servit bien et abondamment. Ils allèrent ensuite se coucher et, au  
point du jour, ils quittèrent Beauséjour. Je ne veux pas vous raconter  
par le détail

Ne vous vueil recorder ne dire,

Que Galeren et Fresne mainent.  
Galeren et Brun tant se peinent  
Qu’ilz sont a Nantes retoumé.

Amours a si mal atourné  
Galeren, qu’il ne puet durer  
N’en son pays plus demourer ;

Ne le tint besoing ne sejour  
Que souvent n’aille a Biausejour ;  
De chevauchier la ne li poise,

Car trop Ii est tart qu’il y voise ;  
Tout adez y vouldroit aller,

Mais trop redoubte mau parler.

Et non pourquant l’en en parolle  
Tant que I’en en tient Fresne a folle,  
Et en a blasme et villennie.

« Li cuens Galeren l’a honnie »,

Fait li uns. - « E1 l’a plus honny,  
Fait li autres, ce vous pmet cy,

Qu’il est cuens et sire de terre,

Si ne veult mes yssir de serre,

Ne de delez Fresne lever.

Ce puet nostre pai's grever  
Et ses parens et ses amys,

Quant il a si tout son cuer mis  
En une garce povre estrange. »

Ainsi honnit, ainsi ledenge  
Chascun qui de Fresne parole.  
Galeren en est a escolle,

Si Ten chastie Bmn souvent,

Qui sa parolle en jecte au vent,

Car sil de neant ne la prise.

Son chastiement plus l’atise,

Et si l’em plaist plus Biausejour,

Car la bele y est a sejour  
Qui les autres vaint de biauté,

2912

2916

2920

2924

2928

2932

2936

2940

2944

la grande affliction et le douloureux martyre de Frêne et de Galeran.

2912 Galeran et Brun se hâtent tant qu’ils sont de retour à Nantes.  
Amour a tellement malmené Galeran qu’il ne peut plus supporter de  
rester dans son pays. Rien, ni travail ni loisir, ne le retiennent d’allef  
souvent à Beauséjour. II ne lui pèse pas de chevaucher jusque-là, car  
il lui tarde d’y aller ; il voudrait y aller sans cesse, mais il craint  
beaucoup les médisances. Ce qui n’empêche pas qu’on en parle ta'nt  
et si bien qu’on traite Frêne de folle et qu’on la blâme et la critique.

« Le comte Galeran l’a déshonorée, dit l’un.

— Elle l’a encore plus déshonoré, fait l’autre, et je vous le  
prouve : il est comte et seigneur du pays, et pourtant il ne veut plus  
sortir de sa prison ni s’éloigner de Frêne ; ce qui peut nuire à notre  
pays, à ses parents et à ses amis, puisqu’il a livré son cceur à une  
garce pauvre et étrangère. »

2936 Tels sont les outrages et les injures que chacun profère contre  
Frêne. Galeran est redevenu un écolier que Brun réprimande souvent,  
mais il perd son temps, car Galeran n’en tient aucun compte. Ses  
réprimandes ne font que l’aiguillonner, et Beauséjour lui plaît encore  
davantage, car c’est la demeure de la belle qui surpasse les autres en  
beauté

Aussi com un cler jour d’esté  
Vaint d’iver tout le plus oscur.

Galeren cuide estre asseiir, 2948

Un jour qu’il est avec s’amie ;

Mais par une langue ennemie  
Est deceiiz, et il et elle.

Si les encuse une pucelle. 2952

Dit l’a a sa dame en appert  
Que Galeren son nepveu pert,

Et tous ses amys l’ont perdu ;

Car en Fresne a tout despendu 2956

Et cuer et corps par li hanter ;

Si n’en puet l’en nul bien chanter. -

Si est honis qui terre tient

Qui soignant haulte ne maintient ; 2960

Puis que ce vient a ce vouloir  
L’en doit choisii qui puet vaïloir.

Cesti ne veult nulli veoir :

Quant il puet lez Fresne seoir, 2964

Bien cuide avoir conquis Damas.

- « Est or voir ce que tu dit m’as ? »

Fait celle. - « Ouil », dit la baasse.

2968

Plus de cent foiz s’apelle lasse  
L’abbaesse qui oit ce dire ;

Du grant duel qu’ell’ a et de l’ire  
Li commence le viz a teindre ;

2972

A regreter prent et a plaindre  
Galeren, son nepveu, de cuer.

« Ha ! quens Alibran, Yde seur,

2976

Ne cuiday que vous eiissiez  
Enfant dont vous ne deussiez  
Avoir hounour, et vous et ly.

Mais or a cy honte et ennuy,

Si Galeren bien ne se prueve  
Qui estre avec les bons ne rueve ; 2980

Ainz est d’une garce souzprins.

227

t autant qu’un lumineux jour d’été éclipse le jour d’hiver le plus

sombre.

2948 Galeran se croit en sécurité, tandis qu’il est avec son amie ;  
mais une langue ennemie les trahit, elle et lui. Une jeune fille les/  
dénonce et dit carrément à sa dame qu’elle perd son neveu, et que  
tous ses amis l’ont perdu, car il s’est livré tout entier à Frêne, corps  
et âme, en la fréquentant, en sorte que de lui on ne peut rien dire de  
bien. Honni est le seigneur qui n’entretìent pas une maîtresse de haut  
rang ! Du moment qu’on en a le désir, on doit la choisir de grand  
prix. Mais lui ne veut voir personne : puisqu’il peut s’asseoir auprès  
j de Frêne, il s’imagine avoir conquis Damas.

j « Est-ce bien la vérité que tu m’as dite ? demande l’abbesse.

' — Oui », répond la servante.

. 2968 L’abbesse, plus de cent fois, se traite de malheureuse quand

j elle entend ces propos. Sous le coup de l’affliction et de la colère,

j son visage commence à blémir. Elle se met à regretter et à déplorer

j de tout son cceur la conduite de son neveu Galeran.

« Ah ! Comte Alibran, Ydain ma sceur, je ne pensais pas que  
vous auriez un enfant dont vous ne devriez pas être fiers l’un et  
l’autre. Mais quelle honte et quel ennui si Galeran, loin de manifester  
sa valeur, ne cherche pas à fréquenter les hommes de qualité, mais  
se laisse séduire par une garce !

I

?

Lasse ! il deiist monter en pris,

Hanter haulx hommes, roys et contes.  
Lasse ! com est villain cil contes !

Or sera m’onneur amenrie,

S’une garce que j’ay nourrie  
Le fait de s’onneur tresbuchier.

Je li feroie ainçoys sacher  
Les mamelles de la poitrine,

Comment que soie sa marrine,

Qu’a tousjours mes ne l’en toumasse ! »  
A tant se Iieve et avant passe,

Et fait Galeren appeller.

Elle ne li veulst rien celer  
Lorsqu’il vient, ainz li prent a dire :

« Galeren, nies, or estez sire,

Or voy que vous y gaaigniez.

Si vous estïez rooigniez  
Et renduz, plus seriez richez ;

Car ceans a moult doulces miches,

Si n’est pas bon le retoumer,

Car moult y a biau sejoumer ;

Pour ce a non ce lieu Biausejour.

Bien dut Bretaigne amer le jour  
Que vous venistes en aage.

Je n’ay garde de voustre oultrage ;  
Nourry vous ay, si suiz vostre ante,

Si vous diray comme dolente  
Mon vouloir et ce que je pens :

En vous n’avez guaires de sens,

Qui amez une garce folle ;

S’estes revenuz a l’escolle,

Qui a hault homme est a contraire,

Quant ne met peine a s’en retraire.

Ne vous blamasse pas, par m’ame,  
S’amissiez une haulte dame. »

Galeren ne scet que respondre,

2984

2988

2992

2996

3000

3004

3008

3012

3016

Hélas ! il aurait dû gagner en valeur, fréquenter les hommes de haut  
rang, les rois et les comtes. Hélas ! quelle vilaine histoire ! Mon  
honneur en sera entaché si une garce que j’ai élevée le fait déchoir  
de son honneur. Je lui ferais arracher les seins de la poitrine bien que  
je sois sa marraine, plutôt que de ne pas l’éloigner de lui à tout  
jamais. »

2992. Elle se leva alors, avança et fit appeler Galeran. Sans rien'  
vouloir lui cacher lorsqu’il arriva, elle commença à lui dire :

« Galeran, mon neveu, vous voici seigneur, et je vois ce que  
vous y gagnez. Si vous étiez tonsuré ou moine, vous seriez plus  
riche, car ici même il y a beaucoup de pains savoureux, et il ne fait  
pas bon en repartir, car le séjour y est des plus beaux ; aussi appelle-  
t-on ce lieu Beauséjour. La Bretagne aurait dû se réjouir du jour de  
votre majorité. Je n’ai pas peur de vos insultes : je vous ai élevé et  
je suis votre tante ; c’est pour quoi je vous dirai ce que je veux et ce  
que je pense : vous n’êtes guère raisonnable d’aimer une folle garce ;  
vous voici redevenu écolier, ce qui ne convient pas à un homme de  
haut rang s’il ne s’évertue pas à en sortir. Je ne vous blâmerai pas,  
sur mon âme, si vous aimiez une dame de haut rang. »  
3017 Galeran ne sait que répondre,

I

f

Ne scet ou il se voist repondre ;

Li villain mot l’ont si attaint  
Que de honte en a le vis taint.

Oultre s’en va, rien ne respont,

N’a si desconfit en ce mont.

N’a duel fors que de la pucelle.

Un sien varlet a li appelle,

Commande li les selles mectre ;

Cil et autres qui entremettre  
S’en durent, les ont mises lors ;

Biaux hernoyz bien tenans et fors  
A dessus le cheval au Bret;

Oncques en l’estrief pié ne met,

Ainz sault es archons, si s’en tourne ;  
Sa maigniee apres li s’atoume,  
Chevallier, varlet et sergeant,

A chevauchier aprés errant;

S’ont tant et nuyt et jour allé  
Qu’ilz sont a Nantes hostellé.

La veulst Galeren sejourner,

A qui Bruns ne puet destourner  
L’amour dont il est tant pensiz.

En cinq sepmaines ou en six  
Ne veult Galeren chevauchier,  
Comme cil qui ne s’a riens chier,  
Ainz se veult chascum jour occire.  
Bruns une chose li desire  
A enorter, si li a dit :

« Sire, sachiez que l’on m’a dit  
De vous adés en ceste terre »,

Fait cil, quì cuide acheson querre  
Dont h pouŷst s’amour embler,

« D’ore en avant vous puet sembler  
Que vous avez sens et aage  
D’eschever folie et oultrage ;

Ne vous ne veez par raison

3020

3024

3028 ì

3032

3036

3040

3044 |

I

3048

3052

il ne sait où aller se cacher ; ces paroles injurieuses l’ont tant blessé  
que de honte son visage blêmit. II quitte le lieu sans répondre. II  
n’est personne d’aussi accablé dans ce monde. Mais c’est pour la  
jeune fîlle qu’il s’affbge. II appelle un de ses serviteurs et lui  
commande de mettre les selles ; celui-ci l’exécute, avec d’autres dont  
c’était la charge. De beaux harnais robustes et solides équipent le  
cheval du Breton qui, sans mettre le pied à l’étrier, saute dans les  
arçons et s’en va. Son escorte de chevaliers, d’écuyers et de sergents  
se prépare à le suivre rapidement. A force de chevaucher nuit et jour,  
les voici installés à Nantes.

3037 C’est là que veut séjoumer Galeran que Bmn n’arrive pas à  
détoumer de l’amour qui l’occupe tout entier. Pendant cinq à six  
semaines, Galeran refusa de monter à cheval, en homme dégoûté de  
tout, mais chaque jour il ne pensait qu’à se tuer. Bmn, désireux de  
lui donner un conseil, lui dit :

« Seigneur, sachez ce qu’on n’a cessé de me dire à votre sujet  
en ce pays, fait celui qui cherche un prétexte pour l’arracher à son  
amour. Dorénavant vous pouvez considérer que vous avez la sagesse  
et l’âge d’éviter folie et excès, et vous ne jugez pas normal

Que par sejoumer en maison  
Puist a grant fruit hault hom venir ;

Ne vous devez mais maintenir 3056

Comme enfantis ne comme nices.

Yssiez hors et rompez les lices,

Aprenez gens a bien veoir ;

Comme haulx homs de grant pouoir 3060

Soiez largez et baulx et liez.

Certes maulvés blasme acueillez,

Trop mate avez adez la chiere.

Par Dieu n’avez mie trop chiere 3064

Celle qu’on dit que vous amez.

Si de s’amour vous reclamez,

Je vous en conjur et le vueil

Que vous haulssiez en apper l’ueil 3068

Et faictes biau semblant et lié,

Si qu’on vous truit appareillé  
Pour joye maintenir et feste :

Certes plus est vieux qu’autre beste 3072

Qui bien ayme et qui ne s’envoise.

Dores en avant voir me poise  
Quant chevalier n’estes noviaus.

Faictes mander dix damoiseaux, 3076

Fieus a haulx hommes de vo terre ;

Si les menez pour armez querre  
A court ou de conte ou de roy,

Et allez a si hault conroy 3080

Qu’on en parle jusque outre mer.

Haulx homs joyeux qui veult amer  
Se doit atoumer a proesce

N’eschever hounour ne largesce, 3084

Qu’assez pouez partout donner.

Faictes tost vostre erre atoumer  
Pour mouvoir en ceste sepmaine. »

Galeren, qui Amours demeine, 3088

S’aparçoit que il oit bien dire,  
qu’un homme de haut rang puisse gagner beaucoup à rester chez lui.  
Vous ne devez plus vous conduire comme un gamin et comme un  
demeuré. Sortez, libérez-vous, apprenez aux gens à vous connaître ;  
en homme de haut rang et de grande puissance, soyez généreux,  
joyeux et enjoué. Assurément, vous vous attirez d’acerbes critiques,-:  
vous avez toujours un visage lugubre. Par Dieu, vous ne tenez pas  
beaucoup à celle qu’on dit que vous aimez. Si vous prétendez  
l’aimer, je vous en conjure et je le veux : ayez le regard assuré et  
faites belle et joyeuse mine en sorte qu’on vous trouve prêt à  
entretenir une ambiance de joie et de fête. Oui, on est plus vil qu’une  
bête quand on aime bien sans être joyeux. Dès maintenant, il me  
déplaît vraiment que vous ne soyez pas encore chevalier. Faites quérir  
dix jeunes gens qui soient fils de hauts personnages de votre terre, et  
emmenez-les pour être armés chevaliers à la cour d’un comte ou d’un  
roi, et allez-y en si bel équipage qu’on en parle jusque outre-mer.  
Quand un homme de haut rang et d’humeur allègre se targue d’aimer,  
il se doit de se préparer à la prouesse sans négliger l’honneur et la  
générosité : vous pouvez beaucoup donner en tous lieux. Faites vite  
préparer votre voyage pour partir cette semaine. »

3088 Galeran, qu’Amour tourmente, reconnaît la justesse de ces  
conseils :

Qui dore en avant est le pire  
Qui vive et du peieur eur,

S’il n’a de li conseil metìr.

Or se voulra mieux contenir,

Or veult chevalier devenir,

Car son cuer li loe et conseille.

Sa voie toume et appareille.

Pour plus haster assez sa voie  
Partout ses messaiges envoye ;

Si fait venir varlez de priz  
Que il a en sa terre pris,

Gentilz hommes sains et hetiez :  
Jusqu’a dix moult bien affaitiez  
Avec li yront pour s’ounour  
A la court d’aucun grant seigneur,  
Pour chevahers estre avec li.

Mais il sera troublez d’ennuy  
S’il n’a enquis ainçoys nouvelle  
De Fresne, s’amie la belle,

Qui pour li soustient mainte honte.  
Yneslement un varlet monte  
Qui emporte ses lettres closes,

Ou il a mises maintes choses  
Et meintes privetés d’amours.

Puis li commande que ja jours  
En ht n’en hostel nel souzpreigne,  
Tant qu’il soit a rive en Bretaigne  
Venuz et ait fait son message.

Ainsi a fait Galeren sage  
Le varlet, et cil lors s’en tourne.

Jour et nuyt d’errer pou sejoume  
Jusqu’il vient a l’obedience,

Tout a droit point que l’en commence  
La messe, et que chascum l’escoute.  
Le messagier n’est mie en doubte  
Qu’il ne face bien ce qu’il trace ;

3092

3096

3100

3104

3108

3112

3116

3120

3124

désormais il sera le pire des hommes et le plus malchanceux s’il ne  
prend pas à son sujet une sage décision. Maintenant il veut mieux se  
conduire ; maintenant il veut devenir chevalier, car son coeur l’y  
invite et exhorte. II prépare avec soin son voyage et, pour le hâter  
encore plus, il dépêche partout ses messagers ; il fait venir des jeunes  
gens de valeur qu’il a recrutés sur ses terres, des gentilshommes bien  
portants et vigoureux. Jusqu’à dix, fort bien faits, l’accompagneront  
pour l’honorer à la cour d’un grand Seigneur afin d’être armés  
chevaliers avec lui. Mais il sera inquiet et tourmenté s’il n’a pas  
demandé auparavant des nouvelles de Frêne, sa belle amie, qui, par  
sa faute, endure bien des humiliations. Sur-le-champ, un écuyer  
monte à cheval, porteur d’une lettre scellée où il a mis mille  
tendresses et confidences d’amour. Puis il lui recommande de ne  
jamais se laisser surprendre par le jour dans un lit ou un hôtel avant  
d’être arrivé en Bretagne et d’avoir remis son message.

3118. Ce sont les instructions de Galeran à l’écuyer qui, sur ce, s’en  
va et chevauche jour et nuit sans s’attarder jusqu’à ce qu’il parvienne  
au couvent juste au moment où l’on commence la messe et que  
chacun l’écoute. Le messager ne doute pas de bien s’acquitter de sa  
tâche ;

Tant quiert son affaire et pourchace  
Qu’il parole au bon chappelain.

Cil le fait parler a Fresnein 3128

Priveement, que qu’en dit messe,

Que ne le sache l’abbaesse ;

Et celi la salue ainçoys

De par Galeren le courtoys, 3132

Et puis li a baillé l’escript.

Ce qu’elle y voit en mi escript  
Cougnoist elle bien et scet lire,

Qu’elle scet diter et escripre. 3136

Si la salue ses amys,

Et de ce qu’il li a promis  
Li mande qu’elle n’ait doubtance,

Car bien li tendra convenance, 3140

Et qu’il s’en va demander armez.

Adonc courent espés lez larmes  
Des euz Fresne quant a tout lit.

En li n’a joie ne deht 3144

Puis que Galeren voit mander  
Qu’il s’en va armes demander,

En terre loing de son visnage.

Non pourquant elle s’asouage 3148

Par son escript qui la conforte.

Au varlet a mengier apporte  
Qui moult se haste de raler.

Quant Fresne ne puet plus parler 3152

Et elle voit qu’il a mengié,

N’a de rien nulle aprés targié,

Ainz court un coffre deffermer.

A cellui que tant puet amer, 3156

C’est le bon Galeren le Bret,

Veulst envoier par le varlet  
Une seue manche bien faicte,

Ou elle a de fin or pourtraicte 3160

S’ymage et sa harpe a son coul.

il poursuit et accomplit si bien sa mission qu’il parle au bon  
chapelain qui lui ménage un tête-à-tête avec Frêne pendant la messe,  
sans que l’abbesse le sache. Le messager la salue d’abord de la part  
de Galeran le courtois, puis il lui donne la lettre. Ce qu’elle y voit  
écrit, elle n’a pas de peine à le déchiffrer et à le lire, car elle est  
capable de composer et d’écrire. Son ami la salue et, pour ce qu’il lui  
a promis, il lui demande de n’avoir aucun doute : il respectera ses  
engagements ; il l’informe qu’il part pour être fait chevalier. Alors  
des flots de larmes coulent des yeux de Frêne, une fois qu’elle a  
terminé sa lecture. Elle ne connaît plus ni joie ni plaisir, puisque  
Galeran lui annonce qu’il part se faire armer chevalier en terre  
lointaine. Cependant, elle s’apaise, à lire ce message qui la réconfor-  
te. EUe apporte à manger à l’écuyer qui a hâte de repartir. Lors-  
qu’elle n’a plus rien à dire et qu’elle voit qu’il a fini de manger, elle  
ne perd aucun moment pour courir ouvrir un coffre. A celui qu’elle  
aime de tout son cceur, au généreux Galeran le Breton, elle veut  
envoyer, par l’entremise de l’écuyer, une de ses manches, adroitement  
tissée, où elle a brodé en fils d’or fin son portrait avec sa harpe au  
cou.

« Frere, ne te tient pas pour foul,  
Fait la pucelle, mes amys,

3168

3164

Qui t’a ycy a moy transmys.

Or t’en va et si le salue  
De par celle qui est sa drue,

Et qui d’autre ne se reclaime ;

Et si li dy que se il m’ayme

Ainsi com a moy s’en descueuvre,

Son mandement vendra a euvre,

Et si je vif bien le savray.

Mais que qu’il face je seray 3172

Siene, n’autruy estre ne vueil ;

Que que j’aye trové u fueil,

Ne que qu’il face ne qu’il die,

Entree sui en l’enresdie, 3176

Siene mouray ; ce est m’estuide.

Pour querre hounour son pai's vuide ;

Si le craing demourer et dout ;

Mais dame Dieux qui a fait tout 3180

L’ameint et retourt sauf et sain !

Mettez ceste manche en vo saing,

Et dictes que je li envoy,

Si li souvèndra mieulx de moy. 3184

Quant chevalier sera nouviaux,

Se par li est meiis cembiaux  
En toumoy ou en autre estour,

S’il la porte et il a m’amour, 3188

Qu’il ne l’oblit, en remembrance,

Mieulx en savra ferir de lance :

Car qui bien ayme mielx en vault

Et en estour et en assault, 3192

Plus en est sages et hardiz.

Au deerrain aprés cé diz  
Vous li direz de par s’amye,

Qui s’amour tost ou tart oublie 3196

N’a droit en ganz d’amours n’en manche. »  
3162 « Frère, fait la jeune fille, mon ami ne te prend pas pour un  
fou puisqu’il t’a envoyé jusqu’ici vers moi. Repars donc et salue-le  
de la part de celle qui est son amie et qui ne se réclame de personne  
d’autre ; dis-lui que, s’il m’aime autant qu’il me l’avoue, son  
message se réalisera, et si je vis je le saurai bien. Mais quoi qu’il  
fasse, je serai à luí et ne veux être à personne d’autre. Quoi que le ,  
feuillet m’ait prédit, quoi qu’il fasse et quoi qu’il dise, je suis  
déterminée à mourir sienne : telle est mon intention. Pour acquérir de  
l’honneur, il quitte son pays ; je crains et redoute qu’il ne s’attarde  
au loin. Mais que Notre-Seigneur Dieu le tout-puissant le guide et le  
ramène sain et sauf ! Mets cette manche sur ta poitrine et dis-lui que  
je la lui envoie pour qu’il se souvienne mieux de moi. Une fois armé  
chevalier, s’il joute dans un toumoi ou quelque autre mêlée, s’il la  
porte et se rappelle mon amour sans l’oublier, il en saura mieux  
frapper de sa lance. Car celui qui aime vraiment n’en vaut que mieux  
dans les combats et les assauts, il en est plus avisé et plus hardi. Pour  
finir, après ces paroles, tu lui diras de la part de son amie que celui  
qui un jour ou l’autre oublie son amour n’est pas digne de porter des  
gants ou une manche en signe d’amour. »

Ainsi dit la pucelle franche.

Quant ce a dit la damoiselle,

Le messagier monte en la sele, 3200

Congié a pris et si s’en part.

Fresne s’est traicte a une part  
Qui grant douleur en son cuer porte.

Mais son bon parrein la conforte 3204

Tant qu’esleechier la convient.

Arriere en Bretaigne revient  
Le varlet, s’a fait son message.

Au Breton esprent le courage 3208

Le plesant salut de s’amie.

Le messagier ne lui a mie  
Les parolles Fresne celees,

Ainçoys li conte en recelees, 3212

Qu’oncques de mot nul ne mesprint ;

Et en son seing la manche print  
Que Fresne fist par grant entente,

Si li donne lors et presente, 3216

Car ele veult que il la port,

Se il tant ayme son deport,

Quant chevalier est de nouvel.

Le messagier a bien et bel 3220 ,

Son message dit et conté. ;

Tout en a ja de grant fierté i

Galeren plain le cuer du ventre ; I

En une chambre lors s’en entre 3224 I

Sans compaignee, et puis desploie , !

La manche, et voit l’euvre de soie, j

D’or et d’autre couleur moult gente ; 1

Souvent en regarder s’entente 3228

Met l’ymage qu’il voit escripte ;

Tant s’i entent, tant s’i delite,

Qu’il s’i oublie une grant piece ;

II n’y voit rien qui ne li siesse, 3232

Car il li semble et avis est  
3198 Ainsi parla la noble jeune fille. Quand elle eut fini, le  
messager monta en selle, prit congé et s’en alla. Frêne se retira à  
l’écart, une grande douleur au coeur ; mais son bon parrain la  
consola, jusqu’à lui faire retrouver sa joie.

[î

3206 De retour en Bretagne, l’écuyer délivra son message. Le cqeur  
du Breton s’enflamma à l’aimáble salut de Frêne. Le messager, loin  
de lui cacher les paroles de Frêne, les lui rapporta discrètement, sans  
se tromper d’un seul mot ; et de son sein il retira la manche que  
Frêne avait faite avec beaucoup de soin, et il la lui présenta et donna,  
car elle voulait qu’il la portât s’il tenait à lui faire plaisir, dès qu’il  
serait chevalier. Le messager a donc parfaitement délivré son  
message.

3222 Galeran, le coeur tout rempli d’une grande audace, entra alors  
dans une chambre, sans compagnie ; puis il déploya la manche et  
découvrit l’ouvrage fait de soie, d’or et d’autres couleurs très  
délicates. Souvent il s’attache à contempler le portrait qu’il y voit  
brodé. Son attention et son plaisir sont tels qu’il s’oublie longuement  
dans cette contemplation. II ne voit rien qui ne le ravisse, car il a  
vraiment l’impression

Que celle soit qui tant li plest ;

Du doy la touche et va disant :

« Ycy est Fresne la plaisant,

C’est cy son nez, qui s’en prent garde,  
Cy sont ci oeil dont ill esgarde,

C’est cy son front, c’est cy sa face,  
C’est cy sa gorge qui me lace,

Cy est son chief, cy est son corps :

Or est acreii mes tresors,

Quant j’ay Fresne cy avec moy ;

Bon tesmoing en ay, car je voy  
Ceste en son gros, ceste en son hault ;  
Ainsi tient elle son bliaut  
Quant elle harpe et elle passe :

Bien scet pourtraire et bien compasse  
Celle qui est ycy tyssue ;

B n’y fault plus fors que l’issue  
De la voix, s’i fust Fresne entiere :  
Certes cy a riche baniere ;

Ne doit avoir le cuer couart  
Qui en ceste met son esgart ;

Or say je de voir qu’ell’ est sage,

Que elle m’a mis en courage  
Ce qu’encores n’y a esté.

Or ay je bonne voulenté  
D’armes prendre, mes qu’a Dieu plaise ;  
Je voy bien que cil sont a aise  
Qui prenent les armez et aiment ;

Car se il d’Amours se reclaiment  
Et ilz veulent a pris entendre,

Plus en puent souffrir et rendre  
Couz en estour et en bataille.

Et pour ce que je mieulx en vaille  
Ne vueil estre plus a sejour,

Ainz m’en yray demain au jour,

Puis que la belle m’en avoie

3236

3240

3244

3248

3252

3256

3260

3264

3268

Traduction

243

que celle qui lui plaît tant est présente. II la touche du doigt en  
disant :

3236 « C’est la charmante Frêne. Voici son nez, pour qui sait voir ;  
voici ses yeux et son regard ; voici son front et son visage ; voici sa  
gorge qui me captive ; voici sa tête et voici son corps. Je suis plus  
riche maintenant que j’ai Frêne avec moi. C’est une bonne représen-  
tation qui me la fait voir sous tous ses aspects. C’est ainsi qu’elle  
tient sa tunique quand elle joue de la harpe et qu’elle marche. C’est  
le portrait authentique et fidèle de celle qui y est brodée : il ne lui  
manque que la voix, et ce serait Frêne en chair et en os. Assurément,  
c’est un magnifique étendard ! On ne doit pas avoir le cceur lâche  
quand on la regarde. Maintenant je suis sûr et certain qu’elle est sage,  
car elle m’a mis au coeur des sentiments qu’il ignorait. Maintenant  
j’ai la ferme volonté de devenir chevalier, s’il plaît à Dieu. Je vois  
bien que ce sont gens heureux que ceux qui deviennent chevaliers et  
qui aiment, car s’ils se réclament d’Amour et cherchent à se mettre  
en valeur, ils en supportent et rendent mieux les coups au combat et  
dans la bataille. Pour gagner en valeur, je ne veux plus rester inactif,  
mais je partirai demain à l’aube, puisque la belle m’en montre la voie

Qui ceste manche m’en envoye. »  
Galeren a la manche prise,

A ses yeux l’a moult trestost mise,  
Baisee l’a, puis la reploie ;

En une touaille de soie  
L’envelope, puis la met puer  
Dedens son sein contre son cuer :

La la garda plus de sept ans.  
Monnoie, esterlins et besans  
A fait le jour peser et querre :

Aller veulst en estrange terre,

Si li estuet porter avoir.

De ce fait il moult grant savoir,  
Qu’estranges homs est mal venuz  
Qui d’avoir est povre tenuz,

Et li richez est a houneur,

Si le tiennent touz a seigneur,

Tant com a autre puet bien faire.  
Toust fait atoumer son affaire  
Et touz ses compaignons armer,  
Ceulx qu’avec li vourra mener,

Et garnir comme li chascun.

Sa terre a commandee a Brun,

Qui ses homs est et ses cousins,

Le plus vaillant de ses voisins,

Pour la seigneurie enchargier.

Les chevaulx ont pour chevauchier  
Atoumé de nouviau hemoys.

Trente sommiers blans comme noiz  
Font chargier l’endemain de draps,  
D’escuelles et de hanaps,

De culliers et de poz d’argent,

Et d’autre tresor bel et gent,

Si comme de robes et d’armes.  
Bourgeoys y pleurent meintez lermes  
Quant il yssent hors de la tour.

3272

3276

3280

3284

3288

3292

3296

3300

3304

en m’envoyant cette manche. »

3271 Galeran a pris la manche qu’il a aussitôt placée sous ses yeux  
et baisée ; puis il l’a repliée, enveloppée dans une étoffe de soie et  
mise sur sa poitrine contre son coeur, où il la garda plus de sept ans.„•

3278 Ce jour-là, il a fait peser et rassembler de la monnaie, des  
esterlins et des besants : comme il veut aller à l’étranger, il lui faut  
emporter de l’argent. En cela il fait preuve d’une grande sagesse, car  
un étranger est mal accueilli quand il passe pour pauvre, tandis que  
le riche est honoré et traité par tous en seigneur, aussi longtemps  
qu’il peut faire du bien autour de lui. Galeran fait promptement  
préparer ses affaires et armer tous les compagnóns qu’il voudra  
emmener avec lui et dont il'fait équiper chacun comme lui. II a  
confié sa terre à Brun qui est son vassal et son cousin, le plus  
valeureux de ses voisins, afin qu’il en assume le gouvemement. Pour  
chevaucher, ils ont harnaché de neuf leurs montures. Le lendemain,  
ils font charger trente bêtes de somme, blanches comme la neige, de  
draps, d’écuelles et de hanaps, de cuillères et de pots d’argent, et  
d’autres somptueux trésors tels que vêtements et armes. Les bour-  
geois pleurent à chaudes larmes quánd ils sortent de la tour.

A grant gent et a bel atour,

Se part Galeren de son estre.

Dix destriers fait mener en destre, 3308

Que li donna le roy d’Espaigne.

Ainsi s’est partiz de Bretaigne  
Li varlez et trespasse France ;

Tant a allé que il s’avance, 3312

Si comme aventure le meine,

Tout droit a Mez en Loerraine,

Le jour de feste saint Jehan.

N’a le jour en la ville enhan, 3316 |

Ne villennie, ne doulour, i

Car un sires de grant valleur , I

Y a mil chevaliers par ban, ì

Qui tient Loerreine et Breban 3320

Et Bourgoigne jusqu’a Losenne ; ^

S’est sires de Loz et d’Ardane  
Et de Hollande jusqu’en Frise.

Moult l’ayme cy sieclez et prise, 3324

Qu’il est sages, puissans et doulx, i

Honnourez et cheriz de tous,

Et de haulx et de baz amez,

Li dux Helymans est clamez. 3328

Pour ce qu’il i fu au dit jour,

Et il les huit jours a sejour  
Et chascum an y tient court grant,

Galeren se voit moult en grant 3332

Qu’il puit a celle court aller,

Dont il oit tant en bien parler ;

S’envoie avant pour prendre ostel,

Et l’en h prent moult bon et bel, 3336

N’en la ville n’a si plaisant.

Tout sagement et deduisant  
Entre Galeren en la ville

Ou il oit de destriers dix mille 3340

Parmy ces rues cler hanir,

Avec une nombreuse escorte et un bel équipage, Galeran quitte sa  
demeure, accompagné de dix destriers que lui avait donnés le roi  
d’Espagne. Ainsi le jeune homme est-il parti de Bretagne et traverse-  
t-il la France.

a

3312 n a tant voyagé qu’il est arrivé. au gré de son aventure, tout  
droit à Metz en Lorraine le jour de la Saint-Jean. Ce jour-là, on ne  
trouve dans la ville ni peine, ni laideur, ni souffrance, car un seigneur  
de grande valeur y a convoqué mille chevaliers. II règne sur la  
Lorraine, le Brabant et la Bourgogne jusqu’à Lausanne ; il est  
seigneur de Looz, des Ardennes et de la Hollande jusqu’à la Frise. II  
est fort aimé et apprécié par tout le monde, car il est sage, puissant  
et affable, honoré et chéri de tous, aimé des grands comme des petits.  
On l’appelle le duc Hélymans. Puisqu’il y est ce jour-là, à demeure  
pour une semaine en cette ville où chaque année il tient une cour  
plénière, Galeran se sent très impatient d’aller à cette cour dont il a  
entendu faire tant d’éloges. II envoie réserver un hôtel qu’on lui  
choisit excellent : c’est le plus agréable de la ville.

3338 Sans arrogance, Galeran entre joyeusement dans la ville où il  
entend parmi les rues le hennissement sonore de dix mille destriers

Chevaliers aller et venir  
Sur chevaulx reposez et froes.

Cil autre y jouent aux eschés, 3344

Et cil aux tables se deportent ;

Cil varlet ces presens y portent  
Par les hostels a ces pucelles

Et aux dames vaillans et belles. 3348

Planté y a de damoiseaux

Qui font gorges a leurs oyseaux.

Si sont fichees ces banieres

Et cil escu taint de manieres 3352

Sus fenestres de tours perrines ;

De couvertoers vairs et d’ermines,

Et d’autres chiers draps traiz de males

Ont pourtendues ses grans sales ; 3356

Autres ront mise leur entente  
De jonchier ces rues de mente  
Et de vers joncs et de jagleux.

Cy sont a vendre cist chevreux 3360

Et chers et autres venoisons,

Et de la est la grant foisons  
D’oues, de jantes et de grues,

Qu’on va portant parmy ces rues, 3364

Et d’autres volailles assez ;

Trop repourroie estre lassez  
De nommer et de mectre en nombre

Les poissons que l’en vent en l’ombre ; 3368

Si pouez veoir ou chemin  
Planté de poivre et de coumin,

D’autres espices et de cire.

Si sont li changeurs en tire 3372

Qui davant eulx ont leur monnoye :

Cil change, cil conte, cil noie,

Cil dit: « C’est voirs », cil : « C’est mençonge. »

Onques yvres, tant fust en songe, 3376

Ne vit en dormant la merveille

et les allées et venues des chevaliers sur des chevaux frais et dispos.  
D’autres y jouent ou se divertissent au tric-trac. Les jeunes gens  
apportent dans les hôtels les présents pour les jeunes filles et les  
dames nobles et belles. Quantité de damoiseaux nourrissent leurs  
oiseaux. On a fixé les bannières et les écus aux couleurs assorties sui  
les fenêtres des tours de pierre. De couvertures de petit-gris et  
d’hermine et d’autres étoffes précieuses sorties des malles, on a  
tapissé les grandes salles. D’autres, de leur côté, se sont appliqués à  
joncher les rues de menthe, de joncs verts et de glaïeuls. Ici, on vend  
les chevreuils, les cerfs et les autres gibiers, par là il y a profusion  
d’oies sauvages et domestiques, de grues qu’on porte par les rues, et  
de beaucoup d’autres volailles. II serait exténuant pour moi de  
nommer et de dénombrer les poissons qu’on vend à l’abri du soleil.  
Vous pouvez aussi voir en chemin, à foison, du poivre et du cumin,  
d’autres épices et de la cire. A la file, les changeurs exposent leur  
monnaie : l’un change, l’autre compte et le troisième refuse ; l’un  
dit: « C’est vrai », et l’autre : « C’est faux ». Jamais homme ivre,  
même en songe, ne vit en dormant les merveilles

Que cil puet cy veoir qui veille.

Cil n’y resert mie d’oyseusez  
Qui y vent pierres precieuses,

Et ymages d’argent et d’or.

Autre ont davant eulx grant tresor  
De Ieur riche vesselement.

La en a vint, la en a cent  
Qui brere font lyons et ours ;

En mi la ville, es quarrefours,

Viele cil, et cist y chante,

Cil y tumbe, cist i enchante.

Cy orrîez cors et bousines,

Et les cousteaux par ses cuisines  
Dont cil queu lez viandes couppent,

Qui des meilleurs morsiaux s’en coupent.  
Cy a grant noise des mortiers,

Et des cloches de ces moustiers  
Qu’en sonne par la ville ensemble.

Telle feste court, ce me semble,

Mais or est morte en nostre aage,

Pas ne regnent li seigneurage.

Li Breton est en Mez entrez ;

De tous dont il est encontrez  
Est saluez avenanment;

Entr’ eulx en font leur parlement  
Et dient, si comme il s’amassent:

« Qui sont cil qui par cy s’en passent ?

Je cuit que cil biaux, cil adroiz,

Qui siet sur le cheval si droiz,

Est roys ou ducs ou quens sans doubte. »  
Galeren les oit et escoute,

S’ezgarde voulentiers la feste,

Ne nulle part ne s’i arreste,

Et ses sergens l’ont avoié,

Qui furent davant envoyé,

A son hostel que ilz ont pris.

3380

3384

3388

3392

3396

3400

3404

3408

3412

qu’on peut voir ici tout éveillé. Ce n’est pas à des riens que s’occupe  
pour sa part celui qui y vend des pierres précieuses et des statues  
d’or et d’argent. D’autres présentent le grand trésor de leur luxueuse  
vaisselle. Ici ils sont vingt, là cent à faire rugir des lions et des ours,  
en pleine ville, aux carrefours, l’un joue de la vielle et l’autre chanje,  
celui-ci fait des culbutes et celui-là des tours de passe-passe. Ici vpus  
entendriez cors et trompettes, et les couteaux dans les cuisines avec  
lesquels les cuisiniers découpent la viande en se réservant les  
meilleurs morceaux, dans le vacarme des mortiers et des cloches des  
églises qu’on sonne toutes en même temps. C’est une fête, me  
semble-t-il, comme il n’y en a plus à notre époque : c’en est fini du  
temps des seigneurs.

3399 Le Breton est entré dans Metz. Tous ceux qui le rencontrent  
le saluent aimablement. Entre eux ils parlent de lui et disent en se  
rassemblant :

« Qui sont ces gens qui passent par ici ? Je crois que ce  
personnage beau et bien bâti qui se tient si droit sur son cheval, est  
un roi, un duc ou un comte, c’est sûr. »

3408 Galeran qui les entend et les écoute prend plaisir à regarder  
la fête, sans s’arrêter nulle part. Ses serviteurs, qu’il avait envoyés en  
avant, l’ont conduit à l’hôtel qu’ils ont retenu.

**Moult par est l’ostel de grant pris,  
Et l’ostesse vaillant et belle.**

**Au descendre jus de la selle  
Le saluent et bien et bel.**

**Tous descendent li damoisel,**

**Sí sont monté en une sale  
Qui n’est ne villaine ne sale,**

**Ainz est, du travers et du lonc,  
D’erbe vert jonchie et de jonc,**

**Et les paroiz a la roonde  
Cuevrent li píus biau drap du monde,  
Qu’on a pourtendu tout autour.**

**Lí bostes est de grant atour,**

**Si se scet moult bien entremettre  
Qu tresor a sauveté mettre,**

**Et des chevaulx faire hosteler.**

**Li Breton (qu’en vault le celer ?)**

**Ses compaignons a li apele,**

**Robe donne a chascum novelle,**

**Chiere et bonne de grant couroy,**

**Que chascum semble filz de roy ;**

**Son hoste a revestu de neuf:**

**Des autres ne vault moins d’un oef.  
Celui jour Galeren s’en tourne,**

**En son hostel plus ne sejoume,**

**Ainz va au moustier messe oŷr  
Et prier a Dieu que joïr  
Le laist de ce qu’il a affaire.**

**Aprés la messe s’en repaire  
A son hostel. Petit demeure,**

**Quant il entent de disner l’eure  
Des cors qu’on sonne et des bousines ;  
Tous les voisins et les voisines  
Estourmissent cil menestrel ;**

**N’y a pres n’en lointeing ostel  
Cler oiant qui n’oye, ne sourt,**

3416

3420

3424

3428

3432

3436

3440

3444

3448

L’hôtel est somptueux, l’hôtesse valeureuse et belle. Quand il descend  
de cheval, on le salue fort civilement. Les jeunes gens mettent pied  
à terre et montent dans une salle qui n’a rien de laid ni de sale, mais  
qui est jonchée de long en large d’herbe verte et de joncs, tandis que  
les murs alentour sont recouverts des plus belles étoffes du monde  
qu’on a tendues tout autour. L’hôte, magnifiquement paré, sait fort  
bien s’occuper de mettre le trésor en sécurité et de faire établer les  
chevaux. Le Breton (à qui bon le cacher ?) appelle ses compagnons'  
et donne à chacun un habit neuf, coûteux, de bonne qualité, luxueux,  
si bien que chacun ressemble à un fils de roi. II a habillé de neuf son  
hôte, qui n’a pas moins d’allure que les autres.

3437 Ce même jour, Galeran sort de son hôtel, sans s’y attarder,  
pour aller à l’église entendre la messe et prier Dieu de le laisser  
réaliser son projet. La messe dite, il s’en retourne à son hôtel où, peu  
après, il entend sonner l’heure du dîner par les cors et les trompettes.  
Les ménestrels étourdissent tout le voisinage. II n’y a personne, à  
proximité ou dans une maison éloignée, sourd ou non,

L’eaue qu’on va criant a court.  
Galeren meïsmes l’entent,

Qui a ce met le cuer et tent  
Qu’il puit hounour au siecle avoir.  
Or li convendra recevoir  
Sens et pourveance et mesure  
Par quoy li homs en hounour dure ;  
Car chascum estuet mesurer,

Se il veult en hounour durer,

Le chief avant de son affaire,

Et puis aprés la fin pourtraire,

Et mectre ensemble fin et chief,  
Qu’en son affaire n’ait meschief.  
Pour ce esgarde li Brez et vise  
Sa besoigne ainçoys et avise ;

Aprés n’y voulst plus arrester  
Qu’au duc ne se voist presenter,  
Avant qu’il assiée au mengier :

Car mieulx assez pourra jugier  
Du vouloir au duc ainz qu’il boyve,  
Mains doubtera qu’il ne deçoyve,  
Qu’il advient que vin fait souvent  
Avoir telle chose en couvent  
Qui puis va ausques a descorde.

Galeren a aller s’acorde  
A la court davant le disner ;

Son hoste le scet bien mener  
Jusq’u palais au duc vaillant ;

Puis li a dit tout en alant :

« Ce grant a ce tretiz visage,

Qu’on tient tant a doulx et a sage,  
Qui siet au chief du doiz lassus  
Saluez, sire, c’est li dus. »

Parmy la gent passe oultre estrange  
Li Brez qui ses compaignons renge  
Davant s’en va, ceulx vont aprés ;

3452

3456

3460

3464

3468

3472

3476

3480

3484

qui n’entende crier l’eau à la cour. Galeran lui-même l’entend, tout  
rempli de la volonté d’acquérir la gloire en ce monde. II lui faudra  
maintenant accéder à la sagesse, à la prévoyance et à la mesure qui  
permettent de continuer à vivre dans l’honneur. Car chacun, s’il veut  
continuer à vivre dans l’honneur, doit évaluer d’abord le début de son ,J  
entreprise, puis en prévoir la fin et relier le début à la fin, pour ne  
pas subir d’échec. C’est pourquoi le Breton examine, considère et  
détermine d’abord son projet. Ensuite, il n’a de cesse qu’il ne se soit  
présenté au duc avant le début du repas. En effet, il pourra beaucoup  
mieux juger des intentions du duc avant qu’il ne boive : il craindra  
moins qu’il ne le trompe, car il arrive souvent que le vin fasse faire  
des promesses qui ensuite sont loin d’être tenues.

3474 Galeran se décide donc d’aller à la cour avant le dîner. Son  
hôte sait fort bien le conduire jusqu’au palais du valeureux duc. II lui  
dit chemin faisant:

« Ce grand personnage au visage régulier, qui paraît si doux  
et si sage, et qui est assis au bout de la table, là-haut, saluez-le,  
messire : c’est le duc. »

3483 Le Breton traverse la foule des autres gens, tout en disposant  
ses compagnons, lui devant et eux derrière ;

Tant vont qu’ilz viennent du duc pres,  
Puis ploient les genolz a terre :

« Dieux qui vint ou siecle nous querre,  
Ce dit Galeren le gentieus,

Qui tant par fti larges et pieus  
Que par son sanc nous rachata  
Et de la goule au lou jecta,

H sault le meilleur duc qui vive !

La renommee cy m’arive  
Qui vostre renon partout porte,

Qui dit que vous estes la porte  
De tous estranges recevoir,

Qui ont mestier de vostre avoir ;

Pour ce ne dy, j’en ay assez ;

Pour les biens qu’avez amassez  
En vous, vous suis venu requerre :

S’en ay mon pai's et ma terre  
Vuydé, et laissié tout mon aise,

Pour vous servir, mais qu’il vous plaise,  
Qu’avec vous demourer desir.

* Dieu qui tout fist a son plaisir,

Ce dit li ducs, amis, vous sault,

Et voz gens, s’i li plaist, consault !

Bien cougnoys a vostre parole  
Qu’avez esté a bonne escole  
Ou l’en les sages entroduit.

A droit chemin vous a conduit  
Qui a ma court vous fist venir :  
Voulentiers vous vueil retenir ;

Haulx homs me semblez au visage  
Et a l’abit et au coursage,

Mais voulentiers voulrroie enquerre  
Qui vous estes et de quel terre :

Tant serez vous plus chiers tenuz.

* Sire, puis qu’a ce suis venuz,

Je vous diray, dit Galerens,

3488

3492

3496

3500

3504

3508

3512

3516

3520

ils vont tant et si bien qu’ils arrivent auprès du duc devant qui ils  
mettent le genou à terre :

« Puisse Dieu qui vint en ce monde nous chercher, dit le  
noble Galeran, et qui fut si généreux et si miséricordieux que de son ;sang il nous racheta et nous arracha à la gueule du loup, puisse Dieu!sauver le meilleur duc qui vive ! C’est votre renommée qui m’amène  
ici : elle porte partout votre renom, elle dit que votre porte esjt  
ouverte à tous les étrangers qui ont besoin de vos richesses. Ce ne  
sont pas celles-ci qui me font parler, j’en ai largement; mais ce sont  
pour les qualités que vous avez assemblées en vous que je suis venu  
vous solliciter. J’ai quitté mon pays et ma terre, et renoncé à mon  
confort, pour vous servir, si c’est votre plaisir, car je désire demeurer  
auprès de vous.

3506 — Puisse Dieu qui fit tout selon son bon plaisir, répondit le  
duc, vous sauver, mon ami, et conseiller vos gens, s’il lui plaît. Je  
reconnais à vos paroles que vous avez été à bonne école, à celle où  
l’on forme les sages. On vous a mis sur le bon chemin en vous  
faisant venir à ma cour. Bien volontiers je veux vous y retenir. Vous  
semblez homme de haut lignage, par votre visage, vos manières et  
votre taille. Mais j’aimerais vous demander qui vous êtes et de quelle  
terre : vous ne m’en serez que plus cher.

— Seigneur, répondit Galeran, puisque je suis amené à le

faire,

Mon pere fu quens Alibrens  
Et la contesse Yde ma mere ;

Mais perdu ay li et mon pere. 3524

De Bretaigne furent seigneur,

Leur mort m’en a mis en l’onneur.

S’ay non Galeren le Breton,

Ces varlés sont my compaignon 3528

Que j’ay avec moy amenez. »

Li ducs, qui tant par est senez,

Quant du Breton a oy tant

Si est levez en son estant, 3532

Vers li s’en va, et comme frans  
Le lieve amont par my les flans ;

Si l’a besié en my la face :

« Galeren, si Dieu bien me face, 3536

Ce dit li ducs davant sa gent,

Asseis plus de mil mars d’argent  
Ain je et pris vo remanance.

Je fui ja en la court de France, 3540

Ou j’eu mestier de conseil grant :

La viz je vostre pere en grant  
De moy conseillier sans faintise,

Contre le roy de saint Denise ; 3544

Et me donna de ses joyaulx ;

J’en yssy maulgré les royaulx,

Car moult y avoie entrepris ;

En meint lieu l’ai souvent repris, 3548

Et encores bien m’en souvient.

Quanqu’a gentil homme convient,

Commant que on vous face avoir

Du mien, ne ja nel quier savoir, 3552

Mais tout vous soit mis a bandon.

- Certes, sires, cy a biau don »,

Respont le Breton Galerens.

Dont sont sur formes et sus bans 3556

Li chevaliers assis, sans plus ;

je vous dirai que mon père fut le comte Alibran et ma mère la  
comtesse Ydain, mais je les ai perdus l’un et l’autre. C’étaient les  
seigneurs de Bretagne, et à leur mort j’ai hérité du fief. J’ai pour nom  
Galeran le Breton, et ces jeunes gens sont mes compagnons que j’ai  
amenés avec moi. » l'

3530 Le duc qui était un modèle de sagesse, à ces paroles du  
Breton, se leva de son siège et alla vers lui ; il le releva noblement  
en lui donnant l’accolade, puis il l’embrassa sur le visage :

« Galeran, que Dieu me protège, dit le duc devant sa cour,  
c’est à beaucoup plus de mille marcs d’argent que j’estime et évalue  
votre présence ici. Je fus jadis à la cour de France où j’eus grand  
besoin d’un conseil. Là je me rendis compte que votre père désirait  
me conseiller sans fourberie contre le roi de Saint-Denis, et il me  
donna de ses joyaux. Je m’en sortis malgré les hommes du roi, car  
j’étais dans de grandes difficultés. En beaucoup d’endroits je l’ai  
souvent rappelé, et je m’en souviens encore bien. Tout ce qui  
convient à un gentilhomme, je commande qu’on vous le donne sur  
mes biens, sans compter, pourvu que tout soit mis à votre disposition.

— Assurément, seigneur, voici un beau présent », répondit le  
Breton Galeran.

3556 Alors les chevaliers se sont, sans plus, assis

Au chief du doiz s’assiet li ducs,

Si l’a Galeren servy bel,

Et tous li autres damoisel 3560

Savent bien par les rens tailler,

Soit davant dame ou chevalier.

Adonc et autre foiz bien sert

Galeren le duc, bien dessert 3564

L’ouneur d’armes qu’il en atent ;

Ou duc biau servir tant atent,

Et tant y puet grant peine mectre,

Qu’a court n’a nul qui entremettre 3568

S’en puit ne souffrir si grant soign,

Quel qu’i soit, de pres ou de loign :

Bien se prent de son seigneur garde.

Mainte belle dame y esgarde ; 3572

De bien servir sur tous a los  
Soìt a table, en riviere, en bos ;

Soit en tournoy, soit en estour,

N’y a nul tant y sache tour, 3576

Ne tant ait apris d’escremie.

Sans ire est et sans arramie,

Sans meffait et sans desraison.

N’a en l’ostel n’en la maison 3580

Au duc sergent qui ne s’en lot.

Au los avoir met bien son lot:

C’est par robes que il leur donne ;

Et or et argent abandonne 3584

Aux povres chevaliers honteux  
Qui sont sejournans es hostielx  
Par povreté et par mesaise.

Ja n’esconduira riens qui plaise 3588

Ou soit a court ou soit en ville ;

En li n’a ne barat ne guile,

Ainz dit et fait bien a chascum ;

3592

Et quant il puet noter aucun  
Qui est envieux de sa vie,

sur des banquettes et des bancs, et le duc s’assied au bout de la  
table ; Galeran l’a élégamment servi, tandis que tous les autres jeunes  
gens découpent avec art en passant dans les rangs, que ce soit devant  
une dame ou un chevalier.

I /

3563 En cette circonstance et d’autres fois encore, Galeran, en  
servant bien le duc, mérite bien l’honneur qu’il attend de lui d’être  
armé chevalier. II s’applique tant à servir honorablement le duc, il y  
met tant de zèle qu’il n’est à la cour personne qui puisse s’en  
entremettre avec un si grand soin, de près ou de loin, quel que soit  
son rang ; il prend grand soin de son seigneur. Objet des regards  
attentifs de maintes belles dames, il a la réputation d’être le meilleur  
pour bien servir tant à la table qu’à la chasse en rivière et en forêt ;  
en toumoi comme en bataille, il n’est personne qui connaisse autant  
de tours, ni qui soit si expert en escrime. Etranger à la colère, à la  
brutalité, à la malveillance et à la déraison, il n’y a dans l’hôtel et la  
maìson du duc aucun servìteur quì ne s’en loue. A acquérir de la  
gloire, il consacre tous ses soins, aussi bien par les vêtements qu’il  
leur donne que par l’or et l’argent qu’il prodigue aux pauvres  
chevaliers honteux, condamnés à l’oisiveté dans leurs demeures par  
la pauvreté et la maladie. Jamais il ne manquera une occasion de  
faire plaisir, que ce soit à la cour ou à la ville. En lui point de ruse  
ni de tromperie, mais il dit et fait du bien à chacun. Et quand il lui  
arrive de remarquèr quelqu’un qui soit jaloux de sa vie,

Par donner le met hors d’envie,

Celi fait il bien et hounoure.

Li ducs meïsmes prise l’eure 3596

Qu’il le detint en son servise,

Car il le sert a sa devise :

Si li vouldra gueredonner.

Ainsi ne fine de donner 3600

Et de servir deux ans li Brez ;

En ces deux choses est apers,

C’est de donner et de servir,

Pour amour et los desservir. 3604

Ainsi sert le jour son seigneur,

Mais il sert la nuyt a gregneur,

Ce est Amours, a qui il pense,

A qui il fait si grant despence 3608

Du cuer qui pou dort et repouse.

Encontre li souvent oppose,

Souvent se blasme et Fresne prise,

Et dit qu’en maulvés lieu s’est prise, 3612

Car en tel homme son cuer met  
Qui des biens adez li promet,

Ne pour ce un seul ne l’en avient.

Et chascum moys y va et vient 3616

Un message qu’il y envoie ;

Galeren adés le convoye  
Et meine en son cuer et ramaine :

S’est aussi com la fame en paine 3620

Qui son baron maine a Saint Gile  
Et dit : « Or gist a celle ville,

**Demain sera cy, qui est pres »,**

Puis n’en vient il d’uit jours aprés, 3624

Qu’en son cuer de venir le haste.

Souvent desploie et souvent taste  
Galeren la manche s’amie,

Quant sa meignee est endormie ; 3628

Souvent racole et souvent baise,  
par ses dons il désarme sa jalousie ; il lui fait du bien et il l’honore.  
Le duc lui-même bénit l’heure où il l’a retenu à son service, car son  
service lui donne toutes satisfactions ; aussi veut-il le récompenser.  
Ainsi, deux ans durant, le Breton ne cesse-t-il de donner et de servir ;  
il excelle en ces deux fonctions, donner et servir, pour mérifer  
l’amour et la gloire.

3605 Si le jour il sert ainsi son seigneur, la nuit il en sert un plus  
grand, Amour, l’objet de ses pensées, auquel il consacre son coeur  
qui ignore le sommeil et le repos. Contre lui souvent il argumente,  
souvent il se blâme et fait l’éloge de Frêne ; il se dit qu’elle a fait un  
mauvais choix en donnant son cceur à un homme qui sans cesse lui  
promet des biens sans qu’un seul se réalise. Chaque mois va et vient  
un messager qu’il lui envoie et que, sans cesse, dans son coeur, il  
accompagne, conduit et ramène, tout comme la femme affligée guide  
son mari vers Saint-Gilles et se dit : « Maintenant, il couche dans  
cette ville-là ; demain, il sera ici, tout près. » Puis il ne revient pas  
avant huit jours, tandis qu’en son coeur elle le presse de rentrer. C’est  
souvent que Galeran déplie et caresse la manche de son amie, quand  
sa suite est endormie ; c’est souvent qu’il la serre contre lui et  
l’embrasse :

S’en a grant deduit et grant aise ;

Et long temps ainsi se deporte.

Cil qui s’en va a Fresne et porte  
De par Galeren ses escripz  
Est ellevez de mauvez criz,

Qu’il est de plusieurs parceùz  
Et son affaire est tout seuz.

Si le scet l’abbeesse Ermine  
Par une mal pensant meschine  
Qui sur Fresne estoit envieuse,

Pour ce qu’elle est de la prieuse  
Amee et bien de la maison ;

En une chambre en traýson  
En a l’abbaesse menee.

Adonc n’est mie bien senee  
La pucelle, ainz se tient a fole,

Car en la chambre, ou el parole  
De Galeren a son message,

Li vient, com fait beste sauvage  
Que chien ont mort et entreprise,  
L’abbaesse d’ardeur esprise :  
Andeux les voit parler ensemble,

De felonnie et d’ire tremble,

Vers Fresne vient, si li dist lues :

« Mau soiez vous cy a voustre ues  
Venue et pour voustre mau preu !  
Souvent oez de mon nepveu  
Nouvelles dont mon cuer se deulst;  
Vous les sçavez, mes il ne veulst  
Que je nulles de luy en sache. »

A tant unes lettres li sache  
Si fort des mains et tost a force,  
Que d’un des doiz li a l’escorce  
A ses oncles sursoulevee,

Com celle qui semble desvee,

Dont le doit l’en a moult doulu.

3632

3636

3640

3644

3648

3652

3656

3660

3664

il en éprouve un ineffable bonheur, et longuement il se divertit ainsi.

3632 Le messager qui va porter à Frêne les lettres de Galeran, a  
soulevé de méchantes critiques, car plusieurs l’ont aperçu et on a  
découvert son manège. Et l’abbesse Hermine l’apprend par une fille  
mauvaise qui était jalouse de Frêne parce qu’elle était aimée de là  
prieure et bien vue de toute la maison. En une chambre, traîtreuse-  
ment, elle a conduit l’abbesse. Alors la jeune fílle n’est pas bien  
avisée, mais se traite de folle, car, dans la pièce où elle parle de  
Galeran à son messager, surgit, comme une bête sauvage que les  
chiens ont mordue et mise en difficulté, l’abbesse embrasée de fiireur,  
qui les voit parler ensemble. Tremblante de méchanceté et de colère,  
elle va vers Frêne et lui dit brusquement :

3654 « Puissiez-vous être venue ici pour votre malédiction et votre  
malheur ! Souvent vous recevez de mon neveu des nouvelles qui  
m’affligent le coeur : vous, vous en avez connaissance, mais il ne  
veut pas que moi, je sache rien de lui. »

Elle lui arrache alors une lettre si brutalement et avec une telle  
violence qu’avec ses ongles elle lui a enlevé, comme une folle  
furieuse, la peau d’un doigt, ce qui lui a fait très mal.

Tantost com ell’ a le salu  
Veii que son nepveu li mande,

Si li a dit: « Orde truande, 3668

Com tu m’as ou cuer grant duel mis,

Quant Galeren est tes amys,

Qui sires est de ceste marche ! »

Les lectres a ses piez demarche, 3672

Et crache par desdeign dessurs.

« Varlet, or toust, il n’y a plus,

Fait elle a celi, or en voiez !

Garde que si hardy ne soies 3676

Que tu ceans ja mes reperes. »

Li messages est debonnaires  
Et honteux, si doubte la dame ;

Vermeil de honte et de diffame 3680

S’est departiz de Biausejour ;

Tant erre de nuyt et de jour  
Qu’il est venu en Loerreine.

Ceste foiz est la deerreine, 3684

Car Galeren plus n’y envoie :

La mescheance de sa voie  
Li a le message contee.

Ne veulst que plus soit hault montee 3688

Galeren la honte s’amie,

Ainz veult souffrir tant qu’endormie  
Et oblïee soit de tous ;

Ne veulst mie ouvrer comme estouz, 3692

Ainz soufferra tant qu’il ait armes.

Or se dolouse, or espant lermes,

Ne scet que faire, or se tourmente.

Plus priveement se demente 3696

Qu’il puet et cele sa doulour ;

Souvent sent froit, souvent chalour,

Quant il pense a sa nourreture ;

Et autre foiz se remesure, 3700

Qu’il esgarde en son cuer et note

Aussitôt qu’elle a vu le salut que son neveu envoie à Frêne, elle lui  
a dit :

« Sale ordure, dans quelle affliction tu as plongé mon coeur,  
du fait que Galeran est ton ami, lui, le seigneur de cette province ! »  
Elle piétine la lettre et de mépris crache dessus. /

« Garçon, décampe, fait-elle, c’est fini, ouste ! Prends garde  
de ne pas être assez hardi pour reparaître jamais ici. »

/

3678 Le messager, qui est bien né, est rempli de confusion et  
redoute la dame. Rouge de honte et d’humiliation, il est reparti de  
Beauséjour et, à force de marcher jour et nuit, il est de retour en  
Lorraine, pour la demière fois, car Galeran ne l’envoie plus. Le  
messager lui a raconté sa malheureuse équipée. Galeran ne désire pas  
augmenter la honte de son amie, mais il veut patienter jusqu’à ce  
qu’elle soit effacée et oubliée de tous ; il ne veut plus agir à  
l’étourdie, mais il attendra d’être fait chevaher. Maintenant il se  
désole et verse des larmes, ne sachant que faire ; maintenant il se  
tourmente. II se lamente le plus discrètement qu’il peut et cache sa  
douleur. Souvent il a froid et souvent il a chaud, quand il se rappelle  
son enfance ; à d’autres moments, il se reprend, car il considère et  
observe

Que trop penser maint homme assote,  
Quant l’en le voit a chose entendre  
Dont encore ne puet fin prendre.

Si s’en esbat et se conforte,

Et entre la gent se deporte.

Ce li est de grans sens venu,

Pour ce qu’en en voit maint chanu,  
Viel et ffonchié de grant aage,

Qui ne puet vaincre son courage.

Pour Galeren souvent endure  
Fresne villanie et laidure :

Chascum la lesdenge et assault ;  
Amictiez d’acquest rien ne vault,

Ce puet Fresne leans veoir,

Mais fiance a en son savoir :

Amis chamelz vault plus qu’avoir ;  
Elle n’a leans nul pouoir,

Car quant sa dame la rancune  
Chascun li dit let et chascune ;

Las ! la n’a parens ne cousins,

Ainz demeure entre maulx voisins  
Belle Fresne ; or est espleuree,

Or li griefve la demouree  
Du Breton qu’el ne puet haïr.

Quant il commence a meschaïr  
Au mescheant, si li meschiet:

Or trebuche Fresne, or deschiet,

Or li est Fortune envieuse,

Or li moustre chiere cruieuse,

Or li pleure qui li seut rire,

Or la commence a desconfire  
Par ses biens qu’elle li retaille.

Le bon Lohier a mis en taille  
La mort et a ravy du monde ;

Par confession nette et monde  
Le fait Dieux user de ses biens

3704

3708

3752

3716

3720

3724

3728

3732

3736

que de ressasser leurs pensées abêtit beaucoup d’hommes qu’on voit  
occupés par des projets qu’il n’est pas possible de mener à leur  
terme. Ainsi s’ en distrait-il, trouvant réconfort et divertissement parmi  
les gens. C’est de sa part une marque de grande sagesse, car on voit  
maint vieillard chenu et ridé incapable de se maîtriser. ^

3711 A cause de Galeran Frêne endure souvent méchanceté et  
outrages : chacun l’insulte et l’attaque. Amitié acquise ne vaut rien,  
Frêne peut le constater en ces lieux, mais elle se fie à son savoir ;  
ami de sang vaut mieux que richesse. Elle est réduite à l’impuissance,  
car quand sa dame la rabroue, tout un chacun l’injurie. Hélas ! Là  
elle n’a ni parents ni cousins, elle est entourée de voisins méchants,  
la belle Frêne. La voici en pleurs, accablée par le retard du Breton  
qu’elle ne peut haïr. Quand le malheur commence à tomber sur le  
malchanceux, il est vraiment malheureux. Maintenant Frêne trébuche  
et tombe ; maintenant Fortune qui est jalouse d’elle, lui montre un  
visage cruel et lui fait triste figure alors qu’elle avait coutume de lui  
sourire ; maintenant elle commence à l’abattre en lui retirant ses  
biens.

3734 La mort a fauché le bon Lohier qu’elle a arraché à ce monde.  
Par sa confession sincère et franche, Dieu lui accorde la jouissance  
de ses biens

En paradis avec les siens,

Ou nous puissons touz adressier !

Ea Fresne n’a que courroucíer  
Quant el voit mort ses bons parreins  
Pour tout l’or qui est jusqu’a Rains  
Ne le voulsíst, si eust droit,

Que aidé li a en bon droit  
Et bien ensaignee et aprise.

S’avoit l’abbaesse reprise  
Souvent davant mainte nonnain  
De ce qu’eJle heoit Fresnein,

Si s’en reJaschoit I’abbaesse.

Maint bon servise et mainte messe  
En a fait chanter de louyer  
Fresne pour son parrein Lohier.

**Cil qui tant fu et doulx et frans  
Ly a laissié d’esterlins blans  
Quarante mars de son avair :**

A son vivant Ji fist avoir  
Pour ce qu’i li avront mestier.

Chascum jour list Fresne un saultier,  
Qu’a sauveté puit venir s’ame.

Ne ja n’orrez mes duel de fame  
Que l’en doie au sien comparer :

**La mort li fait chier comparer  
L’amour qu’elle avoit au prodomme.**

Ce duel et cel annuy l’asomme  
Qu’ell’ a du Bret qu’il ne repere.

D n’est mal qui premier n’apere  
En vis, si taint le sien sa face  
Qui sa belle couleur efface ;

Si devient pale et tainte Fresne.

**Oiant la prieuse, I’aresne  
L’abbaesse, qui tant est fíere,**

De son semblant et de sa chiere  
Qui de jour en jour li empire ;

3740

3744

3748

3752

3756 ,

i

í

í

3760

3764 j

I

i

3768

3772

au Paradis avec les siens. Puissions-nous tous y parvenir ! Frêne est  
tout affligée de voir mort son bon parraín. Pour tout l’or quì existe  
jusqu’à Reims, elle n’eût pas voulu qu’il le fût, et elle aurait eu  
xaison : ne l’a-t-il pas aidée en toute justice, bien éduquée et formée ?  
Souvent, en présence de plusieurs religieuses, il avait reproché a  
l’abbesse de hair Frêne, et celle-là se faísait moins rigoureuse. En  
ieconnaissance, Frêne a fait chanter plus d’un office et plus d’une  
messe pour son parrain Lohier. Cet homme si bon et si généreux lhi  
a iaissé en esterlins blancs quarante marcs de sa fortune ; il les lui  
légua de son vivant, parce qu’elle en aura besoin. Chaque jour, Frêne  
lit un psautier pour le salut de son âme. Jamais vous n’entendrez  
parler de douleur de femme qui puisse se comparer à la sienne. La  
mort lui a fait payer cher l’amour qu’elle portait au saint homme.

3764 Elle est accablée par le chagrìn et l’anxiété que lui cause  
l’absence du Breton. II n’est pas de mal qui ne se manifeste d’abord  
sur le visage : le sien pâlit son visage et efface ses belles couleurs ;  
Frêne devient pâle et blême. Devant la prieure, l’abbesse qui est si  
orgueilleuse lui reproche son aspect et son teint qui de jour en jour  
s’altèrent.

Si li a commencé a dire :

« Fresne, il estuet son cuer refraindre  
De chose ou l’en ne puet attaindre ;  
Vous estes jaunes comme cire :

Fole est la fame qui se mire  
Qui tel vis com vous portez porte ;

D semble que vous soiez morte,

Tant estes esmortie et flestre :

Menez vous tel duel pour vo mestre  
Ou pour Galeren mon nepveu ?

Vous avez voué aspre veu  
Se pour Dieu en voez la chose  
Qui vostre char vous a forclose  
De la biauté qu’avoir soulez.

- Vous dictes ce que vous voulez,  
Respont Fresne qui pleine est d’ire,  
Vous me pouez, dame, assez dire  
Com bien parlant et escollee :

Cil qui au mieulx de la meslee  
Est seiirement puet combatre :  
Ligierement me puet abatre  
Qui a moy se veult prendre a luite.  
Bien sçay que cuer enfrain s’aquite  
Qui s’escume rent par la bouche :

Dit avez ce qu’au cuer vous touche  
A celle qui povre est d’avis.

Si j’ay mon cuer a douleur mis  
D est droiz que mes cors s’en sente :  
Je n’ay mie mise m’entente  
Si en veu que je pour Dieu face  
Que pour ce soie laide en face ;

Mais vous devez tainte estre et perse  
Qui par veu vous estes aerse  
A Dieu, si vous devez pener,

Par veillier et par jeiiner,

Par aulmosne, et par oroison,

3776

3780

3784

3788

3792

3796

3800

3804

3808

Elle a commencé à lui dire :

« Frêne, il faut écarter son coeur de ce qu’on ne peut obtenir.  
Vous êtes jaune comme la cire : folle est la femme qui se contemple  
quand elle a un visage comme le vôtre. On vous croirait morte, tant  
vous êtes extênuée et flétrie. Est-ce pour votre maître que vou^  
menez un tel deuil ou pour Galeran mon neveu ? Vous avez prononcé  
un voeu cruel si vous avez fait à Dieu une promesse qui a privé votre  
corps de la beauté qui vous était propre.

3788 — Vous dites ce que vous voulez, répondit Frêne pleine de  
colère ; vous pouvez, Madame, m’accabler de paroles : vous êtes  
éloquente et instruite. Quand on est le mieux placé dans la mêlée, on  
peut combattre avec assurance : il est facile de m’abattre si l’on  
décide d’engager la lutte contre moi. Je sais bien qu’un cceur violent  
se soulage lorsque la bouche vomit son écume. Vous avez dit ce que  
vous avez sur le coeur à celle qui est démunie. Si j’ai plongé mon  
cceur dans la douleur, il est normal que mon corps s’en ressente. Je  
n’ai pas eu l’intention de faire à Dieu un vceu qui me force à enlaidir  
mon visage. C’est plutôt à vous d’être blême et livide, puisque vous  
avez fait le vceu de vous consacrer à Dieu ; c’est à vous de vous  
donner beaucoup de peine, par des veilles et des jeûnes, par des  
aumônes et des prières,

D’aller en la haulte maison  
Ou entreront et saint et saintes ;

Les nonneins doivent estre taintes 3812

Et en mal aise a Dieu servir,

Si que le puissent desservir ;

Et vous qui tant par estes sage

Ne devez mie dire oultrage 3816

A fame qui du siecle fust:

Suis je de pierre ne de fiist  
Que tousjours puisse estre hetiee ?

* Moult avez la langue affaictiée, 3820

Fait la dame, belle fillole ;

Qui a fol se prent ou a folle i

Ne desert qu’on le prise guaires,

Pour ce que langue demaleres 3824

Fait bon eschever qui pourroit;

Et pour ce que mon cuer vourroit  
De tous biens et hounours joỳr,

Vous vueil faire entendre et oyr 3828

Une chose que je vueil dire :

Le los de vostre corps empire,

Qui tant souloit estre plaisans,

Et les gens sont moult mesdisans ; 3832

S’estes d’amis povre et d’avoir,

Moult bon gré devrïez savoir  
Qui vous donroit vo guarison.

* Dame, vous dictes bien raison, 3836

Ce dist Fresne, et bien le voulrroie. »

Celle respont: « Je vous feroye  
Moult voulentiers ceans nonnain.

* Par saint Denis, ja de Fresnein, 3840

Dit Fresne, ne ferez rendue.

J’ay si aprise et entendue

Vie qu’en seust mener en cloistre,

Que je n’y puis m’onneur accroistre ; 3844

Nuls n’y fait euvre qui Dieu plaise,

pour gagner la céleste demeure où entreront les saints et les saintes.  
C’est aux religieuses d’être pâles et de servir Dieu dans l’inconfort  
afin de le mériter. Yous qui êtes la sagesse même, vous ne devez pas  
insulter une femme restée dans le siècle. Suis-je de pierre ou de bois  
pour pouvoir être toujours joyeuse ? }

3820 — Vous avez la langue bien affílée, chère fílleule, fait la  
dame. Celui qui s’en prend à un fou ou à une folle ne mérite pás  
qu’on l’apprécie beaucoup, car il est bon d’éviter les mauvaises  
langues quand on le peut. Et parce que mon cceur aspire à jouir de  
tous les biens et de tous les honneurs, je veux vous faire savoir et  
comprendre une chose que je tiens à dire : la réputation de votre  
beauté s’altère, alors que vous aviez coutume d’être si séduisante, et  
les gens sont très méchants ; comme vous êtes pauvre d’amis et de  
richesse, vous devriez être très reconnaissante envers qui vous  
apporterait la guérison.

3836 — Madame, vous avez bien raison, dit Frêne, et je le voudrais  
bien. »

L’abbesse lui répondit:

« Je vous ferais bien volontiers religieuse en ce couvent.

— Par saint Denis, s’écria la jeune fille, jamais vous ne ferez  
de Frêne une religieuse. J’ai trop appris à connaître la vie qu’on a  
coutume de mener. dans le cloître pour y pouvoir accroître mon  
honneur. Personne ne fait oeuvre qui plaise à Dieu,

Chascume se rent pour vivre aise ;

Pour ce encore ne me vueil rendre ;

Si je vueil a rendage entendre 3848

Je m’en istray de Biausejour,

S’entreray en plus dur sejour  
Pour eschever aise et delit.

* Quel deport avez vous eslit, 3852

Fait l’abbaesse, et quel houneur ?

Vouldrez vous donc prendre seigneur ?

Cuidiez vous donc estre royne ?

Bien pourchassiez vostre ruŷne 3856

Com garce baude et lecheresse.

Galeren vous fera contesse ? 1

Atendez le tant qu’il vous preigne !

Par Dieu bien voy vostre barcaigne : 3860

Bien barcaignés vostre grant honte  
Si vous cuidez fame estre a conte ;

Mais si Dieu plaist ja n’avenra ;

Ains sachiez qu’il vous convenra, 3864

Se diz ans vivez, avoir peine,

Pour du pain peignier autrui laine  
Et de chiez laver pour maaille.

* A Dieu ne plaise qu’ainsi aille, 3868

Ce dit Fresne a madame Ermine ;

L’en voit mainte povre racine  
Dont verge assez grellete vient,

Qui puis arbre portant devient: 3872

Si je suis povre et foible et lasse  
Je ne suis mie de cuer basse,

Car basseté de petit cuer

Met souvent fame a petit fuer, 3876

Et qui chace oisel oisel prent.

Mon cuer, madame, si m’aprent  
Que je ne face aultre mestier

Le jour fors Ure mon saultier 3880

Et faire euvre d’or ou de soie,  
chacune prend le voile pour vivre confortablement. C’est pour cette  
raison que je ne veux pas devenir religieuse. Si un jour j’envisage  
d’entrer au couvent, je quitterai Beauséjour et gagnerai un séjour plus  
austère pour fuir le confort et le raffinement.

— Quel plaisir avez-vous alors choisi, fait l’abbesse, et quel/  
honneur ? Voudrez-vous donc épouser un seigneur ? Vous vous  
prenez donc pour une reine ? Vous courez à votre ruine comme une  
garce effrontée et dévergondée. Galeran vous fera comtesse ? Vous  
pouvez toujours attendre qu’il vous épouse. Par Dieu, je vois  
clairement votre calcul, mais c’est bien votre grande honte que vous  
calculez si vous croyez être la femme d’un comte. S’il plaît à Dieu,  
cela n’arrivera jamais. Sachez plutôt qu’il vous faudra, si vous vivez  
dix ans, souffrir, peigner la laine des autres pour manger et laver des  
têtes pour un sou.

3868 — A Dieu ne plaise qu’il en aille ainsi, dit Frêne à Madame  
Hermine. L’on voit souvent d’une pauvre racine sortir une tige bien  
chétive qui devient ensuite un arbre fécond. Si je suis pauvre, faible  
et malheureuse, je n’ai pas le coeur vil, car c’est la bassesse d’un  
coeur mesquin qui discrédite souvent une femme, et quand on chasse  
un oiseau, on attrape un oiseau. Mon cceur, Madame, m’engage à  
n’occuper mes journées à rien d’autre qu’à lire mon psautier, à faire  
des ouvrages d’or et de soie,

Oyr de Thebes ou de Troye,

Et en ma herpe lays noter,

Et aux eschez autruy mater,

Ou mon oisel sur mon poign pestre  
Souvent ouy dire a mon maistre  
Que tel us vient de gentillesse ;

Tant le vueil mon cuer s’i adresse  
Que je n’en pourroie estre lasse ;  
S’or peíist estre que j’amasse  
Un conte dont je fusse amee,

Encor puisse estre clamee  
Contesse et dame de grant terre.

* Allez en Loerraine querre  
  Galeren, ce respont la dame,

Soit vo baron et vous sa fame !

Je cuit qu’aussi y pensez vous.

* Dame, dit Fresne, mes espous  
  Pourroit il, si Dieux vouloit, estre ;  
  Qu’en a veii maint povre prestre  
  Que l’en sçavoit bien entechié  
  Venir a grant arceveschié ;

Aussi puet povre fame avoir,

Ainz qu’elle meure, grant avoir,  
Qu’avoir ne nest mie avec l’omme ;  
Telz est riches qui en la somme  
Vient de richesse a povreté,

Tel ra povres au nestre esté  
C’on voit puis mourir en richesse :  
Hom qui ayme senz et proesse  
Ne se devroit ja esmayer,

Car Dieux le savra bien paier. »

Or voit de quel pié Fresne cloche  
La dame qui son cheval broche ;

Ire la transporte et ardure,

Sa langue broche oultre mesure  
Qui li desvoie le courage ;

3884

3888

3892

3896

3900

3904

3908

3912

3916

à écouter les histoires de Thèbes et de Troie, à jouer des lais sur ma  
harpe, à triompher des autres aux échecs, à nourrir mon oiseau sur  
mon poing. J’ai souvent entendu dire à mon maître que ce sont goûts  
de noble. Mon cceur y tend tellement de toute sa volonté que je ne  
saurais m’en lasser. Si maintenant il pouvait arriver que j’aimasse qn  
comte dont je fusse aimée, alors je pourrais être appelée comtesse et  
dame d’une grande terre.

3894 — Allez en Lorraine chercher Galeran, répondit la dame, et  
qu’il soit votre mari et vous sa femme. Je crois que c’est aussi votre  
pensée.

— Madame, dit Frêne, il pourrait être mon époux, si Dieu le  
voulait, car on a vu plus d’un pauvre prêtre, qu’on savait doué de  
qualités, parvenir à un grand archevêché. De même une pauvre  
femme peut obtenir, avant de mourir, une grande fortune, car la  
fortune ne naît pas avec l’homme. Tel qui est riche finit par tomber  
de la richesse dans la pauvreté, tandis que tel est pauvre à sa  
naissance qu’on voit ensuite mourir riche. Un être humain épris de  
sagesse et de vaillance ne devrait jamais s’inquiéter, car Dieu saura  
lui payer son dû. »

3913 La dame voit désormais de quel pied cloche Frêne, et elle  
monte sur ses grands chevaux. La colère la transporte et l’enflamme,  
sa langue devient venimeuse et égare son cceur.

A Fresne a dit par grant oultrage :

« Vieus garce, chïoche covee,

Qui fustes la dehors trouvee 3920

Sur le fresne davant ma porte,

Gom par vous surmonte et tresporte  
Mauvés orgueil et lecherie,

Quant de si haulte deverie 3924

Vous estes davant moy vantee !

Or estes vous trop enchantee  
Quant de ce m’avez mis en voye,

Que de verité ne savoye : 3928

Bien m’en avez conté le voir.

En vous nourrir ay bien l’avoir  
Despendu qu’en vo bers trovay ;

De folie voir me grevay 3932

Quant sur le fresne vous fiz prendre ;

Pour ce que je vous vy si tendre,

Vous fyz je davant noustre autel

Avoir baptesme, pour le sel 3936

Qui fu trovez en la chevesce ;

Un oreillier de grant richesse  
Avïez dessouz voustre teste,

En un drap plain de mainte beste 3940

Et d’autres diverses figures  
Ouvrees selon leur natures  
De fil d’or par my soie entret.

Voustre non a l’arbre retret, 3944

Car il demoustre et si devise  
Que sur le fresne fustes prise,

Pour ce estes vous Fresne nommee.

Tout n’en soit il pas renonmee, 3948

Si vous ay je conté vray conte ;

Et pour accroistre vostre honte  
En verrez ja la vraie enseigne. »

Lors par une sue compaigne, 3952

A qui el fait les clefs baillier

Elle insulte violemment Frêne :

« Sale garce, immonde créature,. vous qu’on a trouvée là-  
dehors, sur le ftêne, devant ma porte, quel pernicieux orgueil et  
quelle impudence vous aveuglent et vous transportent, puisque vous  
vous êtes vantée devant moi d’une si grande folie ! Vous êtes  
vraiment possédée pour m’avoir mise sur la voie de ce que je ne  
savais pas avec certitude : vous m’en avez révélé la vérité. Pour votre  
éducation j’ai largement dépensé l’argent que j’ai trouvé dans votrè  
berceau. Quelle folie j’ai commise, oui vraiment, quand je vous ai  
fait prendre sur le fìrêne ! Vous voyant si fragile, je vous ai fait  
recevoir le baptême devant notre autel, à cause du sel trouvé dans  
l’encoiure. Vous aviez sous votre tête un luxueux oreiller, taillé dans  
une étoffe couverte de nombreuses bêtes et d’autres étranges  
créatures, dessinées selon leur nature à l’aide de fils d’or incrustés  
dans la soie. Votre nom provient de l’arbre ; il indique et explique  
que vous fûtes recueiliie sur le frêne ; c’est pour cette raison que  
vous vous appelez Frêne. Bien que ce ne soit pas de notoriété  
publique, je ne vous ai rapporté que la stricte vérité. Et pour accroître  
votre honte, vous allez en voir la preuve formelle. »

3952 Alors, à une de ses compagnes elle fait remettre les clés

Envoie querre l’oreillier  
Et le drap ouvré de fil d’or,

Qu’ell’ a gardé en son tresor ;

Le bers avec emporte celle,

Ou fu couchie la pucelle.

Dont li moustre tout l’abbaesse :

« Fresne doit bien entre contesse,

Fait elle, et venir en pouoir,

Qui son tesmoing puet cy veoir :  
Ceens est voustre cougnoissance.

- Dame, en y puet los et puissance,  
Dit Fresne, mieulx noter que honte ;  
Par ce doy estre fame a conte,

Qui la chose saroit entendre ;

Par ce me puet cons ou roys prendre,  
Car j’en voy cy bon tesmoignage ;

Ce drap note moult hault linage,  
Qu’avoir me pourroit a moullier,

Je sçay bien par cest oreillier,

Vo niés Galeren de Bretaigne :

Bien le me moustre ceste enseigne  
Qui me tesmoigne a gentil fame. »  
Par telz moz a Fresne sa dame  
Empaint en si grant fellonie  
Qu’elle l’a de leans banie,

Mais que son drap li a rendu,

Qu’ele n’avroit mie vendu  
Se el en avoit cent mars pris ;  
L’oreillier qui est de grant pris  
Prent la pucelle avec le drap ;

Le bers qui n’est mie de sap  
Ne voulst recevoir par despit,

Ainz li a dit: « Dame, respit  
Me donnez jusques a demain. »

Puis li rent le bers en la main,

Si li a dit: « Tenez, madame,

3956

3960

3964

3968

3972

3976

3980

3984

3988

et l’envoie chercher l’oreiller et le drap incrusté de fils d’or qu’elle  
a gardés dans son trésor. La religieuse apporte aussi le berceau où fut  
couchée la jeune fille. L’abbesse lui montre le tout :

« Frêne doit vraiment être comtesse, fait-elle, et devenir  
puissante ; elle peut ici même en voir la preuve : voici vos armoiriesï  
— Madame, on peut y découvrir la noblesse et la puissance,  
dit Frêne, mieux que le déshonneur. C’est la preuve que je dois être  
la femme d’un comte, si l’on sait interpréter ces signes ; c’est la  
preuve qu’un comte ou un roi peut m’épouser, car j’en vois ici un  
témoignage manifeste : cette étoffe indique un très haut lignage, en  
sorte que je pourrais devenir la femme (cet oreiller me le confîrme)  
de votre neveu Galeran de Bretagne : c’est la preuve décisive qui  
témoigne que je suis une femme noble. »

3976 Ces paroles de Frêne ont jeté sa dame dans une si grande  
fureur qu’elle l’a bannie de ces lieux, non sans lui avoir rendu son  
étoffe qu’elle n’aurait pas vendue même contre cent marcs. La jeune  
fille prit avec le drap le précieux oreiller. Quant au berceau qui  
n’était pas en sapin, elle poussa le mépris jusqu’à le refuser ; mais  
elle a dit: « Madame, accordez-moi un délai jusqu’à demain », puis,  
lui remettant le berceau en mains propres, elle ajouta :

« Tenez, Madame :

S’il a ceans nonnain ne fame  
Qui mestier ait d’enfant couchier,  
Vous devriez avoir moult chier  
Qu’elle fustde ces bers aidee :

Si j’ay voustre maison vuidiee,

**Au** departir c’est sans ordure. »  
L’abbaesse pleine d’ardure  
La lesse & tant et si s en toumc.

Et Fresne tout ce jour s atourne,

Quiledrapprentetl’oreillier;

Tant se peine d’appareillier  
Et de son hemays enmaller  
Qu’il n’y a mes que de l’aler.

La pucelle tendrement pleure,  
Avec la prieuse demeure  
En sa chambre le jour en cloistre.  
Or commence le duel a croistre  
A la prieuse pour son frere  
Dont elle maine vie amere,

EtpoursafilloleFresnein.

Pour li ne pour autre nonnein  
Ne voulst plus Fresne demourer.  
Toutes commencent a plourer  
Pour li comme s’elle fust morte.  
Fresne la prieuse conforte,

Si jì a dit: « Doulce marraine,

Ce siecle est plein de toute peine ;  
De traŷson, d’orgueil, d envie  
Est conchïee ceste vie ;

Gens y ont une fole tesche :

Quiplusyestetplusypeche;

Le plus grant y est plain d’ordure.  
Ce que chascuns petit y dure  
Et qu’il y meurent foible et fort  
Vous devroit donner resconfort  
Du bon Lohier dont il vous poise.

3992

3996

4000

4004

4008

4012

4016

4020

4024

s’il se trouve ici une religieuse ou une femme qui ait besoin de  
coucher un enfant, vous devriez être très contente qu’elle pût se  
servir de ce berceau. Si j’ai quitté votre maison, c’est sans tache que  
je pars. »

I/

3996 L’abbesse, bouillant de colère, la laisse alors et s’en retoume.  
Quant à Frêne, elle se prépare toute la journée, prenant l’étoffe et  
l’oreiller ; elle s’affaire tant à apprêter et à emballer ses bagages qu’il  
ne lui reste plus qu’à partir. Elle pleure tendrement. Elle demeure  
toute la journée cloîtrée dans sa chambre avec la prieure dont le  
chagrin augmente tant pour son frère qu’elle regrette amèrement que  
pour sa fílleule Frêne. Ni elle ni une autre religieuse ne peuvent  
retenir Frêne, et toutes commencent à la pleurer comme si elle était  
morte. Frêne réconforte la prieure en lui disant :

4016 « Chère marraine, ce monde est plein d’épreuves ; la trahison,  
l’orgueil et l’envie souillent cette vie où les gens ont cette extrava-  
gante particularité : plus on y reste et plus on y pèche ; le plus grand  
y est plein d’ordure. Le fait que chacun n’y demeure que peu de  
temps et que tous meurent, faibles et forts, devrait vous consoler de  
la peine que vous cause la perte du bon Lohier.

Ne puis laissier que ne m’en voise,

Et ne pourquant je demourasse,

Mais il n’a ancelle si basse 4028

Ceens ne garson qui y serve,

S’il vouloit, ne me clamast serve,

Truande avolee ou couvee :

S’en seroie assez plus grevee 4032

Que de vous ou d’une autre dame.

Cil qui puet joindre corps et ame,

Et qui a pouoir de deffaire,

Vous vueille a sa partie traire 4036

Des grans biens que vous m’avez faiz !

S’il a ceans qui soit meffaiz,

Ne homme ne fame, vers moy,

Je leur pardon ; et si leur proy 4040

Mercy, si vers eulx suis mesprise.

Dieux puist essaulcier ceste eglise  
Et deffendre ses biens en terre

De feu, de tempeste et de guerre ! 4044

Et de madame ma marrine  
Face il en paradis reyne,

Et li rende les biens a l’ame

Qu’elle m’a fait, ma bonne dame, 4048

Car elle m’a nounie a aise ! »

Chascum acolle, chascum baise,

A tous print doulcement congié.

A pou que ne sont enragié 4052

Plusieurs de duel de la pucelle ;

N’y a nonnein, ne damoiselle,

Ne clerc, ne sergent qui ne die :

« Dieux ! com est de fole enresdie 4056

Madame et de sotie plaine,

Quant ceste pucelle ainsi meine,

Et ainsi l’en fait aller seule !

Mal ait et la langue et la gueule 4060

Qui ce mautalent y a mis !

Je ne puis faire autrement que de m’en aller, et pourtant je serais bien  
restée, mais il n’est ici de servante si misérable ni de pauvre  
domestique qui, à leur gré, ne me traiteraient d’esclave, d’ignoble  
intruse ou de fille dénaturée ; et j’en serais bien plus affligée que si  
cela venait de vous ou d’une autre femme. Que Celûi qui peut joindre  
le corps à l’âme et qui peut les séparer, veuille vous attirer auprès de  
lui pour les grands bienfaits dont vous m’avez comblée ! S’il est ici  
quelqu’un, homme ou femme, qui m’ait causé du tort, je leur  
pardonne, et je leur demande pardon si j’ai mal agi envers eux. Que  
Dieu puisse élever cette église et protéger ses biens terrestres du feu,  
de la tempête et de la guerre ! Et que de Madame ma marraine il  
fasse une reine au paradis et qu’il rende à son âme les biens qu’elle  
m’a faits, ma chère dame, car elle m’a élevée dans le confort ! »

4050 Elle étreint et embrasse chacun, elle prend tendrement congé  
de tous. Peu s’en faut que plus d’un ne devienne fou de douleur à  
cause de la jeune fille. II n’est pas de religieuse, ni de demoiselle, ni  
de clerc ou de serviteur qui ne dise :

« Mon Dieu, à quel fol emportement et à quelle sottise  
s’abandonne Madame pour traiter ainsi cette jeune fille et la renvoyer  
ainsi toute seule ! Maudites soient la langue et la bouche qui ont  
déclenché cette colère !

Ha ! beîle Fresne, sans amys  
Com estes hors d’autre confort !

Or vous envoit Dieux conseil fort 4^4

gt il vous deffende de honte !  
jyfoulí ayme son nepveu ie conte  
Madame qui congié vous donne ;

pleiist a Dieu qui abandonne 4Qgg

Son soleil a tous en commun  
Que endui ne feïssiez q’un  
Par force de saint mariage ! »

Ainsi blasme chascum l’outrage. 4072

gt le forfait de l’abbeesse.

La prieuse le jour ne cesse  
De faire duel et de plourer,

Quant Fresne ne veult demourer. 4075

Bien li sêust faire s’acorde ;

Mais Fresne **point** ne s’i **acoide.**

S’a jusqu’a demain attendu

Que Dieux a le cler jour rendu. **40**gQ

La pucelle matin s’esveille,

Sa harpe et sa male apareille,  
gt pour li mieulx porter l’afeste,

Quant la prieuse s’en deshete 40^4

De ce qu’aller a pié s’en veulst;

Le cuer de grant pitié l’en deulst,

Si li donne sa mule lues

Ou li hernays est froís et nefs, 40gg

Que son frere li achata.

Oncques sur meilleur ne monta  
Fame pour Ii porter a aise.

Les piez a la prieuse en baise 4092

De **fine** joie la puceîle.

**Sa** male **fait** deirier sa selle  
Trousser, **et met sa** harpe au couí.

Gente sambue et pennel mol 4090

A la mule et le frain doré.

Ah ! belle Frêne, sans amis comme vous êtes privée d’un autre  
réeonfort ! Puisse Dieu vous envoyer un bon conseil et vous  
préserver de la honte ! Elle aime beaucoup son neveu le comte,  
Madame qui vous donne congé. Ah ! s’il avaìt plu à Dieu qui  
dispense son soleil à tout le monde, que vous ne fissiez plus qu’uh  
par l’autorité du saint mariage ! »

4072 C’est ainsi que chacun blâmait l’injustice et la faute de  
l’abbesse. Tout ce jour, la prieure ne cessa de s’affliger et de pleurer  
à l’idée que Frêne ne voulait plus rester. Elle aurait bien su la  
réconcilier avec l’abbesse, mais Frêne s’y refusait. Elle attendit  
jusqu’au lendemain que Dieu eût rendu la clarté du jour.

4081 La jeune fille s’éveilla au matin, prépara sa harpe et sa malle  
qu’elle disposa de façon à les mieux porter, quand la prieure, désolée  
qu’elle voulût s’en aller à pied, le coeur étreint d’une immense pitié,  
lui donna aussitôt sa mule dont le harnais, que son frère lui avait  
acheté, était tout neuf. Jamais femme n’eut meilleure monture pour  
la porter confortablement. La jeune fille, transportée de joie, baisa les  
pieds de la prieure. Elle fit charger sa malle derrière la selle et mit  
sa harpe à son cou. La mule était équipée d’une élégante housse,  
d’un coussin moelleux et d’un frein doré.

Au monter a Fresne plouré  
Et est au departir troublee.

D’une chappe s’est affublee

D’un pers drap de Flandres moult chier.

La prieuse li voulst chercher  
Sergent ou garson ou compaigne :

Fresne avec li mener ne daigne :

N’en a, ce dit, talent ne cure,

Car la terre est moult bien seure ;

Serjans avra a voulenté,

Qu’ell’a de l’avoir a plenté  
Pour faire despens vespre et main.  
Escourgieez tient en sa main  
Noueez et dures de ners  
Ne sçay ou de buef ou de cerfs.

Puis se tourne vers sa mairine,

Au departir du chief l’encline  
Et tous ceulx qui sont au mouvoir.

Autres saluz n’en puet avoir  
La prieuse, car la grant ire  
Et la pitié ne li lait dire :

« A Dieu vous commans tous ensemble ! »  
Sur la mule qui souef amble  
S’en va Fresne et depart a tant;

Et la prieuse en dementant  
Prie Dieu qu’i la gart et port  
A droit chemin et a droit port;

Puis l’a beneŷe et seignee,

Et com dame bien enseignee  
Arriere en son cloistre s’en vient;

Ne scet puis que celle devient  
Qui s’esloigne de Biausejour  
Et erre seule toute jour.

Belle Fresne chemine seule,

Cui une garce par sa gueule  
A fát laissier sa nourreture.

4100

4104

4108

4112

4116

4120

4124

4128

4132

En montant en selle, Frêne pleura, bouleversée par le départ. Elle  
s’était habillée d’un manteau de drap bleu des Flandres très coûteux.  
La prieure voulut lui procurer un sergent, ou un domestique, ou une  
compagne, mais Frêne refiisa : elle n’en avait, dit-elle, ni envie ni  
besoin, car le pays était très sûr, et elle aurait des sergents à volontéá  
puisqu’elle avait de l’argent en quantité pour pouvoir dépenser soir  
et matin. Elle tenait en main une solide badine noueuse en nerf de  
bceuf ou de cerf, je ne sais. Puis elle se tourna vers sa marraine ét,  
au moment de la séparation, la salua d’une inclination de la tête, ainsi  
que tous ceux qui assistaient au départ. C’est le seul salut que put en  
avoir la prieure, car l’affliction et l’attendrissement l’empêchèrent de  
dire : « Je vous recommande tous à Dieu. » Sur la mule qui allait  
doucement l’amble, Frêne s’éloigna alors, tandis que la prieure tout  
en se désolant priait Dieu de la garder et de la mener sur le droit  
chemin à bon port ; puis, après l’avoir bénie du signe de la croix, elle  
s’en retouma au cloître, en dame avisée, sans qu’elle sût ensuite ce  
que devint celle qui s’éloignait de Beauséjour et voyageait seule toute  
la journée.

4131 La belle Frêne chemine seule, car une garce par sa sale langue  
l’a privée du lieu de son enfance.

N’i a mes mise trop sa cure,

Ainz s’en esbat et biau deporte,

Et la mule souef l’emporte, 4136

Qui de fresche nef est plus blanche.

Le cuer a Galeren li penche,

N’a autre chose plus ne tache ;

Le duel de Biausejour l’en cache 4140

Et le pencer de son amy ;

N’a l’ueil ne le cuer endormy,

Ainz va laiz et chançons notant.

S’a de joumees faictes tant 4144

Que conter en puet l’en pres d’uit.

De soulaz et de grant deduit :

Est aux hostelz ou elle vient.

Nulle plus sage ne couvient 4148

Ne pour conter, ne pour paier ;

Si ne l’estuet trop esmaier  
De riche lit net et qui plaise :

Souvent la fait gesir a aise 4152

La bonne herpe qu’elle porte,

Dont souvent ses hostes deporte,

Qu’a pou ou a neent escoute.

Elle n’est englesce n’escote, 4156

Ainçoys qu’elle voist asseoir  
Veult elle sa mule veoir  
S’ell’est a ese. Ainsi s’em passe

Et ainsi erre tant et lasse 4160

Qu’ell’ est dedens Rouen entree.

Ne s’est en la ville moustree,

Ne veult que nuls ou vis la voye,

Ainz chevauche toute la voye, 4164

Soubz sa blanche guimple embronchie.

Mainte me a le jour cerchie  
Et prie a Dieu que il l’avoit.

Une moult riche maison voit, 4168

A l’uis se siet une bourgeoise

Sans y accorder trop d’importance, elle s’en amuse et s’en divertit,  
et la mule doucement l’emporte, plus blanche que neige fraîche. Son  
coeur l’entraîne vers Galeran, rien d’autre ne la préoccupe. La douleur  
ía chasse de Beauséjour, ainsi que la pensée de son ami. L’oeil et le  
cceur en éveil, elle ne cesse de chanter lais et chansons. Elle â  
chevauché tant de journées qu’on peut en compter près de huit. Elle  
apporte joie et divertissement dans les hôtels où elle s’arrête. Pas  
besoin de quelqu’un de plus sage pour conter et pour payer. Elle n’a  
pas trop à s’inquiéter d’un lit somptueux, propre et agréable : souvent  
elle obtient un gîte confortable grâce à la bonne harpe qu’elle porte  
et dont elle régale son hôte, si bien qu’elle a peu à payer, ou même  
rien. N’étant ni Anglaise ni Ecossaise, avant d’aller s’asseoir, elle  
veut voir si sa mule est bien traitée. Ainsi va-t-elle son chemin, ainsi  
se fatigue-t-elle tant et si bien que la voici entrée dans Rouen. Elle  
ne s’est pas montrée dans la ville, car elle ne veut pas qu’on voie son  
visage, mais elle ne cesse de chevaucher, la tête baissée sous sa  
blanche guimpe. Tout le jour, elle a parcouru beaucoup de rues, en  
priant Dieu de la guider.

4168 Elle voit une maison opulente ; près de la porte est assise

Moult debonnaire et moult courtoise,

Qui veufve femme est et moult franche.  
Nommee fut par droit nom Blanche.  
Delez li se siet sa pucelle  
Et une sienne fille belle  
Qui assez est de joenne aage.

Et belle Fresne come sage  
La dame et celles biau salue.

N’y a celle ne soit saillue  
En piez et qui ne li responde :

« Belle, Dieu qui crea le monde  
Vous puit a joie maintenir,

Et bien puissiez vous ça venir !

Qui estes vous ? Dont estes nee ? »

Et Fresne respont com senee :

Si a dit a la dame avant:

« Dame, moy ne les miens ne vant,

Ne nes abés, ne ne les hauls.

Brete sui, s’ay a non Mahaus,

Si suis une pucelle estrange  
Qui n’ay terre, maison ne grange,

Ne rente dont je puisse vivre.

Je ne sçay fors tenir mon livre  
Et en ma harpe laiz chanter ;

Et des eschés me puis vanter  
Et des tables qu’assés en sçay ;

Ne n’a juque ou pays d’Ausay  
Femme ouvrant mieulx d’or et de soye,  
Ne je ne doubt ou que je soye  
Que ne me garisse a hounour.

Fole ne suis ne n’ay seigneur  
Ne poursuite de compaignon  
Se la de Dieu le puissant non ;

Ne n’a en moy barat ne guille.

Mon vueíl meíndroie en ceste ville,

Que moult l’ay oýe nommer.

4172

4176

4180

4184 !

!

i

i

i

4188 !

4192

4196

4200

4204 j

!

une très noble et très courtoise bourgeoise, une veuve de très bonne  
famille, nommée à juste titre Blanche. A côté d’elle se tiennent sa  
suivante et sa fille, belle et assez jeune. La belle Frêne, en personne  
avisée, salue courtoisement la dame et ses compagnes, et toutes trois  
de se lever d’un bond et de lui répondre : ;i

« Belle amie, que Dieu, le créateur du monde, puisse vous  
maintenir en joie ! Soyez la bienvenue en ce lieu ! Qui êtes-vous ?  
Quels sont vos parents ? »

Et Frêne, répondant sagement, s’adressa d’abord à la dame :

« Madame, je ne m’enorgueillis ni des miens ni de moi-même,  
je ne les rabaisse ni ne les exalte. Je suis Bretonne et m’appelle  
Mahaut. Je suis une jeune étrangère qui ne possède ni terre, ni  
maison, ni ferme, ni rente dont je puisse vivre. Je ne sais que tenir  
mon livre et chanter des lais avec ma harpe ; je peux me vanter de  
bien connaître les échecs et le tric-trac ; il n’est pas jusqu’en Alsace  
de femme qui sache mieux travailler l’or et la soie, et je ne doute pas  
de pouvoir, où que je sois, vivre honorablement. Je ne suis pas une  
fille dévergondée, je n’ai pas de maître ni ne recherche d’autre  
compagnon que Dieu le tout-puissant. II n’y a en moi ni ruse ni  
tromperie. J’aimerais rester dans cette ville car je l’ai souvent entendu  
nommer.

Si vous me voulïez louer  
Vostre oustel, je le loueroye,

Ou pour l’amour Dieu le prenroye.  
Et pour Dieu vous requier et proy,  
Se messeant veez en moy  
De villanie et de ramposne,

Du chastïer ferez aulmosne ;

Et se departir ne m’en vueil  
Pour vo chastoy, pour mon orgueil  
Mettez moy de vostre hostel hors.  
Tant cuit de bien en vostre corps  
Et tant de bonne gent estraicte,  
Qu’entour vous ne me seroit faicte  
Ne honte ne laide hantise. »

La dame ses parolles prise,

Mais elle li respont: « Amye,  
Herbergeresse ne suis mie ;

Damedieu vous puis herbergier !  
Nous ne savons mie jugier  
Ce que chacuns pence dedens ;

Bel ahurte la langue aux dens,

S’avez bien ditte vostre queste.

Bien fát qui pour Dieu l’ostel preste  
A ceulx qui en sont besoigneux.

A maint bon toulst li engigneux  
Et li guíllierres le bienfait:

Le bon souvent mescroire fait  
Li maulvés homs que l’en houneure.  
Allez avant, Dieu vous secoure ! »

Or est Fresne toute abatue,

Aussi com s’en l’eûst batue ;

Quant la dame oit ainsi parler,

Passer s’en veult oultre et aller,

Mais la fille a la dame en pleure  
Et ainsi comme Dieu aeure  
Joint ses mains et dit a sa mere :

4208

4212

4216

4220

4224

4228

4232

4236

4240

Si vous vouliez me loger dans votre hôtel, je le paierais ou l’accepte-  
rais pour l’amour de Dieu. Et par Dieu je vous le demande et vous  
en prie : si vous voyez en moi quelque chose d’inconvenant par  
bassesse ou insolence, vous serez charitable de me réprimander ; et  
si je ne veux pas m’en défaire malgré votre réprimande, chassez-moií  
de votre hôtel pour mon orgueil. Je devine qu’il y a tant de bien en  
votre personne et que vous êtes issue d’une si bonne famille qu’à vos  
côtés je ne souffrirais ni de honte ni de mauvaise fréquentation. » '

4220 La dame, tout en appréciant ses paroles, lui répondit :

« Mon amie, je ne tiens pas un hôtel. Puisse Notre-Seigneur  
Dieu vous procurer un toit ! Nous ne pouvons savoir ce que chacun  
pense en lui-même. Vous avez la langue bien déhée et vous avez  
bien exprimé votre requête. C’est bien agir que de donner l’hospita-  
hté au nom de Dieu à ceux qui en ont besoin. Les gens rusés et les  
trompeurs ont souvent arraché des bienfaits à des hommes de bien,  
et souvent l’homme de bien n’est pas cru à cause du méchant qu’on  
honore. Continuez votre route, et que Dieu vous aide ! »

4235 Voilà Frêne tout abattue comme si on l’avait battue. Quand  
elle entend la dame parler ainsi, elle veut passer son chemin et s’en  
aller, mais la fille de la dame éclate en sanglots et, comme pour prier  
Dieu, elle joint les mains et dit à sa mère :

« Dame, de l’ame mon bon pere  
Aiez pitié huy en cest jour.

Pour Dieu trayez en a sejour  
En vostre hostel ceste pucelle  
Qui tant est avenant et belle,

Et simple, et de bon lieu venue.

Elle n’est ne povre ne nue  
Ne ne semble fame mauvaise.

Certes j’en gerray plus a ese  
S’elle gist ceans avec moy. »

La mere l’en a fait octroy.

Puis apelent et font descendre.

A la mule scet bien entendre  
La fille a la dame aaisier.

Fresne qui tant fait a prisier  
Est haultement leans servie.  
Entr’elles mainent bonne vie ;

S’est asseiir elle et sa chose.

La fille a la dame a non Rose,  
S’ounoure Fresne quanqu’el puet  
Et sert si bel com il estuet.

Moult va entour U et moult l’aime.  
Damaiselle Mahault la clame :

Ainsi se fait Fresne nommer :

Ne se veult mie renommer,

Ainz veult que partout l’en l’oublit.  
Elle et Rouse n’ont q’un seul lit  
En une chambre nette et clere :

Li et sa fille fait sa mere  
Davant li tout adez gesir.

En tant a Fresne son desir  
En ce qu’ell’ est bien hebergie,  
N’est de la dame ledengee  
Mais hounouree et chier tenue,

Et est liee de sa venue,

Qu’elle la voit et sage et simple.

4244

4248

4252

4256

4260

4264

4268

4272

4276

« Ma dame, de l’âme de mon bon père ayez pitié aujourd’hui.  
Au nom de Dieu retenez dans votre hôtel cette jeune fille si sympa-  
thique et belle, si modeste et sortie d’un bon milieu. Elle n’est ni  
pauvre ni démunie, elle ne semble pas femme de mauvaise vie.  
Assurément, je serai plus heureuse si elle couche ici avec moi. » ,)

La mère le lui accorde, puis elles appellent leurs gens pour  
aider Frêne à descendre de cheval. La fille de la dame sait parfaite-  
ment s’occuper de la mule. '

4256 Frêne, qui est si estimable, est servie avec de grands égards  
Hans la maison où elles mènent ensemble une vie agréable. Frêne est  
en sécurité, elle et son équipement. La fille de la dame, qui se  
nomme Rose, l’entoure de toutes les marques d’honneur possible et  
la sert aussi bien qu’il convient ; elle lui tient souvent compagnie et  
l’aime beaucoup. Elle l’appelle Mademoiselle Mahaut : c’est ainsi  
que Frêne se fait appeler, car elle ne veut pas qu’on parle d’elle, mais  
au contraire qu’on l’oublie partout. Elle partage le même lit que Rose  
Hans une chambre propre et claire. Elle et sa fille, la mère les fait  
toujours coucher les premières. Frêne a tout ce qu’elle souhaite : bien  
hébergée, elle reçoit de la dame non pas des afffonts mais des  
marques d’honneur et d’amitié. Son hôtesse est heureuse de sa  
présence, car elle voit qu’elle est sage et modeste.

A Rose donne mainte guimple  
Et maint tyssu et mainte atache ;

De son mestier veult qu’elle sache,  
Or l’en aprent, si fait que gente :  
Tant en retient et met s’entente  
Que bien euvre de soie et d’or,

Dont elle assemble bon tresor  
Qui moult mielx li vault de sa terre.  
De la cité viennent requerre  
Fresne leans tout li plus hault,

Qui se fet appeller Mahaut;

A fame la veust chascum prendre ;

Si les en voit en entreprendre.

Mais ilz ne sçavent qu’elle pence.  
Maint avoir y est en despence  
Et mainte lance en tronchons mise.  
Hault homme aroit a sa devise  
S’elle vouloit baron avoir.

Leans gaaigne grant avoir

En draps qu’elle euvre et qu’elle vent.

Loyaux est et de bon couvent,

Ne veult mentir, quar pechié doubte.  
Madame Blanche fournit toute  
Et la meingnie d’un et d’el.

Ne se muet oncques de l’ostel  
Fors quant elle va au moustier ;  
Chascum jour lit de son saultier  
Le quart, le tiers ou la moitié ;

Des povres gens a grant pitié,

Si les repest de sa gaaigne.

Ne prise ne ne contredaigne  
Ceulx qui l’aresnent de folie ;

Trop ne se vante ne humilie  
Ne ne va vagant par la ville.

Les guilleiirs deçoit et guille,

Car bien se scet d’eulx delivrer.

4280

4284

4288

4292

4296

4300

4304

4308

4312

Frêne offre à Rose force guimpes, tissus et attaches ; elle veut lui  
apprendre son métier qu’elle lui enseigne avec gentillesse, et Rose en  
retient tant, elle s’y applique tant qu’elle devient fort habile à  
travailler la soie et l’or et qu’elle assemble un bon trésor qui vaut  
pour elle beaucoup plus que sa terre.

4286 Tous les grands personnages de la cité viennent solbciter dans  
la maison Frêne qui se fait appeler Mahaut ; chacun veut la prendre'  
pour femme ; aussi les voit-on la courtiser sans qu’ils sachent ce  
qu’elle pense. On y dépense beaucoup d’argent, on y brise beaucoup  
de lances. Elle trouverait un personnage à sa convenance si elle  
voulait prendre un mari. Elle gagne en cette maison beaucoup  
d’argent à broder et à vendre des draps. Loyale, elle n’a qu’une  
parole et refuse de mentir, car elle redoute le péché. Elle fournit  
endèrement à Madame Blanche et à sa maison des biens de toutes  
sortes. Elle ne sort jamais de l’hôtel sauf quand elle va à l’église.  
Chaque jour, elle lit le quart, le tiers ou la moitié de son psautier.  
Pitoyable envers les pauvres, elle les nourrit de ses gains. Elle ne  
porte aucune estime ni ne daigne répondre à ceux qui lui disent des  
folies. Sans se vanter ni s’humilier, elle ne passe pas son temps à  
courir par la ville. Elle berne et trompe les trompeurs dont elle sait  
bien se défaire.

En sur jour entent a ouvrer ;  
Mais au main et a la vespree  
A sa herpe bien atrempee  
Ou elle note laiz et chante ;

Le jeu d’eschés par festes hante  
Et joue a dame ou a pucelle.

Ne semble villainne, n’ancelle,  
Qui son coips esgarde et son vis,  
Ainz est bien a chascun avis  
Qu’a conte soit fille ou a roy.  
Sans villaníe et sans desroy  
Est ainsi plus d’an et demy ;

Et pence adés a son amy,

Que tous autres en met arriere,  
Comme amie vraye et entiere.

Ainsi se tient Fresne a sejour,  
Quant elle yssi de Biausejour.

Sans plus targier, en la sepmaine,  
La prieuse qui en fu pleine  
De grant mautalent en fu sage :

A Galeren par un message  
Fait conter tout priveement  
L’ennuy et le departement  
De Fresne qui tant l’aime fort.

Avec li fait noncer la mort  
Son maistre qu’i tant pot amer.

Quant li Brez oit le mot amer  
De la belle Fresne s’amie,

Si tient s’antein a ennemie ;

Car le coup li donne mortel  
Ce qu’elle I’a de son hostel  
Par sa felonnie hors mise,

Et si ne scet en quelle guise  
D Ia puit trover n’en quel terre.

Par vingt messages la fait querre,

C’est par le pays de Bretaigne

4316

4320

4324

4328

4332

4336

4340

4344 1

I

i

I

4348 í

Pendant la journée elle s’applique à travailler, mais le matin et le  
soir, sur sa harpe bien accordée, elle joue et chante des lais. Les jours  
de fête, elle pratîque le jeu d’échecs avec les dames et les jeunes  
filles. Elle n’a rien d’une paysanne ni d’une servante si l’on regarde  
son corps et son visage, mais chacun estime qu’elle est fille de comte1’  
ou de roi. Ainsi, sans commettre de bassesse ni d’écart, passa-t-elle  
plus d’un an et demi, tandis qu’elle pensait sans cesse à son ami, au  
point de repousser tous les autres, en amie véritable et parfaite. Tellé  
fut la paisible vie de Frêne depuis qu’elle eut quitté Beauséjour.

4331 Sans plus tarder, dans la semaine, la prieure, qui en était fort  
affligée, se montra avisée : à Galeran, par un messager, elle fit conter  
secrètement la peine et le départ de Frêne qui l’aimait si fort. En  
même temps, elle lui annonça la mort de son maître qu’il aimait tant.  
Quand le Breton apprend ces tristes nouvelles sur la belle Frêne son  
amie, il tient sa tante pour une ennemie, car elle lui porte un coup  
mortel en la chassant de sa maison par sa cruauté, et il ne sait de  
quelle manière ni en quelle terre il pourra la retrouver. Par vingt  
messagers il la fait rechercher d’abord à travers la Bretagne,

Et d’ilecques jusqu’en Espaigne,

Et en Provence, et en Gascoigne,

Et en France jusqu’a Couloigne,

P.n Flandres et en Normendie,

Oultre les mons en Lombardie,

En Tosquane, en Pouille, en Cecille ;  
N’y remeint bourc, cité ne ville  
Ne en Hongrie, ne en Frise,

Qu’en ne l’aít demandee et quise :  
Cherchie l’ont et quise un an.

Es vous desconfít Galeren,

Quant il ne scet ou elle habite ;

Or est sa joie ausques petite ;

Souvent se prent a dementer  
Et son gent corps a regreter:

« Fresne, fait il, belle jouvente,

Plus ay que je ne seul entente,

Plus aign que je ne seul assez,

Ja mes jour n’en seray lassez ;

Car nuls ne s’en doit ja recroire.  
Comment me pourroií ja mes croire  
Autre fame que j’aymeroie,

Se ceste amour laissier vouloie ?

Mau dehez ait qui la laira ;

S’elle vit elle reperra.

Et si Dieu a de moy envie  
Qu’o li en ait I’ame ravie,

De mon duel m’eiist osté hors  
S’il eiist I’ame et moy le corps:

S’est convoiteux de tout avoir  
Quant je ne sçay de li le voir. »

Plus que davant se desconforte.

Or veulst cuidier qu’elle soit morte  
Quant savoir ne puet son repair.

« Dieux ! en quel terre et en quel air[ej,  
Maint m’amie la debonnaire ?

4352

4356

4360

4364

4368

4372

4376 j

4380

4384 I

I

í

. I

et de là jusqu’en Espagne, en Provence et en Gascogne, et en France  
jusqu’à Cologne, en Flandre et en Normandie, et par-delà les  
montagnes en Lombardie, en Toscane, dans les Pouilles et en Sicile.  
II ne reste - et aussi en Hongrie et en Frise - bourg, cité ni ville où  
I’on ne l’ait demandée et recherchée. Ces recherches ont duré une,i  
année.

4360 Voici Galeran désemparé de ne pas savoir où elle habite. C’en  
est fíni maintenant de sa joie ; souvent, il se met à se désoler et à  
regretter son corps gracieux :

« Frêne, belle jeune fille, je pense à toi plus que d’habitude,  
et bien plus que d’habitude je t’aíme. Jamais de la vie je n’en serai  
lassé, car personne ne doit jamais y renoncer. Comment une autre  
femme pourraít-elle jamais croire à mon amour si je voulais renoncer  
à cet amour-là ? Maudit qui y renoncera ! Sì elle est vivante, elle  
reviendra. Et si Dieu est jaloux de moi au point d’avoir ravi mon âme  
en même temps qu’elle, il aurait mis fín à ma douleur en prenant  
l’âme et en me laissant le corps. Mais il veut tout avoir, puisque  
j’ignore la vérité à son sujet. »

4381 H se désole encore plus, et voilà qu’il s’imagine qu’elle est  
morte, puisqu’il ne peut savoir où elle habite.

« Mon Dieu, en quelle terre et sous quels cieux demeure ma  
noble amie ?

r

Dieux ! a quel point me puis atraire  
S’elle est morte ? Tu l’ameras,

Ja pour ce t’amour ne leras.

Leras ? Ainz t’estuet autre prendre,  
Puis qu’en li n’a fors os et cendre  
Qu’on ne doit veoir ne toucher ;

Tu doiz autre amour encerchier :

Ce n’est riens d’amer fame morte.  
Certes le cuer a el me porte,  
Qu’amer la vueil morte ou vivant.  
Ne seront mie bien prouvant  
Ceulx qui amours la mort depart.

Je ne suis mie de leur part,

Car s’ell’ est morte amer la vueil.  
Dieux ! que sont devenuz cy oeil,  
Son biau nes et sa doulce face ?

La Mort qui tout trouble et efface  
A ceste cy prise et laciee :

Li a elle pour ce effaciee  
Sa couleur et sa grant biauté ?  
Nennil, trop aroit cruauté.  
S’enchargiee l’as, Mort villaine,  
Dieux en peiist sentir l’aleine,

Ou li veoir venir n’aler.

Com bon fu nez qui l’ot parler,

Et qui oit les laiz qu’elle note !

Par foy, je cuit que je rasote,

Qu’a autruy puet avoir couvent :  
Qu’avenu est, s’avient souvent,  
Qu’Amours pert ausques son pouoir  
Quant li amans ne puet veoir  
Ce qu’il desire donc long temps.

De tant suis je vers Amours frans  
Qu’onques m’amie ne trahy,

Et se elle m’a enhaý

Ne la vueil pas pour ce haýr ;

4388

4392

4396 '

4400

4404

Mon Dieu, à quoi puis-je me raccrocher si elle est morte ? Tu  
l’aimeras, et jamais pour autant tu ne renonceras à ton amour. Y  
renoncer ? II te faut plutôt en prendre une autre, puisqu’elle n’est  
plus qu’os et cendres qu’on ne doit ni voir ni toucher ; tu dois  
rechercher un autre amour, car il est inutile d’aimer une morte.,!  
Assurément, mon cceur m’emporte ailleurs : je veux l’aimer morte ou  
vivante. Ce ne sont pas des modèles que ceux que la mort détoume  
de leur amour. Je ne suis pas des leurs, car, même morte, je veux  
l’aimer. Mon Dieu, que sont devenus ses yeux, son beau nez, son  
doux visage ? La Mort qui temit et efface tout l’a prise dans ses  
lacs : a-t-elle pour autant effacé ses couleurs et sa grande beauté ?  
Non, ce serait trop cmel. Si tu l’as emportée, ignoble Mort, Dieu  
pourrait sentir son haleine ou la voir aller et venir. Comme il est né  
sous une bonne étoile celui qui l’entend parler et qui entend les lais  
qu’elle joue ! Ma foi, je crois que je déraisonne, car elle peut s’être  
promise à un autre. II est arrivé et il arrive souvent qu’Amour perde  
tout son pouvoir, quand l’amant ne peut voir de longtemps l’objet de  
ses désirs. Je suis d’autant plus loyal envers Amour que jamais je  
n’ai trahi mon amie et que, s’il m’a pris en haine, je ne veux pas  
pour cela la haïr,

4408 j

4412 i

4416 '

i

4420 1

í

l

Que Leauté ne scet trahyr.

Trahyr ? Ja ne la trahiray,

Ne ja pour ce ne la herray 4424

S’elle me het. Tu diz oyseuse :

En est elle sage et voiseuse ?

Si s’est muciee a escient,

Pour ce qu’en la va enuiant 4428

De ce que je suis ses amis.

Si j’estoie ou reperier mis  
En Bretaigne, pour que’l seûst,

Et el vie et santé eiist, 4432

A moy vendroit tost com au sien.

Or li dont Dieux hounour et bien  
Ou qu’elle soit ! N’en sçay que dire. »

Priveement esgarde et mire 4436

L’ymage de Fresne en la manche  
Galeren, qui de rien n’estanche  
La douleur qu’il porte, ainz l’essaulce ;

La manche vers sa bouche haulce, 4440

Si la baise et touche a son vis ;

Tant Ií plest qu’il lui est advis  
Que il s’en sente un pou plus sain,

Puis la met arriere en son sain. 4444

Et quant il repence a son maistre  
Si li commencent es yeulx nestre  
Les lermez qu’en parfont cuer puise ;

Ne puet estre que ne h cuise, 4498

Et que grant duel ne l’en soit pris,

Car il Tot doulcement apris.

En ce s’accorde cuer et corps,

Car duel de cuer pert par dehors. 4452

S’en son cuer a li Brez douleur,

Par dehors pert a sa couleur,

Si que le corps ja l’en empire.

Si commencent plusieurs a dire : 4456

« Com changie et mue Galerens

car Loyauté ne peut trahir. Trahir ? Jamais je ne la trahirai, et jamais  
je ne la haïrai pour la raison qu’elle me hait. Tu dis des sottises.  
N’est-elle pas sage et avisée ? Elle s’est cachée volontairement, car  
on ne cesse de la tourmenter parce que je suis son ami. Si j’étais  
revenu chez moi en Bretagne, pourvu qu’elle le sût et qu’elle fût ep  
vie et en bonne santé, elle viendrait vers moi comme vers celui qui  
est sien. Que Dieu lui donne honneur et bonheur où qu’elle soit !  
C’est tout ce que je peux dire. »

4436 En secret, Galeran regarde et admire le portrait de Frêne sur  
la manche, ce qui, loin d’étancher sa douleur, l’avive. II porte la  
manche à sa bouche, la couvre de baisers et la caresse de son visage.  
II en éprouve tant de plaisir qu’il a I’impression de se sentir mieux,  
puis il la remet sur sa poitrine. Et quand il pense d’autre part à son  
maître, les larmes lui montent aux yeux, qu’il puise au plus profond  
de son coeur. II ne peut qu’en souffrir et en ressentir une cuisante  
douleur, car son maître l’avait instruit avec douceur.

4451 Sur ce point, le coeur et le corps sont en plein accord, car la  
douleur du coeur transparaît au-dehors. Le chagrin qu’éprouve en son  
cceur le Breton, se voit au-dehors à son teint, si bien que la santé du  
corps commence déjà à s’altérer. Plus d’un se met à dire :

« Comme Galeran change de visage,

Qui souloit estre biaux et blans !

Com a perdue sa biauté !

D a aucune enfermeté,

Ou c’est Amours qui le travaille ;

Puis qu’il jeiine tant et veille,

Et qu’il ne gist, ainz va et vient,  
D’aucune amour voir li souvient:  
Esmeree est espoir s’amie,

La fille au duc ; il n’entre mie  
Ainsi en chambre pour oiseuse.

Se elle en estoit angoisseuse  
Et il angoisseux, si la preigne !

En est il conte de Bretaigne ?

N’a il en li hault home et riche ? »  
Fát li uns: « Le duc d’Osteriche,  
Guimans, en espant meintes lermes,  
Qui le duc sert pour avoir armes.  
Haulx homs est et de grant affaire.  
Elle n’a de s’amour que faire.

* Comment qu’i l’aint oultre mesure,  
  Fait li autres, s’a plus sa cure

Ou BTeton amer qu’en Guynant.

* Qu’elle Ie voit plus avenant,

Ce dit le tiers, et plus adroit.

* Par foy, fait le quart, elle a droit. »  
  Ainsi devisent et parollent,

Tant que les novelles en vollent  
Jusqu’a Guynant, tant qu’il entent  
Que foul est cuer d’omme qui tent  
Vers fame, et qui amer trop l’ose,

S’il ne l’a si estroit enclose  
Que du tout en soit en fiance.

A Guynant avoit aliance  
D’amours la fille au duc de Mez,

Que rompre li a fait le Brez,

Sur cé que il ne s’en prent garde.

4460

4464

4468

4472

4476

4480

4484

4488

4492

qu’il avait d’ordinaire beau et clair ! Comme il a perdu sa beauté !  
II a une maladie, ou c’est Amour qui le tourmente. Puisqu’il jeûne et  
veille tant et que, sans se coucher, il va et vient, il se souvient, c’est  
certain, de quelque amour. Esmerée, la fille du duc, est peut-être son  
amie : il n’entre pas sans raison dans la chambre des dames. Si ellè  
en est obsédée et lui aussi, qu’il l’épouse ! N’est-il pas comte de  
Bretagne ? N’est-ce pas quelqu’ún de noble et de puissant ? »

L’un dit :

« Le duc d’Autriche, Guinant, en verse d’abondantes larmes,  
lui qui sert le duc pour être armé chevalier. C’est un gentilhomme de  
haut rang. Mais elle n’a que faire de son amour.

* Bien qu’il l’aime outre mesure, fait l’autre, elle se soucie  
  plus d’aimer le Breton que Guinant.
* C’est qu’elle le trouve, ajoute un troisième, plus aimable  
  et mieux fait.
* Ma foi, conclut un quatrième, elle a raison. »

4483 Ainsi s’entretiennent-ils tant et si bien que ces nouvelles  
volent jusqu’à Guinant et qu’il comprend que fou est le coeur de  
l’homme qui s’attache à une femme et ose l’aimer passionnément s’il  
ne la tient pas enfermée à double tour au point que son assurance soit  
totale. Guinant avait obtenu de la fille du duc de Mefz une promesse  
d’amour que le Breton lui a fait rompre sans qu’il y prît garde.

Quant Esmeree un jour l’esgarde,

Pour li jusques ou cuer se blesce,

S’en seuffre lonc temps la destresse,  
Qu’a li ne s’ose descouvrir.

« En la fin m’estuet il ouvrir,

Fait Esmeree en son pourpens,

A Galeren ce que je pens,

Car la santé est bonne a querre/  
Comment ? Veulx tu doncques requerre  
Le Breton d’amours tout avant ?  
Tousjours mes te seroìt davant  
Mis ytel ledure et tel honte.

Cui chaut, puisqu’a nulli ne monte  
Fors a moy si je faz folie ?

Et quant je n’ay de moy baillie,  
Qu’Amours me mestroie et justise,

En lieu de moy en soit reprise  
Et seue en soit la reprouvance !

S’issir hors de ma mesestance  
Lessoie par maulvés orgueil,

Gardé avroye en maulvés fueil.

Se li dy, pour ce seray sage.

Mais s’il a en li tant d’oultrage  
Que recevoir m’amour ne veille  
Toute la honte l’en accueille,

Qu’a moy ne vendra elle mie,

Puis que je seroie s’amie  
Et il ameroit mielx autruy :

Si le les Amour et a luy. »

Ainsi devise la pucelle.

Ce li fait dire l’estencelle  
De s’amour qui l’eschaufe et point.

Or ne veult Guynans avoir point  
A Galeren de priveté,

Qu’il cuide qu’il ait baraté.

Bien l’aparçoit et bien le sent,

4496

4500

4504

4508

4512

4516

4520

4524

4528

Un jour qu’Esmerée le regardait, elle fut blessée par lui jusqu’au  
cceur, et elle en souffrit les affres longtemps sans oser se découvrir  
à lui.

« En fin de compte, il faut, pense-t-elle en son for intérieur,  
que je m’ouvre à Galeran de mes sentiments, car il est bon di  
rechercher la santé. Comment ? Tu veux donc solliciter la première  
l’amour du Breton ? Eternellement on te jetterait à la fïgure une telle  
infamie et une telle honte. Qu’importe, puisque cela ne regarde  
personne d’autre que moi, si je commets une folie ? Et du moment  
que je ne suis pas maîtresse de moi et qu’Amour est mon maître et  
justicier, qu’il soit blâmé à ma place et que sur lui retombent les  
reproches ! Si je refusais de sortir de mon affliction par un coupable  
orgueil, j’aurais tiré un mauvais numéro. Si je lui parle, ce ne sera  
que sagesse. Mais s’il est assez présomptueux pour refuser mon  
amour, que toute la honte rejaillisse sur lui, car elle ne m’atteindra  
pas puisque je serais son amie et qu’il en préférerait une autre. C’est  
une affaire entre Amour et lui. »

Telles sont les réflexions de la jeune fille sous l’emprise de  
l’étincelle de son amour qui la brûle et la tourmente.

4526 Maintenant Guinant refuse toutes relations d’amitié avec  
Galeran, car il se croit trompé. Galeran le remarque et le ressent.

Mais Galeren point ne s’asent  
De pourchassier ytel domage

Que li fait entendant sa rage ; 4532

De neant vers li ne mesprent.

Des ore congnoist et aprent  
Que Guynans let semblant li fait;

Puis que de riens ne li meffait, 4536

Assez le met en biau deport,

En quel lieu que besoign l’aport.

La duchesse Galeren ayme,

Par bonne amour son fil le clayme, 4540

Et fait lez sa fille seoir  
Souvent, quant il la va veoir.

Et il si vient esbanoyer

En ces chambres pour ravoyer 4544

Son cuer et traire a droite entente.

Esmeree, qui moult est gente  
Et plaisant, le scet bien atraire.

Pour amesurer son contraire, 4548

Et pour li qu’il veult conforter,

S’en va un’ heure deporter  
A li Galeren, s’est assiz

Ausques maz, doulens et pensiz. 4552

Esmeree li fait grant feste :

Un chapel qu’ell’ a en sa teste  
Li met sur le sien et assiet,

Qui Galeren point ne messiet, 4556

Puis le regarde en my le vis :

« Galeren, frere, il m’est avis,

Fait priveement la pucelle,

Que vous estes dessouz l’esselle 4560

D’une plaie bleciez oscure,

Ou il ne pert point d’ouverture ;

Ainz avez playe sans pertuis.

Congnoistre n’oriner ne ruis 4564

Voustre mal fors a la couleur.

Mais il ne consent pas à tramer contre lui le dommage que sa rage  
lui fait imaginer ; il ne lui cause aucun tort. Dès lors Galeran se rend  
compte que Guinant lui fait grise mine, mais, puisqu’il ne lui nuit en  
rien, il le prend du bon côté, en quelque lieu que la nécessité  
l’amène. ’

4539 La duchesse aime bien Galeran, elle 1’ appelle affectueusement  
son fils et le fait s’asseoir souvent auprès de sa fille quand il lui rend  
visite. Quant à lui, il vient se divertir dans ses appartements pour  
remettre de l’ordre dans ses sentiments. Esmerée, qui est très gentille  
et agréable, sait bien l’attirer. Pour calmer ses maux et pour la  
distraire, il va se détendre une heure avec elle. II est assis, tout  
abattu, affligé et pensif. Esmerée l’accueille chaleureusement:  
comme elle a une couronne sur la tête, elle la lui pose sur la sienne,  
ce qui ne va pas mal à Galeran ; puis elle le regarde en face :

4558 « Galeran, mon frère, je pense, lui confie-t-elle en tête-à-tête,  
que vous avez en vous une blessure secrète dont la plaie n’est pas  
ouverte, mais tout intérieure. Je ne cherche pas à connaître ni à  
diagnostiquer votre mal sinon par votre teint.

Or puet Galeren parcevoir 4572

Se vous sentez au cuer douleur  
Qui vous voist grevant par covrir,

Yous la devez moult bien ouvrir 4568

Et moustrer la dont vous cuidiez  
De vostre mehaign estre aidiez.

Dictes moy si je vous dy voir. »

Quanque Esmeree note et pence,

Et voit qu’il n’a en li deffence  
Qu’elle ne soit, s’il veult, s’amie.

La pencee a toute endormie 4576

En Fresne dont il li souvient.

Or voit celle qu’il i couvient  
Dire plus ouverte parolle ;

Le Breton qui se taist acolle, 4580

Si li a dit: « Galeren, frere,

Aiez vers moy la chiere clere.

Si ne me tenez a estoute,

Si je suis en vo commant toute 4584

Pour vous oster de ce mahaign. »

Cil n’a cure de tel gaaign,

Ains li a dit courtoisement :

« Damoiselle, de l’oignement 4588

Ne suis je mie bien certains

(Pour ce qu’il m’est ausques loigteins),

Dont ma playe puet estre saine.

Si suis navrez en itel vaine 4592

Que mecine nulle n’y vault,

S’elle n’a celle qui lui fault:

Elle li fault, ce poise moy :

Nulle garison cy ne voy 4596

Qui de mon mal me puist aidier.

- Donc ay je eii fol cuidier,

Fait celle, et vueil boire la mer,

Quant je met peine a vous amer. 4600

Et ne pourquant amer vous vueil,

Si vous sentez au coeur une douleur qui vous mine parce que vous la  
cachez, vous devez la découvrir et la montrer à quelqu’un par qui  
vous pensez être soulagé de votre blessure. Dites-moi si je dis vrai. »

4572 Galeran peut maintenant apercevoir le fond de la penséfe  
d’Esmerée, et il voit qu’elle ne se défend pas d’être son amie s’il le  
veut. II a l’esprit obnubilé par le souvenir de Frêne. La jeune fïlle  
voit qu’il lui faut parler plus ouvertement. Comme le Breton se táit,  
elle le prend par le cou et lui dit:

« Galeran mon frère, souriez-moi et ne me prenez pas pour  
une effrontée si je suis tout entière à votre disposition pour vous  
délivrer de cette blessure. »

4586 Galeran qui n’a cure d’un tel cadeau, lui répond courtoise-  
ment :

« Mademoiselle, je ne suis pas tout à fait sûr de l’onguent qui  
peut guérir ma plaie, car il est trop loin de moi. Ma blessure est telle  
qu’aucune médecine n’y sert à rien sinon celle qui lui est nécessaire,  
et qui lui manque, à mon grand regret. Je ne vois ici nul remède qui  
puisse me soulager de mon mal.

— J’ai donc eu de folles pensées, fait-elle : c’est comme si je  
voulais boire toute l’eau de la mer quand je me tourmente à vous  
aimer.

4604

Ja ne leray pour voustre orgueil,

Car qui bien ayme il se humilie.

Puis que hors suis de ma baillie,

Et en vous me suis du tout mise,

Je verrai vostre gentillise  
Tant qu’elle s’acort et assente  
La ou j’ay toumee m’entente. »

Cil s’est de li toumé a tant,

Si l’a laissie dementant

D’une amour qui pleine est d’oiseuse.

4608

Le Bret la tient a oultrageuse, 4612

Quant de li amer s’entremet.

Esmeree tout son cuer met  
A li amer, comment qu’il preigne,

Ne ne laist qu’a li ne se pleigne 4616

Quant elle en a laisir et temps,

Tant que l’en dit que Galerens  
Va a Guynant s’amie emblant.

Si l’en moustre cil let semblant, 4620

Et het quanqu’il puet et rancune  
Le Bret qui ne pence qu’a une,

Tant en est loyaux et surpris.

En bon renon et en hault pris 4624

A entour le duc demouré  
Quatre ans. Si l’a moult hounouré  
Li ducs et amé son servise ;

Tant qu’en son cuer voit et devise 4628

Li ducs le temps du guerredon :

Or metra tout a abandon

Le sien pour grant avoir despendre ;

Or veulst mettre peine, et entendre 4632

A Galeren chevalier fere ;

Or veulst qu’a tout le monde pere  
L’amour dont il le Breton ayme.

A ce temps qu’on voit prez et raime 4636

De fiiille et de fleur revestir,

Et pourtant je veux vous aimer, jamais je n’y renoncerai malgré votre  
orgueil : quand on aime bien, on s’humilie. Puisque je ne suis pas  
maîtresse de moi-même et que je m’en suis remise totalement à vous,  
j’attendrai de votre noblesse qu’elle s’accorde et consente à ce qui  
me tient à coeur. » :

4609 Galeran l’a alors quittée, en la laissant se désoler d’un  
impossible amour. II trouve qu’elle est folle de s’aviser de l’aimer.  
Elle met tout son coeur à l’aimer, envers et contre tout, et elle ne  
laisse pas de se plaindre à lui quand elle en a le loisir et le temps,  
tant et si bien qu’on dit que Galeran est en train de voler à Guinant  
son amie. Aussi celui-ci lui fait-il grise mine ; il hait et déteste de  
toute son âme le Breton qui, lui, ne pense qu’à une seule femme, tant  
il est loyal et épris.

4624 Bien réputé et fort estimé, il est resté quatre ans à la cour du  
duc qui l’a comblé d’honneurs et qui a apprécié son service, si bien  
qu’en son coeur il fixe et prépare le moment de la récompense : il  
prodiguera ses biens sans regarder à la dépense ; il veut consacrer sa  
peine et ses soins à faire de Ga.leran un chevalier ; il veut qu’aux  
yeux de tous éclate l’affection qu’il a pour le Breton.

4636 A la saison où l’on voit prés et ramures se revêtir de feuilles  
et de fleurs,

Et qu’on oit ces boys retentir

Des doulx chans des oyseaulx sauvages,

4672

4668

4664

4660

4656

4652

4648

4644

4640

Veult li bons ducs vaillans et sages,

Un jour de Pasques, court tenir :

Plenté de gent y fait venir  
Et les barons de mainte terre.

En leur pays envoye querre  
Galeren parens et cousins,

Et ses homes et ses voisins,

Et maint loingtain de grant renon.

La sont assemblé Bourgoignon,

Et Loherenc et Alemant ;

Et par priere et par commant  
Flamans y a, et Avaloys,

Et Brebenchons, et Bouloignoys,

Et autres que li dus assemble.

Maint y reviennent, ce me semble,

Pour Galeren, le damoisel,

Ce sont Berruier et Mancel,

Françoys, Normans et Poitevin,

Gascon, Breton et Angevin,

Toute la fleurs et li effors,

Dont vient au Breton grant confors,

Et grant soulaz et grant honneurs.

Tant y a dames et seigneurs  
Qu’en Mez ne puent hebergier,

Ainz en couvient le tiers logier  
Aux champs, et Ieurs paveillons tendre.  
N’en puet passer sans moult despendre  
Li ducs qui le Bret fait armer,

Et ces compaignons acesmer  
De quanqu’a chevalier amonte.

Pour l’ouneur Galeren le conte  
Fait li ducs atourner Guynant,

Et maint damoisel avenant,

Qui du pays sont d’Osteriche.

et qu’on entend les bois retentir des doux chants des oiseaux  
sàuvages, le bon duc, qui est valeureux et sage, veut tenir sa cour un  
jòur de Pâques. II y fait venir quantité de gens et les barons de  
hombreuses terres. En leur pays il envoie chercher les parents et les  
cousins de Galeran, ses hommes et ses voisins et, plus loin, plus d’urt  
seigneur de grand renom. A la cour sont rassemblés Bourguignons,  
Lorrains et Allemands ; à sa prière et sur son ordre sont venus des  
Flamands, des gens d’Avàlterne, des Brabançons et des Boulonnai's,  
et d’autres que le duc rassemble. Beaucoup y viennent de leur côté,  
me semble-t-il, pour Galeran le damoiseau : des Berrichons et des  
Manceaux, des Français, des Normands et des Poitevins, des  
Gascons, des Bretons et des Angevins, toute la fleur et la force de la  
noblesse dont la présence apporte au Breton beaucoup de réconfort,  
de joie et d’honneur. II y a tant de dames et de seigneurs qu’ils ne  
peuvent se loger dans la ville de Metz, mais il faut en installer le  
tiers dans les prés et tendre de grandes tentes.

4666 Le duc ne peut éviter de dépenser beaucoup d’argent pour  
faire armer le Breton et pourvoir ses compagnons de tout ce qui  
convient à un chevalier. Pour honorer le comte Galeran, le duc fait  
équiper Guinant et maints élégants damoiseaux originaires d’Autriche.

Galeren vest un haubert riche,

S’a ses chausses de fer lacieez,

Qu’en h a telles pourchaciees  
Que trenchant n’en doubte la tnaille.

Un duc li lasse la ventaille,

Et un autre li met ou dos  
Ung samit d’Inde de grant los,

Ou ses cougnoissances sont faictes,

Ou il a egles d’or pourtraictes,

Une davant, l’autre derriere.

De ce meïsmes a baniere  
Riche, et parant, et de grant feste.

Li tiers li a mis en la teste  
Le heaulme qui a or luist cler.

Oncques Françoys, Griffons, n’Escler  
Ne virent plus bel ne plus gent,

Qu’il vault plus de cent mars d’argent,  
Que pour les pierres, que pour l’euvre,  
Que pour l’or qui entour le cueuvre :  
Bien l’a, cil qui le donne, amé.

Aussi sont tuit li autre armé,

Chascun selon sa congnoissance.

« En Alemaigne, ne en France,

Ne en duché, ne en royaume,

N’a plus seant a tout le heaulme »,

Ce dient privé et estrange  
Du Bret. S’emporte la louenge  
De la biauté et del deport ;

Ne n’est que Guynant ne l’em port  
Envie plus que il ne seust.

. Li Brez du duc s’onneur requeust,  
Qu’il li chauce l’esperon destre,

Si com la coustume seult estre.

Ainsi fait aux autres sans terme.

Un quens l’autre esperon li ferme ;

Et li autre en ront leur hounour

4676

4680

4684

4688

4692

4696

4700

4704

4708

Galeran revêt un somptueux haubert et lace des chausses de fer qu’on  
lui a choisies telles que la maille ne redoute aucun tranchant d’épée.  
Un duc lui lace le ventail et un autre lui met sur le dos une soie  
indienne de belle qualité où figurent ses armoiries, des aigles d’or,  
l’un devant et l’autre derrière. Du même tissu est faite sa bannièrey  
somptueuse, éclatante et triomphante. Un troisième lui a mis sur la  
tête le heaume dont l’or étincelle : jamais Français, Grec ou Slave  
n’en virent de plus beau ni de plus élégant, car il vaut plus de ceht  
marcs d’argent, tant pour les pierres précieuses que pour le travail et  
pour l’or qui le recouvre. C’est, de la part du donateur, une preuve  
de grande affection. Tous les autres sont également armés, chacun  
avec ses armoiries. « Ni en Allemagne, ni en France, dans aucun  
duché ou royaume, il n’en est de plus élégant sous le heaume »,  
disent du Breton familiers et étrangers. II remporte le prix de la  
beauté et de la prestance. II n’y a que Guinant pour être jaloux de lui  
plus qu’à l’accoutumée.

4704 Le Breton sollicite du duc l’honneur de lui chausser l’éperon  
droit, comme le veut la coutume. Ainsi le fait-il aux autres sans délai.  
Un comte lui fixe l’autre éperon, et les autres, à leur tour,

Soit de conte ou d’autre seigneur,  
Qui par les renz leur vont chaucier.  
Une espee a trenchant acier,

Clere et lettree, a pomel d’or,

Que li dus prent en son tresor,

(Et fu emblee en Babilloine,

S’est le feurre de Cahdoine,

Moult bíen ouvré a belles renges)  
Donne au Breton, voiant estranges,  
Li dus. Si li a dit : « Amys,

A celi en qui Dieux a mis  
De ceulx qui ceens sont venu  
Soit en jenne, soit en chanu,

Plus de loenge et de proesce,

Si tu l’i voiz, si t’i adresse,

Et si li prie, de par moy,

Pour ce que Dieu puit mettre en toy  
Les graces dont Dieu l’a fait oste,  
Que ce branc te ceigne a ta coste. »  
Galeren a l’espee prise,

Qui partout tant esgarde et vise  
Qu’il voit le vaillant Brundoré :  
Damedieu en a aouré,

Car c’est le plus vaillant de terre ;  
Puis li va doulcement requerre  
Que de l’espee houneur li face ;

Et cil li ceint tantost et lace,

Voiant tous, au costé senestre,

Puis li donne, de la main destre,

La collee qui signifie  
L’ordre de la chevalerie,

Et si li a dit au donner :

« Chevalier, Dieux te puit toumer  
A si grant houneur en la somme  
Qu’il face de ton corps proudomme,  
En pencer, en dit et en fait ! »

4712

4716

4720 1

i

|

4724 !

4728

4732 j

i

I

4736 |

i

I

4740 |

|

4744 !

I

ì

reçoivent cet honneur soit d’un comte soit d’un autre seigneur qui  
passent dans les rangs pour les chausser. C’est une épée à l’acier  
tranchant, brillante, omée d’inscriptions, avec un pommeau d’or, que  
le duc prend dans son trésor (elle fut dérobée à Babylone, et son  
fourreau de Calidoine est somptueusement ouvragé, avec de bellès  
attaches) et qu’il donne au Breton en présence de la foule, en .lui  
disant :

« Mon ami, vers celui en qui Dieu a mis, parmi les gèns  
présents, jeunes ou vieux, le plus de gloire et de vaillance, si tu le  
vois ici, vers celui-là dirige-toi et prie-le en mon nom, pour que Dieu  
puisse mettre en toi les grâces qu’il lui a octroyées, qu’il te ceigne le  
côté de cette épée. »

4729 Galeran a pris l’épée et il regarde de tous côtés si attentive-  
ment qu’il voit le valeureux Bmndoré : il en a rendu grâces à Dieu,  
car c’est le plus valeureux sur terre, puis il va humblement lui  
demander de lui faire l’honneur de l’épée, et Bmndoré aussitôt, à la  
vue de tous, de lui ceindre et de lui attacher l’épée au côté gauche ;  
ensuite, il lui donne, de la main droite, la colée qui signifie l’entrée  
dans l’ordre de la chevalerie, et il lui dit en la lui donnant:

« Chevalier, puisse Dieu te conduire à l’honneur suprême de  
faire de toi un homme de bien en pensée, en parole et en acte ! »

Aux autres a tout aussi fait.

L’escu au coul a l’egle d’or  
Li met la duchesse au chief sor,

Pour l’amour sa fîlle Esmeree.

Tant est courtoise et hounouree  
Qu’aux autres fait aussi pour li :

En toute la court n’a celi

Qui ne I’en tiengne a dame entiere.

Pour a Dieu faire leur priere  
Vont tous au moustier oyr messe.

De haultes gens y a grant presse  
Et d’autres qui ont esgardé  
Ceulx qui messe oient touz armé,  
Hyaulmes es chiez et fervestu,  
Espees ceintes ; quar tel fu  
Ancïennement la coustume.

Esmeree le Bret alume  
Son cierge, et davant li le tient.  
Guynant a peine s’en soustient  
D’envie sur piez qu’il ne chiece ;  
Honte li est qu’il ne s’aciece :

Assiz s’est, qu’il ne puet droiz estre.  
Aprés le service a le prestre  
Commenïé les adoubez.

Des evesques et des abbés  
Et du clergié y a grans routes.  
Acominchié sont tuit et toutes,

Puis s’en reperent pour disner ;

Que li ducs a fait atourner  
Le mengier si grant et si gent  
Qu’assovir en pourroit la gent  
Qui sont a Reins et a Nevers.

L’en oste aux armez les haubers,  
Heaulmes, chauces, escuz, espees ;  
Robes qu’en leur a aportees  
Ont vestues li chevalier

4748

4752

4756

4760

4764

4768

4772

I

4776 I

4780 '

i

. i  
í  
I

4746 II a fait de même pour les autres. La duchesse aux blonds  
cheveux lui suspend au cou le bouclier à l’aigle d’or pour l’amour de  
sa fille Esmerée. Elle est si courtoise et si estimable que pour  
l’honorer elle en a fait autant aux autres. Dans toute la cour il n’est  
personne qui ne la tienne pour une femme parfaite. ■

4754 Pour faire leur prière à Dieu, ils vont tous à l’église entendre  
la messe. De grands personnages s’y pressent en foule, ainsi que  
d’autres gens, qui ont regardé ceux qui écoutent la messe tout armés,  
heaume sur la tête, en armure de fer, épée ceinte, car c’était autrefois  
la coutume. Esmerée allume le cierge du Breton et le tient devant lui.  
Guinant, de jalousie, a grand-peine à se tenir debout sans tomber ; il  
a honte de s’asseoir, mais il le fait quand même, car il ne peut rester  
debout. Après le service, le prêtre a communié les adoubés, devant  
une foule d’évêques, d’abbés et d’ecclésiastiques. Tous et toutes ont  
communié, puis ils s’en retournent pour dîner. Le duc a fait préparer  
un repas si abondant et si raffiné qu’il en pourrait rassasier tous les  
habitants de Reims et de Nevers. L’on ôte aux nouveaux chevaliers  
hauberts, heaumes, chausses, boucliers, épées, et ils ont revêtu les  
vêtements qu’on leur a apportés

Qu’en leur a fait coudre et taillier  
De dras de soie ou luit li ors,

Qui sont fait' en la terre aux Mors ;  
Et les pennes en sont d’ermines ;  
Par my les dos et les poitrines  
Des robes pairent d’or les listes.  
Plus biaux chevaliers ne veïstes,

Ne ne verrez qu’est li Bretons.

En un surcot, clos a boutons  
Et a pierres entour la bouche  
Est Galeren qui amour touche  
Jusq’u cuer Esmeree et trenche.

Au laver li tient une manche  
Li ducs et l’autre la duchesse  
Qui de faire joie ne cesse ;

Et puis sont assis au mengier :

Bien sont servy et sans dangier,

Car li dus a la table sert,

Et par les biens de li desert  
Le service de Galeren :

Le Bret qui l’a servy meint an  
Sert du vin en la coulpe d’or.

Entre madame Melior,

La duchesse, et li, ce me semble,  
Boivent et menjuent ensemble,

Et Brundorés, avec la fïlle,

Qui en son cuer Guynant aville,

Et le Breton loue et amonte.

Aprés mengier vienent h conte  
Et les chançons et les ystoires ;

Çil les dit faulses et cil voires,

Et cil vïelle, et cil estive.

Mais Esmeree est moult pensive,

Et Galerens aussi pensiz.

Cy en a cinq, cy en a sis,

Qui contes oient et parollent.

4784

4788

4792

4796

4800

4804

4808

4812

4816

et qu’on avait fait tailler et coudre pour eux dans des étoffes de soie,  
toutes scintillantes d’or, fabriquées en pays mauresque. Les doublures  
sont en hermine, et sur le dos et la poitrine brillent les liserés d’or.  
Vous n’avez vu et ne verrez plus beau chevalier que le Breton. En  
tunique fermée de boutons et de pierres précieuses tout autour du;  
fermail, se tient Galeran : Esmerée, d’amour, en est touchée et  
déchirée jusqu’au cceur.

4794 Quand le Breton se lave les mains, le duc lui tient une manche  
et la duchesse l’autre, toute transportée de joie. Ensuite, ils se sont  
assis pour manger : ils sont bien et largement servis, car le duc lui-  
même sert à table et, par les biens qu’il offre, récompense le service  
de Galeran : au Breton qui l’a servi plusieurs années, il sert du vin  
dans la coupe d’or. Madame Melior la duchesse et Galeran, me  
semble-t-il, boivent et mangent ensemble, et Brundoré avec la fille  
qui en son cceur méprise Guinant tandis qu’elle loue et porte aux  
nues Galeran. Après le repas viennent les contes et les chansons et  
les histoires ; celui-ci en raconte de fausses et celui-là de véridiques ;  
l’un joue de la vielle et l’autre de la flûte. Mais Esmerée est plongée  
dans ses pensées et Galeran tout autant. Ils sont cinq ici et six là à  
écouter des contes et à parler.

Mais les cuers a ceulx ailleurs volent,  
Que celle a Galeren s’acorde,

Et li Brez de li se descorde ;

Car autre deduit le deporte  
Qui son pencer a Fresne porte.

C’est a Pasques, au novel temps,

Que chevaliers est Galerens,

A grant joye en Mez la cité.

Pour la haulte sollemnité  
N’ont mie aux armez entendu,

Jusqu’a demain ont attendu  
Galeren et si compaignon,

Et cil qui tendent au renon  
Et au priz, pour eulx mettre avant.

Li Brez le jour s’arme devant;

S’est yssuz de la cité hors.

Tous li autre ont anné leur corps,

Des adoubez jusqu’a quarante.

La a drecie mainte hante  
De coulour teinte a lyonciaux,

La ventelle maint penonciaux,

La puet on maint escu veoir,

Et maint homme de grant pouoir,

Maint heaulme et mainte congnoissance,  
Et maint destrier de grant puissance  
Qui son seigneur roidement porte.

Lance ou poing, qui n’est mie torte,  
Tient le damoisel de Bretaigne,

Qui siet sur Passeavant d’Espaigne  
Dont li bons ducs li a fait don.

Ne le veult poindre a bandon,

Ainz chevauche avec Brundoré,

Qui le tient par le frain doré,

Davant touz le trait d’un arçon ;

Si li devise sa leçon,

Comment il doit lance tenir,

4820

4824

4828

4832

4836

4840

4844

4848

4852

Mais les coeurs de ces deux-là volent ailleurs : Esmerée s’attache à  
Galeran qui, lui, se détache d’elle car un autre plaisir le transporte et  
tourne ses pensées vers Frêne.

4823 C’est à Pâques, au temps du renouveau, que Galeran est armé  
chevalier dans la cité de Metz en liesse. Cette grande solennité les a  
empêchés de penser aux armes. Galeran et ses compagnons, ainsi que  
tous ceux qui recherchent la gloire et la renommée, ont attendu  
jusqu’au lendemain pour se mettre en valeur. Ce jour-là, le Breton  
s’arme le premier et sort de la cité. Tous les autres ont revêtu leur  
armure, ils sont une quarantaine de nouveaux chevaliers. Là se  
dressent de nombreuses hampes colorées et décorées de lionceaux, là  
flottent au vent de nombreuses banderoles, là on peut voir de  
nombreux boucliers et de nombreux hommes très puissants, de  
nombreux heaumes et de nombreux emblèmes, et de nombrçux  
chevaux très vigoureux qui portent sans faiblir leur maître. Tenant au  
poing une lance qui n’est pas tordue, le jeune seigneur de Bretagne  
monte Passavant d’Espagne que lui a offert le bon duc. II ne désire  
pas galoper à bride abattue, mais chevauche aux côtés de Brundoré  
qui le tient par le mors en or de son cheval, à une portée d’arc devant  
tous les autres, pour lui faire la leçon : comment il doit tenir sa lance

Et son escu faire venir  
Davant son piz a l’assemblee,  
Comment il doit traire l’espee,  
Chacier, guenchir et encontrer,  
Cheval poindre, et en presse entrer,  
Et a meschief yssir d’estour.

Mainte guenche et meint bon tour  
Li a moustré, et cil l’aprent,

Qui depuis de rien n’en mesprent,  
Tant y a mise peine et cure ;

Le sens l’en donne ausques Nature,  
Qui l’ome rent ou sage ou sot :  
Nuls ne puet faire de buysot  
Espervier ne gentil oysel.

Cil laisse aller le damoisel,

Et a Damedieu le commande.  
Galeren point par my la lande,  
L’escu au col, ou poing la lance,

Et outre les autres s’avance  
Si bien, et fait si bel eslez,  
Qu’onques de tel ne fu fait plez,

Ne diz, ne contes d’aventure.

Li Brez Ie cheval ramesure,

Si retoume les saulz menuz ;  
Guynant est encontre venuz,

Qui la jouste demande et veult ;  
Galeren le destrier esqueust  
Aux esperons dont il le touche,

Le frain li trestire a la bouche,

Sil fait saillir lance et demie.  
Guynant li vient par arramie,

Qui jusqu’au sang broche le sien,  
Ferir cuide le Breton bien ;

Mais li ne son cheval n’adoise,  
S’en est honteux et trop l’en poise.  
Mais li Brez, qui vers li s’ezlesse,

4856

4860

4864

4868

4872

4876

4880

4884

4888

et ramener son bouclier sur sa poitrine au moment du choc, comment  
il doit tirer l’épée, poursuivre, esquiver et affronter l’adversaire,  
éperonner son cheval, entrer dans la mêlée et, en cas de malheur, se  
soustraire au combat. II lui montre force feintes et bons tours, et  
Galeran de les apprendre si bien que, par la suite, il ne commit  
aucune faute, tant il s’y appliqua, bien doté par Nature qui rend  
l’homme sage ou sot : personne ne peut faire d’une buse un épervier  
ou un oiseau noble.

4867 Brundoré le laisse partir en le recommandant à Dieu. Galeran  
pique des deux à travers la lande, le bouclier au cou et la lance au  
poing, et il s’avance au-delà des autres et galope si bien que jamais  
tel chevalier ne fut l’objet d’une mention, d’un dit ou d’un conte  
d’aventures. Galeran modère son cheval et s’en retourne au petit trot.  
Guinant, venu à sa rencontre, demande et recherche l’affrontement.  
Galeran rassemble son destrier d’un coup d’éperon, tire fortement sur  
le mors et lui fait faire un bond d’une lance et demie. Guinant fond  
sur lui en éperonnant sa monture jusqu’au sang ; il compte assener  
au Breton un bon coup, mais il ne touche ni lui ni son cheval, ce qui  
le remplit de honte et de désarroi. Cependant le Breton qui le charge

A l’aprouchier sa lance besse,

Si l’a en my le piz ateint.

En l’escu le fiert que le teint 4892

Et le fust li perse et maumet ;

La force de son corps y met,

Mais le haubert lance ne doubte,

Et Galeren si fort le boute 4896

Et empeint qu’il brise sa lance,

Teste desouz jus le balance,

Par dessus la croupe au destrier,

Que mestier ne li ont estrier, 4900

Ne cengles, ne poitral, n’arçons.

Ne s’en part pas comme garçons,

Quar au passer outre qu’il fait,

L’espee de son fuerre trait, 4904

Sans arrester, et maintenant

S’en fiert un compaignon Guynant

Amont par my le luysant heaulme :

La coiffe li vault un rêaulme, 4908

Qu’il en fust venu a meschief,

En deux moitiez eust le chief  
Pourfendu, se ne fust la maille.

En tel maniere et en tel taille 4912

Va le Bret lez Guynant requerre :

Nuls ne fiert qui ne vole a terre.

Chascum des siens y est moult preuz,

Quant li dus est feru entr’euz 4916

Et li autre hault homme ensemble ;

Li ducs les depart et dessemble,

S’en rit, et grant feste en demeine.

Galeren par le frain enmaine, 4920

Et les Bretons tous en retourne.

Guynant a remonter s’atourne,

Qui la journee torne a honte.

Chascun des siens aprés remonte, 4924

En Mez repairent, si descendent,  
baisse sa lance en l’approchant et le touche en pleine poitrine, il le  
frappe si fort sur le bouclier qu’il en transperce et abîme le vernis et  
le bois. II a beau y mettre toute sa force, le haubert ne craint pas la  
lance, et Galeran le pousse et le frappe si fort qu’il en brise sa lance  
et le jette à terre, tête la première, par-dessus la croupe du destriqr,  
sans que les étriers, les sangles, le poitrail ni les arçons lui servent à  
rien. Galeran ne s’en va pas coïrnne un pleutre, car, au moment de  
le dépasser, il tire l’épée de son fourreau et aussitôt en frappe un  
compagnon de Guinant sur le dessus de son heaume brillant : sa  
coiffe vaut bien un royaume, car il lui serait arrivé malheur et il  
aurait eu la tête fendue par le milieu, sans les mailles. C’est de cette  
manière et par de tels coups de taille que le Breton va attaquer les  
hommes de Guinant: il n’en frappe aucun qui ne vole à terre.  
Chacun des siens s’y montre très courageux.

C’est alors que le duc s’est jeté au milieu d’eux, avec les  
autres grands seigneurs, et qu’il les sépare et les disperse, le rire aux  
lèvres et le cceur en fête. II emmène Galeran par la bride de son  
cheval et fait revenir tous les Bretons. Guinant se dispose à remonter  
en selle, après que la joumée a mal toumé pour lui ; chacun des siens  
fait ensuite de même.

4925 Ils reviennent à Metz où ils mettent pied à terre

A desarmer leurs corps entendent.

Desarmé sont et revestu

Li Breton et li abatu. 4928

Lavé ont et puis ont mengié.

N’ont mie encores prins congié,

Ainz y depart le duc meint don

Car il y met a abandon 4932

Or et argent, robes et dras,

Roncins, destriers, pallefroiz cras,

Et armes, et autre richesce.

Li Brez y moustre sa largesce, 4936

Car son avoir y abandonne :

Tant y depart, et tant y donne  
Que meint povre y fait du sien riche ;

Neis les gens Guynant d’Osteriche 4940

Le prisent plus que leur seigneur.

Tant fait a tout le siecle hounour  
Qu’il n’y a celi bien n’en die

De Bretaigne, et de Normendie. 4944

Et sont les chevaliers a aise,

Et Brundoré le col li baise,

Et moult en a Ué le courage,

Pour ce qu’apert le voit et sage, 4948

Et qu’a son jouster a apris  
Qu’il sera chevalier de pris.

Esmeree, qui tant est blanche,

A ris souvent dessouz sa manche, 4952

De Guynant qui si a jousté  
Qu’a terre en a joint le costé.

Feste et joye en va demenant.

A l’eure de nonne sonnant 4956

Entre un messagiers en la ville ;

Ne semble mie que de guille  
Ne de mençonge servant voise ;

Son cheval guaires ne s’envoise, 4960

Qu’es quatre piez n’a clou ne fer,  
et s’emploient à se désarmer. Voici les Bretons et les battus désarmés  
et habillés ; puis ils se sont lavé les mains et ils ont mangé. Avant  
qu’ils n’aient pris congé, le duc leur distribue de nombreux cadeaux,  
car il leur donne sans compter or et argent, vêtements et étoffes,  
chevaux de somme et de combat, palefrois gaillards, armes et autres  
richesses. Le Breton y montre sa générosité, car il prodigue son avoir,  
distribuant et donnant tant et taht que de ses biens il enrichit plus  
d’un pauvre : même les gens de Guinant d’Autriche l’estiment phis  
que leur seigneur. II a tellement honoré le monde de la cour qu’il  
n’est personne qui n’en dise du bien parmi les Bretons comme parmi  
les Normands. Les chevaliers sont contents, et Brundoré lui baise le  
cou, le coeur transporté de joie de le voir adroit et sage et d’avoir  
compris, à sa façon de combattre, qu’il sera un chevalier de valeur.  
Esmerée, au teint si clair, a souvent ri, derrière sa manche, de  
Guinant qui a tant combattu qu’il a mordu la poussière ; elle laisse  
éclater sa joie.

4956 Au moment où sonnaient trois heures, un messager entra dans  
la ville. II ne semblait pas chercher à ruser ou à mentir. Son cheval  
n’avait pas l’air ffais : il n’avait plus ni clou ni fer aux quatre pieds.

Et li varlez semble d’enfer  
Eschappez, tant a chevauchié,

Qu’il a le visage seché, 4964

Megre et halé. A tant s’aproche,

Brochant le cheval qui tout cloche,

Du palays qu’au perron descent.

Voiant de barons plus de cent, 4968

Est venu au duc, sil salue,

Puis li dit qu’or li est faillue  
Vertuz et hounour et proesce ;

Si li dit: « Que la grant haultesce 4972

Qui en vous est saut nostre marche !

Li roys Flochiers de Danemarche i

Est passez oultre en vostre terre,

Et si vous le voulez requerre, 4976

Trover le pouez en Horlande,

Gamy de gent et de viande ;

Et sont par le pays espars.

Ja l’a demy destruit et ars, 4980

Ne encore ne s’en recroit. »

Li ducs le varlet bien en croit,

Qui est ses homs riches et haulx.

Or est li ducs assez mains baux, 4984

Et plus en a la chiere basse ;

Les barons de sa court amasse,

Les plus puissans, priveement,

Si leur a prié doulcement 4988

Que i l’en aydent et conseillent,

Car se ilz pour li se travaillent,

Guerredonner bien leur savra.

Ilz responnent: « Or y perra ! 4992

Ja ne sarrez sur nully courre

Que nous ne vous aillons secourre,

Mais mouvez le matin au jour. »

Or n’ot entr’eulx point de sejour ; 4996

Car des la vespree s’atournent ;

Quant à l’écuyer, il semblait échappé de l’enfer, il avait tant  
chevauché qu’il avait le visage hâve, maigre et hâlé. II s’approcha  
alors du palais, en éperonnant son cheval qui boitait bas, et il mit  
pied à terre au perron. Devant plus de cent barons, il s’avança vers  
le duc et le salua, puis il lui dit que c’en était fini de sa force, de son,  
honneur et de sa prouesse, et il ajouta :

« Que la grande noblesse qui est en vous sauve votre provin-  
ce ! Le roi Flochier de Danemark a franchi vos frontières : si vous  
voulez l’attaquer, vous pouvez le trouver en Hollande avec des  
troupes et des vivres. Ils se sont répandus dans le pays qu’il a déjà  
à moitié détruit et brûlé, et il n’en est pas encore lassé. »

4982 Le duc croit volontiers le jeune homme qui est un de ses  
puissants et nobles vassaux. Et voici le duc beaucoup moins joyeux ;  
il en a baissé la tête. II rassemble les barons de sa cour, les plus  
puissants, en conseil privé, et il les a, avec douceur, priés de lui  
apporter aide et conseil, car s’ils se donnent de la peine pour lui, il  
saura bien les récompenser. Et eux de répondre :

« On le verra bien. Vous ne sauriez attaquer personne sans  
que nous allions à votre secours, mais mettez-vous en route dès  
demain au lever du jour. »

4996 Ils ne perdirent pas de temps, car le soir même ils s’équipèrent

L’endemain de Mez tous s’en tournent  
Si ne finent jusqu’en Horlande.

Tant a de gent et tant en mande  
Li ducs apres li, qu’or puet dire  
Qu’il ne doubteroit tout l’empire  
A l’ost qu’il meine et au conroy.

Tant aprouchie Flochier le roy,

Tant le sieult, et tant le pourmeine,  
Qu’il l’embat en honteuse peine,

Car son ost destruit et maumet.  
Galeren quanqu’il puet s’i met  
Et embat en pluriex meschiez,

Tant qu’en dit qu’il en est li chiez  
De l’ost et tout li mielx vaillans.

A son brant qui bien est taillans  
Mahaigne Danois et detaille :

Le roy Flochier prent en bataille  
Et rent le duc, voiant sa gent.

Tant donne au duc or et argent,

Pour ses despens et ses dommages,

Li roy Flochiers et hvre ostages  
De paix tenir a son pouair,

Que il doit bien au duc seoir :

Bien li siet qu’il en est bien fis.

Ainsi s’en depart desconfiz  
Li roys Flochiers oultre la mer.

Le duc doit Galeren amer  
Et Brundoré, le chastelain :

N’ont mie ouvré comme villain  
Vers le duc, ainz l’ont servy bel.

Tant feïst Galeren cembel,

Ne tant se meïst au jouster,

Ne voult onc la manche porter  
Que s’amie li presenta,

Car du maumettre se doubta  
Ou il la peûst moult tost perdre.

5000

5004

5008

5012

5016

5020

5024

5028 '

i

I

5032 j

et le lendemain tous quittèrent Metz pour ne plus s’arrêter jusqu’en  
Hollande. L duc avait derrière lui tant d’hommes et il en convoqua  
tant qu’on pouvait affirmer qu’il ne redouterait pas l’empire tout  
entier, à en juger par l’armée qu’il conduisait et par son équipage. II  
s’approcha tant du roi Flochier, il le poursuivit et le harcela tant qu’jl  
le jeta dans une situation pénible et humiliante, car il détruisit et mít  
à mal son armée.

5008 Galeran, de tout son possible, y participa et se jeta dans de  
nombreux périls si bien qu’on dit de lui qu’il était le chef de l’armée  
et de loin le plus vaillant. De son épée qui était bien tranchante il  
blessa et tailla en pièces les Danois, il captura dans la bataille le roi  
Flochier et le remit au duc en présence de ses troupes. Le roi  
Flochier donna au duc tant d’or et d’argent pour les dépenses et les  
dommages qu’il lui avait causés, il lui livra tant d’otages en gage de  
paix que le duc avait des raisons d’en être pleinement satisfait, et il  
l’était, car il en reçut de sérieuses assurances. C’est ainsi que vaincu  
s’en repartit le roi Flochier au-delà de la mer.

5024 Le duc a des raisons d’aimer Galeran et le châtelain Brundo-  
ré : ils ne se sont pas conduits envers lui comme des vilains, mais ils  
l’ont bien servi. Quel que fût le nombre des combats que Galeran eût  
à livrer ou des joutes qu’il eût à soutenir, il ne voulut jamais porter  
la manche que lui offrit son amie, car il redoutait qu’un malheur ne  
la lui fît perdre très vite.

Si ne se seust mais aerdre  
A chose nulle en my le monde  
Qui li representast la blonde  
Fresne, qui si fort le demaine.

Li ducs retoume en Loerraine,

S’en maine Galeren o ly  
Et Brundoré. N’y a cely  
Des autres qui le sien n’emport.  
Guynant qui ayme le deport  
D’Esmeree et le doulx soulaz,

Qui le tient priz aux courans laz,  
Est retourné avec le pere.

Grant feste fait avec sa mere  
Esmeree de ceulx qui doivent  
Retoumer, et bien les reçoivent  
Comme elles pueent faire plus.  
Galeren le Bret a li ducs  
Huit jours detenu et Guynant,

Et Bmndoré, sil va menant  
Et par riviere et par forest.

Un jour li ducs sejoumez s’est,  
Qu’il ne se set a quoy entendre.  
Galeren va les eschez prendre,

Si joue a Guynant pour un mat;  
Ainsi se deporte et esbat.

Le Bret y fait meint soutil tret,  
Guynant plus de li y mestret;

Joué ont jusques pres de tierce :  
D’un seul paon, et d’une fierce,

Et de son roy, et d’un auffin  
A maté Guynant en la fin  
Galeren, qui moult lié se fait.

N’a envers Guynant plus meffait ;  
Et cil qui jeu souffrir ne puet,

Par si grant ire s’en esmuet,

Qu’il le ledenge de contrueve,

5036

5040

5044

5048

5052

5056

5060

5064

5068

II n’aurait jamais pu s’attacher à aucun autre objet représentant la  
blonde Frêne qui le tourmente si fort.

5036 Le duc retoume en Lorraine et emmène avec lui Galeran et  
Bmndoré. Parmi les autres il n’est personne qui n’emporte de soji  
bien. Guinant, qui aime passer son temps dans la douce compagnie  
d’Esmerée qui le retient captif dans ses filets, est reparti avec le père.  
Esmerée et sa mère réservent un chaleureux accueil à ceux qui  
doivent partir, et elles les reçoivent du mieux qu’elles peuvent. Le  
duc a retenu Galeran le Breton huit jours durant, ainsi que Guinant  
et Brundoré, et il l’emmène chasser en rivière et en forêt.

5054 Un jour que le duc s’était reposé, ne sachant à quoi s’occuper,  
Galeran alla chercher un jeu d’échecs et fit une partie avec Guinant.  
C’était sa manière de passer le temps et de se distraire. Le Breton  
réussit plus d’un coup très adroit, Guinant en rata plus que lui. Ils  
jouèrent jusqu’à près de neuf heures : avec un pion, la reine, le roi  
et un fou, Galeran finit par faire échec et mat à Guinant, il manifesta  
sa joie. II n’a pas commis d’autre faute envers Guinant qui n’est pas  
beau joueur et se met dans une si violente colère qu’il le couvre  
d’insultes injustifiées et lui jette à'la figure

gt le roy Artu li repreuve,

**Que ]e chat occist par enchaus.  
pe ce n’est point Galeren chaus  
]síe embrasez de maltalent.  
gt cil va toutevoys parlant  
gt Galeren qui rit lesdenge ;  
p’un mot ausques cuisant se venge,  
Qu’il a contreuvé mal seant:**

Breton l’apele recreant  
gt aux autres Bretons s’esclere.

**« II ont parole sans plus faire,**

Ce dit, n’en eulx n’a fors vantise. »  
pe ceste reprouche s’atise  
gn grant maltalent Galerens,  
jylais íl respont comme assez jfrans :  
« Sire Guynant, fait il, mercy,  
jsfe blamez plus les Bretons cy ;  
gstre courtoys doivent amant.

**§e sommez mauvés, Alemant  
Certes sont vaillans gens assez ;**

**5’il nous ont de tous biens passez,  
jqe valons mie pour ce mains;**

**Par Dieu, Bretons ont aussi meins  
gt force de cuer et d’avoir  
Comme autre gent puent avoir,  
jqe de plus prisier ne les vueil.  
jylais il vous est venu d’orgueil,**

**Qui recreant m’avez clamé.  
plus que vous moy vous ay amé,  
gt encore vous vueil amer,**

**Ne m’en vouìáray au duc clamer,  
Qu’en n’a mie partout ses droiz.  
jyíais vous estes et biaux et droiz,  
gt si vous tien a moult vaillant;**

**Bien sçay que vous par maltalent  
j\/favez honte dite et laidure,**

5072

5076

5080

5084

5088

5092

5096

5100

*5104*

le nom du roi Arthur qui tua le chat en un rude assaut. Galeran n’est  
pas pour autant échauffé ni embrasé de colère. L’autre continue à  
parler et injurie Galeran qui en rit; il se venge par une mordante  
insulte qu’il a inventée mal à propos ; il le traite de lâche Breton et  
soulage son coeur contre les autres Bretons qui, dit-il, « parlent mnis  
ne font rien : il n’y a en eux que vantardise. » Ce reproche enflamme  
Galeran d’une grande colère, mais il répond avec beaucoup de  
noblesse :

5085 « Seigneur Guinant, dit-il, de grâce, ne blâmez plus les  
Bretons en cette occasion. Les amants doivent être courtois. Sí nous  
sommes lâches, les Allemands, assurément, sont des gens très  
courageux. S’ils nous ont surpassés par toutes les qualités, nous ne  
valons pas moins pour autant. Par Dieu, les Bretons ont aussi des  
mains et beaucoup de coeur et de richesse tout comme les autres  
gens ; je ne veux pas leur en accorder davantage. Mais c’est l’orgueil  
qui vous a poussé à me traiter de lâche. Plus que vous ne m’avez  
aimé, je vous ai aimé, et je veux encore vous aimer. Je ne désire pas  
me plaindre auprès du duc, car on n’obtient pas partout justice. Mais  
vous êtes beau et bien fait, et je vous tiens pour très vaillant. Je sais  
bien que c’est sous le coup de la colère que vous avez tenu contre  
moi des propos humiliants et infamants.

Or vous respon tout de mesure,

Si n’en soiez ja a malaise :

Nommez une court qui vous plese, 5108

Soit davant duc ou davant roy :

Se de la honte et du desroy  
Corps a corps ne me puis deffendre

Vers vous, je m’abandons a prendre. » 5112

Et Guynant a ce mot s’acoise  
Qui n’a cure de ceste noise,

N’envers le Breton aatie.

Ne pourquant cil li a partie 5116

Autre parchon, oyant sa gent,

Si li ra dit et bel et gent: 1

« Et se ce ne vous plaist a prendre,

Ouez a quoy je vueil entendre : 5120

Nous sommes nouviau chevalier,

Sí nous devrîons esveillier  
En acquerre los et proesce.

Cil que Amours a en destresse 5124

Se doivent plus qu’autre pener  
Qu’a hounour puissent assener,

Et vous en estes un, ce croy.

5128

Je envers vous et vous vers moy  
Un tournoiement plevissons,

Soit ou a Rains ou a Sessons ;

Si ameint chascum son pouair ;

5132

Adonc y pourra l’en veoir  
Qui le mieulx est au departir. »

A ce se veult bien assentir  
Guynant encontre Galeren.

5136

Aux octieves de saint Jehan  
Sera entre Challons et Rains :

Si le plevissent de leur mains,

N’en mentiroit pour mil mars d’or  
Li Brez, qui prent a Melior 5140

Et au duc l’endemain congié.

Maintenant je vous réponds en pesant mes mots, et ne les prenez pas  
mal : désignez une cour à votre convenance, devant un duc ou devant  
un roi, et si je ne puis me défendre contre vous en combat singulier  
de la honte et du tort que vous m’avez infligés, je me livre tout entier  
entre vos mains. »

5113 A ces mots, Guinant s’apaise : il n’a pas envie d’entrer dans  
cette querelle ni de relever le défi du Breton. Cependant, celui-ci lui  
a proposé, devant ses gens, un autre parti, reprenant d’un ton  
aimable :

« Si cette proposition ne vous convient pas, écoutez où je  
veux en venir : chevaliers depuis peu, nous devons veiller à acquérir  
gloire et prouesse. Ceux qu’Amour tient sous son empire, doivent  
plus que d’autres faire des efforts pour parvenir à l’honneur, et vous  
êtes l’un de ceux-là, je le crois. Vous envers moi et moi envers vous,  
engageons-nous pour un toumoi, soit à Reims, soit à Soissons, et que  
chacun amène ses propres forces. Alors on pourra voir qui est le  
meilleur, quand nous nous séparerons. »

Guinant veut bien consentir à ce toumoi contre Galeran : huit  
jours après la Saint-Jean, il sera entre Châlons et Reims. Ils s’y  
engagent formellement : le Breton ne manquerait pas à sa parole,  
même pour mille marcs d’or. Le lendemain, il prend congé de Melior  
et du duc.

Esmeree a la nuyt songié  
Un songe hideux qui l’afolle,

Qu’elle portoit une grant mole 5144

Amont une montaigne sus,

Puis la relessoit rouler jus,

Et puis querre la revenoit,

Reporter sus li convenoit, 5148

Si la relessoit jus cheoir  
(Ce songe cuidoit estre voir),

Oncques ne faisoit autre chose.

Davant les gens duel faire n’ose 5152

Pour Galeren qui s’en depart,

Ne parler a li d’une part,

Pour son pere qui le convoie.

Par le songe est bien mise a voie 5156

Que l’amour Galeren li fault.

A li amer autant li vault,

Comme ou songie porter la mole.

Ne pourquant amer, come fole, 5160

Le veult, encore ne l’aint il.

Tuit l’i baisent et celle et cil,

Et il a congié pris a tous.

Li dus, qui tant est ffans et dous, 5164

L’a deux joumees convoié,

Et Galeren li a prié,

Que s’il y a besoing ne guerre,

Qu’íl preigne li prest et sa terre. 5168

Si l’a mercié de s’onnour

Non com amy mais com seigneur.

Et li ducs ausques li espont

De son pencé, si li respont: 5172

« Quens Galeren, Dieux vous conduie !

Vous convoier rien ne m’ennuie,

Que je vous aign par bonne foy,

Et vouldroie que vous a moy 5176

Eiissiez aucune aliance,  
5142 Cette nuit-là Esmerée fait un rêve affreux qui la laisse  
meurtrie : elle portait une grosse meule jusqu’au sommet d’une  
montagne, puis elle la laissait rouler jusqu’en bas et elle redescendait  
la chercher ; il lui fallait de nouveau la porter au sommet, et de  
nouveau elle la laissait tomber. Elle croyait que ce rêve était vrai, et  
elle ne faisait rien d’autre. En public, elle n’ose manifester la douleur  
que lui cause le départ de Galeran, ni lui parler en particulier à cause  
de son père qui l’escorte. Son rêve lui a révélé que l’amour de  
Galeran lui échappe. L’aimer, c’est comme porter la meule dans son  
rêve, et pourtant, dans sa folie, elle veut l’aimer, bien qu’il ne l’aime  
pas.

5162 Là, tous l’embrassent, elle et les autres, et il a pris congé de  
tous. Le duc, qui est si noble et si affable, l’a accompagné pendant  
deux jours. Galeran l’a prié qu’en cas de besoin ou de guerre, il  
dispose de sa personne et de sa terre, et il l’a remercié de l’honneur  
qu’il lui a fait non pas en ami mais en seigneur. Le duc lui dévoile  
sa pensée en lui répondant :

« Comte Galeran, que Dieu vous conduise ! II ne me gêne en  
rien de vous accompagner, car je vous aime en toute bonne foi et je  
voudrais que de vous à moi il y eût un lien

Dont plus durast nostre acointance. »  
Et puis se departent a tant.

Galeren erre et va notant  
Ce que li ducs li a promis,

Mais il a son cuer ailleurs mis.

Bien voit qu’il li donroit sa fille :

Ne prise du monde une bille  
Tout le deduit, fors de la belle  
Dont il ne puet oỳr novelle  
Et qui l’a mis en grant doubtance.

Tant ont erré qu’ilz passent France,  
II et si homme. Et Brundorés,

Li bons chastellains hounourez,

A la Roche Guyon le maine,

Pour sejourner une sepmaine ;

Tant l’a prié que il y toume,

Et uit jours avec li sejourne.

Ne vous vueil faire trop lonc conte  
De la feste qu’a fait le conte  
Gente, la fame Brundoré,

Et Flurie au biau chief soré,

Qui plus est blonde que fin ors.

Gente, sa mere, a gent le corps  
Et semble de grant gentelise,

Comme la fille au roy de Frise :

S’en est s’ainee suer royne,

Et si est germaine cousine  
Le seigneur qui tient Loerraine.  
Galeren par la main en maine  
En chambres, quant salué l’a,  
Longuement l’a festoié la,

Et Fleurie qui lez li siet.

Or li prie que ne li griet  
Gente, qui va a son seigneur :

« Belle fille, faictes hounour,

Fait elle, a mon seigneur le conte. »

5180

5184

5188

5192

5196

5200

5204

5208

5212

qui prolongeât notre amitié. »

Ils se séparent alors, et Galeran de poursuivre sa route en  
gardant à la mémoire la proposition du duc, mais son coeur est  
engagé ailleurs. II voit bien que le duc lui donnerait sa fille, mais il  
se moque de tous les plaisirs du monde : seule compte la belle doirt  
il ne peut entendre de nouvelles et qui l’a plongé dans l’anxiété.

5188 Ils ont tant voyagé, lui et ses hommes, qu’ils ont traversé la  
France. Brundoré, le bon et estimé châtelain, l’emmène à La Roche-  
Guyon pour un séjour d’une semaine ; il l’a tant prié qu’il s’y rend  
et y séjoume avec lui pendant huit jours. Je ne veux pas m’attarder  
sur l’accueil qu’ont réservé au comte Gente, la femme de Brundoré,  
et Fleurie aux beaux cheveux dorés, plus blonds que l’or fin. Gente  
sa mère a un coips gracieux et une noble allure, en digne fille du roi  
de Frise : sa sceur aînée est reine, et elle est la cousine germaine du  
seigneur de Lorraine. Par la main, elle emmène Galeran dans ses  
appartements après qu’il l’a saluée, et elle l’a longuement fêté, ainsi  
que Fleurie assise à ses côtés. Gente, qui va retrouver son mari, prie  
Galeran de l’excuser :

« Ma chère fille, fait-elle, faites honneur à monseigneur le  
comte. »

Celle n’a mie trop grant honte,

Ainz est courtoise et bien aprise,

N’est vers le conte de riens prise ; 5216

Et de ce a riche avantaige

Qu’il la voit simple et belle et sage,

Et ausques bien parlant pucelle ;

Et est a Fresne suer jumelle, 5220

Et tant la ressemble de vis  
Qu’entre ces deux, ce m’est avis,

N’a descorde n’en piez, n’en membre.

Cil la regarde, si li membre 5224

De l’amour dont il est soubzpris ;

Esbahiz est et maz et pris ;

Si dist : « Belle, ne vous soit grief,

Ostés la guimple de vo chief, 5228

Qu’apertement vous vueil veoir.

- Sire, ce me doit bien seoir,

Puis que vous siet, et bien le vueil »,

Fait celle, ou il n’a point d’orgueil. 5232

Ostée l’a. Quant cil l’esgarde,

S’a le cuer sans sens et sans garde,

N’i entent raison ne devise,

Entre ses braz l’a tantost prise, 5236

Si l’acole et vingt foiz la baise,

Cui qu’il soit lait ou cui qu’il plaise.

Et Flourie n’y scet qu’entendre,

Qui ne s’en puet vers li deffendre, 5240

Si se merveille dont ce vient ;

Si li a dit: « Comment advient,

Biau sire, de si vaillant homme

Com vous estes, qui si s’asomme 5244

De grant folie et de grant rage ?

Quant une fame en vostre aage  
N’avez veiie n’ele vous,

S’i vourrez jouer come espoux 5248

Joue a espouse ? C’est laide euvre.

5214 Celle-ci, qui n’est pas timide mais courtoise et bien élevée,  
n’est pas empruntée, et elle bénéficie du grand avantage d’apparaître  
à ses yeux comme une jeune fille modeste, belle et avisée, à la  
conversation très agréable. C’est la sceur jumelle de Frêne à qui elle  
ressemble tant qu’entre elles, à mon avis, ríen ne diffère, ni les pieds  
ni les membres. Galeran la regarde et se souvient de l’amour qui le  
subjugue. Troublé, chancelant, captivé, il lui dit :

« Belle demoiselle, ne le prenez pas mal, mais ôtez la guinlpe  
de votre tête, que je vous voie distinctement.

— Sire, cela doit me convenir, puisque cela vous convient, et  
j’y consens volontiers », dit-elle sans une ombre d’orgueil.

EUe a ôté sa guimpe. Quand il la regarde, son coeur perd toute  
lucidité et toute réserve : sans raisonner ni réfléchir, il la prend  
aussitôt dans ses bras, l’étreint et l’embrasse vingt fois, sans se  
soucier des réactions. Quant à Fleurie qui n’entend rien à ces façons,  
elle ne peut lui résister et s’en demande avec étonnement la raison :

5242 « Comment se fait-il, cher seigneur, lui dit-elle, qu’un homme  
de votre qualité se laisse emporter par une telle folie et une telle  
rage ? Alors que, de votre vie, vous n’avez jamais vu une femme ni  
elle vous, vous voulez jouer avec elle comme un époux avec son  
épouse ? C’est bien mal agir.

Fouls est amans qui ne se cuevre,

Jusques i l’ait a essay mise.

Si d’amours m’eiissiez requise, 5252

Ainçoys que vous me baillissiez,

Greigneur hounour y eiissiez,

Et je le voulsisse octroyer :

Pou pouez voustre esbanoier, 5256

Si com moy semble et je le sens,

Loer, si je ne m’y assens ;

Car li deduis si s’onor porte

Quant entierement se deporte 5260

Le paire et met deux cuers en un. »

Pour tout l’or qui est a Verdun  
Ne la vousist avoir baisiee

Galeren, c’or a il baisiee, 5264

Ce dist, s’amie. Or s’en repent.

Tel se destruit et tel se pent  
Qui deux ne va si fort matant.

De la chambre se part a tant, 5268

Que plus demourer ne li siet,

Et en une loge s’assiet  
A une fenestre de marbre ;

S’esgarde en un vergier meint arbre, 5272

Et les oyseaux qui y font feste.

Des biaux yeulx pleure de sa teste,

Car du vergier de Biausejour

Li souvint ou il fu maint jour 5276

A grans deduis avec s’amie.

Fait il: « Com estes endormie !

Com m’estes esloignee, belle,

Quant je ne sçay de vous novelle ! 5280

Encor suis je plus endormiz,

Qui si estoie or arramiz  
De baisier une fame estrange.

S’elle m’en assault et laidenge, 5284

Certes elle a moult grant raison,

Fou est l’amant qui ne se domine pas jusqu’à ce qu’il ait éprouvé ses  
sentiments. Si vous aviez sollicité mon amour avant de vous saisir de  
moi, vous y auriez gagné en honneur, et j’aurais accepté de vous  
l’accorder. Vous ne pouvez guère, c’est mon sentiment, vous féliciter  
de votre plaisanterie, si je n’y consens ; car le plaisir est honorable)  
quand le couple participe tout entier à la joie et que les deux coeurs  
n’en font qu’un. »

Pour tout l’or de Verdun, Galeran aurait voulu ne pas l’avoir  
embrassée, car il vient de tromper son amie, se dit-il, et maintenant  
il s’en repent. Des gens se détruisent et se pendent pour une moins  
grande douleur.

5268 II quitte alors la chambre, car il ne lui plaît pas de s’y attarder  
davantage. II s’assied dans une petite pièce près d’une fenêtre de  
marbre d’où il contemple en un verger de nombreux arbres et les  
oiseaux qui y font fête. De ses beaux yeux ruissellent des larmes : il  
se souvient du verger de Beauséjour où tant de jours il a connu la  
félicité auprès de son amie.

« Comme vous dormez ! fait-il. Comme vous êtes loin de  
moi, ma belle amie, puisque je n’ai de vous aucune nouvelle ! Je suis  
encore plus endormi, moi qui avais à l’instant tant d’ardeur pour  
embrasser une inconnue. Si elle m’assaille de reproches, elle a mille  
fois raison,

Qu’i m’est venu de trayson,

Et m’amor avil et abays

Quant autrui que m’amie bays. 5288

J’abays m’amour ? Certes non faz,

Ne de moy pour ce ne le faz,

N’ele ne s’en courroucie mie.

Si je bays le semblant m’amie, 5292

Ay je dont fait si grant oultrage ?

Enne bays je souvent s’ymage  
Qu’elle a en sa manche pourtraicte ?

Quelle raison ay avant traite ? 5296

Fresne l’a tyssue a ses mains,

S’en y a fait ne plus ne mains ,

Qu’il a en li, si la ressemble.

Par foy, greindre resons me semble 5300

A la pucelle de ceens  
Qu’a l’ymage, qui est nïens  
Envers li, qu’elle me presente

Fresnain, tant est et belle et gente, 5304

Et pour Fresnain amer la vueil.

Le semblant Fresnain porte en l’ueil,

En nes, en bouche et en visage,

En chief, en braz et en coursage, 5308

Et en mainte autre contenance :

Quant j’en ay ceste congnoissance,

S’elle m’est ou morte ou faillie,

Ne m’est pour ce toute tollie, 5312

Si m’en estuet souffrir la perte.

En ceste la voy si apperte  
Que par li la puis recovrer.

Dieu ! com scet bien Nature ovrer, 5316

Qu’ainsi me fait Fresnein revivre !

Et puis que ceste en soy me livre  
Ce que j’ay perdu si grant piece,

Ou li soit bel ou ne li siesse, 5320

Ne m’en repens de li baisier,  
c’est sûr, car j’ai commis une trahison ; je rabaisse et déshonore mon  
amour en embrassant une autre que mon amie. Je déshonore mon  
amour ? Que non pas : je ne le fais pas de moi-même et elle ne s’en  
courrouce pas. Si j’embrasse le reflet de mon amie, ai-je donc  
commis un si grand crime ? Est-ce que je n’embrasse pas souvent  
son portrait qu’elle a représenté sur sa manche ? Quelle raison ai-je  
avancée ? Frêne l’a brodé de ses mains, et elle y a mis, ni plus ni  
moins, ce qu’il y a en elle, et il lui ressemble. Ma foi, il me semble  
plus raisonnable d’embrasser la jeune fille de cette demeure que le  
portrait, qui n’est rien comparé à celle-là, car elle me montre Frêne,  
tellement elle est belle et gracieuse, et c’est pour Frêne que je veux  
l’aimer. Elle est le reflet de Frêne par le regard, le nez, la bouche, le  
visage, la tête, les bras, la taille, et par nombre de ses attitudes. Du  
moment que j’en ai ces signes distinctifs, qu’elle soit morte ou  
disparue pour moi, elle ne m’est pas pour autant complètement ravie :  
ainsi dois-je en supporter la perte. En celle-ci je la vois si manifeste-  
ment que par elle je puis la retrouver. Dieu ! Comme Nature fait bien  
les choses, puisqu’elle fait ainsi revivre Frêne pour moi ! Et comme  
celle-ci m’offfe dans sa personne ce que j’ai perdu il y a si long-  
temps, que cela lui plaise ou ne lui convienne, je ne me repens pas  
de l’avoir embrassée ;

Ainz me devroit l’en moult prisier,

S’a moy l’en veil pour Fresnein traire,

Quant autre chose n’en puis traire. » 5324

Li cuers tout ainsi se deglenge.

Del courroux et de la lesdenge  
Que la pucelle li a faicte

S’esmaie petit et deshaite, 5328

Ne mais ne se veult repentir.

A la pucelle fait sentir  
D’une novelle amour l’assault.

Seule en la chambre s’en assault, 5332

Quant parlé a si durement;

Si s’en maudit villainement,

Pour ce qu’elle sent ja de voir

Que del conte pourra avoir 5336

Jusqu’a ne gaires grant mestier.

Aprés li se met au sentier,

S’est delez li seoir venue,

La parolle ra maintenue, 5340

Si li a dit: « Sire, mercy !

Je ne me vueil partir de cy,

Si me soie a vous racordee.

Moult m’avez or huy regardee, 5344

Si m’avez moustré grant soulaz ;

Cil cui Amours prent a son laz  
Ne se puet mie bien donter ;

Ne vous estuet de moy doubter, 5348

Ne vous diray mais felenie.

Quant vous jouez sans villanie  
Je vueil ausques d’un jeu souffrir.

A vous me suis venue offfir, 5352

Que je l’ay du commant ma mere,

Qui dit que je vous fusse clere  
Et vous feïsse hounour et feste. »

Cil la regarde en vis, en teste, 5356

En gorge, en coul, en braz, en corps,  
au contraire, on devrait m’estimer beaucoup de vouloir l’attirer contre  
moi à la place de Frêne, puisque je ne puis en avoir rien d’autre. »

C’est ainsi que son coeur se délivre de la colère et du blâme  
de la jeune fille dont il est peu troublé et ému, et il ne veut pas se  
repentir davantage.

5330 A la jeune fille il fait ressentir les attaques d’un amour  
nouveau. Seule dans sa chambre, elle se reproche de lui avoir si  
durement parlé et elle s’accable de malédictions, car elle sent déjà  
vraiment qu’elle pourra avoir avant peu grand besoin du comte. Elle  
s’élance après lui sur le sentier et vient s’asseoir à ses côtés ; puis,  
reprenant l’entretien :

« Sire, de grâce, lui dit-elle, je ne veux pas partir d’ici avant  
de m’être réconciliée avec vous. Vous m’avez beaucoup regardée  
aujourd’hui et vous y avez montré un grand plaisir. Celui qu’Amour  
prend à ses lacs ne peut pas facilement se maîtriser. Vous ne devez  
pas me redouter : je ne vous dirai plus de méchanceté. Puisque votre  
jeu n’a rien de malhonnête, je veux bien, par jeu, souffrir un peu. Je  
suis venue me mettre à votre disposition : c’est sur l’ordre de ma  
mère qui m’a demandé d’être aimable avec vous et de vous honorer  
et fêter. »

5356 Galeran contemple son visage, sa tête, sa gorge, son cou, ses  
bras, son corps :

Si la voit Fresnein par dehors  
Et prez va qu’en li ne la cuide.

Quant tant y a mise s’estuide, 5360

Si li a dit: « Ma damoiselle,

Cuers qui aime en maint lieu oysele,

En maint lieu pence, en maint lieu va.

Se mes deduiz huy vous greva, 5364

A moy ne vous en prenez mie,

Mais prenez vous en a m’amie,

Qui m’a fait cest oultrage faire. »

Flourie son cuer en esclaire, 5368

Qui le mot n’entent mie bien.

Par tant cuide le conte a sien,

Et com soue a li se presente.

Or y met Galeren s’entente, 5372

Et pour autruy l’esgarde et ayme,

Si l’apelle s’amie et claime ;

Decevant la va loyaument,

Ne de rien s’amour n’en desment ; 5376

Et s’on li voit celi mentir,

S’amours s’i doit bien assentir,

Qu’il ne la mue ne ne change ;

Car s’il la met en fame estrange, 5380

N’a s’amie pour ce changie.

Flourie a l’amour hebergie  
Que Galeren li a prestee,

Si ne l’a mais fors qu’empruntee. 5384

Celle le festoie et hounoure,

Tant que li temps aprouche et l’eure  
De mengier. Si leur revient Gente,

. Et Brundorés, et plus de trente, 5388

Qui lé viennent pour mengier querre.

Ce que eaue porte, et airs et terre,

Ont a moult grant plenté eii.

5392

A grant richesse sont peii  
Li quens et tout si compaignon

c’est bien Frêne qu’il voit apparemment, et il est bien près de croire  
que c’est elle. Après l’avoir bien examinée, il lui a dit :

« Mademoiselle, un cceur qui aime manifeste sa joie en maint  
lieu, songe en maint lieu et vagabonde en maint lieu. Si ma joie  
aujourd’hui vous a importunée, ce n’est pas à moi qu’il faut vous ep  
prendre, mais à mon amie qui m’a fait commettre cette inconvenan-  
ce. »

5368 Le coeur de Fleurie s’illumine : elle ne comprend pas bien les  
propos de Galeran ; aussi croit-elle qu’il lui appartient, et elle  
propose de lui appartenir. Dès lors, Galeran lui consacre ses soins, et  
à la place d’une autre il la regarde et il l’aime ; il l’appelle et il la  
proclame son amie. II la trompe en toute loyauté et il ne dément en  
rien son amour. Si on le voit mentir à celle-ci, son amour doit bien  
y consentir, puisqu’il ne le remplace ni ne l’échange. En effet, s’il le  
place en une autre femme, il n’a pas pour autant changé d’amie.  
Fleurie a hébergé l’amour que Galeran lui a prêté, mais elle ne l’a  
qu’emprunté.

5385 Elle le fête et l’honore jusqu’à ce qu’approchent le moment  
et l’heure de manger, et que reviennent vers eux Gente et Brundoré  
et plus de trente personnes pour les emmener rnanger. De ce que  
produisent l’eau, l’air et la terre, ils ont eu à profusion. On nourrit  
fastueusement le coínte et tous ses compagnons

Huit jours, a la Roche Guyon,

Et festoié et hounouré.

S’ont a la fame Brundoré  
Li Breton pris congié ensemble.

A leur departir pas ne semble  
Flourie he mais doulente.

Mais li quens, qui a li se vante  
Qu’il la vendra souvent veoir,

Li rent ausques de son espoir,

Et si l’en a fait conforter.

En Bretaigne pour deporter,

Enmaine son pere avec li.

Flourie n’en a mie ennuy,

Ainz en a plus cler le menton,

Quant acointance a au Breton ;

Bien ayme d’eulx deux l’amitié.

De l’aler se sont esploicté,

S’ont envoyé, quart jour ainçoys,

Par tout le pays : a bourgeoys  
Font sçavoir et a chevaliers  
Qu’a cens viennent et a milliers,

0 eulx leur fames pour hounour,  
Encontre leur loyal seigneur,

Qui repaire de Loerraine :

Chascum avec soy y ameine  
Ou fame, ou fille, ou sa parente.

La a meinte pucelle gente,

Qui le conte acole et salue,

Et mainte dame sor sambue,

Maint chevalier de grant proesce,

Et maint bourgeois de grant richesse,  
Et maint instrument qui cler sonne.

Si semble bien que Diex y tonne,  
Tant y a grant bruit et grant noise.  
Chascum y fait feste et envoise  
Pour la venue a leur seigneur.

5396

í

5400 i

5404

5408

5412

5416

5420

5424

’ I

5428 i

pendant huit jours à la Roche-Guyon, on les fête et on les honore. De  
la fenune de Brundoré les Bretons ont pris congé en même temps. A  
leur départ Fleurie ne semble pas joyeuse, mais affligée. Cependant,  
le comte qui se fait fort auprès d’elle de venir souvent la voir, lui  
rend un peu d’espoir et ainsi la réconforte. En Bretagne, pour le fêter,  
il emmène avec lui le père de Fleurie qui, plutôt que d’être chagrinée;  
a plus de gaieté sur le visage, puisque son père est lié au Breton :  
elle est heureuse de leur amitié à tous deux.

5410 Ds ont précipité leur voyage et envoyé, quatre jours avant, des  
messagers par tout le pays pour demander aux bourgeois et aux  
chevaliers de venir par centaines et par milliers, accompagnés de  
leurs femmes pour plus d’honneur, à la rencontre de leur loyal  
seigneur qui revient de Lorraine. Et chacun d’amener avec soi ou sa  
femme ou sa fille ou une parente. II y a là maintes charmantes jeunes  
fílles qui embrassent et saluent le comte, et maintes dames à cheval,  
maints chevaliers très vaillants et maints bourgeois très riches, et  
maints instruments qui sonnent clair : on dirait que c’est le tonnerre  
de Dieu, tant il y a de vacarme et de tapage. Chacun y fait fête et se  
réjouit pour la venue de son seigneur.

Nuls homs ne vit joie greigneur  
Comme il li demaine chascuns.

Joyeux en est ses parens Bruns  
Qui sa terre li a gardee ;

Nourrie l’a et amendee  
Tant com il fut en Loerreine.

A Nantes font une sepmaine  
Feste pour leur seigneur le conte.

On ne puet mie mettre en conte  
L’ounour qu’i fait de Brundoré ;

Tant l’a servy et hounouré  
C’om le puet tenir a merveille.

Bruns le conte loe et conseille  
Qu’a Brundoré parout, le preu,

Pour son los accroistre et son preu,

Et tant li pait et tant h doigne  
Que Brundorés, sans mettre essoigne,  
Soit ses plus maistres conseilliers,

Car il est loyaux chevaliers,

Haulx homs sages et debonnaires,

S’en avra moult mielx ses affaires,

C’il a compaignon le detient.

Li quens cel conseil a bon tient,

Qu’il voit qu’i vient de bonne escolle ;  
Au vaillant Brundoré parolle ;

Si li donne tant et promet  
Que cil du tout a li se met,

Non mie pour don qu’i li face,

Mais pour avoir sans plus sa grace.

Cil vient servir et conseillier,

S’amera moult le travailliér  
Qu’il pourra faire en son servise.

Brundorés tantost h devise  
Et loe que partout envoit,

Car aprouchier le terme voit  
Del tomoiement qu’il a mis ;

5432

5436

5440

5444

5448

5452

5456

5460

5464

Personne ne vit plus grande joie que celle dont chacun l’accueille, ce  
qui remplit d’allégresse son parent Brun qui lui a gardé sa terre et qui  
l’a entretenue et améliorée tout le temps qu’il a été en Lorraine. A  
Nantes, pendant une semaine, les gens firent la fête pour leur  
seigneur le comte. Impossible de raconter les honneurs dont il entoura  
Brundoré : il l’a tant servi et honoré qu’on peut en être émerveillé.  
Brun conseille vivement au comte de parler au valeureux Brundoré,  
pour augmenter sa réputation et son profit, et de lui donner tant  
d’argent et de biens qu’il devienne sans réticence son principal  
conseiller, car c’est un loyal chevalier, un grand personnage sage et  
généreux : ses affaires s’en porteront beaucoup mieux, s’il le garde  
comme compagnon. Le comte écoute favorablement ce conseil dont  
il voit qu’il vient d’une bonne école. H parle au valeureux Brundoré,  
il lui donne et lui promet tant que celui-ci se met à son entière  
disposition, non pas pour les dons qu’il peut lui faire, mais simple-  
ment pour obtenir sa faveur. II vient le servir et le conseiller, et il  
aura grand plaisir à la peine qu’il pourra se donner à son service.

5462 Brundoré aussitôt lui dit et conseille d’envoyer partout des  
messagers, car il voit approcher le terme fíxé pour le toumoi :

Si face venir ses amis,

Et les mielx vaillans de sa terre,

S’envoit loingtains et prouchains querre,  
Sans espargner or ny argent,

Tant qu’il soit si garny de gent,

A Reins au terme, en s’aiinee,

Qu’il chast Guynant une joumee,

Et qu’i li vende ses oultrages.

Partout envoie ses messages  
Li quens qui en a cure et soing,

Que tous víennent a son besoing,

Cil de Poitou et de Bretaigne,

Et cil de France et de Champaigne,

De Flandres et de Normendie.

N’y a celi qui l’esconduie  
De ceulx qui sont par terre errant,

Et los et renon acquerant.

A maint autre le fait savoir,

Qui mieulx ayme que nul avoir  
Et les cembiaus et les estours.

De dela Saint Martin a Tours  
Jusqu’a Troyes n’a chevalier,

C’om sache errant ne travaillier  
Par sa proesce en los acquerre,

Qui voulentiers n’ysse de serre,

Gamiz d’atour ffes et novel.

Si s’ahatissent, par revel,

De despendre le leur sans conte,

Pour Tounour Galeren le conte.

Tout ainsi s’apareillent tuit.

Par maint pais mainent grant bmit  
Li chevalier nouvel de pris.

Au termine qu’il ont apris  
S’assemblent a Reins la cité.

Guynans, qui rest de grant fíerté,  
N’espargne argent, or, n’autre avoir,

5468

5472

5476

5480

5484

5488

5492

5496

5500

TRADUCTION 367

qu’il fasse venir ses amis, et les plus vaillants de sa terre, et qu’il  
envoie chercher des gens au loin et tout près, sans épargner or ni  
argent, tant qu’il soit si bien pourvu de gens à Reims, à la date fixée,  
pour la rencontre, qu’il chasse Guinant en une joumée et lui fasse  
payer ses outrages. Le comte envoie partout ses messagers, en y  
mettant tous ses soins, pour que tous viennent l’aider, ceux de Poitou  
et de Bretagne, et ceux de France et de Champagne, de Flandre et de  
Normandie. II n’y a personne pour se récuser parmi les chevaliers  
errant en quête de gloire et de renommée. II le fait savoir à beaucoup  
d’autres qui préfèrent à la richesse les combats et les joutes. De par-  
delà Saint-Martin de Tours jusqu’à Troyes, il n’y a pas de chevalier  
errant connu pour mettre sa peine à conquérir la prouesse et Ia gloire  
qui volontiers ne quitte sa retraite, muni d’un nouvel équipement tout  
neuf. Hs se font une joie de rivaliser à dépenser leur bien sans  
compter pour l’honneur du comte. C’est ainsi que tous se préparent.  
En bien des pays mènent grand bruit les nouveaux chevaliers de  
grande valeur. A la date qu’on leur a fixée, ils s’assemblent dans la  
cité de Reims. Guinant, qui lui aussi a beaucoup de fierté, n’épargne  
ni argent ni or ni autres richesses

Qu’il ne face partout savoir  
Et loing et pres ceste hatie,

Tant qu’il a bien en sa partie 5504

Quinze cens chevaliers ensemble.

Guynans a Chaalons assemble,

Si sont dedens et fors logié.

Galeren ne se ra targié, 5508

Ainz est de Bretaigne partiz  
A grant compaignee, ahatis  
De moustrer d’armes son pouoir.

Brundorés le maine veoir 5512

Ce que ses cuers faulcement veult,

Et dont il loiaument se deust.

Loyaux en est en son douloir,

Et s’en est faulx en son voloir : 5516

S’a ainsi faulce loyauté  
En soy et loyal faulceté ;

Par quoy Amours nel doit reprendre

S’ele soit loyauté entendre, 5520

Car s’il ayme autrui pour s’amie,

Amours ne le doìt blasmer mie,

Qu’il n’ayme des deux fors que l’une.

Ne veult le soulail pour la lune 5524

Changier ; n’y puet son sens atraire ;

S’entre en un merveilleux contraire  
D’estrange amour dont il s’encombre.

Aussi com Narcisus de s’ombre 5528

Fu en la fontaine soupris,

Galeren est de l’ombre pris  
Fresnain, ce est de son semblant.

Ainsi li va Flourie emblant, 5532

Qui la ressemble, son courage.

Gente, qui est vaillant et sage,

Fait faiste quanque puet le conte.

Quant il s’en depart et il monte, 5536

Flourie, qui n’est mie a ese,  
pour faire savoir partout, au loin et tout près, cette joute, tant et si  
bien qu’il a réuni de son côté quinze cents chevaliers qu’il rassemble  
à Châlons-sur-Mame et qui sont logés à l’intérieur et à l’extérieur de  
la ville.

5508 Quant à Galeran, sans tarder, il a quitté la Bretagne en grande  
compagnie, impatient de montrer sa force aux armes. Brundoré  
l’emmène voir ce que son cceur désire faussement et dont il s’afïlige  
sincèrement. Sincère dans son affliction, il est faux dans son désir.  
Ainsi en lui-même est-il d’une fausse sincérité et d’une sincère  
fausseté ; en quoi Amour n’a rien à lui reprocher s’il sait ce qu’est  
la sincérité, car si Galeran en aime une autre à la place de son amie,  
Amour ne doit pas le blâmer puisqu’il n’aime que l’une des deux. II  
ne veut pas échanger le soleil contre la lune. II ne peut faire  
intervenir sa raison, en proie à d’extraordinaires contradictions à  
cause de cet autre amour dont il se charge. Tout comme Narcisse fut  
captivé par son reflet dans la fontaine, Galeran est prisonnier du reflet  
de Frêne, c’est-à-dire de son apparence. Ainsi Fleurie qui ressemble  
à Frêne est-elle en train de lui voler son coeur. Gente, qui est  
valeureuse et sage, fête le comte du mieux qu’elle peut. Quand il part  
et monte en selle, Fleurie est malheureuse :

Ens en son cuer mil foiz le baise,

Et cil au departir l’acolle :

Li cuers dedens a Fresne vole, 5540

Si n’en a que les braz Flourie.

De tant com en voit est garie,

Et cil de tant s’en rassouage.

Ne sejoument mie a oultrage, 5544

Ainz se departent, si s’en toument,

Nul liu jusqu’a Reins ne sejournent,

Richement y sont herbergié.

Maint hault home a dehors logié, 5548

Pour le deduit du temps serain.

Dieux ! il y a tant cler lorrain  
Burny a or, et tant poitral,

Ouvré a pierres de cristal, 5552

Et tante celle bien taillíe,

Tante couverture maillie,

Tant destrier et tant palefroy,

Qui henissent par grant effroy, 5555

Tant penoncel, tantes banieres  
Fremees de plusieurs manieres,

Tantes lances de couleur taintes,

(Haubers et cauches de fer maintes 5560

Y repouez veoir rouler),

Tante espee, tant heaulme cler  
De grant richesse, et tant escuz,

Et par les champs tant tres tenduz, 5554

Dont li pomel a or flamboient !

II esgardent tuit cil et voient  
Qui d’une liue les aprouchent.

Diex ! tant bon chevalier y brochent, 556g

Qui essaiant vont leurs chevaulx,

Et par champaignes et par vaulx,

Vestus de robes avenans !

5572

De tous les biens lor est venans  
Et suians plentez et foisons :

en son cceur mille fois elle l’embrasse, et lui, à son départ, l’étreint ;  
son coeur, au-dedans, vole vers Frêne, et Fleurie n’en a que les bras.  
Ce qu’elle voit lui rend la santé, et lui en est d’autant soulagé.

5544 Ils ne s’attardent pas plus qu’il n’est convenable, mais iis  
partent et s’en retoument sans s’arrêter nulle part jusqu’à Reims où  
on ies héberge fastueusement. Plus d’un grand personnage a campé  
dehors, à cause de la douceur du beau temps.fMon Dieu, que' de  
brillants hamachements teintés d’or et de poitrails incmstés de pierres  
de cristal ! Que de selles bien taillées et de couvertures de mailles !  
Que de destriers et de palefrois qui hennissent avec force ! Que de  
banderoles et de bannières fixées de différentes manières, et que de  
lances colorées ! Vous pouvez y voir aussi fourbir quantité de  
hauberts et de chausses de fer. Que d’épées et de heaumes brillants  
de grand prix et de boucliers, et, par les champs, que de tentes  
dressées dont flamboient les pommeaux d’or ! C’est le spectacle  
offert aux yeux de ceux qui les approchent d’une lieue. Mon Dieu,  
que de bons chevaliers y éperonnent pour entraîner leurs chevaux par  
plaines et par vaux, portant d’élégants vêtements ! ÍTous les biens leur  
arrivent et les suivent à profusion et à foison :

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| ì | 372 | Gajjeran de Bretagne |
| ì.i  L | C’est de forest la venoisons,  Et dé poissons de mer et d’Ayne ; A tel planté com glan de chesne Y est li pains blans comme noiz, Et li bons vins de Soissonnoys | 5576 |
| t:  i ■ | Et cil d’Auçuerre et de Loon ; D’autre part le fruit y ra on A si bon temps c’om y amaine, | 5580 |
| t- :  [  t  •Y ; | Et l’erbe et le feurre et l’avaine, Que nulle eure n’en ont besoigne. Le jour de terme sans essoigne, Viennent en la piece de terre Ou ilz veulent hounour acquerre. | 5584 |
| ; | Encontre eulx vient en la champaigne |  |
|  | Guynans, a toute sa compaigne, Et sont souz un íertre arresté. | 5588 |
| | | Alemans y a a plenté,  Et Avaloys et Brebenchons.  Entr’eulx demeinent grans tenchons Et grant orgueil en leur Iangaige. | 5592 |
| fíi  4 | Le jour cuident avoir bon gaige Et de Bretons et de Françoys ;  Maís maint archons y ert ainçoys Fraiz, et vuydee mainte selle,  Soit ou pour dame ou pour pucelle | 5596 |
|  | Et mainte lance en tronçons míse. Brundorés le toumoy devise Par devers Galeren le Bret. Chascuns des haulx homes se met | 5600 |
|  | Par soy et dresce sa baniere. Galeren est de bonne chiere, | 5604 |
| v | Et s’a le cuer de grant confort; Sur Passeavant son destrier fort De toutes armes est armés. | -- |
|  | Entour lui a bien acesmez  Ses dix compaignons de Bretaigne. | 5608 |

venaison de la forêt, poissons de la mer et de l’Aisne, et, aussi  
nombreux que les glands du chêne, des pains blancs comme la neige,  
et le bon vin du Soissonnais, et celui d’Auxerre et de Laon. D’autre  
part, on y apporte des fruits à très bon marché, de l’herbe, du  
fourrage et de l’avoine, en sorte qu’on n’en manque à aucun moment. >  
Le jour venu, sans se dérober, ils viennent à l’endroit où ils veulent  
se couvrir de gloire.

5587 A leur rencontre vient dans la plaine Guinant avec toute sa  
compagnie. Ils se sont arrêtés sous une hauteur. Les Allemands y  
sont en grand nombre, et les Avalois et les Brabançons qui s’oppo-  
sent en leur langue par de vives querelles et des propos insolents. Ce  
jour-Ià, ils comptent tirer de bons gages et des Bretons et des  
Français, mais auparavant que d’arçons brisés et de selles vidées pour  
une dame ou une jeune fille, et que de lances mises en pièces !  
Brundoré organise le tournoì du côté de Galeran le Breton. Chactrn  
des grands personnages se place lui-même et dresse sa bannière.  
Galeran, le visage rayonnant et le coeur plein d’assurance, se tient sur  
Passavant son vigoureux destrier, armé de toutes ses armes ; et,  
autour de lui, bien équipés, ses dix compagnons de Bretagne,

Sus leurs courans chevaulx d’Espaigne  
Sient armé d’un seul conroy ;

Hardiz et preu, sans grans desroy  
Tiennent lances a tout panons.

Nommer en sçay de tous les noms ;  
Dukez y est de Quomehout,

Qui est du linaige au Morhout,

Et siet sur Ferrant de Venisce ;  
Gomemans de la Male Lice

* siet sur Malreé le bay ;

Bandons, li filz au duc d’Angay,

* est sur le courant Liart:

Plus a vermaulx de feu qui art  
Yeux et narines et oreilles ;

Li sires del Lit as merveilles,  
Nathanahors d’Esquanaron,

I siet sur le meilleur vairon  
Qui sur doz ettst onques selle ;

Sor le Mor y est de Tudele  
Blandins de la Forest Oscure ;

Li Blonz des Illez d’Aventure  
Siet sur Ie Sor de Portigal ;

Encoste li le preu Rigal,

Qui filz est au forestier Blou :

Oncques en pié n’ot fer ne clou  
Ses destriers Fauveaus de Tolete ;

Li fïllastres Gorfrain la Brete,

Porfillionz du Gué Trenchant,

Arondel y va chevauchant,

Quí oncques ne gousta d’aveine,  
N’oncques ne fu seignez de vaine,

Si court plus que ne vole aronde ;

Tallas de la Lande Reonde  
Siet sur Volant de Bonivent,

Qui ne lait a courre pour vent,

Ne pour montaigne, ne pour roche,

5612

5616

5620

5Ó24

5628

5632

5636

5640

5644

montés sur leurs rapides chevaux d’Espagne et armés de la même  
manière. Hardis et courageux, dans un ordre parfait, ils tiennent leurs  
lances ornées de banderoles. Je peux tous les nommer. II y a Duket  
de Comouailles, du lignage du Morhout, monté sur Ferrant de  
Venise ; Gomemant de la Male Lice sur Fougueux le Bai ; Bandon,?le fils du duc d’Angai, sur le rapide Pommelé dont les yeux, les  
naseaux et les oreilles sont plus vermeils que le feu qui brûle ; le  
seigneur du Lit aux merveilles, Nathanahor d’Esquanaron, sur lé  
meilleur cheval vairon qui portât jamais une selle sur le dos ; sur le  
Maure de Tudèle, Blandin de la Forêt obscure ; le Blond des Iles  
d’Aventure sur le Jaune du Portugal ; à côté de lui, le courageux  
Rigal, le fils du forestier Bleu dont le destrier Fauvel de Tolède n’eut  
jamais aux pieds fer ni clou ; le beau-fïls de Gorfrain la Bretonne,  
Portfilion du Gué Tranchant, chevauchant Hirondelle qui jamais ne  
mangea d’avoine et jamais ne fut saignée, plus rapide qu’une  
hirondelle ; Tallat de la Lande ronde, monté sur Volant de Bénévent  
que n’empêchent de courir ni vent ni montagne ni roches

Quant on le point a droit et broche ;  
Sur i’Orgueilleux siet Hardibrans,  
Qui ne veult alier sans deux brans  
En bataille ny en estour.

Brundorés est de son atour  
Si bien et sí bel atournez  
Qu’il semble qu’il soit a tout nez ;

Si poursieut de pres le Breton.

Telz deux cens avec en voít on

N’y a celi ne soit hardiz

Et plus vaillans en faiz qu’en díz,

Et qui lance tainte ne port,

Ou il a manches par deport,

Et penonciaux fermez a clous :

Li uns est vers, li autres blous,

Li tiers jaunes, li quars vermaulx.

Ce jour reluist cler li solaus ;

Si sont en plaine longue et lee.

Li Brez, qui quiert jouste et meslee,  
Tient ou poing une grósse lance ;  
Davant ses compaignons s’avance  
Le trait d’un arc ou d’arbeleste.

Guynans de courre a li s’apreste  
Qui duel a de ce qu’il aprouche ;

Des esperons le cheval broche,

Si ront sa rote, et vient au plain ;

Grosse lance tient en sa main,

Ou li penons est fuillolez.

Galeren est encontre allez.

S’a davant son piz l’escu mis.

Ne se moustrent chiere d’amis,

Mais as fers des lances s’essaient.

Si grans cops es escuz se paient  
Que, par la force des destriers  
Et des lances, laissent estriers  
Et archons si qu’anduy s’abatent.

5648

5652

5656

5660

5664

5668

i

5672

5676 !

5680

quand on sait l’éperonner ; et sur FOrgueilleux Hardibrant qui ne  
veut s’engager sans deux épées dans une bataille ou une mêlée.

5650 Brundoré porte si bien son équipement qu’il semble né avec,  
et il suit de près le Breton. En leur compagnie on voit bien deux  
cents hommes dont aucun qui ne soit hardi ni plus vaillant en actes  
qu’en paroles, et qui ne porte une lance peinte avec une manche  
comme ornement et une banderole fixée par des clous, Fune verte,  
Fautre bleue, la troisième jaune et la quatrième vermeille. Ce jour-là,  
le soleil brillaìt, et ils se tenaient dans une longue et large plaine.

5664 Le Breton, qui recherche la joute et la mêlée, tient au poing  
une grosse lance, et il devance ses compagnons d’une portée d’arc ou  
d’arbaiète. Guinant s’apprête à courir contre lui, fâché de le voir  
s’approcher. II éperonne son cheval, se détache de sa troupe et  
s’avance à découvert, tenant en main une grosse lance dont la  
banderole est décorée de feuilles. Galeran l’a chargé et il a mis son  
bouclier devant sa poitrine. Leur visage n’a rien d’amical. Ils se  
mesurent du fer de leur lance et ils se donnent de si grands coups sur  
leurs boucliers que, sous le choc des destriers et des lances, ils vident  
étriers et arçons,

De relever en piez se hastent,

Et revienent errant es frains :

Tost rest montez li deesrains.

Qui qu’en doie avenir meschef,

Si s’entresloignent de rechief,

Et au retoumer se requierent,

Si fort es escuz se refierent  
Oes lances qu’ilz ont rabaissiees,  
Que les ais outre en ont ffoussiees.  
Mais li haubert entiers se tienent,

Et les lances en tronchons viennent  
Qui volent vers le ciel en hault.  
Ainçoys que nul des lors y aut,

Ont lor escuz et heaumes fraiz  
As brans forbiz que ilz ont traiz,  
Dont cops felons et grans se paient.  
Longuement au ferir s’essaient  
Sans espergnier et sans menace.  
Galeren par le coul embrace  
Guynant, le seigneur d’Osteriche ;  
Es estriers durement s’afiche,

Vers li l’estraint, et si l’en meine.  
Et Guynans huche a grant alaine  
Sa gent, et va criant s’ensaigne.  
Cent s’en esmeuvent d’Alemaigne,  
N’y a celi qui n’ait amye.

Le Breton ne saluent mie,

Ainz l’assaillent de toutes pars.

E se deffent comme lyeupars,

Mais ilz l’ont si tuit entrepris  
Qu’il laisse Guynant qu’il ot pris,  
Et luy enmainent tout batant.

Li compaignon poignent a tant,  
Et Brundorés le cheval broche,  
Alemans quanqu’il puet aproche,

E et tei cent qui vont aprés :

5684

5688

5692

5696

5700

5704

5708

5712

5716

et tombent tous deux à terre. Ils se hâtent de se relever et reviennent  
aussitôt aux mors de leurs chevaux : le demier a eu vite fait de  
remonter. Quels que soient les risques encoums, ils s’éloignent de  
nouveau l’un de l’autre et, revenant à la charge, ils se frappent si fort  
sur leurs boucliers de leurs lances abaissées, qu’ils en ont rompu les!  
planchettes. Mais les hauberts demeurent intacts, tandis que les lances  
volent en éclats vers le ciel. Avant qu’aucun des leurs ne les rejoigne,  
ils ont fracassé leurs boucliers et leurs heaumes de leurs épéés  
fourbies qu’ils ont dégainées et dont ils se donnent des coups féroces  
et terribles. Longuement, à íìrapper, ils se mesurent sans s’épargner  
ni crier gare. Galeran saisit par le cou Guinant, le seigneur d’Autri-  
che, et s’arcboute avec force sur ses étriers ; il le serre contre lui et  
l’entraîne. Guinant, lui, appelle ses gens à pleins poumons et lance  
son cri de guerre. Se mettent en mouvement cent Allemands dont  
chacun a une amie : sans saluer le Breton, ils l’attaquent de tous  
côtés. II se défend comme un léopard, mais à eux tous ils l’ont mis  
en si mauvaise posture qu’il relâche Guinant qu’il avait capturé, et ils  
l’emmènent séance tenante.

5714 Ses compagnons piquent alors des deux et Brandoré éperonne  
son cheval, s’approche le plus possible des Allemands avec une  
centaine d’hommes qui le suivent:

N'y a cely ne soit engrés  
Et volentiz du Bret secourre.

La veïssiez mánt cheval courre,  
Baissier lances et gonfanons.

N’y a celi des compaignons  
Un Alemant ne port a terre.

Brundorez en va un requerre  
Que Tiés claiment andegraive,

Le senechal de Landongraive,

Bon chevalier et avenant;

S’a des armes apris Guynant,

Et ses atours de fierté porte.

Sa lance qui n’est mie torte  
Li met oultre par iny l’escu ;

A l’empaindre l’a abatu  
A terre du courant destrier.

A maìns ont fait guerpir estrier  
Li Breton, qui ont leur seigneur  
Rescous par force et par vigueur.

Galeren ont rescoux li sien,

Cui il a fait mainte foiz bien,

Et donné souvent maint biaux dons.  
Dukés, Gomemans, et Bandons,

Et Nathanahors, et Blandins,

Li Blons des Illez, leur cousins,

Et Rigaus et Porfilionz,

Qui plus est fiers que n’est lyons,  
Hardibrans, et li preuz Tallaz,

Qui des armes n’est oncques laz,

Li sont adez pres de sa coste.  
Galeren maint chevalier oste,

Par force de braz, de la selle ;

Le branc tient nu, dont Talemelle  
Est trenchans et fourbie et clere ;  
Qui il ent ataint chier compere  
E s’irour et son maltalent.

5720

5724

5728

5732

5736

5740

5744

5748

5752

il n’en est aucun qui ne désire vivement secourir le Breton. Là vous  
auriez vu courir plus d’un cheval, abaisser lances et gonfanons. II  
n’est aucun des compagnons qui ne jette à terre un Allemand.  
Brundoré va en attaquer un que les Teutons appellent landgrave, le  
sénéchal de Landgraf, un chevalier compétent et élégant, qui a été lé  
maître d’armes de Guinant et qui porte fièrement son équipement. De  
sa lance qui n’est pas tordue, Brundoré transperce son bouclier et du  
choc il l’a jeté à terre de son rapide destrier. Beaucoup ont vidé leurs  
étriers sous les coups des Bretons qui ont secouru leur seigneur avec  
force et vigueur.

5737 Galeran a été secouru par les siens à qui il a fait plus d’une  
fois du bien et donné souvent plus d’un beau cadeau. Duket, Gome-  
mant et Bandon, Nathanahor et Blandin, le Blond des Iles leur  
cousin, Rigaut et Porfillon qui est plus féroce qu’un lion, Hardibrant  
et le courageux Tallas qui n’est jamais las de se battre, se tiennent  
constamment à ses côtés. Galeran, par la force de ses bras, arrache  
à leur selle plus d’un chevalier. II brandit son épée dont la lame est  
tranchante, fourbie et étincelante : celui qu’il en atteint paie cher sa  
colère et sa fureur.

T

Traduction

Des heaulmes leur va detaillant,

Et esquartelle leurs escuz.

Ne puet durer ne fers, ne fuz, 5756

Encontre ses cops ne que cire.

Les ungs sache, les autres tire,

Ceulx fait fouïr au branc d’acier,

A ceulx fait prison fiancier 5760

Qui doubtent ses cops et sa force.

Brundorés li preus se resforce ;

A luy n’en puis nul comparer,

Quant il set plus que buefs d’arer 5764

Et des armes et du cheval.

Alemans met d’amont aval,

Qui les enchauce le branc nu.

Dix en sont par lui retenu 5768

Qui leur prison ont fianciee.

Alemans ont leur voix haulciee  
Et crient a grant cry : « Secours ! »

Li quens palais s’i met au cours, 5772

A tout cent chevaliers de pris.

La fussent li Breton tuit pris,

Que ilz seuffrent grant faiz ainçoys,

Quant li Flamen et li Françoys, 5776

Et li chevalier de Champaigne,

Brochent les bons chevaulx d’Espaigne,

Et li Berruier et Normant.

Adonc s’esmevent Alemant, 5780

S’ont les banieres au vent mises,

Jaunes et vers, blanches et bises ;

Avuec poignent Frison et Saisne.

La a mainte lance de fresne 5784

Brisiee, et maint escu percié,

Et maint cler heaulme depecié,

Et desmaillee mainte maille

Et de haubers et de ventaille, 5788

Occis et navré maint destrier,

fi met en pièces leurs heaumes et brise leurs boucliers. A ses coups  
ni fer ni bois ne peuvent résister plus que la cire. II tire les uns et  
traîne les autres, il met en fuite ceux-ci de sa lame d’acier et  
contraint à la reddition ceux-là, qui redoutent ses coups et sa force.  
Le courageux Brundoré, de son côté, déploie toute sa puissance : je  
ne puis lui comparer personne, car il se connaît mieux en armes et en  
cheval que boeufs en labourage. II culbute les Allemands qu’il  
poursuit de sa lame nue. II en a retenu dix qui se sont déclarés  
prisonniers.

5770 Les Allemands, à haute voix, poussent de grands cris : « Au  
secours ! » Le comte palatin se met à galoper avec cent chevahers de  
valeur. Là ils auraient capturé tous les Bretons qui ont à supporter  
d’abord une lourde charge, sans les Flamands et les Français et les  
chevaliers de Champagne qui éperonnent les bons destriers d’Espa-  
gne, sans les Berrichons et les Normands. Alors s’ébranlent les  
Allemands et flottent au vent leurs bannières, jaunes, vertes, blanches  
et bises ; avec eux piquent des deux Frisons et Saxons/"Là, que de  
lances de frêne brisées et de boucliers percés ! Que de heaumes  
étincelants mis en pièces, que de hauberts et de ventaux démaillés !  
Que de destriers tués et blessés

Dont li poitral et li estrier  
Et les cengles vont traïnant.

Maint chevalier s’i va plaignant, 5792

Qui bleciez est dedens le corps ;

Li uns y a le braz estors,

Et b autre la cuisse rote.

Galerent y ront mainte rote, 5796

II et Breton et Brundorés ;

Les heaulmes que ilz ont dorés  
Ont tous enbïez et fenduz.

Ne cuide mie que renduz 5800

S’i soit le jour li Brez assez.

De mout a les autres passez,

A cops donner et recevoir.

Ce dient Alemant pour voir 5804

Qu’il ne sçavent meilleur de ly ;

En tout le toumay n’a cely  
Qu’a grant merveille ne l’esgart.

II crie Guynant qu’il se gart, 5808

Qui grant piesce s’est reposez :

Comme hardiz et alousez,

S’en va vers lui, l’espee traictie,

Puis l’en fiert si qu’il lui a fraicte 5812

La boucle de l’escu luysant.

Et Guynant le reva visant,

Sil fiert de la trenchant espee

Si qu’il li a par my coupee 5816

L’aigle du heaulme qui reluist.

Cist cops Galeren griefve et cuist,

S’einsi s’en va, rien ne se prise.

Par my le chief en son le vise, 5820

Sil fiert si fort qu’il ne puet plus,

Mais l’espee vient coulant jus,

Si li trenche l’arçon davant ;

Au destrier va li cops grevant, 5824

Car, entre le coul et le dos,  
dont le poitrail, les étriers et les sangles traînent à terre ! Beaucoup  
de chevaliers gémissent, blessés à travers le corps : l’un a le bras  
arraché et l’autre la cuisse briséej

5796 Galeran met en déroute beaucoup de troupes, avec l’aide de  
Brundoré et des Bretons ; leurs heaumes dorés ont tous été troués et  
fendus. Le Breton ne pense pas qu’il ait été au bout de ses possibili-  
tés, bien qu’il ait surpassé de beaucoup les autres, à donner et à  
recevoir des coups. Les Allemands affirment qu’ils ne connaissent  
pas de meilleur que lui. Durant le toumoi, il n’est personne qui ne  
l’admire. II crie à Guinant, qui s’est reposé un bon moment, de se  
tenir sur ses gardes : en chevalier hardi et réputé, il se dirige vers lui,  
l’épée dégainée, et il l’en firappe si fort qu’il lui a brisé la boucle de  
son bouclier brillant. A son tour, Guinant le vise et le ffappe de son  
épée tranchante si bien qu’il lui a fendu par le milieu l’aigle de son  
heaume étincelant. Ce coup mortifie et blesse Galeran : s’il se retire  
dans ces conditions, il se méprise tout à fait. Au sommet de la tête  
il vise son adversaire et le frappe de toutes ses forces, mais l’épée  
ghsse et tranche le devant de l’arçon. Le coup blesse le destrier car,  
entre l’encolure et le dos,

Li fausse le cuir et les os,

Et l’espee tant li embat

Parfont que le cheval abat, 5828

Cui la mors destraint et assaut.

Guynans en piez moult tost resault,

Si cuide yssir hors de la presse ;

Mais Galeren de pres l’engresse, 5832

Sil prent par le heaulme et pourmaine.

Mais cil s’escrie a grant alaine :

« Osteriche ! » Pour li secourre

Donc poez veoir vers li courre 5836

Cent chevaliers de sa meignee,

Qui la gent n’ont mie espargnie  
Galeren, ne celi de France.

La mectent entr’eulx mainte lance, 5840

Et font maint tour et mainte luite,

Ainz qu’ilz raient leur seigneur cuite.

Mais tant y fierrent et tant painent

Que hors de la presse l’enmenent, 5844

Sans heaulme, en pure la ventaille.

Galeren, qui l’a par bataille  
Conquis, maugré Guynant l’enporte,

Et les siens ausques en conforte, 5848

Car en la presse ou il s’embat,

Si fort du heaulme se combat  
Qu’il n’est nuls qui l’ost aprochier.

Dz n’ont ne lui ne ses cops chier, 5852

Tant s’acointe a eulx asprement.

Les vespres du toumòiement  
Finent, si se sont departy,

Mais ainçoys se sont ahaty 5856

De revenir matin arriere.

Chascum renvoie sa baniere,

Si repairent a leur rechés.

Les loz en a de tous li Brez 5860

Qui vivement s’i est provez.

il lui met à mal la peau et les os et il lui enfonce l’épée si profondé-  
ment qu’il abat le cheval que la mort étreint de son attaque. Guinant  
bondit bien vite sur ses pieds, et il croit échapper à la mêlée, mais  
Galeran le harcèle et le prend par le heaume et le promène, tandis  
que l’autre crie à pleins poumons : « Autriche ! » Pour le secourirv  
vous pourriez voir alors accourir vers lui cent chevaliers de sa maison  
qui n’ont pas épargné les gens de Galeran ni ceux de France. Les  
voilà qui mettent entre eux plus d’une lance et qui font plus d’ufie  
volte-face et plus d’un engagement avant de libérer leur seigneur ;  
mais ils donnent tant de coups, ils prennent tant de peine qu’ils  
l’emmènent hors de la mêlée, sans son heaume, avec seulement son  
ventail. Galeran, qui l’a fait prisonnier au combat, l’emporte malgré  
Guinant, et il n’est pas sans encourager les siens, car dans la mêlée  
où il se précipite, il combat avec tant de force, heaume en tête, qu’il  
n’est personne qui ose l’approcher. Les autres n’apprécient ni lui ni  
ses coups, tant il met de violence à faire connaissance avec eux. Le  
soir, ils interrompent le tournoi et se séparent, non sans s’être promis  
de revenir le lendemain matin. Çhacun renvoie sa bannière et  
retoume à son logis.

5860 Tous louent le Breton qui a brillamment fait ses preuves.

Ne fu en terre oncques trovez  
Nuls contes de si grant gaaigne  
Com seur cil ont fait d’Alemaigne  
Françoys et Breton et Normant.

Si ra de la maint Alemant  
Qui conquis y ra grant avoir.

Pour ce dit li villains de voir :

Au marché vont sot et apert,

S’un y gaaigne, l’autre y pert.

La nuyt s’aaisent es hostelz ;  
Atournemens ne fu mes telz  
Com cil chevalier vont faisant.  
Maintes choses vont devisant  
Cil bachelier qui a pris tendent.

Cil varlet a rouller entendent  
Haubers et chauces, et ventailles,  
Et vont boutant par my ces mailles  
Conrroiez, si refont ces laz.  
Galeren va blasmant ces braz,

Qui rien en son cuer ne se prise,  
Quant il a l’ahatie prise,

N’encore n’a des armes fait  
Pour c’on doie louer son fait.  
Fresnein oublie, ce li semble :

Pour Flourie qui la ressemble  
Veult il demain porter la manche  
Que li donna Fresne la blanche,  
Qui chascum jour prie pour li  
Que Diex le puist garder d’ennuy,  
Et s’onnour et sa joie accroistre.  
Nulle nonne, tant soit en cloistre,  
Ne maine sa vie plus sainte.

En une lance grosse et tainte  
Fait h Brez la manche atachier,

A douze cloz d’or qui sont chier,  
Dont il vouldra ses cenbiaus faire.

5864

5868

5872

5876

5880

5884

5888

5892

5896

Jamais sur terre on ne trouva mention d’un butin aussi important que  
celui qu’ont fait sur les Allemands les Français, les Bretons et les  
Normands. De leur côté, plus d’un Allemand remporte un grand butin  
qu’il y a conquis. Aussi le vilain dit-il la vérité : au marché vont les  
sots et les malins, mais si l’un y gagne, l’autre y perd. r

5871 La nuit, ils se détendent dans leurs hôtels. Jamais il n’y eut  
préparatifs semblables à ceux des chevaliers. Ces jeunes seigneurs én  
quête de gloire discutent de choses et d’autres. Ces écuyers s’appli-  
quent à fourbir hauberts, chausses et ventaux, et ils enfoncent les  
mailles dans les courroies, et ils réparent les lacets. Galeran critique  
ses bras, ne s’estimant guère en son coeur pour avoir lancé son défi  
sans avoir déjà accompli des faits d’armes qui lui vaillent des éloges.  
II oublie Frêne, lui semble-t-il : en l’honneur de Fleurie qui lui  
ressemble, il veut porter demain la manche que lui donna la blanche  
Frêne, qui chaque jour demande dans ses prières que Dieu puisse le  
préserver du malheur et accroître son honneur et sa joie. Aucune  
religieuse, même cloîtrée, ne mène une vie plus sainte. A sa grosse  
lance peinte, le Breton fait fixer, de douze précieux clous d’or, la  
manche avec laquelle il participera aux combats.

L’endemain, quant li jours esclaire,

Li chevalier sont tuit levé,

Messe ont oýe, s’ont lavé, 5900

Puis menjuent. Aprés mengier  
Lacent les chauces sans targier,

Et les cotes a armer vestent;

Puis sont monté, ne ne s’arrestent, 5904

Jusque ilz revienent en la plaine.

Chascum de soy armer se peine  
D’armeures neufves et fresches.

Li uns y porte unes bretesches 5908

En son escu reluisant cler,

Cil un lyon, cil un cenglier, :

Cil un liepart, cil un poisson ;

Cil porte sur son heaulme en son 5912

Beste ou oisel ou flour aucune ;

Cil porte une banire brune,

Cil blanche, cil ynde, cil vert.

L’autre y poez veoir couvert 5916

D’armes vermeilles foillollees ;

Cil voulent joustes et meslees,

Et autre plus de mil par conte.

N’y a celi ne vaille un conte 5920

En proescê et en semblance.

S’a chascuns une tainte lance  
Ou li penons de soye pent.

Davant les autres un arpent 5924

S’est li Brez sur Passeavant mis ;

A un herault a dit : « Amis,

Allez a Guynant, si li dictes

Que cil ne doit mie estre hermites 5928

Qui de riens d’Amours se reclaime ;  
Ou soit qu’il aint ou que on l’aime,  
Mieulx en scet ferir et jouster.

5932

Cui qu’il doive de nous couster,  
S’Amours son cuer point et avive,

5898 Le lendemain, au point du jour, les chevaliers se sont tous  
levés ; la messe entendue, ils se sont lavé les mains et ils ont mangé.  
Après quoi, ils lacent leurs chausses sans tarder et revêtent leurs  
cottes de combat ; ils montent en selle et ne s’arrêtent pas avant  
d’être revenus dans la plaine. Chacun s’emploie à s’armer d’armures  
flambant neuves. L’un porte une tourelle sur son bouclier étincelant,  
l’autre un lion, celui-ci un sanglier, celui-là un léopard et cet autre un  
poisson ; d’autres portent au sommet de leur heaume une bête ou un  
oiseau ou une fleur ; celui-ci porte une bannière brune, celui-là une  
blanche, un troisième une bleu indigo et un autre une verte. Vous  
pouvez en voir un autre couvert d’armes vermeilles décorées de  
feuilles. Ces gens recherchent les joutes et les mêlées, ainsi que plus  
de mille autres au total. II n’y en a pas un qui ne vaille un comte en  
prouesse et en prestance. Chacun porte une lance peinte à laquelle  
pend la banderole de soie.

5924 D’un arpent le Breton devance les autres, monté sur Passa-  
vant.

« Ami, fait-il à un héraut, allez dire à Guinant qu’il ne doit  
pas vivre en ermite celui qui se réclame tant soit peu d’Amour : qu’il  
aime ou qu’on l’aime, il en sait mieux ffapper et combattre. Quel que  
soit de nous deux celui qui en fasse les frais, si Amour aiguillonne  
et excite son coeur,

Vieigne a moy jouster pour la vive,

Et je jousteray pour la morte. »

Li heraulx le message emporte 5936

Que Galeren a Guynant mande.

Tant l’a cerchié aval la lande  
Qu’il le voit, puis li dit et conte,

Oiant tous, mot a mot son conte : 5940

« Os tu, ducs Guynant d’Osteriche ?

Nuls ne se doit tenir a chiche,

Si te dit li Brez renommez,

Qui a amie et est amez. 5944

Et si tu aymes par amours,

Mielx en doivent valoir tes mours,

Et mieudres en doiz partout estre,

Si tu ne veulx ressembler prestre 5948

Ou hermite qui hait estour.

La est armez de son atour  
Li Brez, qui au jouster t’atent.

Se tes cuers point vers Amours tent, 5952

II te mande que tu t’envóises,

Et que pour jouster a luy voises,

Por la vive qui t’a lacié,

Car la morte, qui l’a blecié, 5956

Le fait la seul la jouste attendre. »

Guynant ne scet les moz entendre,

Qui est irez et a grant honte

De ce que li herault li conte. 5960

Tout le corps en a plain d’ardure,

Et au herault faisist laidure  
S’il le trovast seul en la place.

Li ducs Guynant son heaulme lace, 5964

Si s’afiche sur ses estriers :

Bien est armez, et ses destriers  
Est ausques bon pour la besoigne ;

La lance droisse et fort l’empoigne, 5968

S’a davant son piz l’escu joint,  
qu’il vienne combattre contre moi pour la vivante, et moi je combat-  
trai pour la morte. »

5936 Le héraut emporte le message que Galeran adresse à Guinant.  
II l’a tant cherché d’un bout à l’autre de la lande qu’il le voit fet  
qu’en présence de tous, il lui transmet mot pour mot sa communica-  
tion :

« Entends-tu, duc Guinant d’Autriche ? Personne ne doit être  
chiche - c’est ce que te dit le célèbre Breton - s’il a une amie et s’il  
est aimé. Et si tu aimes vraiment, tu dois mieux te comporter et tu  
dois être partout le meilleur, à moìns de vouloir ressembler à un  
prêtre ou à un ermite qui haïssent les batailles. Là-bas, armé de pied  
en cap, le Breton t’attend pour combattre. Si ton coeur a quelque  
aspiration vers Amour, il te fait dire de manifester ta joie et de venir  
combattre contre lui pour la vivante qui t’a pris en ses lacs, car lui,  
c’est la morte, qui l’a blessé, qui seule le fait attendre là-bas le  
combat. »

5958 Guinant ne peut comprendre ces paroles : il est fâché et  
honteux de ce que lui communique le héraut. II en a le corps tout  
échauffé, et il aurait fait un mauvais parti au héraut s’il s’était trouvé  
seul en sa présence.

Le duc Guinant lace son heaume et s’arc-boute sur ses étriers,  
bien armé sur son destrier qui a les qualités requises pour le combat.  
D dresse sa lance et l’empoigne avec vigueur, il plaque contre sa  
poitrine son bouclier,

Des esperons le cheval point  
Qui trente piez li sault de terre.

Et Galeren le vient requerre  
Qui le voit yssir de la route.

La manche a desploïe toute,

Si h ventelle contre vent.

II la regarde si sovent  
Qu’il en a acrut au veoir  
Son hardement et son pouoir ;  
Esgardant la va que qu’il broche.

A ce que li uns l’autre aproche,  
Des lances abaissent les pointes,

Et si se fierent que desjointes  
Ont les aiz de leurs fors escuz.

A Guynant vault moult pou li fuz  
De sa lance, qu’en tronz l’a mise ;  
Mais Galeren l’a a devise  
Si fem par my l’escu point  
Que maugré soy l’a jus enpaint,  
Jambes levees, du cheval.

« Je suis amont et vous aval ;  
N’aiez paour qu’ainsi vous fiere »,  
Fait cil qui a sa lance entiere.

Si rabandonne au vent la manche,  
Au cheval met la main esclanche,  
Si l’enmaine, maugré Guynant  
Et ceulx qui h viennent poignant  
Pour le rescoxuTe ; mais c’est gaz ;  
Mené l’en a plus que le pas,  
Jusqu’au hamés a garison.

A un varlet de sa maison  
Commande que il tantost le maint  
A ceh qui fait a duel maint  
Pour h, et chascum jour compere  
Ce qu’il s’est partiz de son pere,

Si est la fille au duc de Mez ;

5972

5976

5980

5984

5988

5992

5996

6000

6004

il éperonne son cheval qui fait un bond de trente pieds. Galeran vient  
l’attaquer quand il le voit sortir de la troupe. II a complètement  
déployé la manche qui flotte au vent, et qu’il regarde si souvent que  
de la voir a décuplé son audace et sa force ; il ne cesse de la regarder  
tout en piquant des deux. Au moment où ils se rapprochent l’un de 1l’autre, ils abaissent les pointes de leurs lances et se frappent si fort  
qu’ils ont disjoint les planchettes de leurs robustes boucliers. A  
Guinant le bois de sa lance est fort peu utile, car il l’a mise eií  
pièces, tandis que Galeran l’a frappé avec une telle précision au  
milieu de son bouclier peint que, malgré qu’il en ait, il l’a jeté à bas  
de sa monture, les jambes en l’air. « Je suis en haut et vous en bas ;  
n’ayez pas peur que je vous frappe dans cette position », fait celui  
dont la lance est intacte.

5993 De nouveau, il laisse flotter au vent la manche et, de la main  
gauche, il saisit le cheval de son adversaire qu’il emmène au grand  
dam de Guinant et des gens qui viennent à toute vitesse à sa rescous-  
se ; mais c’est en vain, car il l’a emmené à bonne allure jusqu’au  
campement, en lieu sûr. II commande à un jeune de sa maison de le  
conduire aussitôt à celle qui s’est si souvent lamentée pour lui et qui  
chaque jour paie son départ de chez son père, autrement dit à la fille  
du duc de Metz ;

**Et ce li díe que li Brez  
Lui envoie ce bon destrier  
Que ses peres donna l’autrier  
Guynant, quant il fu adoubez.  
S’en yert de li Guynaat gabez,  
Quant elle savra doní il vient.**

**Et puis qu’a faíre le couvient,**

**Li varlez monte, si s’en tourne ;  
Nulz de sa voie nel destoume  
Jusque il a fourny son message.**

**Aiemant demeinent grant rage,  
Qui Guynant voient abatu ;**

**A force l’ont et a vertu  
Remonté sur un destrier grant.**

**De leur honte vengier en grant,  
Baissent les lances vers Flamens  
Et vers Françoys. Es vous les rens  
Desrengiez, si lieve Ia tence,**

**Et li tournoiement commence.  
Apres et durs est commenciez ;  
Galeren s’est dedens lanciez,  
S’encontre le conte palais,**

**Son destrier lait courre a eslais,**

**Si regarde l’image belle**Quí **encontre le vent ventelle,**

**La lance baisse, et fiert le conte  
Que du cheval jus le desmonte,**

**Un sien frere reporte a terre,**

**Aprés en va telz d’eulx requerre  
N’y a celi tous plaz ne gise.**

**Guynans de Iuy vengier s’atise,**

**Qui tíent lance grosse et senee.  
Galeten sa resne a tournee  
Vers luy, et durement se fierent,**

**As fers des lances se reqmerent  
Si qne ìi fuz vole en tronçons;**

6008

6012

6016

6020

6024

6028

6032

6036

*6040*

il lui fait dire que le Breton luí envoie ce bon destrier que son père  
donna l’autre jour à Guinant, lors de son adoubement. Elle se  
inoquera de Guinant lorsqu’elle saura d’où il vient. Puisque c’est sa  
mission, le jeune homme monte à cheval et s’en va, sans que  
personne le détoume de sa route jusqu’à ce qu’il ait délivré son-  
message.

6010 Les Allemands sont fous de rage, à voir Guinant renversé. Hs  
l’ont vigoureusement remis en selle sur un grand destrier. Impatients  
de venger leur honte, ils baìssent leurs lances contre les Flamands et  
les Français. Voici les rangs désorganisés et s’engage la dispute : le  
toumoi commence. Le voici commencé, âpre et mde. Galeran s’y  
précípite et rencontre le comte palatin ; il laisse galoper son destrier  
en regardant la belle image qui flotte au vent. II abaisse sa lance et  
frappe le comte qu’ìl désarçonne ; il jette aussi à bas un de ses ffères.  
De tous ceux qu’il attaque ensuite, il n’en est aucun qui ne soit  
étendu de tout son long. Guinant s’emploie à le venger, tenant une  
grosse lance cerclée de fer. Galeran a tourné bride dans sa direction,  
et ils se frappent violemment, s’attaquant du fer de leurs lances si  
bien que le bois vole en éclats.

De leurs cops ploient es arçons,

Et un Bretons recuelt la manche.  
L’espee a traicte, qui bien trenche,  
Li Brez, s’en a feru Guynant,

Qui nel reva mie espergnant,

Ainz li redonne cops felons,

Qu’il est et fel et gros et lons,

S’a les braz fors com Alemans.

Li ducs de Souaive Hermans  
Encontre le preu Brundoré,

Si le fíert, souz l’escu doré,

D’une grosse lance qu’il porte.

Mais Brundorés point nel deporte  
Qu’i ne voist a luy encontrer :

Par my l’escu h fait entrer  
La lance et le penon de soíe.

Au brisier de la lance ploie  
Li ducs, et pres va qu’il ne chiet;  
Sans cheoir assez li meschiet,

Que Brundorez le fiert et bat,

Et a ses hommes se combat,

II et Normant, et tant s’i peine  
Que le cheval et lui enmaine,

Et six des siens prent avec li.

Es vouz Ia porriere et le huy  
Qui par les champs lieve, et la noise  
Des cops c’omy donne et entoise,

Et des enseignes c’on y crie.

Li entrepris mercy y crie  
Qu’escuier ont pris en leur nasse.  
Bmndorés avant y repasse,

S’entre en la presse la dedens :

Aux uns brise mentons et dens  
Et cels d’aucuns membre mahaigne.

Li dix compaignon de Bretaigne  
Vont Galeren de pres suivant,

6044

6048

6052

6056

6060

6064

6068

6072

6076

Sous leurs coups, ils plient sur les arçons, et un Breton ramasse la  
manche. De son épée qu’il a tirée et qui est tranchante, Galeran a  
frappé Guinant qui, de son côté, loin de l’épargner, lui rend des  
coups terribles, car il est impitoyable, gros et grand, et il a les  
robustes bras d’un Allemand. Le duc de Souabe Hermann rencontre  
le vaillant Brundoré et le frappe sous le bouclier doré d’une grosse  
lance qu’il porte, mais Brundoré ne renonce pas à aller le charger :  
à travers son bouclier, il enfonce sa lance et sa banderole de soie, et  
quand la lance se brise, le duc plie et manque de tomber ; s’il ne  
tombe pas, il subit force dommages, car Brundoré le frappe et le bat,  
et il combat contre ses hommes entouré de ses Normands, déployant  
tant d’efforts qu’il emmène le cheval et son cavalier, et qu’il capture  
avec lui six de ses hommes.

6066 Voilà que la poussière et les cris s’élèvent à travers les  
champs, ainsi que le vacarme des coups qu’on y donne et ajuste, et  
les cris de guerre qu’on y lance. Le duc, en mauvaise posture, crie  
grâce, cerné par les écuyers. Brundoré repart de l’avant et revient  
dans la mêlée, brisant aux uns le menton et les dents, mutilant les  
autres. Les dix compagnons de Bretagne suivent de près Galeran

Aux Alemans vont anuiant,

Entr’eulx se fierent et assaillent.

Ne puet dire qu’assez ne vaillent  
Li Breton et que preu ne soient  
Guynant et Alemans qui voient  
Comment ilz se prenent vers eulx ;  
Bretons les fierent par my colz,

Et par my vis, et par my testes,

Si nes espairgnent ne que bestes,  
Ainz les vont laidement menant.

Et la force recroist Guynant  
Du duc Alanborc qui li vient.

Des Bretons refuser convient,

Et ilz refuient une archee ;

Ne puet estre qu’aucuns n’y chiee.  
Dukés y chiet et Gornemans,

S’ont entre eulx deux trente Alemans  
Qui les ont sachiez et detraiz ;

Relevé sont, s’ont les brans traiz  
Dont il entour eulx se deffendent;  
Mais Alemans tant cops leur rendent  
Que leur deffence pou leur vault;  
L’enseigne au Breton crient hault,  
Tant que cil les ont entenduz  
Qui mains cops bons y ont renduz,

Et vendu s’i sont li jour chier ;

Le faiz prenent a encerchier,

Et Galeren premier y point;

Li autre ne sejournent point:

« Nanthes ! » crient lí Galeren :

Es vous Tallas et Hardizbran,

Et Nathanahot et Bandon  
Qui s’elaissent a abandon,

Et Pourfilionz qui moult vault,

Le Blont des Illes et Rigaut;

Et Blandins d’Oscure Forest

6080

6084

6088

6092

6096

6100

6104

6108

6112

et causent bien des ennuis aux Allemands. Ils se jettent parmi eux et  
les attaquent. Guinant et les Allemands ne peuvent pas dire que les  
Bretons ne valent rien et qu’ils ne sont pas courageux, en voyant  
comment ils s’en prennent à eux : les Bretons les frappent sur le cou,  
sur le visage et sur la tête, et sans les épargner plus que des bêtes, iis  
les traitent vilainement. Guinant reçoit le renfort du duc de Limbourg  
qui vient à lui. Des Bretons doivent reculer et se retirer à leur tour  
d’une portée d’arc : il est impossible qu’aucun d’eux ne tombe. C’est  
le cas de Duket et de Gomemant, séparés par trente Allemands qui  
les ont bousculés et tiraillés. Ils se sont relevés et, de leurs épées  
dégainées, ils se défendent de tous côtés ; mais les Allemands leur  
rendent tant de coups que leur défense est peu efftcace. Us poussent  
si fort le cri de guerre des Bretons qu’ils sont entendus de ceux qui  
y ont rendu force bons coups et se sont chèrement vendus ce jour-là.  
Hs se mettent à rechercher le poids de la bataille, et si Galeran est le  
premier à piquer des deux, les autres ne tardent pas : « Nantes ! »  
crient les hommes de Galeran. Voici Tallas et Hardibrant, Nathanahor  
et Bandon qui s’élancent à bride abattue, Portfillon qui a une grande  
valeur, le Blond des Iles et Rigaut ; Blandin de la Forêt Obscure

Avec les autres mis s’i rest  
Pour rescourre ses compaignons.

Tel cent i poignent a penons  
N’y a celi n’i ait sa drue ,

Chascum le suen a terre rue  
De ceulx qui les penons y portent,  
Mais li compaignon s’i deportent  
A brans dont il donnent grans cops ;  
Des Alemans ont rescoux chous.

A la rescousse, a grant meslee,

Par force de lance et d espee,

Ont li Breton rescous lé leur.

Contre Alemans ont le meilleur,

Que Françoys les fierent et maillent,

Et li Champenois les assaillent,

Et Berraier bien s’i contiennent;  
Normans et Flamens, qui y viennent,

A brans d’acier leur courent sus :  
Alemant se traient en sus,

Et Galeren, qui les acqueulst,

Maint bon coup y donne et requeuls ,  
Et Brandorez bien y refiert.

Dukez au branc nu les requiert,

II et ses compaigns Gornemans,

Qui sont, maugré les Alemans,  
Remonté, si les vont cerchant.

Galeren tìent nu le tranchant  
Et contre Guynant s’abandonne ;

Par my le chief tel cop b donne  
Qu’il l’embrunce sur l’arçon jus :  
Mestìer ne li eiist mais jus,

N’erbe, n’emplastre, ne puisons,

Se ne parfust la garisons  
Et li secours de la ventaille.

Hors le sache de la bataille,

Maugré ceulx qui b vont aidant,

6116

6120

i

I

6124 I

6128

s’est joint aux autres pour secourir ses compagnons. Des cent  
chevaliers qui piquent des deux en brandissant leurs banderoles, il  
n’en est aucun qui n’ait une amie. Chacun jette à terre son adversaire,  
parmi les porteurs de banderoles. Mais leurs compagnons s’amusent  
à donner de leurs épées de grands coups, et ils ont secouru Ces deux  
seigneurs-là contre les Allemands.

6123 Venus à la rescousse, dans une grande mêlée, par la force de  
leurs lances et de leurs épées, les Bretons ont secouru les leurs. Ils  
prennent le meilleur sur les Allemands que les Français accablent de  
coups et que les Champenois attaquent. Les Berrichons s’y compor-  
tent bien ; les Normands et les Flamands qui surviennent leur courent  
sus avec leurs lames d’acier. Les Allemands se retirent, et Galeran  
qui les poursuit y donne et reçoit force bons coups ; de son côté,  
Brundoré y frappe avec vigueur. Duket les assaille de sa lame nue,  
avec son compagnon Gornemant ; ils sont remontés à cheval malgré  
les Allemands qu’ils harcèlent.

6132

6136

6140

i

i

6144

6148

6140 Galeran, l’épée tranchante à la main, se précipite sur Guinant ;  
il lui donne sur la tête un tel coup qu’il le couche sur l’arçon.  
Guinant n’aurait plus jamais eu besoin d’élixir, de simples, d’emplâ-  
tre et de potion sans la protection et le secours du ventail. Galeran le  
tire hors de la bataille, malgré ceux qui viennent à son aide,

Et Dukés le va deffendant,

II et Gournemans et Tallas.

Si sont mené de trot au pas  
Li Alemant que tuit recroient:

Or primes soivent il et croient  
Que li Breton les ont passez ;

Tant en y a d’armes lassez  
Que chascum fait son vouloir d’eulx ;  
Françoys les prennent par les quelx  
Si ligierement, sans deffendre,

Com on voit le lou brebiz prendre ;

Et si ont telz trois cens d’eulx pris,

Qui en orent avant le pris,

Au commencier de l’ahatie.

La gent Guynant est departie  
Qui ne li puent plus aidier ;

Au fuïr font sellez wuider  
Breton qui les en vont menant.

Galeren, qui pris a Guynant  
Et laidement ançoys traictié,

L’en maine au harnés mal haitié,

Ou l’en son heaulme li deslace.

Arriere revient a la chace,

Si point le bon cheval et broche ;

Cui sil consuit et il aproche  
Ne le sequeurt chevaulx ne fuite :

Sans grans estour et sans grans luite  
En a quatorze detenuz.

Brundorés s’i est maintenuz  
Com bon chevalier et esliz :

En terre en fait prendre lor liz  
A plus de sept, cui il abat;

Celz prent, celz mahaigne, celz bat,  
Cels cache qu’il ne puet ataindre.

Li Françoys ne s’en puent plaindre,  
Flamen, Normant et Champenoys,

6152

6156

6160

6164

6168

6172

6176

6180

6184

tandis que Duket assure sa protection, avec Gornemant et Tallas. Les  
Allemands ont été forcés de ralentir le pas au point qu’ils s’avouent  
tous vaincus, et que maintenant, pour la première fois, ils savent et  
sont convaincus que les Bretons les ont surpassés ; ils sont si  
nombreux à être épuisés de se battre que chacun fait d’eux ce qu’il  
veut. Les Français les prennent par le cou, sans qu’ils se défendent,  
aussi facilement qu’on voit le loup prendre les brebis ; ils en ont pris  
trois cents qui s’étaíent distingués auparavant au commencement dè  
la bataille. Les gens de Guinant sont dispersés : ils ne peuvent plus  
lui venir en aide. Dans leur fuite, les Bretons leur font vider les  
arçons et les emmènent. Galeran, qui a capturé Guinant après l’avoir  
malmené, le conduit mal en point au campement où on lui délace le  
heaume. Le Breton retourne à la poursuite, piquant des deux son bon  
cheval : celui qu’il pourchasse et approche n’est sauvé ni par son  
cheval ni par la fuite ; sans avoir beaucoup à combattre, il en a  
capturé quatorze. Brundoré s’y est comporté en parfait chevalier : il  
en a étendu par terre plus de sept qu’il a renversés ; il prend ceux-ci,  
blesse ceux-là, frappe les uns et pourchasse les autres qu’il ne peut  
atteindre.

6184 Les Français ne peuvent pas se plaindre, ni les Flamands, ni  
les Normands et les Champenois,

Ne cál qui sont de Boulenoys,

Ne de la terre de Ponthy,

Ne cil d’Anjou ne de Beiry,

Qu’il n’aient assez gaaigné.

Mal ont mené et mahaigné  
Le conte palais, qu’ilz ont prins :  
Li Champenois li ont aprins  
Comment prisons fait bource plate.  
Li ducs de Ramborc chier rachate  
L’ostrage Guynant d’Osteriche :

Li Flamen sont de lui tuit riche,

Qui i’ont raiens, lui et sa gent,  
Quatre cens mars ou plus d’argent.  
Et li Françoys vaillant et preu,

Si pueent il, ront fait leur preu,

Car le duc de Saisoigne en mainent  
Sans garse laidement le sainnent,  
Que paier li font cinq cens mars.  
Ainsi est li toumois espars ;

Si s’en fuit qui fuïr s’en puet;

Nulz espuisier I’avoir ne puet  
Que tuit li autre y ont conquis.

Tout cest oultrage a Guynant quis,  
Qui au Bret de sept cens mars Sne.

« Bien quiert sa honte et sa rui'ne,

Fait a luy li Brez, qui laidenge  
Homme que i 1 congnoist estrange :  
S’avient souvent que maulx en aist. »  
Guynant d’Osteriche se taist,

Qui tous est abatus de honte ;

A mains d’avoir se part du conte  
Et assé a plus de pechiez.

Mais fait a que bien entechiez  
Li Brez, qu’assez le reconvoie  
Et a riche hernoys renvoie,

Ne le sien retenir ne daigne.

6188

6192

6196

6200

6204

6208

6212

6216

6220

ni ceux du Boulonnais et de la terre de Ponthieu, ni ceux d’Anjou et  
de Berry : n’ont-ils pas remporté beaucoup de butin ? Ils ont  
malmené et blessé le comte palatin qu’ils ont capturé, et les Champe-  
nois lui ont appris comment la captivité aplatit la bourse. Le duc de  
Ratisbonne paie cher l’orgueil de Guinant d’Autriche : les Flamands  
s’enríchissent à ses dépens, puisqu’ils l’ontrançonné, lui et ses gens,  
de quatre cents marcs d’argent. Et les Français valeureux et coura-  
geux, autant qu’ils le peuvent, ont de leur côté fait leur profit, car iís  
emmènent le duc de Saxe qu’ils saignent pour sa honte, sans avoir  
besoin de putain ; ils lui font payer cinq cents marcs. Ainsi s’est  
dispersé le tournoi, et s’enfuit qui le peut. Personne ne peut épuiser  
les richesses que tous les autres ont conquises.

6208 Cet infamant échec, c’est Guinant lui seul qui l’a recherché.  
B paie sept cents marcs au Breton qui lui dit :

« C’est rechercher sa honte et sa ruine que d’outrager un  
homme qu’on sait étranger, et il arrive souvent qu’on en retire des  
ennuis. »

Guinant se tait, accablé de honte, et il quitte le comte avec  
moins d’argent et beaucoup plus de torts. Mais le Breton s’est  
comporté en homme magnanime : il le raccompagne pendant un bon  
moment et le renvoie avec un riche équipement, sans daigner retenir  
le sien.

Brundorez moult y regaaigne,

Car entre lui et Galeren  
Au duc de Soaive ont mis ban  
Qui quatre cens mars li promet,

Par my bons pleges qu’il y met,

Ainz que il s’en retourt arriere.

Puis toume cbascum sa baniere  
Vers son rechet, si s’en repaire.

Cilz doivent bien grans despens faire  
Grant feste mainent celle nuyt  
De grans despens, cuí qu’il ennuyt;  
Se vont compassant par grant royes  
Sur autruy cuir larges couroyes :

Telz est de toumoy la coustume.

Et l’endemain, quant Diex ralume  
Le monde du jour et resclaire,  
Chascums en son pays repaire,

Et Galeren ainsi s’en tourne  
Vers cui l’enors et le los tome  
De l’estour ou il a esté.

Ne se sont gaires arresté,

Ne ne sejournent a oultrage  
En bourc, n’en ville, n’en passage,  
Jusqu’el palais sont revenu  
Brundoré, qui a retenu  
Galeren et ses compaignons.

Maante et Gisors et Vemons  
Et li vaulx de Rueil est siens,

Et Ii chastel et tous li biens  
Jusqu’a Rouen sont en sa main.

Une heure en bos et l’autre en plain,  
Autre en riviere le Bret maine :

Retenu l’a une sepmaine,

Et s’esbanoie avec Flourie,

Qui sa douleur a amenrie  
Quant elle puet a li parler ;

6224

6228.

6232

6236

6240

6244

6248

6252

6256

Brundoré, de son côté, y gagne beaucoup, car lui et Galeran ont  
imposé leurs conditions au duc de Souabe qui lui promet quatre cents  
marcs, en lui donnant de solides cautions, avant de s’en retoumer.  
Puis chacun de tourner sa bannière en direction de son logis et de  
repartir. Les vainqueurs peuvent bien faire de grandes dépenses r  
cette nuit-là, à grands ffais, ils font joyeusement la fête, sans se  
soucier des mécontents. Ils vivent très largement sur le dos d’autrui ;  
tel est l’usage des toumois. Le lendemain, quand Dieu rend la  
lumière au monde, chacun repart chez soi et Galeran s’en retoume  
ainsi, remportant l’honneur et la gloire du toumoi auquel il a  
participé.

6242 Sans guère s’être arrêtés ni trop attardés en aucun bourg, ville  
ou lieu de passage, ils sont revenus au palais de Brandoré qui a  
retenu Galeran et ses compagnons. Mantes, Gisors, Vernon et le Val  
de Rueil lui appartiennent, les châteaux et tous les biens jusqu’à  
Rouen sont à sa disposition. II mène le Breton chasser tantôt en bois,  
tantôt en plaine, tantôt en rivière ; il l’a retenu une semaine durant  
laquelle il se distrait avec Fleurie dont le chagrin s’est atténué du  
moment qu’elle peut parler avec lui,

Mais la le Bret n’en puet aller,  
Qu’adés de Fresnein li souvient.

Et ses messages li revient  
Qu’il avoit a Mez envoié ;

De Guynant, qui a desvoié  
Le cuer pour son cheval de pris,

Li dit ce qu’il en a apris,

Et tout ainsi comme Esmeree,

Cui il trova toute esgaree,

Le receut bel et avenant,

Et comment eíie en a Guynant  
Despit, et mis sur luy ses gaz,  
Comment Guynant s’apelle las,

Pour ce qu’elle ne le conjoie.

Or en a Galeren grant joye  
Qui a mis entr’ eulx la descorde.

A plus sejoumer ne s’acorde  
Galeren, qui rallez s’en est  
Et se deduit par sa forest,

Et il et Bruns et Brundorez,

Qui est avec li demourez ;

Si vont en bos et en riviere.

Galeren, en maínte maniere,

Par le pris des armes s’avance ;  
Toumoiz ne li eschappe en France,  
N’en Bourgoigne, n’en autre marche.  
Tel los et tel priz en encerche  
C’on le tient du monde au meilleur.  
Si I’a la manche en grant valleur  
S’amie mis ; bien l’a vendue,

Car telz qui Ta li a rendue ;

Si Ta portee a deux toumoiz,

Ou il a bien fait ses esploiz,

Car tant com duree a entiere,

N’y ot ne rote ne baniere  
Ne chevaliers qu’i n’ait passez.

6260

6264

6268

6272

6276

6280

6284

6288

6292

mais celui du Breton ne peut disparaître, car sans cesse il se souvient  
de Frêne. Et son messager, qu’il avait envoyé à Metz, est de retour  
auprès de lui: sur Guinant dont le coeur est égaré d’avoir perdu son  
précieux cheval, il lui dit ce qu’il a appris, et aussi comment  
Esmerée, qu’il a trouvée tout éperdue, l’a reçu fort aimablement, et  
comment elle méprise Guinant et l’accable de ses plaisanteries,  
comment Guinant se proclame malheureux de ce qu’elle ne l’ac-  
cueille pas avec amitié. Galeran, tout joyeux d’avoir semé la discofde  
entre eux, n’accepte pas de séjoumer plus longtemps : il s’en est  
retoumé chez lui et se divertit dans sa forêt, en compagnie de Bran  
et de Brandoré qui est resté avec lui, et ils s’en vont chasser en bois  
et en rivière.

6280 Galeran, de bien des manières, accroît sa gloire par sa valeur  
aux armes. Aucun tournoi ne lui échappe en France ni en Bourgogne  
ni dans d’autres provinces. II est en quête d’une telle réputation et  
d’une telle gloire qu’on le tient pour le meilleur du monde. Ainsi la  
manche de son amie lui a-t-elle donné une grande valeur ; il l’a fait  
payer cher, car il I’a reprise à qui la détenait. H l’a portée dans deux  
toumois où íl a accompli des exploits : tant qu’elle est demeurée  
intacte, il n’y eut ni troupe ni bannière ni chevalier qu’il n’ait  
surpassés.

S’en vault encore mielx assez  
Et mielx vaúldra toute sa vie.

6328

6324

6320

6316

6312

6308

6304

6300

6296

Si a la pencee ravie  
En s’amour, dont il lui souvient,

Qu’entre la gent souvent devient  
En petit d’eure blans et bruns.

Garde s’en prent mis sire Bruns,

Qui bien est ses prochains amis ;

Bien parçoit qu’il a son cuer mis  
En lieu dont il nel puet retraire ;

S’en a en soy moult grant contraire.

Quant la couleur li voit muer,

Autre heure avoir froit et suer,

Si voit bien que son cuer y met,

Qui langour et mort li promet,

S’i ne l’en toume a garison.

Or se pence d’une raison,

Que, s’il li pouoit faire entendre  
A ce que fame voulsist prendre,

Estaindre pourroit tost la flame  
Par la hantise de sa fame.

Autre conseil n’y scet qui vaille ;

Or ne laira qu’il ne l’en aille  
Mettre a essay de ceste chose.

A lui qui point ne se repose  
Qu’en son cuer n’ait assez tourment,

S’en est venuz Bruns erraument.

Bruns li a dit: « Quens, biaux doulx sire,  
Une chose vous vouldray dire ;

S’est mestiers que vous Ie sachez :

Encombrez vos aroit pechiez  
Si ceste terre estoit sans oir ;

Ne seroit mais ne maín ne soir  
Sans guerre d’ome gouvernee,

Si voustre vie estoit finee,

Que Damedieux puit esloigner !

Sa valeur en est encore beaucoup plus grande, et le sera davantage  
durant toute sa vie. II a l’esprit tellement absorbé par le souvenir de  
son amour que souvent au milieu des gens, d’un moment à l’autre,  
il pâlit et s’assombrit. Messire Brun, qui est son plus proche ami, le  
remarque ; il se rend compte qu’il a mis son cceur en un lieu dont iï  
ne peut le retirer, et il en est très contrarié. Quand il le voit changer  
de couleur, tantôt frissonner et tantôt transpirer, il sait bien que de cet  
amour son coeur risque de dépérir et de mourir, s’il ne l’en guérit  
pas. II imagine alors une solution : s’il pouvait le convaincre  
d’accepter de prendre femme, sa flamme aurait tôt fait de s’éteindre  
par la fréquentation de son épouse. Ne connaissant pas d’autre conseil  
qui vaille, il ne laissera pas d’aller le sonder sur ce point. Vers lui,  
dont le coeur ne connaît pas le repos, en proie à mille tourments,  
Brun est venu immédiatement :

6321 « Comte, mon cher seigneur, lui dit-il, je voudrais vous dire  
quelque chose qu’il est utile que vous sachiez : un grave péché  
pèserait sur vous si cette terre restait sans héritier : personne ne la  
gouvernerait plus jamais sans guerre, si votre vie était finie, ce qu’à  
Dieu ne plaise !

Nuls ne puet la mort esloignier,

Tant soit sain, puis qu’elle I’asaiIIe.  
Voz pensers de moult vous retaille  
Et vostre force et vo biauté ;

S’en poez tele enfermeté  
Encerchier qui vous sera griefz,

Et voustres en yert lí meschíefz,

Si vous finez par mecheance.

Or deûssiez aller en France  
Et la fille le roy veoir.

Bien fust qu’endroit vostre pouoir  
Queississiez aucun mariage.

Voulez adez yceste rage

Qui vous tient ou cuer maintenir ?

A fin vous en estuet venir,

Se mourir jeunes ne voulez.

Ce que vous amer tant soulez  
Ne pourrez ja mes recouvrer ;

Or vous estuet ailleurs ouvrer,

Ou vous truíssiez joie novelle.

En terre a mainte fame belle,

Filles et de roys et de contes,

Dont maulx ne vous vendront ne hontes,  
Se a espouse en voulez une.

Ainsi com vous pouez la lune  
De voz braz ceindre et aprocher,

Pouez vous mais celi toucher  
Qui vous met ceste rage ou corps,

Puís qu’elle est de cest siecle hors,

Et nuls novelle n’en scet dire.

Voulez en vous perdre le rire  
Et le deduit d’un autre amer ?

Mieulx vous vauldroit estre outre mer  
Et estre esclaves au Kahaire.

Penez vous d’autre chiere faire,

Si prenez fame qui vous siece :

6332

6336

6340

6344

6348

6352

6356

6360

6364

Nul ne peut écarter la mort, en si bonne santé soìt-il, une fois qu’elle  
l’attaque. Vos soucis vous enlèvent beaucoup de votre force et de  
votre beauté, vous pouvez en contracter une grave maladie, et ce sera  
de votre faute si vous avez le malheur de mourir. Vous devriez  
maintenant aller en France et voir la fille du roi. II serait bon qu’en  
tenant compte de votre puissançe, vous cherchiez à vous marier.  
Voulez-vous toujours garder cette rage qui possède votre coeur ? II  
vous faut en fínir si vous ne voulez pas mourir jeune. Ce que voús  
êtes accoutumé à tant aimer, vous ne pourrez jamais le recouvrer. II  
vous faut maintenant placer vos soins en un autre lieu où vous  
puissiez trouver une joie nouvelle. Sur terre il existe grand nombre  
de belles femmes, filles de rois et de comtes, qui ne vous apporteront  
ni malheur ni déshonneur, si vous voulez en épouser une. Vous  
pouvez entourer de vos bras et étreindre la lune tout autant que vous  
pouvez jamais toucher celle qui vous met cette rage au coeur,  
puisqu’elle a quitté ce monde et que personne ne peut en donner des  
nouvelles. Voulez-vous en perdre le rire et le plaisir d’un autre  
amour ? Mieux vaudrait pour vous être outre-mer et esclave au Caire.  
Prenez la peine de montrer un autre visage et épousez une femme qui  
vous convienne ;

Ne demourra mie gran piece  
Que vous n’oblïez voz doleurs,

S’en aurez siecle meilleurs,

Et s’en serez moult plus doubtez.

Si cest pai's est eritez.

De voz enfans et vostre terre,

Mainz en doubterez autrúi guerre.  
Or vous en ay dit mon assens. »  
Galeren en a tout le sens  
Troublé et mué Ie courage,

Quant parler ot de mariage  
D’autruy que de Fresnein la belle ;  
Ne pourquant en son cuer s’apelle  
Sot et plain de mal escient,

Quant ce le va si ennuyant  
Dont nul confort ne puet avoir.

H entent bien que Bruns dit voir,  
Mais il n’en puet son cuer refraindre.  
Bruns, qui le voít pencer et plaíndre  
Et a luy respondre arrester,

Laisse a tant Ia parole ester,

Jusqu’a uit jours qu’i li ra dite  
Tel chose que cil ra despite,

Ou il ne se veulst assentir.

Par biau parler et par mentir,

Huy et demain, a grant atrait  
L’a tant mene' Bruns et atrait  
Qu’il li octroye son vouloir :

Si vaille tant com puist valloir !

Car il ne scet qu’estre en pourra,

Ne se ja mes s’amour laira,

Mais tant li dit cìî voirement:

« Sire Bruns, je vous dy brieíment  
Que j’ay Fresnein de cuer amee.

Mainte fame m’avez nommee,

Esmeree de Loerraine,

6368

6372

6376

6380

6384

6388

6392

6396

6400

il ne se passera pas beaucoup de temps que vous n’oubliìez vos  
peines, vous connaîtrez une vie plus agréable et vous en serez  
beaucoup plus redouté. Si ce pays et votre terre sont l’héritage de vos  
enfants, vous en redouterez moins qu’autrui vous fasse la guerre.  
Voilà, je vous ai donné mon avis. »

6374 Galeran en a tout Fesprit troublé et le coeur bouleversé, à  
entendre parler de mariage avec une autre que la belle Frêne. Cepen-  
dant, en lui-même, il se traite de sot et d’insensé, puisqu’il est  
tourmenté par un sentiment dont il ne peut avoir aucun réconfort. II  
comprend bien que Brun dit la vérité, mais il ne peut raisonner son  
cceur. Brun, le voyant ruminer ses pensées, se plaindre, hésiter à lui  
répondre, laisse là la conversation. Au bout de huit jours, il lui tient  
de nouveau des propos que l’autre, une nouvelle fois, dédaigne et  
refuse d’approuver. A force de belles paroles et ,de mensonges,  
chaque jour, subtilement, Brun Fa amené et poussé à lui donner son  
consentement, et maintenant à la grâce de Dieu, car il ne sait ce qui  
pourra en advenir, ni si Galeran renoncera jamais à cet amour. Maìs  
celui-ci lui a tenu exactement ce discours :

« Sire Brun, je vous dis simplement que j’ai aimé Frêne de  
tout mon coeur. Vous m’avez nommé plus d’une femme, Esmerée de  
Lorraíne,

Qui est assez de biauté plaine  
Et riche endroit moy, et Parise,

La fille au roy de Saint Denise,

Et belle Doain de Galice,

La fille au roy d’Illande Amice,

Et d’autres plus de six ou d’uit ;

Mais je n’ay mie le cuer duit  
Ne volentif de fame prendre,

Ce vous vueil je bien faire entendre,

Si je n’ay celle que je sçay.

Par celi me puis je a essay  
Mettre d’oublïer ma pesance. »

Or en est Bruns en grant doubtance  
Qu’il ne veult fame par contraire  
Dont on le face arriere traire ;

Puis li a dit: « Sire, nommez  
Celle que vous a prendre amez. »

Et cil respont: « Je ne l’aim mie,

Ainz porte le semblant m’amie ;

Si la desir plus a avoir  
Que fame de greigneur pouoir :

Ce est la fille Brundoré. »

Or en a Bruns Diex aouré,

Quant c’est Flourie qu’il veult prendre,  
Car il n’a en li qu’entreprendre  
Qu’elle ne soit moult gentil fame.

« Sire, se Dieux m’aïst a l’ame,

Ce respont Bruns, ce me siet bien.

Vous ne vous abaissiez de rien,

Ainz vous haulciez et amontez,

Qu’en son pere a moult de bontés,

Et s’a en luy hault homme et sage.

Et sa fille est de haulte marge,

S’est belle et plaisant a devise ;

Ses taions fu li roys de Frise,

Et s’i pouez prendre assez terre. »

6404

6408

6412

6416

6420

6424

6428

6432

6436

qui est d’une beauté exceptionnelle et d’une richesse digne de moi,  
et Parise, la fille du roi de Saint-Denis, et la belle Doain de Galice  
et la fille du roi d’Irlande, Amice, et plus de six ou huit autres ; mais  
je n’ai pas le cceur préparé ni disposé à prendre femme - je veux  
vous en convaincre - si je n’ai pas celle que je sais. Grâce à celle-ci,  
je peux essayer d’oublier ma peine. »

6414 Maintenant, Brun redoute fort que, par esprit de contradictioh,  
il ne veuille une femme à laquelle on lui demande de renoncer.

« Sire, lui a-t-il dit, nommez celle que vous avez envie  
d’épouser.

— Je ne l’aime pas, répondit Galeran, mais elle ressemble à  
mon amie ; c’est pourquoi je désire l’épouser plus qu’une femme de  
plus grand lignage : c’est la fille de Brundoré. »

Brun en a aussitôt rendu grâce à Dieu, puisque c’est Fleurie  
qu’il veut épouser, car il n’y a rien à redire sur sa grande noblesse.

« Sire, par la grâce de Dieu, répondit Brun, ce choix me  
convient tout à fait. Loin de vous abaisser en rien, vous vous élevez  
et vous vous grandissez, car son père a de nombreuses quahtés et  
c’est un grand personnage plein de sagesse. Quant à sa fille, elle est  
d’un noble pays, belle et gracieuse à souhait ; son aïeul fut roi de  
Frise et elle peut vous apporter beaucoup de terre. »

Galeren l’a faicte requeire  
Par deux evesques a son pere,

Et Brundorés, a chiere clere,

Li octroye luez et fiance.

Mais cil n’y prent que la semblance  
Fresnein que la pucelle porte,  
Flourie ; de tant se conforte,

Qu’il n’y ayme que le semblant,  
Mais li sourplus I’i va troublant.

Partout vole la reaonmee  
Que Galeren a tant amee  
La fille Brundoré le sage  
Qu’avoir la doit par mariage ;

S’en est ja li pays tout plains.

De Nantes en court jusqu’a Reins  
La nouvelle, et d’ilec a Mez.

Quant Esmeree ot que li Brez  
A fame auíre que li plevie,

Une Iangueur saisist sa vie  
Dont movoir ne se puet du lit.

Flourie en a joie et delit,

Qui qu’en ait mau talent au cuer.

Mais Fresne en demaine, sa seur,

Grant duel, qui I’ot conter a maint,

En la cité ou elle maint.

Son duel priveement en maine :

« Lasse *! or est m’esperance* vaine,

Fait elle a li, quant j’ay perdu  
Celui qui j’ay tant atendu.

Tant I’ay amé que plus n’en peu,

Mais je n’y ay gaaigné preu ;

S’ay mesonné en wide esteule ;

Lasse ! or suis esgaree et seule ;

Or ne sçay je maís que je face ;

Or est il droiz que je me hace,

Quant li Bretons ainsi me fault.

&

64

644

6452

6456

6460

6464

6468

6472

6438 Galeran l’a fait demander à son père par deux évêques, et  
Brundoré, le visage rayonnant, la lui accorde sur-le-champ et la lui  
promet. Mais Galeran ne prend que la ressemblance de la jeune  
Fleurie avec Frêne ; il se console à l’idée de n’en aimer que le reflet,  
mais le reste le tourmente.

6447 Partout vole la rumeur que Galeran a tant aimé la fille du sage  
Brundoré qu’il doit la prendre en mariage ; elle s’étend par tout le  
pays. La nouvelle court de Nantes à Reims et de là à Metz. Quand  
Esmerée entend que le Breton s’est engagé envers une autre femme  
qu’elle, elle tombe dans une langueur qui l’empêche de quitter son lit.  
Si Fleurie en éprouve de la joie et du plaisir sans se soucier des  
mécontents, sa soeur Frêne est en proie à une grande afliction quand  
elle l’entend raconter par mainte personne dans la cité où elle  
demeure ; elle s’afflige sans témoins :

« Hélas ! j’ai espéré en vain, se dit-elle, puisque j’ai perdu  
celui que j’ai attendu. Je l’ai aimé autant qu’il est possible, mais je  
n’y ai pas gagné grand-chose : j’ai moissonné de la paille sans grain.  
Hélas ! me voici désemparée et seule ; maintenant je ne sais plus que  
faire, maintenant il est juste que je me haïsse, puisque le Breton me  
fait ainsi défaut.

**Se Dieux a l’ame me consault,  
ja pour ce faillir ne Ii vueil,**

**Qui me vendroit de grant orgueil  
Se pour ce en oubly le mettoie.  
Lasse ! il scet bien que je n’estoie  
Ne sa pareille, n’endroit luy,**

**Que je ne sçay nommer cely  
Qui m’apartiengne, tant en voye.**

**Par foy, ce l’a bíen mis en voye  
De moy laissier et autre prendre.  
Dieux ! comment se pot il deffendre  
Vers l’amour dont il se plaignoit ?  
Comment ? Certes il se faignoit,**

**Ce n’estoit mie amour entiere :  
je n’en avoie que la chíere,**

**Et li cuers estoit dedens faulx,**

**Qui tous y entendoit les maulx :**

**Mal entendans estoit il voir ;**

**Ce puet on ore bien savoir,**

**Et je meïsme bien le voy.**

**Je fusse sage, s’endroit moy  
Voulsisse amer et mon pareil.**

**Je ne vouls croire le conseil  
Mon bon parrein ne son chastoy.**

**D me dist souvent: « Garde toy ;**

**La aime ou tu soies amee. »**

**Je n’ay rien dit, car plus blasmee  
En doy estre que Galerens,**

**Quí est tant de doulx cuer et frans  
Qu’il venist cy, s’il m’y seiist.**

**N’autre fame que moy n’eiist,**

**S’il pensast que je fusse vive.**

**Je suis de sens fole et chetive  
Quant a lui ne me suis monstree,**

**Des qu’íl revint en sa contree  
De la terre de Loerraine. »**

6476

6480

6484

6488

6492

6496

6500

6504

6508

Avec l’aide de Dieu, jamais pour autant je ne veux lui faire défaut:  
ce serait de ma part une preuve de grand orgueil que de le mettre en  
oubli pour cette raison. Hélas ! il sait bien que je n’étais ni son égale  
ni de son rang, car je suis íncapable de nommer personne de ma  
parenté, quel que soìt le monde que je voie. Ma foi, c’est ce qui l’a!déterminé à me laisser et à en prendre une autre. Dieu ! Comment a-  
t-il pu se défendre contre l’amour dont il se plaignait ? Comment ?  
En vérité, il faisait semblant, ce n’était pas un véritable amour : je  
n’en avais que le visage et son cceur, au-dedans, était faux, qui en  
ressentait tous les maux ; pour dire le vrai, il les ressentait bien mal ;  
maintenant, on peut s’en rendre compte, et moi-même je le vois bien.  
J’aurais été sage d’aimer quelqu’un qui me soit comparable et qui  
soìt mon semblable. Je n’ai pas voulu croire les conseils de mon bon  
parrain ni ses avertissements : « Faìs attention, me disait-il souvent,  
aime là où tu puisses être aimée. » Je n’ai rien dit qui vaille, car je  
dois être plus blâmée que Galeran : il est si tendre et si noble qu’il  
serait venu ici s’il avait su que j’y étais, et il n’aurait pas eu d’autre  
femme que moi s’il avait pensé que je fusse vivante. Je suis folle et  
misérable de ne pas m’être montrée à lui dès que, de la terre de  
Lorraine, il revint en son pays. »

Ainsi se plainst une semaine  
Et nuyt et jour, qu’onques ne cesse,  
Tant que Rose une nuyt la presse,  
Qu’elles sont en leur lit ensemble,

Et sent Fresnein qui pleure et tremble ;  
Si li a dit: « Ma damoiselle,

Je suis d’une douleur novelle  
Esmute qui au cuer me point,

Pour ce que je ne vous sens point  
Haitie, si com m’est advis ;

Vous avez tout mollet le vis  
De lermes, et s’alez tremblant.

Car me dictes vostre semblant  
Et le mahain que vous sentez.

S’aidier vous pouoit ma santez,

Certes toute la vous donroie,

Ne rien detenir n’en querroie,

Si suis de vostre mal atainte.

Tant vous estes huy et hier plainte  
Que paour ay de voustre corps.

Est vous failli argent ny ors ?

Avez vous voir mestier d’avoir ?

Nuls fors moy nel doit mielx savoir,

Car je vous aing plus que ma mere,

Ne ja n’iere vers vous amere  
Que je ne vende ainçoys le mien  
Que vous aiez besoing de rien.

De ce vous faz je moult bien sage :

Je ne pris rien mon heritage  
Pour qu’avoirs vous faille a despendre. »  
Or puet Fresnein l’amour entendre  
Dont Rose l’ame, sa compaigne.

Ne se tient qu’a li ne se plaine,

Et puis li a dit en plorant:

« Rose, voir, je me voiz morant;

Se n’ay mes de ma santé cure,

6512

6516

6520

6524

6528

6532

6536

6540

6544

6510 Ainsi se plaint-elle toute une semaine, nuit et jour, sans jamais  
cesser, si bien que Rose la presse de questions, une nuit qu’elles sont  
ensemble au lit et qu’elle constate que Frêne pleure et tremble :

« Mademoiselle, lui a-t-elle dit, je suis bouleversée par une  
douleur toute nouvelle qui me perce le coeur, parce que je ne vous!sens pas heureuse, à ce qu’il me semble. Vous avez le visage tout  
mouillé de larmes et vous ne cessez de trembler. Dites-moi votre  
pensée et la blessure que vous ressentez. Si ma santé pouvait vous  
être utile, assurément je vous la donnerais tout entière, sans chercher  
à en rien garder. Je souffre de votre mal. Vous vous êtes tant plainte  
depuis hier que je crains pour votre vie. Manquez-vous d’argent ou  
d’or ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Nul mieux que moi n’est  
digne de le savoir, car je vous aime plus que ma mère, et je ne serai  
jamais insensible à votre égard au point de ne pas vendre mon bien  
plutôt que vous ayez besoin de rien. De ceci je tiens à vous informer  
précisément : je n’accorde aucune importance à mon héritage si vous  
manquez d’argent à dépenser. »

6540 Maintenant Frêne peut comprendre 1’ amour que lui porte Rose  
sa compagne. Elle ne se retient plus de se plaindre à elle :

« Rose, lui a-t-elle dit en pleurant, je me meurs et je n’ai plus  
souci de ma santé.

Mais tant suis certaine et seiire  
De vous, qui m’amez loyaument,

Que ja sçarez mon esrement. » 6548

Rose l’acole, si l’escoute,

Et Fraisne li a dicte toute  
De sa vie la mesestance,

Et comment ell’ est par fiance 6552

Au Breton jointe et aloïe.

Adonc l’a Fresne moult proïe  
Qu’elle n’en parolle, ainz s’en taise.

Rose li respont : « A malaise, 6556

Damoiselle, n’en soiez mie.

Suiz je doncques vostre anemie !

Que je vueille vostre courroux ?

* Rose, li festus en est rous, 6560

Ce dit Fresne, car aller vueil

Veoir celi dont je me dueil,

Au jour qu’il doit sa femme prendre.

La pourray je moult bien apprendre 6564

Comment cuers se prouve d’amer.

S’a amie me veult clamer,

Si comme il a maintez foiz fait,

Nous en verrons moult bien le fait, 6568

Que vraie amour ne puet mentir.

S’a ce vous voulez assentir  
Qu’aler y vueillez avec moy,

Lie en seray, si vous en proy 6572

Que compaignee m’y faciez.

* Ma damoiselle, commenciez  
  A faire vo vouloir, dit Rose,

Que ja ne vouldrez faire chose 6576

Que aussi avec vous ne face,

Pour qu’elle vous agrie et place,

Et pour que je faire la puisse.

* Or est il dont bien que je truisse, 6580

Ce respont Fresne, une raison

Mais je suis si sûre et certaine de vous et de votre loyale affection  
que vous allez savoir mon histoire. »

6549 Tandis que Rose l’écoute et l’étreint, Frêne lui a complè-  
tement révélé la triste situation où elle se trouve, et comment uiàe  
promesse la lie et l’unit au Breton. Elle l’a alors suppliée de n’en rieií  
dire du tout.

« Mademoiselle, lui répondit Rose, ne vous tourmentez pás à  
ce sujet. Suis-je donc votre ennemie pour vouloir votre colère ?

* Rose, le sort en est jeté, dit Frêne : je veux aller voir celui  
  pour qui je souffre, le jour même où il doit se marier. Là je pourrai  
  très bien apprendre comment un coeur prouve son amour. S’il veut  
  me proclamer son amie comme il l’a fait mainte fois, nous en  
  jugerons facilement aux actes, car un véritable amour ne saurait  
  mentir. Si vous voulez bien accepter de venir avec moi, j’en serai  
  heureuse et je vous prie de m’accompagner.
* Mademoiselle, dit Rose, décidez-vous à agir comme vous  
  l’entendez, car vous ne voudrez jamais rien que je ne le fasse avec  
  vous pour peu que vous en ayez de l’agrément et du plaisir, et que  
  je puisse le faire.
* II convient donc maintenant, répondit Frêne, que je trouve  
  un motif

Par quoy nous ayons achoison  
D’aller as noces Galeren. »

Disí Rose ; « J’ay, pres va d’un an,  
Vouee la voye et promise  
Pormon malaige a Saint Denise,

S’y vueil aller sans plus targier.

Sor ce savray tant losengier  
Ma mere, et dire d’un et d’el  
Qu’elle demourra a l’ostel,

Btje et vous nous en yrons.

* Vous dictes bien, et si dirons,

Ce dist Fresne, que je vueil vendre  
Mon drap et Vaigent qu’il vault prendre  
(S’en avray bien soissante mars),

Car s’íl m’estoit emblé ou ais,

Je y aroie domage grant.

Tost se vendroit li quens en grant  
De l’achater, s’il le veoit,

S’en donroit plus, s’i lí seoit,

Qu’uns autres homs ne pourroit faire.

* Ceste achoisons est bonne a traire ;

Ja ma dame nel desdira ;

Quanque vo bouche li dira  
Vouldra elle bien octroyer,

Ne ja ne s’en fera prier,

Qu’elle vous croit plus que le monde ;

Si estes la femme seconde  
Aprés mon corps, ce respont Rose,

Qu’elle plus ayme et plus alose ;

Mais soiez en asseiiree. »

Or n’est mais si Fresne esgaree  
Comme elle a quatre jours esté ;

Plurs ra qu’elle ne sout santé  
Et mains sent maulx et arrommiez.  
Ambedeux se sont endormies.

Matin se liesve Rose et Fresne

6584

6588

6592

6596

6600

6604

6608

6612

6616

qui nous permette d’aller aux noces de Galeran.

* J’ai fait, dit Rose, il y a près d’un an, le voeu et la  
  promesse, lors de ma maladie, d’aller en pèlerinage à Saint-Denis, et  
  je ne veux plus tarder à m’y rendre. A ce propos, je saurai si bien  
  circonvenir ma mère par toutes sortes de raisons qu’elle restera à la!maison, tandis que vous et moi nous partirons.
* C’est une bonne idée, reprit Frêne, et nous ajouterons que  
  je veux vendre mon drap et prendre l’argent de sa valeur (j’en aurái  
  bien soixante marcs) car s’il m’était volé ou brûlé, j’en subirais une  
  grande perte. Le comte aurait vite envie de l’acheter s’il le voyait, et  
  il en donnerait plus, s’il lui plaisait, qu’un autre homme ne pourrait  
  le faire.

6602 — C’est un bon prétexte auquel jamais ma dame ne s’ oppose-  
ra. Tout ce que votre bouche lui dira, elle l’accordera volontiers, sans  
se faire prier, car elle a plus confiance en vous que dans le monde  
entier. Vous êtes après moi-même, ajouta Rose, la femme qu’elle  
aime et loue le plus : soyez-en à jamais assurée. »

Maintenant Frêne n’est plus désemparée comme elle l’a été  
pendant quatre jours ; elle est en meilleure santé que jamais, elle  
souffre de moins de maux, de moins de brusques humeurs. Toutes  
deux se sont endormies.

6617 Elles se lèvent de bon matin,

Qui sa dame le jour araisne :

« Dame, fait elle, oŷ hier dire  
Que fame doit sans contredire  
Li quens de Bretaigne esposer.

Si me puis cy trop repouser,

Qu’il la doit prendre ainz quinze jours.  
Un chier drap ay gardé mains jours  
Dont je vouldroie bien l’avoir  
Tenir c’om en pourroit avoir :

Biau drap y a riche et plaisant.

Si va tous li seclez disant  
Qu’a la Roche Guyon sera  
Li lieux ou il l’espousera ;

Sí ne puis plus demourer cy,

Ains vous pry par vostre mercy  
Que Rosain y laissiez venir ;  
Compaignee me veult tenir,

Si vous octroyer le voulez ;

Et nïent plus que vous soulez,

Ne soiez d’elle a mesaise  
Qu’elle ait chose que li desplaise :

N’y avra honte ne domage.

* Dame, dit Rose, elle est tant sage,

Et si se maine loyaument

Qu’aler y puis seurement,

Et je ne resuis mie sote,

C’om m’y doye tollir ma cote,

Ne mon hemoys, ne faire honte.

Quant nous arons vendu le conte  
Le drap que elle vous devise,

Nous en yrons a Saint Denise ;

Si paieray la mon voyage.

* Andeux estes de tel aage,

Respont la dame, et de tel sens  
Que, s’en aller est vos assens,

N’y doy villanie pencer.

6620

6624

6628

6632

6636

*6640*

*6644*

*6648*

*6652*

et Frêne s’adresse à sa dame :

« Madame, fait-elle, hier j’ai entendu dire que le comte de  
Bretagne doit assurément prendre femme. Je risque de rester trop  
longtemps ici, car il doit l’épouser d’ici quinze jours. Or j’ai gardé  
depuis bien des jours un drap précieux dont je voudrais bien avoir ’  
l’argent qu’on pourrait en tirer : c’est un beau drap somptueux et  
attrayant. Tout le monde répète que c’est à la Roche-Guyon qu’aura  
lieu le mariage. Aussi ne puis-je rester plus longtemps ici, mais je  
vous demande la faveur de laisser Rose y venir. Elle accepte de  
m’accompagner, si vous voulez bien l’y autoriser, et pas plus que  
d’habitude, ne vous tourmentez à l’idée qu’il lui arrive un ennui : elle  
n’en subira ni honte ni dommage.

* Madame, dit Rose, elle est si sage et se comporte si  
  loyalement que je peux y aller en toute sécurité, et de mon côté je ne  
  suis pas si sotte qu’on doive me dérober ma cotte ou mon bagage, ni  
  me déshonorer. Quand nous aurons vendu au comte le drap dont elle  
  vous parle, nous nous rendrons à Saint-Denis où je m’acquitterai de  
  mon pèlerinage.
* Vous êtes toutes deux assez âgées, dit la dame, et assez  
  sages pour que, si vous avez l’intention de partir, je ne doive pas y  
  penser à mal.

Anduy vous sarez bien tenser  
De mauvais pas, si com je croy.

Fille, allez y, jel vous octroy,

Si li soiez bonne et loyaux,

Mieux li garderez ses joyaux  
Et ses draz qu’autre ne feroit. »

Nuls a dire ne vous saroit  
Comment elles sont eulx deulx liees.

Le jour se soní appareillees  
De quanqu’il leur fault a devise.

Fresnein a une penne prise,

Si l’enmale, d’ermine riche :

Ne vouldra c’om la tiengne a chiche.  
S’elle puet aller a la feste.

En son hostel plus ne s’arreste,

Mais l’endemain quant il adjourne,

Son hernays trousse, si s’atoume,

Elle, et Rouse, qui est montee ;

Une mule qu’a emprunctee  
Chevauche lez sa damoiselle,

Et li porte dessouz s’aisselle  
La harpe qu’ell’ a au col mise.

Une escharpe a chascune prise  
Et un bourdon, s’ont chappes perses ;

A leur chemin se sont aerses,

En semblance de pelerines,

Leurs deux cuers uns sans maus couvines.  
Si chevauchent en deduysant;

A l’autre va l’une disant  
Tout ce que elle en pense et fait:

N’y a chose qui a meffait  
Leur doive tourner n’a reprochez.

Tant chevauchent et mons et roches,

Par bos et par plains et par sentes,

Que elles ont mis leurs ententes  
D’entrer en la Roche Guyon.

6656

6660

6664

6668

6672

6676

6680

6684

6688

Toutes deux vous saurez bien vous garder d’un mauvais pas, je le  
crois. Ma fille, allez-y, je vous le permets, et soyez bonne et loyale  
envers elle : vous veillerez sur ses joyaux et sur ses draps mieux  
qu’une autre. »

6660 Personne ne saurait vous décrire leur joie à toutes deux. Ce  
jour-là, elles ont préparé tout ce qui leur était nécessaire. Frêne a pris  
et emballé une somptueuse doublure d’hermine ; elle ne veut pas  
passer pour pingre si elle peut se rendre à la fête. Elle ne s’attarde  
pas plus longtemps dans son hôtel, mais le lendemain, au lever du  
jour, elle charge son bagage et se prépare ainsi que Rose qui, montée  
sur une mule qu’elle a empruntée, chevauche aux côtés de sa  
demoiselle et porte sa harpe en bandoulière. Chacune a pris une  
besace et un bourdon, et elles portent des capes bleu sombre. Elles  
se sont mises en route comme des pèlerines, leurs deux coeurs ne  
faisant qu’un et libres de tout mauvais dessein. Ainsi chevauchent-  
elles en badinant et en se disant l’une à l’autre tout ce qu’elles  
pensent et font, sans que rien de mal puisse leur être ìmputé ni  
reproché.

6686 Tant chevauchent-elles à travers monts et rochers, par bois,  
plaines et sentiers que les voici occupées à entrer dans La Roche-  
Guyon,

Leans a ce droit point crie on :

« Que chascums atourt son hostel

A son pouoir, et face tel

Com pour haulx homes recevoir \ »

Si leur fait on a tous savoir  
Que dimenche y erent les noces.

Tant y avra d’abbez a croces,

Et clers, et evesques mittrés,

Et chevaliers logiez en trez

Aux champs, pour eulx moins encombrer,

Que nuls n’yert sages du nombrer.

S’en est chascuns garniz par ban.

Or ot ie voir de Galeren  
Fresne, s’en est toute adoulee.

D’une blanche guymple ausques lee  
Lie son chief tout environ,

Et dessur met son chapperon,

Pour ce qu’aucuns ne la congnoisse.

De ce qu’elle ot a telle angoisse  
Que li oueil de duel l’en lermoient.

Une ruele povre voient  
Qui est d'osíelz petiz aisiuz ;

A belle Fresne plaíst li Jiuz,

Qu’elle le voit ausques privé ;

Un basset en y ont trové  
Ou une vefve fame fille :

« Dame, pour Dieu et pour saint Gíle,

Dist Fresne qui est arrestee,

Je me suis huy moult dementee  
D’oustel trover ; or je vous proy  
Par si que, se je íruis et voy  
En vous bonté et lié semblant.

Je vous donray ma muíe amblant,

Ou dix mars de blans esterlíns.

Dont ne remaint chanvre ne lins ? »

Respont celle qui en piez sault:

6724

Galeran de Bretagne  
6692  
6696  
6700

' I

6704 j.  
6708 |

juste au moment où í’on y proclame : « Que chacun décore son logis  
du mieux qu’il peut et le rende digne de recevoir de grands personna-  
ges ! » On fait savoir à tous que dimanche auront lieu les noces et  
qu’íl y aura tant d’abbés à crosse, de clercs, d’évêques mitrés, de  
chevaliers logés aux champs sous la tente pour plus de commodité,  
que personne ne sera capable de ies compter. Chacun est officielle-  
ment averti de son logement. Maintenant que Frêne apprend la vérité  
sur Galeran, elle en est toute affligée. D’une guimpe blanche assez  
ample elle s’enveloppe Ie visage et met par-dessus son chaperon pour  
n’être reconnue de personne. Ce qu’elle apprend la plonge dans une  
telle détresse que, de chagrin, ses yeux versent des larmes. Elles  
voient une pauvre ruelle, bordée de maisons peu confortables.  
L’endroit convient à la belle Frêne qui le juge plutôt discret. Elles y  
ont trouvé un modeste logis où fjle une veuve :

« Madame, pour l’amour de Dieu et de saint Gilles, dit Frêne  
qui s’est arrêtée, j’ai été aujourd’hui fort en peine de me procurer un  
logis : je vous prie donc de m’en donner un, en vous promettant que  
si je vous trouve et vois bonne et aimable, je vous ferai don de ma  
mule qui va l’amble ou de dix marcs en esterlins blancs. Mais est-ce  
que votre chanvre et votre lin ne peuvent pas attendre ? »  
6725 La dame se lève d’un bond :

436

437

« Or descendez. Si Dieux me sault,  
Ceans serez bien herbergiez ;

Par folie fussiez logiez  
Lassus amont en cel chastel.

Bien vous saray faire wastel  
Et vostre mengier achater;

Ne m’estuet la hors emprunter  
Ne dras, ne coitez, ne coissins;  
S’ay de l’avaine trente aissins,

Et du mien pré bon faing novel. »  
Respont Fresne : « Cy a revel.

Bien seront voz bontez rendues. »  
Adonc sont andeuz descendues,

Or sont assez plus envoisees,  
Quant leurs mules sont aaisees  
Et leur chose est a sauveté.

De tout leur faìt avoir plenté  
Leur ostesse, et si leur va querre.  
Fresne fait un tapiz a terre,

Qu’el Ieur fát destrosser, estendre :  
Sus va son drap tailler et fendre ;  
Prent le, sel fent et si le taille ;  
Oncques ouvriers a mains de taille  
Ne taille robe comme ceste.

En pencee a qu’elle s’en veste ;  
S’en a taillé mantel et cote.

En son cuer l’en tient Rose a sote :  
S’a fait oultrage,ce ly semble.

De fil d’or et de soie ensemble  
Ont la robe si bel cousue  
Com s’elle fust ainsi tissue,

Car l’euvre com davant y pert;

Si sont li quartier si apert,

Ou Ies ymages sont pourtraictes,  
Com s’elles fussent arsoir faictes:  
N’y a ne piece ne chantel.

6728

6732

6736

6740

6744

6748

6752

6756

6760

« Descendez donc, répond-elle. Aussi vrai que je demande à  
Dieu de me sauver, ici vous serez bien hébergée. C’eût été folie de  
vous loger là-haut au château. Je saurai vous faire un bon gâteau et  
vous acheter de quoi manger. Je n’ai pas besoin d’emprunter au-  
dehors des draps, des couvertures ou des coussins, et j’ai trente :  
mesures d’avoine et du bon foin tout ffais de mon pré.

— C’est merveilleux, répondit Frêne. Nous saurons bien  
reconnaître vos bontés. » 1

6738 Alors toutes deux sont descendues de cheval, et beaucoup plus  
joyeuses maintenant que leurs mules ont leurs aises et que leur bien  
est en sûreté. Leur hôtesse leur procure de tout en abondance et fait  
leurs courses. Frêne a fait déballer et étendre sur le sol un tapis dans  
l’intention de tailler et de découper son drap : jamais ouvrier ne taille  
de vêtement en si peu de coups de ciseaux. Elle a dans l’idée de s’en  
vêtir ; aussi y a-t-elle taillé un manteau et une cotte. En son for  
intérieur Rose la tient pour sotte : elle a commis un sacrilège, lui  
semble-t-elle. Avec des fils d’or et de soie, elles ont cousu si  
parfaitement le vêtement qu’il semble avoir été ainsi tissé, sans que  
rien soit changé à l’ouvrage dont les quartiers ont belle apparence  
comme si la broderie des dessins datait de la veille au soir : on n’y  
voit ni pièce ni morceau.

S’a mise la penne ou mantel  
D’ermineíez blanches et beiles,

Et unes atachez nouvelles 6764

Y met qu’ell’ a leans ouvrees:

Ja mais ne seront recouvrees  
Teles, que nuls ne sçaroit mie.

La ville est toute estourmie 6768

Des hostels qu’on y prent et quiert;

Mais nuls le Fresnain ne requiert,

Que ce l’em porte ausques garant

C’om le voit povre et mal parant. 6772

De tout ce ne li puet chaloir,

Qu’elle a dedens tout son vouloir.

Et la vílle va emplissant,

Le sabmadi avesprissant, 6776

Ytant baron et ytant conte

Que je n’en sçay nommer le conte,

Et d’autre gent y ra foison ;

Si n’y a loge ne maison 6780

Qui ne soit de gent toute plaine.

Et on y aporte et amaine,

Et sur charretes et sur chars,

Cerfs et cengliers et autres chars, 6784

Et sur les sommiers lé poissons ;

Pour nïent seroit a Soissons,

Que vin y vient fort et plaisant;

Si a maint cygne et main faisant, 6788

Et foison de pain beluté,

Plus blans que n’est lis en esté ;

Feurre et avaine y a assez.

Ainçoys seriez tous Iassez 6792

Que l’avoir eiissiez cerché,

Qu’on va vendant par le marché,

De dras et d’autre mercerie.

Pour Galeren et pour Flourie 6796

S’i assemblent li menestrel;

Elle a doublé le manteau de belles et blanches fourrures d’hermine  
et ajouté des cordons neufs qu’elle vient de confectionner : jamais on  
n’en retrouvera de semblables, car personne ne saurait les faire.

6768 La ville est en pleine effervescence, tant on y prend et y':recherche de logements, mais personne ne réclame celui de Frêne :  
il est à l’abri des requêtes du fait qu’on le voit pauvre et de piètre  
apparence. C’est sans importance pour Frêne, car à l’intérieur elle à  
tout ce qu’elle désire.

Et la ville s’emplit le samedi, à la tombée du jour, de tant de  
barons et de tant de comtes que je ne puis les dénombrer, et il y a  
quantité d’autres gens si bien qu’il n’est chaumière ni maison qui ne  
soit pleine de monde. On y apporte et amène, sur des charrettes et  
des chariots, des cerfs, des sangliers et d’autres venaisons, et sur les  
bêtes de somme les poissons. Inutile d’aller à Soissons, car le vin y  
vient corsé et gouleyant. II y a force cygnes et faisans, et quantité de  
pains blutés, plus blancs que lis en été. Le fourrage et l’avoine n’y  
manquent pas. Vous seriez épuisés avant d’avoir fait l’inventaire des  
marchandises qu’on y vend sur le marché, draps et autres articles.  
Pour les noces de Galeran et de Fleurie s’assemblent les ménestrels.

Lí uns sert d’un, li autres d’el,

Qui savent les mestiers divers ;

Li un y font combatre vers,

Li autre y font beter ces ours  
A chiens qui les suivent a cours,

Cil y tient lyon ou liepart;

Veoir pouez de l’autre part  
Oustours et faucons c’om y porte.  
Ainsi se deduit et deporte  
La gent qui y est assemblee.

La ville est de tous biens comblee,  
Por les noces qui sont sor main,

S’ont attendu jusqu’a demain.

Toute nuyt pence en son courage  
Galeren a son mariage ;

Si se merveille qu’estre puet,

Quant autre fame li estuet  
Que Fresne la belle espouser ;

Se il s’en pouoit excuser,

Voulentiers s’en excuseroit  
Ne ja mais ne l’espouseroít.

Pour ce n’a toute nuyt doimy :

« Sont, fait il, desvé my amy,

Qui me vont mariant a force ?

Donner m’en pueent bien I’escorce  
Et li fuz dessouz en soit Ieur.

Arbres a escorce meilleur  
Que le fust a nature fierre :

C’est Flourie, quí a Ia chiere  
Et le semblant plus avenant  
Qu’elle n’ait tout le remenant;

Li remenant voir m’en descorde,

Puis qu’au semblant point ne s’acorde ;  
Moult y amasse I’acordance,

Mais, puis que j’y voy la doubtance,

Je ne m’acort poínt a li prendre.

6800

6804

6808

6812

6816

6820

6824

6828

6832

Celui-ci exécute un tour et celui-là un autre, chacun selon sa  
spécialité : les uns font lutter des sangliers et les autres combattre des  
ours contre des chiens qui leur courent après ; cet autre tient un lion  
ou un léopard ; vous pouvez voir d’autre part des autours et des  
faucons qu’on y porte. Tels sont les plaisirs et les divertissements de  
la foule assemblée dans la ville qui ne manque de rien dans l’immi-  
nence des noces. C’est ainsi qu’on a attendu jusqu’au lendemain.

6811 Toute la nuit, en son coeur, Galeran pense à son mariage. II  
se demande avec étonnement comment il peut se faire qu’il lui faille  
épouser une autre femme que la belle Frêne. S’il pouvait s’en dispen-  
ser, il le ferait volontiers, et il n’épouserait jamais Fleurie. C’est  
pourquoi il n’a pas dormi de toute la nuit :

« Mes amis, se dit-il, ont-ils perdu la raison pour me marier  
à toute force ? Ils peuvent bien m’en donner l’écorce, et qu’ils  
gardent pour eux le bois qui se trouve en dessous. Arbre de nature  
sauvage a une meilleure écorce que le bois : c’est le cas de Fleurie  
dont le visage et l’apparence sont plus aimables que tout le reste.  
C’est ce reste, en vérité, qui m’éloigne d’elle, puisqu’il ne répond pas  
à l’apparence. J’aurais bien préféré qu’il y eût concordance ; mais du  
moment que j’ai des raisons de douter, je ne consens pas à l’épouser.

Dieux ! comment m’en puis je deffendre  
A m’onneur de ce mariage ?

Elle est a un homme si sage  
Fille, qui a tante vertu :

S’or te demande : « Veus la tu ? »  
Comment te peuz tu assentir  
A respondre oïl sans mentir  
Mauvaisement ? Je ray en sens  
Que mariage fait assens.

Si je dy oïl, j’ai menty :

Si m’y ai je voir assenty,

Selon que on juge dehors.

Comment pourra sentir mes cors  
Le veu, quant je li mentíray ?

Sans assentir l’assentiray,

En tant com Dieux juge dedens.

Si prendray fame pour ses dens,

Et pour ses yeulx, et pour sa bouche,  
Quant de si peu m’amie touche  
Celle, ne n’em porte que l’ombre ! »

De li espouser ne s’encombre,

Car ce seroit faulce jointure !

Et Díeux ! qu’i ne soit l’aventure  
Que Fresne soit de li si pres !

II diroit ja tout el aprez,

Car il diroit: « Je n’en vueil mie,

Quant j’ay Fresne ma doulce amie,

Qu’en li sur autres ay m’entente. »

Toute nuyt ainsi se demente  
Jusqu’au jour que du lit se part.

Brundorez est de l’autre part  
Levez, et tuit li chevalier.

Gente, qui veult appareillier  
Sa fille et enbellir, se peine :

Se faire en pouoit belle Helene  
Ou Lavine ou Ysolt la blonde,

6836

6840

6844

6848

6852

6856

6860

6864

6868

Mon Dieu, comment puis-je dans l’honneur me dispenser de ce  
máriage ? C’est la fille d’un homme si sage qui a tant de valeur. Si  
maintenant il te demande : « La veux-tu ? » comment peux-tu  
consentir à répondre « oui » sans mentir misérablement ? D’autre  
part, j’ai dans l’esprit que mariage signifie consentement. Si je dis  
« oui », j’ai menti, et pourtant j’y ai sincèrement consenti, à en juger  
du dehors. Comment mon corps pourra-t-il s’acquitter du vceu,  
puisque je lui mentirai ? Sans vraiment y consentir j’y consentirái,  
selon le jugement que Dieu porte sur notre coeur. J’épouserai donc  
une femme pour ses dents, pour ses yeux, pour sa bouche, alors  
qu’elle n’approche mon amie que de si peu, et qu’elle n’en garde que  
l’ombre ! »

Qu’il ne s’embarrasse donc pas de l’épouser car ce serait une  
union mensongère ! Mon Dieu, dire qu’il ignore l’avenmre qui a  
amené Frêne tout près de lui ! II tiendrait bientôt un tout autre  
discours :

« Je ne veux pas d’elle, dirait-il, puisque j’ai Frêne ma douce  
amie et qu’elle compte pour moi plus que les autres. »

6862 Toute la nuit il se lamente ainsi jusqu’à ce qu’il quitte son lit  
au matin. Brundoré, de son côté, s’est levé ainsi que tous les cheva-  
liers. Gente, qui veut préparer sa fille et la faire belle, s’affaire : si  
elle pouvait la rendre pareille à la belle Hélène ou à Lavine ou à  
Iseut la blonde

Puis li a sur sa sore teste 6876

Qui fu la plus belle du monde,

Mettre y vouldroit cure et travail.

Robe d’un clert samit vermail 6872

A flours ovré entraictez d’or,

Dont la penne vault un tresor,

Veult Gente que sa fille veste ;

Une cercle estroicte d’or mise,

Ou il a mainte pierre assise,

Rubiz et esmeraude mainte,

Et d’un tyssu riche l’a sainte, 6880

A boucle d’or, ouvré de neuf.

Si l’a desouz un fausdestuef :

Assise en une chambre belle.

Bien puis dire de la pucelle 6884

Qu’en li a fame moult plaisant  
De biau corps et de chief luisant,

Et de cler viz et de biaux yeulx.

Mais on doit Fresne prisier mielx, 6888

Car aussi com gemme vaint voirre,

Et la rose la primevoirre,

Vaint sa sereur Fresne la gente,

Qu’on aoume a si grant entente 6892

Pour ce que plus l’aimt Galerens.

Desur tapiz et desur bans  
Se sient privé et estrange ;

De chevaliers y a grant renge 6896

Et de dames et de pucelles.

Par le palais content novelles ;

Ce dit cil voir et cil mençonge,

Et cil li va monstrant son songe, 6900

Cilz conte laiz, cil y vielle,

Cil harpe, cil y challemelle ;.

S’atendent l’eure de grant messe.

Galeren est hors de la presse 6904

Qui liement ne s’esbat guaires.

qui fut la plus belle du monde, elle voudrait y mettre ses soins et sa  
peine. D’un vêtement d’une riche soie vermeille, brodée de fleurs  
incrustées avec de l’or et dont la doublure vaut bien un trésor, elle  
veut habiller sa fille. Puis elle lui a posé sur sa tête blonde un fin  
diadème d’or, serti de nombreuses pierres précieuses, de rubis ét  
d’émeraudes en grand nombre, et d’un somptueux tissu tout neuf elle  
lui a fait une ceinture à boucle d’or. Elle l’a fait asseoir sous un dais  
dans une belle chambre. Je puis affirmer que la jeune fille est une  
bien jolie femme avec un beau corps, une chevelure flamboyante, un  
visage lumineux et de beaux yeux. Mais on doit admirer davantage  
Frêne car, comme la pierre précieuse surpasse le verre et la rose la  
primevère, la charmante Frêne surpasse sa soeur qu’on pare avec tant  
de soin pour que Galeran l’aime davantage.

6894 Sur des tapis et des bancs se sont assis intimes et étrangers,  
et en grand nombre se sont assemblés chevahers, dames et jeunes  
filles. A travers le palais on rapporte des nouvelles ; l’un dit vrai,  
l’autre ment et le troisième lui démontre qu’il rêve. Celui-ci récite  
des lais, celui-là joue de la vielle, cet autre de la harpe et un autre  
encore de la clarinette. Ainsi attend-on l’heure de la messe.

6904 Galeran, à l’écart de la foule, ne prend pas beaucoup part à la  
liesse.

Maint chevalier a robes vaires  
A entour li et mainte dame.

Bruns qui y est voit que sa flame 6908

Ne li est mie toute esteinte :

Aventure li conte meinte,

Oyant ceulx qui sont entour luy,

Pour lui ouster de son ennuy ; 6912

Mais il n’y scet tant adjouster  
Qu’il le puist de s’amour oster,

Que s’entente n’y ait toumee.

Dechiet ainsi la matinee. 6916

Ainçoys que voisent au motier,

Vouldra servir de son mestier  
Fresne, car faire li convient.

De plus avenant ne souvient 6920

Homme, ne de plus belle nee.

De sa robe s’est atournee,

Qui vault soissante mars d’argent;

S’a un tyssu saint bel et gent, 6924

Plains de saffirs et de jagoncez ;

Es membres a plus de quatre uncez  
D’or rouge, et en la boucle riche.

S’a noische dont elle s’afiche : 6928

N’est mie povre ne petite,

Qu’il y a mainte crisolite,

Et berilles, et calcidoines,

Et ametixtes, et sardoines ; 6932

Si li ot Galeren donnee.

De blanche guymple est atoumee ;

S’en a repost et nez et face ;

Ne veult mie, que qu’elle face, 6936

Que nuls si tost a court la sache ;

A sa noische ferme l’atache  
De son mantel, qu’i ne se meuve.

Rose vest une robe neufve 6940

D’escarlete, cote et surcot.

Autour de lui se pressent maints chevaliers en vêtements fourrés de  
vair et maintes dames. Brun, qui est présent, Voit bien que sa flamme  
n’est pas éteinte : il lui raconte mainte histoire devant ceux qui  
l’entourent pour l’arracher à son ennui ; mais il ne sait pas lui en dire  
assez pour le distraire de son amour et de ses préoccupations. AinSi  
s’achève la matinée.

6917 Avant qu’ils n’aillent à l’église, Frêne voudra jouer un tour de  
sa façon, car c’est nécessaire. Personne ne se souvient d’avoir vu  
créature plus séduisante ni plus belle. Elle s’est parée de sa robe qui  
vaut une fortune et d’une belle et élégante ceinture, garnie de saphirs  
et d’hyacinthes, avec plus de quatre onces d’or pur dans les anneaux  
et la somptueuse boucle. La broche dont elle ferme son collet n’a rien  
de pauvre ni de petit, puisqu’elle abonde en chrysolithes, béryls,  
calcédoines, améthystes et sardoines : c’est un cadeau de Galeran.  
Elle porte une blanche guimpe dont elle se dissimule le nez et le  
visage : elle ne veut pas, quoi qu’elle fasse, qu’on la sache si tôt à la  
cour. A la broche elle fixe l’attache de son manteau, pour qu’il ne  
glisse pas. Rose revêt un costume neuf en écarlate, cotte et tunique.

Ainçoys paient bien leur escot  
Qu’elles yssent de l’ostel hors.

Fresne, la belle, au seant corps, 6944

Et Rose tant se sont hastees

Que sur leurs mules sont montees ;

Rose la herpe a son coul pent

Et le vaillant orillier prent ; 6948

Puis s’en tournent grant ambletire,

Car l’eure point n’est asseiire,

C’om veult la grant messe chanter.

Jusqu’au palais sans arrester 6952

Sont venues et si descendent ;

Tous cil qui les voient entendent  
A regarder belle Fresnein ;

Sa harpe prent a une main, 6956

Que Rose lues li a rendue ;

Fresne a son coul l’a pendue,

S’a l’oreillier a son piz mis.

« A cesti deiist estre amis 6960

Ung roys qui tenist tot le monde ! »

Font cinq cens qui a la reonde  
La çaingnent et mirent son corps,

« Galeren yert de son sen hors, 6964

Si cestui ne fait davant lui  
Esbanoier encor ancuy,

Ainçoys que de la court en voyt. »

Fresne a Rosain dist ne li poist 6968

Proie li que les mules gart:

« Alez, n’y aiez ja regart

Que je nes gart bien », ce dist Rose.

Et Fresne, sans dire autre chose, 6972

S’en va errant tout a eslaiz,

Ne fme jusques el palays,

Puis chante quant elle est en my :

« Je voiz aux noces mon amy : 6976

Plus dolente de moy n’y va ! »

Elles paient leur écot avant de quitter leur logis.

6944 La belle Frêne, au corps plein de grâce, et Rose se sont  
empressées de monter sur leurs mules. Rose suspend la harpe à son  
cou et prend le précieux oreiller. Puis elles partent au galop, car elleS  
ne sont pas sûres de l’heure à laquelle on va chanter la messe. D’une  
seule traite elles se rendent au palais et mettent pied à terre. Tous  
ceux qui les voient s’attardent à regarder la belle Frêne : elle prend  
d’une main sa harpe que Rose lui a aussitôt rendue et la suspend à  
son cou, puis elle met l’oreiller contre sa poitrine.

« Cette femme devrait avoir pour ami un roi qui serait le  
maître du monde, disent les cinq cents personnes qui l’entourent en  
la bénissant et en l’admirant. Galeran sera fou s’il ne fait pas jouer  
cette femme devant lui aujourd’hui même avant qu’elle ne quitte la  
cour. »

Frêne prie Rose, si cela ne l’ennuie pas, de garder les mules.  
« Allez sans craindre que je ne les garde pas bien », répondit

Rose.

6972 Frêne, sans rien ajouter, s’en va d’une seule traite jusqu’au  
palais, puis elle chante, une fois qu’elle y est :

« Je vais aux noces de mon ami : plus triste que moi n’y va. »

, Ceste note premiers trova  
Fresne, qui de chanter se peine.

Les doiz en la harpe pourmaine ; 6980

Si va herpant tant doulcement  
Que li menestrel erraument  
Mettent ieurs instruments arriere,

Car tous leurs sons et leur maniere 6984

Vallent vers la harpe aussi peu  
Com vers vïelle voix de leu ;

S’en sont esbahy touz ensemble. 6988

A chevahers et a tous semble,

Tant en loent la melodie,

Q’angez du ciel lor chant et die  
Ce que Fresne leur va notant.

Et Galeren se va matant 6992

Qui encore peu s’aparçoit;

Fresne l’esgarde, sil deçoit  
Et davant li de gré se porte.

Par un doulx lay le desconforte ; 6996

Les autres laiz, celuy a pris  
Que Galeren li a apris.

E1 dit ne mesprent n’en la note :

De Galeren le Breton note. 7000

Si l’escoutent toutes et tuit;

Des moz n’entent nulz le deduit  
Fors que dui ; mais li chans est doulx,

Si les fait entendre a li tous. 7004

Que que Galeren ot le lay,

Li sancs li mue sans delay,

Ne soit ou il est ne qu’il face ;

La couleur li voit en la face 7008

Fresne muer, et sel voit taire ;

Dont parole a li par contraire.

« Quens Galerens, com faictes chiere !

Com avez vostre fame chiere, 7012

Qui ne vous voulez envoisier !

Cet air est le premier que composa Frêne, appliquée à chanter,  
promenant ses doigts sur la harpe dont elle joue si harmonieusement  
que les ménestrels tout aussitôt rangent leurs instruments, car tous  
leurs airs et leur interprétation n’ont pas plus de valeur, comparés à  
la harpe, que le hurlement du loup par rapport à la vielle. Hs sont  
frappés de stupeur tous sans exception. Quant aux chevaliers et à tous  
les présents, il leur semble, tant ils apprécient la mélodie, qu’un ange  
du ciel leur chante et dit l’air que leur joue Frêne. Galeran, lui, se  
trouble sans encore vraiment comprendre. Frêne le regarde et l’abuse  
et devant lui, à dessein, elle se place. Par un doux lai elle le rend  
triste ; elle néglige les autres, choisissant celui que Galeran lui a  
appris. Elle ne se trompe ni sur les paroles ni sur l’air en interprétant  
le lai de Galeran le Breton. Toutes et tous l’écoutent: personne ne  
comprend la portée exacte des paroles sauf eux deux ; mais le chant,  
par sa douceur, force tout le monde à lui prêter attention.

7005 Pendant que Galeran écoute le lai, son sang ne fait qu’un tour,  
il ne sait plus où il est ni que faire. Frêne voit son visage changer de  
couleur, elle le voit se taire. Alors, par ses paroles, elle cherche à le  
blesser :

« Comte Galeran, quelle tête vous faites ! Comme vous aimez  
votre femme pour ne pas vouloir vous réjouir !

Peu vous doit amer et prisier,

Quant si fait semblant nous moustrez.

Estes vous si de goute outrez 7016

Ou de paour ou d’avarice ?

Est.ee pour mantel ou pour plice  
Que je vueille du voustre avoir ?

Dieux mercy, j’ay assez d’avoir. 7020

Ne soiez ja si esbahiz.

Voiez, il cuide estre trahiz,

Quant je parol de ces dons cy.

Est ce cops qui vous a nercy 7024

D’espee ou de lance de fresne ? »

La pucelle plus ne l’araisne,

Qui maté l’a et desconfií,

Ne pour les moz ne pour l’afit, 7028

Mais pour ce qu’il la congnoist bien ;

En soy n’a nul pouoir de rien,

Si n’a des piez lever puissance.

Fresne voit bien a la semblance 7032

Qu’il s’aparçoit et est soúpris ;

S’a aux autres le congié pris :

« Seigneurs, fait elle, Diex vous sault

Et l’espousé gart et consault ! 7036

Bien voy que pou du suen aray :

A l’espousee m’en iray,

Si saray s’elle est plus courtoise. »

Puis s’en toume, si se renvoise, 7040

S’entre en Ia chambre l’espousee.

« Cil Diex qui fist ciel et rosee,

Fait elle, quant de luy vient pres,

Sault l’espousee et en aprés 7044

Les dames et les damoiselles ! »

A li respondre sont ysnelles,

7048

Si li respondent: « Bien venans  
Soiez, sur toutes avenans  
Et sur les belles qui sont nees ! »

Elle ne doit guère vous aimer et vous apprécier avec cet air-là ! Etes-  
vous si accablé par la goutte, la peur ou l’avarice ? Redoutez-vous  
que je ne veuille vous soutirer un manteau ou une pelisse ? Dieu  
merci, je suis assez riche. Ne soyez pas si interloqué. Voyez-le, qui  
s’imagine trahi quand je parle de ces présents. Est-ce un coup d’épéfe  
ou de lance de írêne qui vous a rendu sombre ? »

La jeune fille cesse de l’interpeller, le laissant vaincu et  
déconfit, non pas par ses paroles de défi, mais parce qu’il la  
reconnaît bel et bien. II n’a plus aucune force, il est incapable de  
bouger. Frêne voit bien à son air qu’il a compris et qu’il est surpris ;  
elle prend congé des autres :

7035 « Seigneurs, fait-elle, Dieu vous sauve et qu’il garde et  
conseille le marié ! Je vois bien que j’obtiendrai peu de lui : je me  
rendrai auprès de la mariée et je saurai si elle est plus courtoise. »

Sur ce, elle s’en va, toute joyeuse, et entre dans la chambre  
de la mariée.

« Puisse Dieu qui fit le ciel et la rosée, fait-elle en s’appro-  
chant d’elle, sauver la mariée et après elle les dames et les demoisel-  
les ! »

Elles s’empressent de lui répondre :

« Soyez la bienvenue, vous qui êtes plus gracieuse que toutes  
les femmes et toutes les belles du monde ! »

A ce sont toutes assenees  
Qu’ainz maiz ne virent sa pareille ;  
Esgardant la vont a merveille,  
Qu’elles cuident de li roŷne.

Fresne a sa harpe a sa poitrìne,

Ses doiz y met, lors va harpant;  
Les cuers leur emble et va hapant;  
Sí sont par le son toutes vaines.

Li Brez est Ievez a grant peines,  
S’a son mantel mis sur son chief ;  
Veoìr la joie lui est grief;

Si s’est de ses barons sevrez.

Bruns voit qu’il est touz enyvrez  
Et que li cuers li deulst du ventre ;  
En une chambre ou il s’en entre  
Le sieut luez de pres en taisant.

« Sire, je vous voy moult pesant,

Si li dist Bruns, or qu’avez vous ?

- Je ne seray huy mes espoux  
A celle que m’avez donnee,

Quant Damediex m’a ramenee,  
Respont li Brez, Fresne la belle,

Dont je ne sceu piecza novelle.

Et bien en poist tous mes amys,

Cellê en qui j’ay mon cuer mis  
Et que j’ay amee d’enfance  
Vueil avoir, qui qu’en ait pesance.  
Elle est ceans. Bruns, si vous proy,

Si vous amez ne vous ne moy,

Que garde faictes de li prendre. »

Or y voit moult Bruns a reprendre,

Ce li semble ; ne soìt que dire,

N’i) ne li ose contredire  
Ne son commant ne son vouloir.

« Sire, fait il, moult puet valloir  
Chastoiement, s’on le veult croire.

7052

7056

7060

7064

7068

7072

7076

7080

7084

Elles ont toutes convenu que jamais elles n’ont vu sa pareille ;  
elles la contemplent avec émerveillement, la prenant pour une reine.  
Frêne tient sa harpe sur sa poitrine, elle y place ses doigts et joue :  
elle ravit leurs coeurs et sa musique les fait défaillir.

7058 Le Breton s’est levé à grand-peine et couvert la tête de son  
manteau. La vue de la joie des autres lui est pénible ; aussi s’est-il  
éloigné de ses barons. Brun se rend compte qu’il est comme ivre et  
que son coeur souffre. Dans une chambre où il entre, aussitôt il le suit  
de près en silence :

« Seigneur, lui dit Brun, je vous vois affligé ; qu’avez-vous

donc ?

— Je n’épouserai pas aujourd’hui celle que vous m’avez  
donnée, puisque Dieu, répondit le Breton, a ramené à moì la belle  
Frêne dont je n’avais pas eu de nouvelles depuis longtemps et, quoi  
qu’en puissent souffrir mes amis, c’est celle à qui j’ai donné mon  
cceur et que j’ai aimée depuis I’enfance, que je veux épouser, même  
si l’on doit en souffrir. Elle est en ces lieux. Brun, je vous en prie,  
pour l’amour de vous et de moi, tâchez que je l’épouse. »

7080 En ces paroles Brun voit beaucoup à reprendre, lui semble-t-  
il ; il ne sait que dire, il n’ose pas aller contre son ordre et sa  
volonté.

« Sire, fait-il, on peut retirer grand profít d’un avertissement,  
à conditìon de vouloir le croire.

Pour ce qu’on ne voie recroire  
Vo cuers des biens qu’il sot porter,

A ce vous laissiez enhorter 7085

Que vous dictes : « Malades sui. »

Si vous laist repouser mez huy  
Brundorés d’espouser sa fille.

Car trop s’abaisse et trop s’aville 7092

Haulx homs qui s’enfance ne cuevre :

Souvent avient que cil qui euvre  
Par guille, s’ounour en detient. »

Galeren a bon conseil tient 7096

Ce que Bruns li loe et endite,

Seulement pour ce qu’il respite  
Jusqu’au demain le mariage.

Tout ce h Ioe il pour sa rage, 7100

Que faire chose ne li face  
Dont Brundorés a droit le hace.

Tant qu’il sont la priveement,

Fresne euvre de son instrument, 7104

Si va les dames envoisant.

Gente, qui la va envoisant,

Li a mainte chançon chantee

Que Fresne en la harpe a notee. 7108

Et quant elle s’est tant deduite,

Elle qui est el cuer recuite  
S’arreste en pencer moult parfont ;

D’une pensee se confont 7112

Et d’une chose se prent garde,

Que le drap de la robe esgarde ;

Sil va visant destre et senestre ;

Si se merveille que puet estre 7116

Qui celi fist le drap avoir,

Qu’elle voit bien et scet de voir  
Qu’elle y a les ymages faictes

Et les hystoires enz pourtraictes ; 7120

Bien scet que li drapz est de s’euvre.

Pour qu’on ne voie pas votre coeur renoncer à ses qualités habituel-  
les, laissez-vous convaincre de dire : « Je suis malade », et qu’ainsi  
Brundoré vous accorde aujourd’hui un sursis pour épouser sa fille.  
Car c’est trop s’abaisser et trop s’avilir pour un grand personnage que  
de ne pas dissimuler ses enfantillages. II arrive souvent que celui qui:procède par ruse en retire de l’honneur. »

Galeran tient pour un bon conseil ce que Brun lui recom-  
mande et suggère, seulement parce qu’il diffère le mariage jusqu’aii  
lendemain. Ce conseil, il le lui donne en raison de sa folle passion,  
afin qu’il ne commette rien qui lui vaille à bon droit la haine de  
Brundoré.

7105 Pendant leur tête-à-tête, Frêne joue de son instrument et  
divertit les dames. Gente, qui participe à la joie, lui a chanté mainte  
chanson que Frêne a accompagnée sur sa harpe. Après s’être bien  
divertie, elle dont le cceur ne manque pas d’habileté, s’abîme dans  
ses réflexions. Une pensée la bouleverse, un soupçon naît en elle, à  
regarder le tissu du vêtement qu’elle examine sous tous ses angles.  
Elle se demande avec étonnement comment celle-ci a pu se procurer  
le tissu, car elle voit bien et sait avec certitude que c’est elle qui y a  
exécuté les dessins et brodé les histoires ; elle sait bien que c’est son  
travail.

De sang mue, qui li descuevre  
La face, s’em pert la couleur.

« Dame, ne cuit que drap meilleur  
Maniast nulz onques encore »,

Fait Fresne qui toute l’acore  
Et esbahist et espouente.

Voiant dames plus de quarante,  
Chiet Gente jus sans arrester,

Que sur ses piez ne puet ester ;  
Pasmee s’est, le cuer li fault.

Au revenir souspire hault,

Et bas a dit: « Que feray, iasse ! »  
Sus s’est levee, avant s’em passe  
Et entre en une chambre painte ;

Et les dames i’ont assez plainte,

Qui cuidoient qu’elle fust morte,

Et disent que maulvés mal porte  
Dont elle puet morir, ce cuident.  
Gente commande qu’elles wident  
La chambre, et elles s’en vont fors.  
Fresne fait venir a li lors,

Laiens se sont andeus enclosez.  
Fresne repense a maintes choses,

Et ce la fait pencer et taire  
Qu’elïa la dame a veii faire ;

N’y pence mainz que fait la dame.

« Beíle, fait Gente, sur vostre ame,  
Sur vo baptesme, sur vo foy,

Et sur Dieu, vous conjur et proy  
Que vous me diez erraument  
Vostre affaire et priveement:

Savoir le vueil, nel ceiez mie.

Avant me dictes, doulce amie,  
Comment vous estes appellee.

- Dame, ja ne vous yert celee  
Ma vie, Fresne li respont,

7124

7128

7132

7136

7140

7144

7148

7152

7156

Soa sang ne fait qu’un tour et se retire de son visage qui blémit.

« Madame, je ne crois pas que personne ait jamais tenu entre  
ses mains drap plus précieux », dit Frêne qui lui perce le cceur et la  
frappe de stupeur et d’épouvante.

7129 A la vue de plus de quarante dames, Gente s’effondre brutale-  
ment sans pouvoir rester debout ; elle s’est évanouie, le coeur lui  
manque. Quand elle revient à elle, elle pousse un profond soupir ét  
murmure : « Que faire, hélas ! » Elle s’estrelevée, puis elle s’avance  
et entre dans une chambre peinte. Les dames l’ont beaucoup plainte,  
s’imaginant qu’elle est morte ; elles disent qu’elle est atteinte d’un  
terrible mal dont elle peut mourir, à ce qu’elles croient. Gente leur  
ordonne de quitter la chambre et elles sortent. Elle fait alors venir  
Frêne auprès d’elle et toutes deux s’enferment. Frêne, de son côté,  
pense à bien des choses, et le comportement de la dame la rend  
pensive et silencieuse ; elle n’est pas moins songeuse que Gente.

7148 « Ma belle, dit celle-cí, par votre âme, par votre baptême, par  
votre foi et par Dieu, je vous conjure et vous prie de me raconter  
sans tarder votre histoire en tête-à-tête. Je veux la connaître, ne la  
cachez pas. Mais d’abord, dites-moi, chère amie, comment vous vous  
appelez.

— Madame, non, je ne vous cacherai pas ma vie, lui répondit

Frêne :

Li foux son non choile et repont :  
Fresne suis par droit non nommee.

- Belle Fresne, ou fustes vous nee ?  
Dist la dame, savoir le vueil. »

Lues deviennent moyste li oueil  
A Fresne, quant ce s’oit enquerre.

En plorant respont: « D’une terre  
Se vous peûsse le voir dire,

Ja nel voulsisse contredire  
Que volentiers nel vous deïsse. »  
Respont Gente : « Savoir voulsìsse  
Ou vous avez nourrie esté. »

Fresne voit que rien conquesté  
N’arroit en celer son affaire.

« Dame, fait elle, mon contraíre  
Voulez savoir, sel vous diray,

Ja voir ne vous en mentiray.

Ainz que de fons fusse levee,

Fuz je sur un arbre trouvee,

Si me norry une abbaesse

Et uns chappelains chantant messe,

Qui maint bien me fist, Diex ait s’ame  
Et si conseult ma bonne dame  
Par qui je suis si espennie !

Bien estoie en mon bers warnie,

Qui riches estoit a devise.

Quant je fu deslïee et prise,

Si vit l’en sel, par congnoissance  
Qu’encor n’estoie a la creance  
N’a la foy Jhesu Crist donnee.

Si fuz lues par le sel renee  
En la sainte eaue, en sainte Eglise.  
S’eu Fresne a non par la devise  
Que sur le fresne me troverent ;  
Fresne pour ce m’en appelerent.

Puis fuz gardee a grant deduit.

7160

7164

7168

7172

7176

7180

7184

7188

7192

il faut être fou pour cacher et dissimuler son nom : je m’appelle  
Frêne de mon vrai nom.

* Belle Frêne, où êtes-vous née ? reprit la dame : je veux le  
  savoir. »

7162 Les yeux de Frêne se mouillent aussitôt qu’elle entend cette  
demande, et elle répond en pleurant :

« Dans un pays que, si je pouvais vous en dire la vérité, je ne  
refuserais pas de vous nommer bien volontiers.

* Je voudrais savoir, repartit Gente, où vous avez été  
  élevée. »

Frêne comprend qu’elle ne gagnerait rien à cacher son  
histoire.

« Madame, dit-elle, ce sont mes malheurs que vous voulez  
savoir ; je vous les dirai donc sans vous mentir en rien du tout. Avant  
d’être levée sur les fonts baptismaux, je fus trouvée sur un arbre. Je  
fus élevée par une abbesse et un chapelain chantant la messe, lequel  
me fit beaucoup de bien, Dieu ait son âme et qu’il conseille ma  
bonne dame qui me punit si cruellement ! J’étais bien pourvue dans  
mon berceau qui était riche à souhait. Une fois qu’on m’eut détachée  
et recueillie, on vit le sel qui témoignait que je n’avais pas encore  
reçu la croyance et la foi en Jésus-Christ. Aussitôt, grâce au sel, on  
me fit, par la sainte eau, renaître dans la sainte Eghse, et je fus  
nommée Frêne pour la raison qu’on me trouva sur le frêne : c’est  
pourquoi on m’a appelé Frêne. Ensuite, on me garda très gentiment.

Cinq cens besans en eut d’or cuit  
L’abbaesse, si com je croy,

Qui trové furent avec moy. 7196

Si trova l’en cest oreillier  
Que vous me veez cy baillier  
Contre mon pix, quant harper vueil ;

Cel drap qui fu de grant orgueil 7200

Et encore est de grant richesse  
Trova l’en dessouz ma chevesce ;

Mais ne say que ce signifie.

De ce soiez certaine et fie 7204

Que la dame qui me trova  
Doulcement vers moy se prova,

Car moult de bien me fist aprendre.

Le drap et l’oreillier fist prendre, 7208

Sel fist en son tresor sauver.

Bien sçay lire et bien embriever,

Latin parler, et harper laiz,

Et faire el k’a dire voz laiz ; 7212

Dont j’ay puis eii moult grant preu.

Ma dame avec un sien nepveu  
Me fist nourrir en sa maison ;

Quant nous venismes en saison 7216

Qu’il fu grans et je me connuy,

Si nous esmasmes ; mais l’ennuy  
Que chascum en a puis eii

N’ariez vous huy mais sceii 7220

N’en tous les jours qui sont en may.

Ma dame ot duel quant je l’amay,

S’ot paour qu’il ne m’esposast :

Et il moult bien faire l’osast, 7224

S’il en peiist avoir loisir.

Et ne pourquant par son plaisir  
Eu je sa foy, sachiez sur m’ame,

Qu’il n’espouseroit autre femme, 7228

Et encore l’a bien sauvee.

L’abbesse en retira, je crois, cinq cents besants d’or pur qu’on trouva  
avec moi. L’on trouva aussi cet oreiller que vous me voyez porter  
contre ma poitrine quand je veux jouer de la harpe. Quant à ce tissu  
dont on fut très fier et qui reste très précieux, on le trouva sous ma  
tête, mais je ne sais pas ce qu’il signifie. Soyez sûre et certaine que  
la dame qui me trouva se montra pleine de tendresse envers moi, car  
elle me donna une très bonne éducation. Elle fit prendre le drap et  
l’oreiller qu’elle mit en sécurité dans son trésor. Je sais bien lire 'et  
écrire, parler latin, jouer des lais à la harpe, et faire d’autres choses  
que je renonce à vous dire, et qui par la suite m’ont été fort utiles.  
Ma dame me fit élever avec un de ses neveux dans sa maison. Quand  
vint le temps où il fut grand et que j’eus l’âge de raison, nous nous  
appréciâmes ; mais les tourments que chacun en a éprouvés par la  
suite, toute cette joumée ne suffirait pas à vous le faire savoir, ni  
même tous les jours du mois de mai. Ma dame fut chagrinée de mon  
amour, craignant qu’il ne m’épousât, et il aurait bien osé le faire s’il  
en avait eu la possibilité. Quoi qu’il en fût, de son propre chef, il me  
donna sa parole, sachez-le sur mon âme, qu’il n’épouserait pas une  
autre femme, et jusqu’à présent il l’a respectée.

En la fin fu toute desvee  
Ma dame, si li ennuya  
D’un message qu’il m’envoya,  
Qu’elle trova a moy parlant;

Si m’en ala tant assaillant  
Par moz et tant li respondy  
Que mon oreillier me rendy  
Et ce drap dont je suis vestue.

Mais ce me desconfit et tue  
Qu’elle me reprova ma honte.

En la fin vous dy de mon conte  
Qu’en moy n’ot oncques lecherie.

Li laissai. Si m’en suis garie  
A Rouen puis a grant honnour.

Or vouldroie trover seigneur  
Ou dame entour cui j’estuïsse,

Qui par hounour servir puïsse. »  
Esbahie est madame Gente  
Qui a mis a oyr s’entente  
Ce que Fresne li a conté.

Bien soit et cougnoist verité,

Au drap et a ce qu’elle conte,

Que, pour le cry et pour la honte  
De la parolle qu’el ot dite,

L’en fist enfant en bers petite  
De novel nee destourner.

Lues l’a faicte desatorner  
De sa guymple pour veoir nue ;

Et Fresne son vis en desnue  
Qui la face a vermeille et belle.

Lues que Gente voit la pucelle,

De s’autre fille si li semble,

Poùr ce que elle li ressemble ;

Más Fresne de biauté la passe.

La mere en son cuer tout compasse,  
Yeulx et nez, et menton et bouche,

7232

7236

7240

7244

7248

7252

7256

7260

7264

Pour finir, ma dame en fut comme folle, contrariée par un messager  
qu’il m’avait envoyé et qu’elle trouva en train de me parler ; aussi  
me harcela-t-elle de ses critiques et je lui répondis si vertement  
qu’elle me rendit mon oreiller et ce tissu dont je suis vêtue. Mais ce  
qui m’anéantit et me détruit, c’est qu’elle me reprocha de m’être,  
déshonorée. Pour en finir avec mon histoire, je vous affírme que  
jamais je ne me suis dévergondée. L’ayant quittée, j’ai ensuite à  
Rouen subvenu à mes besoins en tout bien tout honneur. Maintenant  
je voudrais trouver un seigneur ou une dame auprès de qui rester et  
que je pourrais servir avec honneur. »

7247 Quelle n’est pas la stupeur de Madame Gente qui a mis toute  
son attention à écouter le récit de Frêne ! Elle reconnaît parfaitement  
ce qui s’est vraiment passé, à en juger par le tissu et par le récit : par  
crainte des rumeurs infamantes qui auraient pu naître de ses propres  
paroles, elle l’avait éloignée dès sa naissance, encore petit enfant au  
berceau. Aussitôt elle lui fait enlever sa guimpe pour la voir à  
découvert, et Frêne de dévoiler son visage qui est d’une lumineuse  
beauté. Aussitôt que Gente la voit, elle croit que c’est son autre fille,  
tant elle lui ressemble, mais Frêne la surpasse en beauté. La mère en  
son coeur examine tout minutieusement: yeux, nez, menton et  
bouche ;

Et Nature le cuer li touche ;

Si fait remeuvre vraie amour  
Qui morte y a esté maint jour ;

Pour ce que cuers ne puet mentir,

Li fait Pitiez l’amour sentir ;

Si regarde piteusement  
Fresne, et li jecte erraument  
Ses braz au col, si l’a estraincte ;

Par grant doulceur et par grant plainte

L’a baisie plus de cent foiz

En yeulx, en bouche, en mains, en doiz,

Et en la face belle et clere ;

Dont s’escrie com vraie mere :

« Belle Fresne, douceur de cuer !

Ma fille es, et celle est ta seur  
Qui la hors siet a grant hóunour ;

S’atent Galeren a seigneur  
Qui la doit espouser ancui.

Ma doulce fille Fresne, a cui  
Seras tu endroit toy donnee ?

Aussi es tu de mon corps nee  
Et fille a Brundoré le preu.

Fille, quel hounour et quel prou  
As tu de noz deux receti ?

Lasse ! il n’a encore sceii  
De toy ne mençongie ne voir.

Si n’en doit hlasme recevoir,

Mais tout avoir le doit la folle,

Je qui diz la laide parolle  
A Marsille, la sainte dame,

Que follie avoit fait la femme  
Qui portoit deux enfans jumiaux,

Pour ce qu’elle en avoit deux biaux.

Que folle diz et mesdisans ;

Si doubtay puis les moz nuysans,  
Qu’ensemble en euz deux en mon corps,

7268

7272

7276

7280

7284

7288

7292

7296

7300

et Nature touche son cceur où elle réveille un amour véritable, resté  
mort pendant bien des jours. Comme le cceur ne peut mentir, Pitié lui  
fait éprouver de l’amour : Gente regarde Frêne avec compassion, elle  
lui jette aussitôt les bras autour du cou et elle l’étreint, elle se répand  
en tendres plaintes et l’embrasse plus de cent fois sur les yeux, la!bouche, les mains, les doigts et le visage qui est beau et lumineux.  
Elle s’écrie alors comme une vraie mère :

7279 « Chère Frêne, si douce à mon coeur ! Tu es ma fille et c’est  
ta sceur qui est assise là-bas au-dehors, entourée de grandes marques  
d’honneur, et qui attend son futur mari Galeran quì doit l’épouser  
aujourd’hui. Et toi, ma chère petite fille Frêne, à qui seras-tu donnée  
de ton côté ? Toi aussi tu es née de ma chair et tu es la fille du  
valeureux Brundoré. Ma fille, quel honneur, quel avantage as-tu reçus  
de nous ? Hélas ! il ne connaît encore rien de toi, ni mensonge ni  
vérité. II ne doit pas en recevoir de blâme, mais celui-ci doit  
retomber tout entier sur la folle que je suis, moi qui ai outragé  
Marsile, la sainte dame, en taxant de folie la femme qui portait deux  
enfants, parce qu’elle avait de beaux jumeaux. J’ai parlé en femme  
insensée et méchante. Aussi ai-je ensuite redouté des paroles acerbes  
du fait que j’avais eu deux enfants à la fois,

Toy et cele qui siet la hors ;

Dont fuiz je mere par contraire :

Honte me fist tel chose faire  
Qui a langour me touma puis.

Quant tu yes vive, et je te truis,

Ne puet estre que Dieux ne m’aint,

Car en moy seule ne remaint  
Que tu n’aies esté perie.

Car pleiist a Dieu que Flourie  
Fust en ton lieu et tu ou sien !

Or vouldroie assez plus ton bien  
Que le sien, si Dieux bien me face.

Soit qu’il m’en aint ou qu’il m’en hace,  
Ton pere le feray savoir ;

Quant conté l’en aray le voir,

Si li siet, si le me pardoint,

Ou, s’il li plaist, la mort m’en doint,  
Que ja mais ne li celeray,

Doulce fille, quant ton corps ray. »  
Fresne repleure d’autre part,

De sa mere ne se depart,

Jusqu’ele l’a cent foiz baisie ;

Ne fu oncques mais aaisie.

Si li fait de vray cuer baisier  
Nature qui ne soit boisier ;

Que qu’elle la baise, si pleure :

« Doulce mere, bonne m’est l’eure  
Que je vins cy, dist la pucelle.

Encor ne m’aist vostre mamelle  
Livree en enfance peuture,

Si m’en repaist toute Nature  
Qui de vostre amour me saoule.

Amours naturelz a mòoule,

Mais celle est wide et petit dure  
Qui fondee est sur norreture.

Mains amer pour ce ne devez

7304

7308

7312

7316

7320

7324

7328

7332

7336

toi et celle qui est assise là-dehors. Cela fït de moi une mère  
indigne : c’est Honte qui m’a poussée à commettre un acte dont je  
me suis languie par la suite. Puisque tu es vivante et que je te  
retrouve, il n’est pas possible que Dieu ne m’aime pas, car, s’il  
n’avait tenu qu’à moi, tu aurais péri. Plût à Dieu que Fleurie fût à ta::place et toi à la sienne ! Maintenant je voudrais beaucoup plus ton  
bonheur que le sien, avec l’aide de Dieu. Qu’il m’en aime ou m’en  
haïsse, je le ferai savoir à ton père. Quand je lui aurai dit la vérité,  
s’il lui convient, qu’il me pardonne, ou, s’il lui plaît, qu’il me donne  
la mort, car jamais je ne lui cacherai la vérité, ma petite fille, puisque  
je te retrouve. »

7321 Frêne, de son côté, pleure. Elle ne se sépare pas de sa mère  
avant de l’avoir couverte de baisers. Jamais elle n’a été plus  
heureuse. Ce sont des baisers sincères que lui fait donner Nature qui  
ne sait tromper. Tout en l’embrassant, elle pleure :

« Chère mère, dit la jeune fille, quel bonheur que d’être venue  
ici ! Bien que votre sein ne m’ait pas nourrie dans mon enfance,  
Natme apaise ma faim en me rassasiant de votre amour. L’amour  
naturel est plus riche et profond, tandis que celui qui est fondé sur  
l’éducation n’est qu’une écorce vide et éphémère. Vous ne devez pas  
aimer moins votre enfant pour la raison que vous ne l’avez pas élevé,

**Vostre enfant que nourri n’avez ;**

Car si vous ne m’avez nourrie  
N’est pas pour ce en moy perie  
Vraie nature qui me prent:

En peu d’eure mon cuer aprent  
Ce qu’il n’a veu ne apris.

**Amours naturelz l’ot si pris,**

**Quant pour moy muastes la chiere,  
Qu’onques puis ne l’en peuz arrìere  
Toumer, car vous estes ma mere.**

Mais, pour Dieu, faictes moy mon pere  
Cy venir tant qu’il m’ait veiie,  
par si quant il avra seiie  
Ma vie et de mon corps le conte,

S’il vous en fait ennuy ne honte,

Ou cuer m’en ferray d’un coutel. »  
Gente en pur le corps, sans mantel,  
Vient a l’uis de la chambre errant,  
S’envoie querre tout courant  
Son seigneur, et il vient la lues ;

L’uis de la chambre qui est neufs  
Ferme la dame, et ses espoux  
Li a dit: « Dame, que plaist vous ? »  
Celle l’esgarde et mot n’a dit,

Ainz se laisse sans contredit,

Jointes mains, a ses piez cheoir :

« Sire, fait elle, qui pouoir  
Avez de moy occire cy,

De ceste lasse aiez mercy :

Regehir vous vueil mon pechié.

S’on vous tient a bien entechié  
Et je ne sen voustre bonté,

Faulcement vous ont amonté  
Cil qui vous prisent par le monde :  
Toute premiere, non seconde,

Doit fame du baron sentir

7340

7344

7348

7352

7356

7360

7364

7368

7372

car, même si vous ne m’avez pas élevée, le sentiment naturel qui me  
saisit n’en est pas pour autant mort en moi. En peu de temps il  
apprend à mon coeur ce qu’il n’a pas vu ni appris. L’amour naturel  
s’en est si bien emparé, lorsqu’à cause de moi vous avez changé de  
visage, que jamais depuis je n’ai pu le repousser, car vous êtes ma  
mère. Mais, pour l’amour de Dieu, faites venir ici mon père pour  
qu’il me voie : ainsi, quand il aura connu ma vie et mon histoire, s’il  
vous en cause de l’afliction et de la honte, je me frapperai le cceur  
d’un couteau. »

7354 Gente, simplement vêtue, sans manteau, se précipite à la porte  
de la chambre et envoie sur-le-champ chercher son mari qui arrive  
aussitôt. Après que la dame eut fermé la porte neuve de la chambre,  
son époux lui a dit:

« Madame, que désirez-vous ? »

Celle-ci, qui le regarde et ne dit mot, se laisse tomber sans  
hésiter, mains jointes, à ses pieds :

« Sire, fait-elle, vous qui avez le pouvoir de me tuer ici  
même, ayez pitié de cette malheúreuse que voici : je veux vous  
avouer mon péché. Si l’on vous pare de beaucoup de qualités et que  
je ne ressente pas les effets de votré bonté, c’est que vous ne méritez  
pas la haute estime qu’on vous accorde par le monde : la femme doit  
être la première, et non la seconde, à ressentir les effets de la  
courtoisie de son mari,

Galeran de Bretagne

La courtoísíe, sans mentir,

Ainçoys que nulz autres Ia sente.

Bons Brundorés, ja suis je Gente  
Qui meffait ay, si m’en repent;

Si tu veulx, sire, si me pent,

Car forfait l’ay par jugement;

Et si Dieux prenoit vengement  
Selon ce que pechierres peche,

Que s’ireurs fust de pitié seche,

Trop nous ferroit de dure corde ;

Mais il a de misericorde  
Attempee si s’apreté,

Que tuit sachent de verité  
Qu’il vouldra mielx gueredonner  
Les biens aux bons, que mal donner  
A ceulx qui l’aront desservy.

Sire, ja vous ay je servy

De corps loyal, qu’eins n’en mespris ;

Si d’autre chose ay entrepris,

Mercy de vous avoir en doy,

Et par nn convent la vous proy  
Queje m’occiray íart ou tempre,

Si Pítié ne vous en atrempe,

Voire ainçoys que li jour nous faille.

- Levez sus et sachiez sans faille,

Ce dist Brundorés qui l’en lieve,

Que dolent suis et moult me griefve  
Quant tant avez esté a teire.

Dieux a mercy de ceulx qui querre  
Li voulent de tous leurs meffaiz.

Se si villains estoit voz faiz  
Que vous murdrir me voulsissiez,  
pour que vous en repentissez,

Si vueil je tendre a vo pardon.

~ Sire, cy a moult riche don,

Ce dit Gente ; dont m’escoutez,

7376

7380

7384

7388

7392

7396

7400

7404

7408

TRADUCTION 473

c’est la vérìté, avant toutes les autres. Noble Brundoré, c’est bìen moi  
Gente qui ai commis une faute et qui m’en repens. Si tu le veux,  
seigneur, pends-moi, car je suis coupable selon la justice, et sí Dieu  
prenait vengeance du pécheur en proportion de ses péchés et que sa  
colère fût insensible à la pitié, il nous frapperait d’un fouet trop cruel.\*  
Mais il a tempéré de miséricorde sa rigueur afin que tous sachent  
vraiment qu’il préférera récompenser les bons plutôt que punir ceux  
qui Vauront mérité. Sire, je vous ai servi loyalement, sans jamais  
commettre de faute. Si je suis coupable d’un autre manquement, je  
dois en obtenir votre pardon, et je vous le demande en m’engageant  
à me tuer tôt ou tard, si vous n’êtes pas attendri par Pitié, et même  
avant la fín du jour.

— Levez-vous et sachez sans faute, dit Brundoré qui la relève,  
que je suis désolé et contrarié que vous soyez restée si longtemps à  
terre. Dieu accorde son pardon à ceux qui veulent le lui demander  
pour toutes leurs fautes. Si votre cas était assez abominable pour que  
vous acceptiez que je vous tue, pourvu que vous vous en repentiez,  
je veux bien vous pardonner.

7408 — Sire, voilà une très grande faveur, dit Gente. Ecoutez-moi  
donc

N’a engigniez ne vous sentez,

Car ce que je conter vous vueil  
Est voir comme evangílle en fuel.  
Sire, tout avant vous diray  
Que pius assez el cuer d’ire ay  
Que mestier ne fust, qui m’enpire ;  
Ne je ne cuít en nul empire  
Homme tant sage a bien entendre  
C’om ne puit d’autre dit reprendre ;  
Jel díz pour moy, quar je diz ja  
Tel chose dont mes los changea :  
Mesparler a tous mesaviení.

Pres a vìngt ans, si m’en souvìent,  
Que vous tenistes une court;

La n’ot ìl cler oyant ne sourt  
Qui n’entendist ma víllanie :

Je diz que femme estoit honnie  
Qui de deux jumiaux estoit mere,  
Qu’avoir devoient plus d’un pere :

Ce diz je com folle et estoute.

Sachez qu’il m’avínt puis sans doubte  
Que j’eu deux filles a un lit;

De ce n’ou je point de delìt,

Quant fait en eu si villain conte ;

Car pour oster mon corps de honte,

En fis une îoing destoumer,

Et sì la fis si adourner  
D’avoir, de sel et d’oreillier,

Et d’un chìer drap, qui travìllier  
Me fist plus de quatre ans entiers,  
Qu’on îa nourry bien voulentiers,

Quant elle íu trovee et prise.

Le tesmoing de sa geníillise  
Monstra li draps c’om y trova ;

Une abbaesse la leva,

Par Ic sel, qui fu note et esme

7412

7416

7420

7424

7428

7432

7436

7440

7444

et ne croyez pas que je vous trompe, car ce que je veux vous raconter  
est vrai comme une page d’évangíle. Sire, je vous dirai tout d’abord  
que j’ai dans le coeur beaucoup plus de peine qu’il n’en faudrait et  
que j’en suis consumée ; et je ne crois pas qu’il existe, en aucun,;empire, humain d’une sagesse si profonde qu’on ne puísse le  
reprendre pour une autre parole. Je le dis pour moi, car j’ai tenu jadis  
un discours qui ruina ma réputation : il arrive à tout le monde Ie  
malheur de parler mal à propos. II y a près de víngt ans, je m’en  
souviens, vous aviez réuni votre cour où il n’y eût personne, sourd  
ou non, qui n’entendît ma vilenie : je dis qu’une femme était  
déshonorée d’être mère de jumeaux car ils devaient avoir plus d’un  
père. Je l’affirmais comme une folle pleine d’impudence. Or sachez  
qu’il m’arriva, c’est la vérité, d’avoir deux filles d’un seul et même  
lit: je n’en éprouvais aucune joìe, pour avoir tenu de si méchants  
propos. En effet, afin de me préserver de la honte, je fis éloigner  
l’une d’elles, en la munissant d’argent, de sel, d’un oreiller et d’un  
tissu précieux qui m’avait demandé quatre années entières de travail,  
si bien qu’on l’éleva volontiers lorsqu’on l’eut trouvée et emportée.  
Le tissu qu’on y trouva témoigna de sa noblesse. Une abbesse la tint  
sur les fonts baptismaux, car le sel l’incita à comprendre que l’enfant

Que elle vouloit eaue et cresme.  
Et se vous .cuidiez que je mente,  
Que qae je mettoie m’eníeníe  
E1 drap de soìe et d’or pourtraire,  
De ce vous vueíl je sage faire,  
Maintes foiz venistes seoir  
Deîez moy pour l’euvre veoir,

Si devisïez les hystoires.

Pour ce que vous tenez a voires  
Les parolles que dictes ay,  
Monstrer vous en vueil bon essay  
C’est li draps, c’est li orilliers,  
C’est ceste que vostre mouilliers  
Destouma lues qu’elle fu nee !

Or l’a Dieux a droit rasenee,

Qui monstre a celi s’amistié  
De qui il veult avoir pitié.

En cest drap esprouvé mon cuer ;  
Et la roŷne Aude ma suer  
Ce chier oreillier m’envoya. »

Son baron tourné a voie a  
Ausques la dame, et il s’en seigne  
En son conte voit mainte enseigne,  
Si s’en recongnoist et adresce :  
Maintes foiz vit a sa chevesce,

Ce li est advís, I’oreillier,

Et maintez foiz vit travaillier  
Sa femme ce drap qu’il manoie.  
Rien ne descongnoist ne ne noye.  
Fresne lieve par le menton :

« Par foy, fait il, ceans voit on  
Le voìr de quanque j’ay oŷ. »  
Adonc a le cuer esjoŷ,

Quant du nes, des yeulx et du vis,  
Semble estre l’autre a son avis,

Et Pitiez lues el cuer l’en touche.

7448

7452

7456

7460

7464

7468

7472

7476

7480

devait recevoir l’eau et le chrême. Et si vous croyez que je mente, je  
veux vous rappeler que, tandis que je m’appliquais à broder le tissu  
de soie et d’or, plus d’une fois vous êtes venu vous asseoir à côté de  
moi pour voir mon ouvrage, et vous en commentiez les histoires.  
Pour vous convaincre de la vérité de mes paroles, je veux vous en  
donner d’incontestables preuves : c’est le tissu, c’est l’oreiller, c’est  
votre fille que votre femme éloigna dès sa naissance. Maintenanj  
Dieu, dans sa justice, l’a ramenée, lui qui donne des marques  
d’amitié à celle dont il veut avoir pitié. En ce drap j’ai mis tout mon  
coeur, et c’est la reine Aude ma sceur qui m’avait envoyé ce précieux  
oreiller. »

7466 La dame a suffisamment mis sur la voie son mari qui fait le  
signe de la croix. En son récit il trouve force indices qui le mettent  
sin le chemin de la vérité : plus d’une fois, il a vu à son chevet, lui  
semble-t-il, l’oreiller et plus d’une fois il a vu sa femme travailler à  
ce tissu qu’il tient entre les mains. Sans rien désavouer ni rien nier,  
il lève Frêne par le menton :

« Ma foi, dit-il, ici même on voit la vérité de tout ce que j’ai  
entendu. »

7478 Alors il a le coeur en fête puisque pour le nez, les yeux et le  
visage, il lui semble bien que c’est l’autre. Et aussitôt son coeur  
s’attendrit.

Galeran de Bretagne

I

Doulcement lí baise la bouche  
Plus de vingt foiz ou plus de trente ;  
II l’esgarde, si la voit gente,

Et belle, et plaisant a devise ;

Entre ses braz l’a tantost prise,

Hault la lieve, puis la rebaise :

Tant par en a au cuer grant aise  
Que devíser ne le pourroíe.

« En non Dieu, fait il, je seroie  
Aussi fel com Noiron de Rome,

Qui tant se par descorda d’ome  
Que son meffait ne fesist nuls,

Si de moy vous mettoie en sus.

Ma fille estes, jel sçay et voy :

Si je vous aing, ne m’en desvoy,

Car Nature ja m’en avoie,

Qui toute m’amour vous envoye ;

Si vous aing plus que tout le monde,  
Fille avenans et belle et blonde,

Que si estes gente et apperte.

Com doloreuse íust la perte,

S’a tousjours mais fussiez perdue !  
Dieux qui m’a ma fille rendue  
En merciz je par sa bonté. »

N’aroie huy ne demain conté  
La grant joie qu’il en a faicte.

H est assiz, les lui l’a traicte ;

Si li enquiert sa vie toute.

Fresne, qui a le cuer sans doubte  
Mais tout seiìr, conte a son pere  
Tout ce qu’elle ot dit a sa mere,

Et de celi qu’ell’ a amé ;

Mais encore ne l’a nommé,

Quant ses peres nommer li fait:

En aventure del meffait,

Comment que la chose se praigne,

7484

7488

7492

7496

7500

7504

7508

7512

7516

Tendrement ìl la baise sur la bouche plus de vìngt ou trente fois. II  
la regarde et la voit élégante, belle et gracieuse à souhait. II l’a  
aussitôt prise dans ses bras, il la soulève et Tembrasse de nouveau.  
II a au cceur un si grand bonheur que je ne pourrais pas l’exprimer.

y

7490 « Par le nom de Dieu, fait-il, je serais aussi cruel que Néron  
de Rome qui se dépouìlla de toute humanité au point que personne  
d’autre n’eût pu commettre son crime, si je vous éloignais de moi.  
Vous êtes ma fille, je le sais, je le vois. A vous aimer je ne m’égare  
pas, car c’est Nature qui m’y incite et qui dirige sur vous tout mon  
amour. Je vous aime plus que le monde entier, ma fille, vous qui êtes  
si gracieuse, belle et blonde, si élégante et distinguée. Quelle grande  
perte c’eût été, si vous aviez été perdue à jamais ! Je remercie Dieu  
qui, dans sa bonté, m’a rendu ma fílle. »

7506 Aujourd’hui ni demain ne me suffiraíent pour décrire son  
allégresse. II s’est assis et il a attiré sa fille auprès de luí ; il  
l’interroge sur sa vie entière. Frêne, qui désormais se sent pleinement  
rassurée, raconte à son père tout ce qu’elle a dit à sa mère ; elle lui  
parle aussì de celui qu’elle a aimé, mais sans encore prononcer son  
nom, avant que son père ne le lui demande. Au risque de commettre  
une faute, quelque toumure que prenne l’affaire,

Ou que on l’en lot ou repreigne,

Li dist Fresne : « C’est Galerens

De qui j’ay eii tous mes bans ; 7520

S’a bien cinq ans qu’il m’a plevie. »

Brundorés pleure de sa vie,

Car soufferte a mainte durté.

Quant de Fresne sent la purté, 7524

A Galeren le vouldra dire,

Pour savoir s’il veult contredire  
Hourie, et Fresne prendre a fame.

De s’amour a et de sa flame 7528

Parler en plusieurs lieux oŷ,

Que si fort l’avoit esbloy  
Une fame estrange et soupris,

Que maint disoient que son pris 7532

En yroit perdant en la fin.

De vray cuer naturel et fin  
L’a si enamee en peu d’eure

Qu’il n’en puet laissier qu’il ne queure 7536

A Galeren plus que le pas,

Qui treuve essoigne par compas  
Que fame ne puet espouser ;

Par faindre se veult excuser. 7540

Fresne son pere dire rueve,

Ainz que pour querre le Bret meuve,

Qu’il die que Fresne s’amie

Le mande, et que il ne laist mie 7544

Qu’il ne viengne a li sans nul terme.

L’uis de la chambre lues defferme  
Cil qui d’aller au Bret entent.

Galeren se plaint et estent. 7548

Et baaille et de cuer souspire.

II cuide que il vienne dire  
Que d’aller au moustier est temps.

Premiers parolle Galerens : 7552

« Sire, fait il, je n’ay mestier  
qu’on l’approuve ou qu’on la blâme, Frêne lui répond :

« C’est Galeran qui s’est formellement engagé envers moi :  
il y a bien cinq ans qu’il m’a promis le mariage. »

Brundoré pleure sur sa vie, car elle a enduré bien des  
souffrances. Comme il la sent sincère, il veut le dire à Galeran pouf  
savoir s’il accepte de renoncer à Fleurie et d’épouser Frêne. De son  
amour et de sa flamme il avait entendu parler en plusieurs endroits :  
une étrangère l’avait si fort fasciné et subjugué qu’il fìnirait par én  
perdre son renom. Brundoré s’est pris pour Frêne, en un instant, d’un  
amour si sincère, si naturel, si total qu’il ne peut s’empêcher de  
courir en toute hâte vers Galeran qui est en train de chercher un  
prétexte adéquat pour échapper au mariage : c’est par la ruse qu’il  
veut se dérober.

7541 Frêne prie son père, avant qu’il ne parte chercher le Breton,  
de lui dire que son amie Frêne le demande et qu’il ne manque pas de  
la rejoindre sans délai. Brundoré ouvre aussitôt la porte de la  
chambre, pressé de retrouver Galeran. Celui-ci gémit, s’étire, bâille,  
soupire du fond du coeur. II s’imagine qu’il vient lui dire qu’il est  
temps d’aller à l’église. II prend les devants pour lui parler :

« Sire, il m’est impossible

D’uy mais oïr messe en moustier,

Car maulx m’a tout le cuer soupris.

Si soit li jour a demain pris  
De ce que nous devons huy faire,  
Pour que Diex me vueille retraire  
A la santé que ravoir vueil. »  
Brundorés cluigne Brun de l’ueil,

Qui bien voit le pié dont il cloche.

« Je ne autre ne vous aproche,

Respont Brundorez, biaux doulx sire,  
A ce dont vous oy esconduire.

Ce ne vous vueil je dire mie ;

Ainz vous dy : Fresne, vostre amie,  
Ma belle fille au corps seant,

Vous mande s’il vous va grevant  
Qu’a h vieignés a chiere clere,

La ou elle est avec sa mere.

Mais vous n’avez mie loisir,

Pour le mal qui vous fait gesir,

Et maladie est droit’ escusé. »

Li Brez qui ce entent lues s’escuse  
Qu’il ne sent mal n’enfermeté ;

Pour ce qu’il ot ra sa santé  
Ne plus, ce dist, n’est deshaitiez.

Or ne scet Bruns s’il est gaitiez,

Ne se Brandorés veult savoir  
N’ateindre de s’amour le voir.

Si Ii a dit Bruns en l’oreille :

« Sire, dixe vous oy merveille,

Et tout li mons vous tient a sage.

Ne faictes mon seigneur oultrage  
Ne mençonge par gas entendre ;

Jennes est, s’a mestier d’aprendre ;

Si Ie pouez si desvoier  
Que paine aroit au ravoier,

S’en pourroit maulx naistre et pechiez.

7556

7560

7564

7568

7572

7576

7580

7584

7588

d’assister aujourd’hui à la messe à l’église, car un mal m’a saisi le  
cceur. Qu’on repousse donc à demain la cérémonie que nous devons  
célébrer aujourd’hui, pourvu que Dieu me rende la santé que je veux  
recouvrer. »

7560 Brundoré lance un clin d’oeil à Brun, voyant bien où le bât  
blesse :

« Ni moi ni personne ne venons, répond-il, mon cher seigneur,  
vous parler de ce que je vous entends refuser. Ce n’est pas du tout  
ce que je veux vous dire, mais bien plutôt que Frêne votre amie, ma  
belle fille au corps gracieux, vous fait demander s’il vous est pénible  
de venir la rejoindre sans rechigner là où elle se trouve avec sa mère.  
Mais vous ne le pouvez pas à cause du mal qui vous tient au lit, et  
la maladie est une excuse valable. »

7574 Le Breton, à ces mots, se défend aussitôt de ressentir mal ou  
maladie : ce qu’il entend lui rend la santé, et il n’est plus, dit-il,  
souffrant. Brun ne sait pas si on veut le mettre à l’épreuve, ni si  
Brundoré veut arriver à connaître la vérité sur l’amour de Galeran.  
Aussi Brun lui murmure-t-il à l’oreille :

« Sire, je vous entends tenir des propos étonnants, alors que  
tout le monde vous tient pour sage. Ne donnez pas à entendre à mon  
seigneur, par plaisanterie, des choses excessives ou mensongères. II  
est jeune et il a bésoin d’apprendre. Vous pouvez si bien I’égarer  
qu’il aurait de la peine à retrouver son chemin et il pourrait en  
résulter malheur et peché.

- Mis sire Brans, de voir sachiez,

Ce dist Brundorés li gentieux,

Que je ne suis mie si vieux  
Ne si foulx qu’entendre li face  
Choses dont il n’autres me hace.

Sire quens, je vous ay voir dit. »

Li Brez n’en quiert poínt d’esconduit,  
Car il ie scet bien vraiement.

En la chambre vont erraument  
Tous troys, si sont leans entré.

Fresne a Galeren encontré  
Et Galeren li qui l’acole ;

Qui que de ce la tiengne a folle,

Elle acole aussi le Breton ;

En bouche, en yeulx et en menton,

Et en face se vont baisant;

Et li peres se va taisant,

B et Gente et Brans li entiers ;

Sí les esgardent voulentiers;

Chascums en a pitié, s’en pleure ;

Bruns de bon cuer Dieux en aoure,

S’a dit: « Cy a belle aventure ;

Amez se sont de nourreture ;

Si se cougnoissent, ce me semble. »

Li dui amant pleurent ensemble ;

Sì se sont couste a couste assiz ;

Fresne se taisí, cilz est pensiz ;

Si n’ont pouoir que fors des dens  
Monstrent ce qu’ilz pensent dedens ;

Si les estraint Amours et bat  
Que de parler les contrebat;

Ne se dient mot, ainz se taisent,

Et tout en plourant s’entrebaisent  
Et deduísent en eux veoir.

Bien a vroye amour grant pouoir,

Car qui bien ayme ne craint honte.

7592

7596

7600

7604

7608

7612

7616

7620

7624

— Messire Bran, soyez tout à fait convaincu, répond le noble  
Brundoré, que je ne suis pas assez méprisable ni assez fou pour lui  
donner à entendre des choses qui me fassent hajfr de lui ou d’un  
autre. Seigneur comte, je vous ai dit la vérité. »

7596 Le Breton ne cherche plus du tout à se dérober, car il sait que  
c’est l’exacte vérité. Tous les trois, sans perdre une minute, se  
dirigent vers la chambre où ils pénètrent. Frêne va à la rencontre de  
Galeran qui s’approche d’elle et l’étreint. Même si on doit l’en tenir  
pour folle, elle aussi étreint le Breton. Sur la bouche, les yeux, le  
menton, le visage, ils se couvrent de baisers, tandis que le père garde  
le silence, lui et Gente et l’intègre Brun qui les contemplent avec  
plaísir, et chacun de s’attendrir et de pleurer sur eux. Brun, de tout  
son coeur, en adore Dieu :

« Quelle belle histoire ! dit-il. Ils se sont aimés depuis Ieur  
jeune âge et ils se reconnaissent, à ce qu’il me semble. »

7614 Les deux amants pleurent de conserve, assis côte à côte. Frêne  
se tait, lui est plongé dans ses pensées. Ils sont dans l’impossibilité  
d’exprimer ce qu’ils ressentent; Amour les étreint et les frappe si  
fort qu’il leur ôte la parole. Sans se dire un mot, en silence, ils  
s’embrassent en pleurant, tout au bonheur de se voir. Combien est  
grand le pouvoix du véritable amour, car qui aime bien ne craint pas  
lahonte!

t

t’T ’

l)f

I.'

Brundorez voit que bien les donte  
Amours qui le parler leur tost;

Or ne Iaira qu'il ne parost,

Pour mettre de parler en voye  
Ceulx que il voit qu’Amours desvoie.  
Brundorez le Breton araisne :

« Dans quens, il me semble que Fresne,  
Qui ma fille est, vous ame et veulst ;  
Espoir, voustre cuer se redeulst  
Pour li, ce puet sentir chascuns.

Voz amis est mis sire Bruns,

Si vous doit a droit conseillier.

Pour prendre ma fille a moillier  
Qui la hors est venistes ça,

Et vous amez moult grant piecza  
Fresne ma fille qui cy siet:

Or me dictes, s’il ne vous grief,

Laquelle vous voulez avoir.

- Sire, ce sachez vous de voir,

Respont Galeren, que je vueil  
Celi des deux dont plus me dueil,

C’est Fresne qui me fait douloir.

Je plevis contre mon vouloir  
Vostre fille qui siet la hors ;

A un autre donnez son corps,

Car point ne l’aing ne ne l’amoye,

Ne ja siens n’yere, n’ele moye ;

Mais Dieux vous laist de li joïr. »  
Oncques mms ne pot chose oýr  
Qui mielx li pleiist Brundorez.

« Dieux en soit, fait il, adourez,

Qu’or suis je de tous biens peiis.

Et pour ce que je moins creiis  
Soie de li qui ma fille est,

Je vous octroíe une forest,

Mil mars et de mes chasteaulx troys ;

7628

7632

7636

7640

7644

7648

7652

7656

7660

Brundoré voit qu’ils sont subjugués par Amour qui leur ôte la parole.  
Maintenant il ne manquera pas de parler pour mettre sur la voie de  
la parole ceux qu’il voit égarés par Amour.

7631 Brundoré s’adresse au Breton :

« Seigneur comte, il me semble que Frêne, qui est ma fille,  
vous aime et veut vous épouser. Peut-être, votre cceur, de son côté,  
souffre-t-il à cause d’elle, comme chacun peut s’en rendre compte.  
Messire Brun est votre ami : il doit vous donner de judicieux  
conseils. C’est pour épouser ma fille qui est là-dehors que vous êtes  
venu, alors que vous aimez depuis très longtemps ma fille Frêne qui  
est assise ici. Dites-moi donc, si vous n’y voyez pas d’inconvénient,  
laquelle vous voulez avoir.

— Sire, sachez-le vraiment, répond Galeran : je veux celle  
pour qui je souffre le plus : or c’est Frêne qui me fait soufffir. Je me  
suis engagé, contre mon gré, envers votre fille qui est assise là-  
dehors : donnez-la à un autre car je ne l’aime pas ni ne l’ai jamais  
aimée ; jamais je ne serai à elle ni elle à moi. Mais que Dieu vous  
laisse disposer d’elle ! »

Jamais de la vie Brundoré n’a pu entendre des propos qui lui  
fussent plus agréables.

« Que Dieu en soit adoré, fait-il, car maintenant je suis  
comblé. Et pour éviter de faire un bénéfice aux dépens de ma fille,  
je vous octroie une forêt, mille marcs et trois de mes châteaux ;

Avec li donc je vous acroys  
Ce qu’en l’autre devïez prendre.

- Certez trop chier vous voulez vendre, 7664

Dist Galeren, ceste alïance ;

Or soiez de ce a fiance

Que se j’aing, c’est sans decevoir.

N’ayme mie qui pour avoir 7668

Refuse ce qu’il ame ou prent :

Amours m’enseigne, si m’aprent  
Que par amours preigne m’amie.

De vostre avoir ne weil je mie. 7672

L’autre en mariez, jel vous doinz ;

Toute ma part vous en pardoinz ;

N’en ay, quant j’avray li, que faire ;

La moitié li dons en douaire 7676

De quanque je tiens en Bretaigne. »

Or s’accorde Bruns qu’il la preigne,

7680

Qu’or voit il bien et puet sentir  
Que ses peres est, sans mentir,

Brundorés et sa mere Gente.

A ce mettent tout leur entente  
Qu’on les face espouser le jour.

7684

Sans esloignier et sans sejour  
S’aparaillent des noces faire.

Flourie font arriere traire,

Qui pres va de duel ne se tue.

7688

Tout aussi com Fresne est vestue  
De sa robe qui riche est tant,

La mainent au moustier hastant.

Si ra sa mule demandee  
Que Rose li a tant gardee, 7692

Com pucelle vaillant et simple.

Fresne qui son chief a sans guimple  
Se fait regarder a merveille ;

7696

Qu’ell’ est de rose plus vermeille,

Et s’est d’un fil d’or gallonnee.

avec elle je vous accorde donc ce que vous deviez prendre pour  
l’autre.

— Assurément vous voulez payer trop cher cette alliance, dit  
Galeran. Soyez donc assuré que, si j’aime, c’est sincèrement. On  
n’aime pas quand pour une question d’argent on refuse ou on prend^  
ce qu’on aime. Amour, qui est mon maître, me conseille d’épouser  
mon amie par amour. Je ne veux pas de vos biens. Utilisez-les pour  
le mariage de votre autre fille, je vous en fais don ; je renonce en  
votre faveur à toute ma part dont je n’ai que faire du moment que  
j’aurai Frêne, et je lui donne en douaire la moitié de tout ce que je  
possède en Bretagne. »

7678 Brun accepte le mariage, car maintenant il voit bien et peut  
constater que, sans mentir, Brundoré est le père de Frêne et Gente sa  
mère. Ils mettent tous leurs soins à célébrer leur mariage le jour  
même. Sans délai ni retard, ils préparent les noces. Ils éloignent  
Fleurie qui en est presque à se tuer de chagrin. Dans le magnifique  
vêtement que Frêne porte, on la conduit à l’église en toute hâte, et de  
son côté elle a demandé sa mule que Rose lui a si bien gardée en  
jeune fille vertueuse et modeste. Frêne, la tête découverte, est l’objet  
de regards émerveillés, car elle est plus vermeille que la rose, et un  
ruban doré pare ses cheveux.

Plus droite que flesche empenee  
Siet sur la mule qui l’emporte.

Or est a aise, or se conforte  
Galeren qui a s’espousee.

Tant siet sur l’erbe la rosee  
Que li solaus la seche et hume,  
Tant a Galeren par coustume  
Eii mal et douleur soufferte  
Qu’or Ten a warison offerte  
Celle qui tant l’a travaillé.

Celle ra le cuer aussi lié :

A merveille voir ce me vient.  
Esbahie est de ce qu’avient  
Rouse, qui est aussi montee.

Tant par ont la chose hastee  
Que du moustier sont retoumé.

Ou chastel ont tant sejourné  
Qu’entiere se part Ia sepmaine.  
Flourie grant duel y demeine,

Et tel douleur au cuer s’en met  
Qu’elle voue a Dieu et promet  
Que ja mes baron ne prendra,  
Ainçoys de duel se rendera :

Et si fist elle puis sans faille.  
Ainçoys que li Breton s’en aille,  
Doit Fresne dame estre clamee.  
Loing en vole la renommee  
Qu’il est si a Fresne cheii;

Et tous li mondes a sceti  
Qu’elle est fille au bon Brundoré.  
De sa vie ont plusieurs plouré  
Par pitié, cil qui l’ont aprise.  
Brundorés mainte robe a grise  
Donnee, ainz que la court se meuve.  
Galeren a donner s’i preuve,

Et tuit li baron pour li donnent.

7700

7704

7708

7712

7716

7720

7724

7728

7732

Plus droite qu’une flèche empennée, elle est assise sur la mule qui  
l’emporte. Maintenant Galeran est comblé, il est tout au bonheur de  
l’avoir comme épouse. De même que la rosée reste sur l’herbe  
jusqu’à ce que le soleil la sèche et l’aspire, de même Galeran a été  
habitué à tant de maux et de souffrances que maintenant il se voit  
offfir la guérison par celle qui l’a tant tourmenté. Quant à elle, elle  
en a tout autant le cceur en Uesse : j’ai tout lieu d’en être émerveillé.  
Rose elle aussi, qui est à cheval, est stupéfaite de ce qui arrive.

7712 Ils ont tant précipité les choses que les voici revenus de  
l’église. Ils ont séjourné si longtemps au château que la semaine tout  
entière se passe. Fleurie, accablée de chagrin, ressent au cceur une  
telle peine qu’elle fait à Dieu le vceu et la promesse de ne jamais  
prendre d’époux, mais au contraire d’entrer de chagrin au couvent ;  
et c’est ce qu’elle fit par la suite sans y manquer. Avant que le  
Breton ne parte, Frêne doit recevoir le nom de dame. Au loin vole la  
nouvelle de ce qui est arrivé à Frêne. Tout le monde a su qu’elle est  
la fille du bon Brundoré. Sur sa vie beaucoup ont pleuré de pitié,  
parmi ceux qui l’ont appris. Brundoré a distribué maints vêtements  
de petit gris avant le départ de la cour. Galeran fait la preuve de sa  
générosité, et tous les barons, pour l’honorer, font des dons ;

Si grant avoir y abandonnent  
Et departent aux menestreulx  
Qu’ilz en revont a leurs hostieulx  
Li plus povre bien aaisié.

Sa fame en maine au corps prisié  
Cil qui est barons et amys ;

Cuer et corps ont ensemble mis,

Et si ont d’els joie et plenté ;  
N’amenuisent leur voulenté,

Mais leur desir plus en acroit,  
Qu’amours loiaux point ne descroit  
En cuer qui ne deigne trichier :

Tant s’entrement et tant s’ont chier  
Qu’assez ne se puent sentir.

Cy voit on le villain mentir,

Qui dit que plentez n’a saveur,

Car celle est de si grant doulceur  
C’om puet bien dire de ces deulx  
Qu’en leur plenté sont besoigneux.  
Ceste besoigne ont en leur vie  
Qui entre ne puet assovie  
Ne pour deduit ne pour solaz,

Si sont eulx deux laciez d’un laz,

Et croist leur amour chascum jour.  
Nouvelle va a Biausejour  
Que Galeren a Fresne prise.

Si s’est l’abbaesse reprise  
En soy durement et blasmee,

Quant elle ne l’a plus amee,

Comme fillole doit marrine ;

Et quant elle cougnoist s’orine,

S’en a reclarcy son courage,

Et dit que cil fait grant oultrage  
Qui a homme n’a fame estrange  
Dit villanie ne lesdenge,

Qu’il y puet grant peril avoir.

7736

7740

7744

7748

7752

7756

7760

7764

7768

ils y prodiguent et distribuent tant de richesses aux ménestrels que les  
plus pauvres s’en retoument chez eux comblés.

7738 Celui qui est à la fois mari et ami emmène sa femme dont il  
admire la beauté. Ils ne font plus qu’un seul cceur et un seul corps  
dont ils retirent une joie pleine et entière. Loin de faiblir, le désir en  
eux devient plus intense, car un loyal amour ne diminue pas dans un  
cceur qui ignore le mensonge. Ils s’aiment tant, ils se chérissent tant  
qu’ils ne peuvent se lasser d’être ensemble. Ici on voit bien que le  
vilain ment quand il affirme que la plénitude n’a pas de saveur, car  
la leur est si agréable qu’on peut bien dire à leur sujet que dans la  
plénitude ils sont insatisfaits. Cette insatisfaction est telle que ne  
peuvent l’assouvir ni plaisirs ni délices. Liés tous deux d’un seul et  
même lien, leur amour grandit de jour en jour.

7758 A Beauséjour parvient la nouvelle que Galeran a épousé  
Frêne. L’abbesse en son for intérieur s’est craellement reproché et  
blâmée de ne pas l’avoir aimée davantage, comme une marraine sa  
filleule. Lorsqu’elle apprend sa naissance, son coeur en est tout  
soulagé, et elle dit qu’on commet un grave outrage à offenser et à  
injurier un étranger ou une étrangère, car ce n’est pas sans danger.

Quant l’abbaesse puet savoir  
Que Galeren vient et sa fame,  
Avec li mainte haulte dame,

Leur va encontre mercy querre.  
Fresne qui n’a ciire de guerre  
Li pardonne son maltalent,

Pour l’ounour au Breton vaillant,  
Et pour ce qu’ell’ est sa marrine.  
H li souvient de la doctrine  
Et de la doulce nourreture  
Qu’on Ii fïst selon l’aventure,

Car puis bien Ie guerredonna.

En toute l’abbaye n’a  
Nonnain ne dame ne seigneur  
Qui ne soit joyans de s’onnour ;

Et ilz ont droit, qu’elle les ayme  
Et dames et seígneurs les claime,  
Si leur envoye maint biau don.  
Quanque elle a met a bandon  
A la bonne sereur Lohier,

Et bien rent Rosain son loyer,

Par qui elle fu herbergie ;

D’ele ne I’a mie estrangie,

Mais a hault homme la marie.

Puis que belle Fresne est warie  
Du mal dont elle se siut plaindre,

Et li Brez ne puet plus ataindre,

Si com lui semble, greigneur aise,  
Raisons est que RENAUS se taise  
Et que il mette a fín son conte.

Bien ait qui l’ot et quí le conte !

AMEN.

7772

7776

7780

7784

7788

7792

7796

CY FINIST LE LIVRE DE GALEREN, CONTE -DE BRETAíGNE

Quand l’abbesse peut savoir que Galeran arrive avec sa femme et  
beaucoup de grandes dames, elle va à leur rencontre pour demander  
pardon. Frêne, qui n’est pas d’humeur belliqueuse, l’absout de sa  
colère pour l’honneur du valeureux Breton et parce que c’est sa  
marraine. Elle se souvient de l’instruction et de la douce éducation  
qu’on lui a données au gré des circonstances, et par la suite elle  
manifesta sa gratitude.

/

7782 Dans toute l’abbaye, il n’y a religieuse ni dame ni seigneur  
qui ne soit heureux de l’honneur qui échoit à Frêne, et ils ont raison,  
car elle les aime, elle les proclame ses dames et ses seigneurs, elle  
leur envoie beaucoup de beaux présents. Tout ce qu’elle possède, elle  
le prodigue à la bonne sceur de Lohier et s’acquitte généreusement de  
sa dette envers Rose qui l’a hébergée ; loin de l’éloigner d’elle, elle  
la marie à un grand personnage.

7794 Puisque la belle Frêne est guérie du mal dont elle se plaignait  
sans cesse et que le Breton ne peut, lui semble-t-il, atteindre à un  
plus grand bonheur, il est raisonnable que RENAUT se taise et mette  
fin à son histoire. Grand bien en aient et celui qui l’entend et celui  
qui la raconte !

AMEN

ICI S’ACHÈVE LE LIVRE DE GALERAN, COMTE DE BRETAGNE

10 de li hault - 24 Ne maint d., corr. de P — 28 com en encoit/-  
35 ne doy parler, corr. de P. - 36 Car il faisoit - 37 de langue  
courre. Selon F. entre langue et courre, il y aun signe qui pourrait  
être un e. - 68 De nulle villanie n’ot, corr. de B. - 104 envie  
doubter. En marge, donter, précédé d’un mot qui est vel selon B. -  
136 qui ne aille - 139 festoiea - 143 X, XV, XX - 172 qu’elles  
n’est, corr. de B. - 194 gaing - 208 Vers omis dans le ms. et inséré  
plus loin entre 234 et 235. — 218 gaigner - 224 liee fu - 229 devez  
a Dieu - 231 vous delivree - 241 ou il m. - 242 c. suis que g., corr,  
de B. - 245 Si dis l’autre - 256 devevenir - 299 quar ce n’est - 317  
quis quella tr. - 321 maz comme - 379 Ne se garder, corr.de B. -  
380 garde toy de p. - 382 ou au boys - 390 ou beux, corr. de B. -  
391 liepars enchieux, corr. de B. - 392 soit pourcheuz, corr. de B. -  
393 l’en truisse - 396 ay conté - 412 Lacune non signalée dans le  
ms. - 414 ja ne v. - 425 encor nuyt ou, corr. de B. - 434 qu’on lui  
ot, corr. de B. - 436 ne maint fuer, corr.de P. - 437 veist la p., corr.  
de M. - 438 Ne l’oreil souef, corr. de P et M. - 474 peliçon - 476  
non pas grant.

520 ne Almans - 534 de fuilles et - 556 n’est maulvais, corr. de  
B. - 557 Dieu pourra, corr.de B. - 558 Que l’enfant, corr. de F. -  
625 ne m’est r., corr. de B. - 628 qui le r. et relace, corr.de B. - 667  
ou Gente vient et v., corr. de B. - 676 maintes terres - 678 gaing -  
688 La tint - 694 nommé - 705 G. son savoir s., corr.de B, - 778 En [[1]](#footnote-1)

mesnil -792 Trop joenne, corr. de P. - 808 fust aisiez - 813  
Plentureuse, corr.de B. - 827 qu’ilz font, corr. de B. - 829 m. et  
boscage, corr.de F. - 833 Si y a c. - 838 Ediffie p. - 850 soixante  
et X - 859-860 Vers intervertis dans le ms et corr. par B. - 906 drap  
livrer - 937 Y. sa seur - 953-954 Vers intervertis dans le ms. et corr.  
par B. - 981 Lacune qui n’est pas signalée dans le ms. - 988 pour  
lors estoit, corr. par B. - 989 Si en est li, corr. par B. - 992  
cougneu.

1004 marraine - 1015 jusques au demain, corr. par B. - 1022  
benoite - 1023 gentillesse - 1031 prieure - 1038 perilz - 1051 xxx  
mars - 1052 Selle fait respondre, corr. parB. - 1056 Jusques qu’el,  
corr. par P. - 1059 Mais demain q. - 1073 sa seur - 1092 sa seur si  
- 1108 Extroicte, corr. par B. - 1120 vestu en ont, corr. par B. -  
1127 Lacune d’un feuillet après ce vers. - 1165 marreine - 1171  
Lorraines - 1182 l’en l’osto et - 1183 seste, corr. par F. - 1187  
eschees - 1205 Le premier plus est répété dans le ms. 1233  
quaqu’ell’ot - 1245 bien faire g. - 1267 vit on b., corr. par B. -  
1291 ente ii p. - 1311 soit ja celé, corr. parF. - 1340 Ji si n. - 1345  
qui sot aise - 1356 Galerens - 1424 N’a duel, corr. par B. - 1429  
mais nulz est qui le face - 1473 est et confuse, corr. par B.

1510 que je vous d. - 1549 Vers inachevé dans le ms., complété  
par M. - 1560 Qu’il ne li m., corr. par B. - 1597 mesmes - 1609  
veult pas amer - 1618 faicte ou emblee, corr. par P. - 1628 Si ne le  
saura - 1654 d. per gas - 1658 Quelles nouvelles - 1685 peliçons -  
1695 Et plus appert li esbahy, corr. par B. - 1702 eschees - 1714  
vous de me d. - 1715 Ne vous ouse d. - 1752 Si je voy vostre, corr.  
parB. - 1763 Mar ne d., corr. parB. - 1764 je cuide m. - 1795 tant  
parage, corr. par B. - 1822 a contes ou a r. - 1836 j’acroie - 1837  
Mon hounour - 1852 Ne li face - 1858 Biens a f., corr. par B. -  
1873 a sa seur la - 1881 lignage mys - 1882 pris - 1911 prent folle  
femme, corr. par B. - 1915 gaigne - 1922 s. de Ronne - 1930 Que  
seroit la, corr. par B. - 1931 duchesse est répété dans le ms. - 1941  
bon Hohier - 1945 de rient - 1948 gaigné.

2009 listé du liste - 2018e.li va la - 2027 de la couronne d., corr.  
par B. - 2030 corps estes, corr. par B. - 2064 Mais Fresne, corr. par  
B. - 2078 diverses maniere - 2090 Roussignlos - 2116 fait il ne s.,  
corr. par B. - 2125. Selon M lire leausplutôt que leans - 2136 Qui  
pourtant qui, corr. par B. - 2165 G. Fresne d., corr. par B. - 2174 f  
amans, corr. par F. - 2182 tente, corr. par B. - 2186 n’a d’amour  
ne, corr. par B. - 2195 ce que sui p. - 2196 que james vous, corr.  
par B. - 2215 qui de ce m., corr. par B. - 2249 Ququiter en - 225")  
Galeren aise, corr. par B. - 2260 est vraye et - 2267 t.a ventance,  
corr. par B. - 2281 apeigne - 2286 en atissiez, corr. par B. - 2300  
a entendues, corr. par P. - 2306 joye si la, corr. par P. - 2332 a  
peine e. - 2379 puiz plus 1., corr. par B. - 2400 li contes fu - 2405  
comvient - 2411 sa seur r. - 2446 De li corps, corr. par B. - 2465  
Comme contes de.

2523 Qu’il li f. - 2524 joyaux, corr. par F. - 2534 Qu’a autrui,  
corr. par B. - 2597 Qu’elle son c., corr. par B. - 2621 Je ne parle,  
corr. par P. - 2645 N’est meschante m., corr. par B. - 2651 deduit  
ne joye, corr. par B. - 2673 bien mescheu - 2676 A li sache - 2743  
r. sur fevetez, corr. par B., - 2779 x f. ou xv ou xx - 2800 me veult  
chier, corr. par. B. - 2803 Je n’en, corr. par B. — 2814 des derrains

* 2820 entrendre - 2836 est aise - 2839 doutes toutes, corr. par B.
* 2850 en prael - 2868 suis contes v. - 2889 Et mectre - 2893 assiez
* 2902 v. revenra v., corr. par Ch. - 2926 Li contes G. - 2927 Elle  
  a plus h. - 2929 est contes et - 2941 neeant - 2944 y est et le jour,  
  corr. par P. - 2967 d. la basse, corr. par B. - 2977 vous et de ly,  
  corr. par P. - 2979 preueue - 2985 mon honneur - 2990 marraine
* 2996 niers.

3025 c.li a les s., corr. par B. - 3029 ch. au bert, corr. par B. -  
3045 enoter - 3061 et haulx et 1„ corr. par B. - 3074 avant vraie-  
ment me, corr. par B. - 3075 Signe au-dessus du o de noviaus. -  
3103 son hounour - 3109 maint honte - 3116 soit arrive en, corr. par  
P. ~ 3128 parler de F. - 3153 Cellé voit q„ corr. de B. - 3162 te tien  
pas - 3168 Et li dy - 3179 craing de demourer, corr. par F. - 3194  
au derrain aprés cé d. - 3245 cest en s.g. cest en s.h„ corr. par B. -

3246 son liliant - 3256 m’ai mis, corr. par B. - 3289 Et ses c., corr.  
par B. - 3295 seigneure - 3297 atoumé le n., corr. par B. - 3314  
Lorraine - Lorreine 3320 - 3329 ce qu’il fu, corr. par B. - 3340 d.  
x mille - 3365 d’auíre volaille - 3366 t. repomroit e., corr. parB. -  
3378 qui vueille - 3380 Qui y veult p., corr. par B. - 3382 davant  
grant, corr. par F. - 3388 cist enchante, corr. par B. - 3396 Ytelle  
f. - 3420 n’est villaine - 3424 cuevret - 3427 Si scet m., corr. par  
B. - 3444 entent disner, corr. par B. - 3447 menesterel - 3448 pres  
ne 1., corr. par B. - 3464 a.et vise, corr. par B. - 3466 ne voist p.,  
corr. par B. - 3479 tretiz répété dans le ms. - 3490 tant fu 1., corr.  
par P.

3507 c. li ducs - 3548 lieu l’a s., corr. par F. - 3570 soit ou de  
p. - 3579-3580 ìntervertìs dans le ms. corr. par B. - 3586 sejonans

* 3596 mesmes - 3599 guerdonner - 3606 il le sert - 3607 a quil  
  pense - 3624 jour - 3683 Lorreine - 3684 la derreniere, corr. par B.
* 3708 ce qu’en voit plusieurs ch., corr. par B. - 3716 fiance en,  
  corr. par B. - 3742 qui es j. - 3753 fu d. et - 3781 estes et mortie,  
  corr. parB. - 3793 seurement se puet - 3801 mon cuer, corr. par P.
* 3866 aut (après t un signè d’abréviatiori) laine - 3894 Lorraine -  
  3935 Voufyz je davant vouste a. - 3962 cy voir - 3980 Que len  
  navroit.

4001 enmaillier - 4045 marraine - 4086 s’en deulst corr. par B.

* 4114 s’encline - 4116 Aut (avec un signe d’abréviation après le t  
  ) s. n’en puent a - 4171 est mlt franche - 4184 r. comme senee -  
  4187 Ne ne abés, corr. par B. - 4196 n’a juques ou - 4207 louroye
* 4209 Dieu le vous - 4214 p. vous chastoy - 4218 Dans le ms., on  
  a. semble-t-il, Qu’en tous vous - 4242 Deme de 1. - 4296 gaigne -  
  4315 au matin et - 4318 eschees - 4334 par message - 4360 Et vous  
  d. - 4391 doit voir ne - 4397 Ceulx quamours la, corr. par B. -  
  4408 en p. en sentir, corr. par F. - 4409 On la voit en venir, corr.  
  par F. - 4412 cuit qu’elle r., corr. parB, - 4421 vueil je pas - 4422  
  Qua leauté, corr. par B. - 4426 En elle s., corr. par B. - 4439 Sa  
  douleur, corr. par B. - 4457 mue est G. - 4466 f. au duel - 4477  
  aient oultre - 4487 et quamer trop.

4501 bonne acquerre - 4536 que riens, corr. par B., - 4553 li fait  
feste, corr. par B. - 4567 vous voie g corr. par B. - 4592 en tel  
vaine - 4593 medicine - 4607 Tant quant qu’elle s., corr. par B. -  
4630 tout abandon, corr. par M. - 4633 G. chier ffere, corr. par B.

* 4641 p. jour tenir, corr. par B. - 4644 envoyer qu. - 4657;  
  Poitevim - 4694 autre amé, corr. par B. - 4698 a tout heaulme -  
  4701 et de deport - 4730 Qu’il partout - 4748 chief dor, corr. par B.
* 4764 p. son soustient - 4772 Escommichié, corr. par P. - 4795 Uh  
  ducs, corr. par B. - 4811 chançons les y. - 4812 faulses cil les dit  
  v., corr. par B. - 4817 parolles - 4834 li autres ont, corr. par B. -  
  4851 tr. dur arçon, corr. par B. - 4860 guenche, mais, comme il y a  
  un point sous le deuxième jambage de h, faut-il lire guenchie ? -  
  4891 Si l’i a en - 4909 venu meschief, corr. par B. - 4932 met  
  abandon, corr. par M. - 4945 chevaliers aise - 4953 Guymant -  
  4973 est sent nostre, corr. par B. - 4982 varlert.

5010 Tant qu’en qu’il en, corr. par B. - 5030 v. oncques la -  
5038 Lorraine - 5051 h. jour - 5081 Ce di n. - 5090 Sil ou Cil vous  
ont, corr. par P. - 5100 Ne n’en v., corr. par B. - 5106 r. tant de  
m., corr. par B. - 5110 De la honte, corr. par B. - 5114 n’a cuer de

* 5116 Ne p.il li, corr. par B. - 5130 Soit ou Rains - 5149 choir -  
  5154 De parler, corr. par B. — 5180 et va tant, corr. par B. - 5194  
  Et VIII jour - 5201 gentillesse ou gentillise - 5202 roy de Perse,  
  corr. par B. - 5205 Lorraine - 5229 vueil voir - 5230 bien soir -  
  5267 Qui dieux ne, corr. par Ch. - 5292 b. la semblant, corr. par M.
* 5308 et en courage, cOrr. par B. - 5320 ou il li siesse - 5322  
  devroit m.p., corr. par B. - 5325 aussi - 5326 De courroux, corr. par  
  B. - 5336 Que de li conte - 5413 Et font sçavoir a ch., corr. par B.
* 5417 Lorraine - 5432 Joyaux en est - 5435 Lorreine - 5438 Or ne  
  puet *corr. par M. -* 5464 *Le vers, omis d’abord, a été ajouté en  
  marge, mais le couteau du relieur a fait sauter le demier mot,* voit,  
  *corr. par.B. -* 5490 n’y se desserre, *corr. par B.*

5501 N’esparge - 5505 xv c ch. - 5506 Chalons - 5510 compai-  
gnee a ahatis, corr. par B. - 5511 De moustre d. - 5516 faulx en son  
pouoir, corr. par Ch. - 5525 p. son atraire, corr. par B. - 5538 cuer

M foiz la b., corr. par B. - 5546 Nulluy jusqu’a, corr. par B. - 5557  
tante baniere - 5558 Fremee de plusieurs maniere - 5559 Tante lance  
d. c. taintes - 5567 d’une luie les - 5568 b. cheval y - 5579 cil  
dauuerre, corr. par P. - 5597 et vuyde m. — 5602 h.homs se — 5606  
S’en passe avant, corr. parB. - 5609 Ses x compaignons - 5624 lit  
as vermeilles, corr. par B. - 5663 s. en paine 1., corr. par B. — 5665  
Tient en son poing, corr. par B. - 5668 Guy de courre - 5685 avenir  
le meschef - 5695 Ont escuz et, corr. par B. - 5725 Que T.  
clairement en degraine, corr. par P. - 5726 Landongraine, corr. par  
P. - 5736 et par rìgueur - 5750 tient un d. - 5766 m. du mont a.,  
corr. par B. - 5773 chevalier - 5780 Almant - 5866 Sera de la m.,  
corr. par B. - 5868 v.voir - 5882 a la haitie p. - 5896 A xii cloz -  
5901 Puis menjent - 5911-5912 intervertis dans lè ms., corr. par P.

* 5912 Cil p. son heaulme, corr. par B. - 5917 foillolles - 5933  
  S’Amours le cuer, corr. parB. - 5941 0 tu ducs, corr. par P. - 5942  
  ne se doint t. ; il semble qu’il y ait la trace d’un point au-dessous du  
  n de doint. - 5947 Et meindres en, corr. par B. - 5951 Li brebez qui
* 5955 Par la vive, corr. parM. - 5976 regarde et couent, corr. par  
  B. - 5994 m.esclamge - 5999 Jusqu’a harnés, corr. par B.

6037 faut-il lire fenee ? - 6043 B. recuit la, corr. par B. - 6046  
Qu’il n. - 6051 le preuz Brundorés - 6052 dorés - 6060 s. choir -  
6065 Et VI des - 6076 Li ducs compaignon, corr. par B. - 6086 ne  
quelz bestes - 6092 Ne puet est q. - 6094 eulx trente, corr. pars B.

* 6107 crient Galeran, corr. par B. - 6108 Et vous T., corr. par B.
* 6113 Et manque - 6116 cent et poignent corr. par B. - 6122 Des  
  Almans - 6127 f. et malent - 6145 ne plastre ne, corr. par B. - 6146  
  Ne ne parfust - 6154 il et recroient, corr. par B. - 6161 telz m c -  
  6170 mal hatié - 6177 a xiiii d. - 6189 gaigné - 6193 prinsons -  
  6198 Quartre - 6209 Qui aubert de Vii c mars - 6212 h. que  
  congnoist, corr. par B. - 6222 regaigne - 6225 quatre c mars - 6242  
  Ne sont g., corr. par B. - 6245 Jusques le palais — 6246 Brundorés
* 6258 Mais la Bret, corr. parB. - 6275 qui raller s’en veulst, corr.  
  parB. - 6277 il et brans et - 6297 Et s’amour,. corr. par B. - 6339  
  roy voir - 6370 est irritez, corr. par B. - 6387 Jusqu’a viii jours -  
  6397 c.voirment - 6401 Lorraine - 6402 est assiez d. - 6407 de vi

ont - 6413 ma pensance, corr. par B. - 6421 plus a voir - 6428 S.  
sa Dieux - 6465 elle a le q.., corr. par M. - 6493 je mesme b. -  
6496 ne voulsy croire, corr. par B.

6508 Des ce qu’il - 6509 Lorraine - 6510 se plaist u, corr. par j  
B. - 6516 d’une couleur n., corr. par B. - 6519 Hatie - 6551 Da sa  
vie - 6554 m. prie - 6560 Roste li f. - 6562 Voir celi - 6571 Car y  
v., corr. par M. - 6584 pres d’un an, corr. par B. - 6585 Voue la v.'

* 6586 Par mon m., corr. par B. - 6588 s. bien losengier, corr. par  
  B. - 6589 et tant dire d’un, corr. par B. - 6590 demoura, corr. par  
  B. - 6595 auray lx mars - 6623 ainz xv jours - 6627 biau drp y -  
  6649 pairay, corr. par P. - 6652 est mes assens, corr. par B. - 6671  
  la ponctuation est de M. - 6674 Li porte, corr. par B. - 6676  
  eschape - 6680 sans coubines, corr. par P. - 6685 t. a reprochez,  
  corr. par B. - 6687 bos par p. - 6693 h. homs r. - 6715 A une v.,  
  corr. par F. - 6723 Ou x mars - 6724 ne maint chanvre, corr. par  
  F. - 6740 sont aisees - 6743 requerre - 6745 Qui leur f., corr. par  
  B. - 6746 d. taillant et, corr. par B. - 6747 Prent la sel, corr. par B.
* 6777 et tant c. - 6788 Si y a m. - 6797 menesterel - 6803 liempart  
  -6804 Voir pouez - 6837 qui tante v., corr. par B. - 6853 Celle  
  n’em p., corr. par B. - 6878 Ou il mainte - 6879 esmeraudez - 6889  
  c. genne v. - 6891 sa seur F. - 6904 Galeren si est h., corr. par P.
* 6908 sa fame - 6923 vaut lx mars - 6935 a reposte nez - 6947 la  
  hepe a - 6962 la ronde - 6974 jusques el le p. - 6982 menesterel -  
  6983 leurs instrument - 6990 lor chant die - 6991 que. Fre. leur -  
  6999 Et le dit.

7025 lance ou de f. - 7061 s’est des ses b. - 7065 Li sont luez,  
corr. par B. - 7079 de le prendre, corr. par M. - 7100 pour répété  
dans le ms. - 7122 qui le descuevre, corr. par B. - 7127 Esbahist,  
corr. par B. - 7138 Et dist que - 7140 qu’elle w. - 7146 Qu’ell’a a  
la dame v. f., corr. par B. - 7158 foux sumon ch., corr. par P. -  
7165 Ne vous puis je voir d., corr. par F. - 7184 deslie - 7186 on  
peut lire aussi estois - 7188 luel - 7194 Cinq c b. en ont d. - 7209  
S’elle le fait, corr. par B. - 7212 eskardire v., corr. parB. - 7215 en  
est répété dans le ms. - 7218 nous entresmasmes m., corr: par F- -

7235 et tout li r., corr. par B. - 7242 Si laissai, corr. par M. - 7256  
f. desarnoter, corr. par B. - 7257 p. voir nue - 7261 S’autre f., corr.  
par B. - 7273 si le estraincte - 7302 et cel qui - 7306 et je truis,  
corr. par B - 7322 Ne de sa mere se d., corr. par P. - 7323 l’a c  
foiz - 7325 fait le vray, corr. par B. - 7338 nourri avez, corr. par B.

* 7360 Danne que -7363 p. choir - 7395 je me occiray - 7449 E1 le  
  drap - 74521. voir - 7459 d. loing q., corr. par B. - 7499 Si je vous,  
  corr. par B.

7528 Da s’amour - 7538 Qu’il, corr. par B. - 7558 Pour ce que  
D. - 7576 qu’il t ot ra - 7580 N’atemdre - 7594 dont n’autres, corr.  
par B. - 7610 Dieux aoure, corr. par B. - 7701 qui a l’espousee,  
corr. parB. - 7725 est ainsi a F. - 7763 marraine'- 7772 li malte h.,  
corr. par P. - 7777 marraine - 7781 guerdonna - 7785 qu’elles les

* 7786 clame - 7789 b. seur L. - 7795 se suit p., corr. par B.

1. **B** désigne Boucherie (édition), C Chabaneau (Notes dans l’éd. de Boucherie),  
   **F.** Fouiet (éd. de **Galeran de Bretagne**), **M** Mussafia **(Romania,** t. 17, p. 439) et  
   **P** Paris (Remarques dans l’éd. de Boucherie). [↑](#footnote-ref-1)